

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

Gall. sp. 49 m - 1

Cochinea...



BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

HISTOIRE

DE LA VENDÉE

MILITAIRE.

Digitized by Google

Digitized by Google

HISTOIRE

DE LA VENDÉE

MILITAIRE,

Par J. Crétineau-Joly.

TOME PREMIER.

PARIS,

HIVERT, LIBRAIRE, QUAI DES AUGUSTINS, 35;
POUSSIELGUE-RUSAND, LIBRAIRE, RUE HAUTEFEUILLE, 9;
DENTU, AU PALAIS-ROYAL;
BOHAIRE, BOULEVART DES ITALIENS, 10,
à la Librairie Universelle.

1840.

Digitized by Google

Bayerische
Staatsbibliothek
München

Digitized by Google

INTRODUCTION

A L'HISTOIRE

DE LA VENDÉE MILITAIRE.

Causes de la guerre de Vendée. — Les paysans, les prêtres et les nobles. — Coalition bretonne. — Confédération poitevine. — Commencements des insurrections. — Leurs motifs et leur but.

La France vient d'entrer en l'année 1793 et la révolution triomphe de la monarchie qu'elle a si habilement, si audacieusement attaquée et qui s'est si mal défendue. Cette révolution qui s'inspire de toutes les haines ainsi que de toutes les passions généreuses, qui flatte tous les instincts mauvais en s'emparant comme d'une proie de toutes les nobles pensées, n'a rencontré sur sa route aucun obstacle sérieux.

Dans les délires de cet enthousiasme patriotique, au-

Digitized by Google

quel il faut bien, malgré les résistances de notre raison, ajouter foi, elle a brisé tous les liens qui attachaient la France au vieux trône de ses rois. En faisant vibrer les noms de la liberté, de l'égalité et de la fraternité qui n'étaient pas encore la mort, on a laissé quelques avocats, à la parole creuse et sonore, tirer de son sommeil de gloire et de pacifique bonheur ce peuple, naguère encore le plus assidu, le plus spirituel courtisan des rois ses maîtres.

Tout a été passé au crible de cet amour de la nouveauté qui, pour changer la constitution même de l'État et pour bouleverser toutes les idées reçues de religion, de morale et de législation, prenait texte de quelques utiles modifications à introduire dans les formes de notre ancien gouvernement.

Sous l'ardente parole de ses tribuns, sous la plume pleine d'âcreté de ses journalistes, entraînés eux-mêmes au-delà du but par cette incandescence toute française dont notre caractère sera toujours accusé, la nation s'est forgé une arme de tout ce qui s'oppose à sa volonté.

Dans les villes, dans une partie des campagnes, elle s'est prononcée pour Joseph-Philippe, duc d'Orléans-Égalité, contre Louis XVI.

A l'Assemblée constituante, Mirabeau qui détruit est plus populaire que l'abbé Maury qui conserve, et en repoussant Cazalès, l'un des plus éloquents, l'un des plus honnêtes orateurs de la France, le peuple environne de ses affections toujours mobiles, de misérables avocats, étranges défenseurs des droits de l'homme, ou les tribuns de bas étage qui s'élancent de la borne pour arriver sans transition à la puissance.

Digitized by Google

On renversait tout, sous le spécieux prétexte de tout remettre en place.

Avec de grandes phrases vertueuses, on divinisait le vice.

Avec des paroles de conciliation, avec des promesses de félicité universelle, on introduisait le désordre dans les familles, l'anarchie dans l'État, l'incendie dans la société.

On apprenait à l'armée à raisonner ses désobéissances. On avait des couronnes civiques pour les gardes-françaises et les régimens parjures; des pierres, des malédictions et la mort pour les soldats fidèles à leur drapeau.

On brûlait les châteaux pour acquérir plus tard le droit de faire descendre le feu jusque sur les chaumières.

On exigeait un serment constitutionnel du clergé, afin qu'à un jour donné, il n'y eût pas plus de prêtres que de rois sur le sol de la France.

On déclarait la guerre à la propriété. On appelait la noblesse à sacrifier ses titres sur l'autel de la patrie. L'or n'était plus qu'un *vil métal* que les chimères de l'égalité devaient apprendre à maudire. On confondait dans la même balance les rangs et les devoirs, les services et les outrages au pays, l'insouciante abnégation de quelques gentilshommes enthousiastes ou peureux, et les ambitieuses rêveries de ceux qui commandaient ces sacrifices, afin d'en profiter plus tard; puis tout cela était accueilli aux acclamations de la foule.

Le bonheur était peint sur les visages. L'exaltation brillait dans les yeux. Au fond de toutes ces graves folies qui aboutirent à l'échafaud ou aux proscriptions, il y avait un sentiment de gloire et de grandeur nationales que nous

Digitized by Google

sommes trop justes pour vouloir nier. Les Français alors ne savaient pas où tant de décevantes innovations les entraînaient. Ils se laissaient conduire parce qu'on leur disait qu'en détruisant les féodales murailles de la Bastille, ils avaient à tout jamais écrasé sous leurs pieds la tyrannie qui pouvait leur en ouvrir les portes; parce qu'on avait tout à la fois, et de longue main, philosophiquement calomnié la religion de leurs pères et la royauté de leurs ancêtres; parce qu'un besoin, une fièvre de changement s'étaient fait sentir, et qu'alors il se trouvait des hommes qui avaient habilement spéculé sur ces passions nouvelles.

La religion dont, aux yeux du peuple, quelques prélats avaient peut-être plus d'une fois compromis la sainteté, par un luxe en dehors des prescriptions de l'Église et par une corruption de mœurs, dont la plus grande partie du clergé était bien éloignée de donner le funeste exemple, la religion se débattait sous la main des novateurs. Ils espéraient, après quelques assauts, n'avoir plus affaire qu'à un cadavre.

Privée de son antique prestige et réduite à se défendre seule contre tous les ennemis que d'incessantes ambitions lui suscitaient, la royauté s'était affaiblie; puis, peu à peu, elle se condamnait à l'avilissement de la résignation. Une pensée chevaleresque, mais que l'histoire taxera peut-être d'aventureuse et d'impolitique, avait poussé hors de France les défenseurs naturels de la société. La révolution, encore au berceau, mettait le siége devant leurs demeures. Elle poursuivait les gentilshommes dans les villes; elle les accusait dans les clubs; elle les dénonçait sur la place publique. Les gentilshommes crurent que

Digitized by Google

tous ces bruits, que toutes ces menaces n'étaient qu'une bourrasque passagère à laquelle il fallait se soustraire.

Ce fut une longue tempête. La révolution redoutait leur influence locale, leur courage qui n'avait jamais reculé devant le danger. Elle leur fit peur de ces insurrections partielles ébranlant le sol, mais ne le retournant pas encore jusque dans ses fondements, et ils émigrèrent, emportant sur le Rhin un drapeau blanc. C'était le linceul de la monarchie.

Au point de vue politique et avec les idées actuelles, l'émigration, qui fut pour beaucoup une nécessité, pour quelques-uns une affaire de mode, est considérée par la révolution comme un crime. Nous qui faisons une large part à l'esprit et aux besoins de l'époque, nous regardons l'émigration comme une faute, non pas dans le sens que les historiens prétendus nationaux essaient de lui donner, mais dans un autre tout opposé. Les émigrés voulaient combattre le principe révolutionnaire, et ils étaient dans leur droit. On a long-temps déversé le blâme sur cet exil qui les sauvait de l'échafaud et qu'ils n'aspiraient à rompre qu'avec l'épée. La révolution mentait ainsi à la raison publique. Les émigrés furent pour cette révolution armée contre les monarchies, le parti de l'étranger. Elle ne leur accorda même pas le droit, toujours acquis, toujours incontestable, de défendre leurs propriétés et leur vie menacées. Ils marchaient sous le drapeau des puissances de l'Europe! Mais, par une contradiction que jamais les préjugés de l'histoire n'ont cherché à expliquer, la Vendée, qui n'avait pas d'étrangers dans ses rangs, qui se levait seule contre la Convention, la Vendée fut aussi accusée.

Digitized by Google

Les révolutionnaires gardaient pour eux le droit d'insurrection; ils ne laissaient aux autres que la liberté de se soumettre au joug que l'échafaud ou des lois atroces imposaient. C'est ainsi que la révolution a toujours entendu l'égalité des charges et des bénéfices.

Dans ce chaos d'idées nouvelles, qui tour à tour se provoquaient afin d'accélérer plus rapidement la chute de tout ce qui jusqu'alors avait été vénérable et saint, il ne se trouva que quelques résistances passives. En face de toutes ces gigantesques transformations, ces résistances ne surent que se draper dans leur inutile vertu pour mourir sur l'échafaud avec le sang-froid dont nos pères se glorifiaient sur les champs de bataille; on ne fut grand, on ne fut sublime qu'en face des bourreaux; puis, quand cette large moisson de prêtres et de grandes existences fut faite, quand il n'y eut plus de roi en France qu'au cimetière de la Madeleine, sous une triple couche de chaux vive, quand les églises furent fermées, au nom de l'athéisme, ou changées en clubs, au nom de la liberté, la révolution, victorieuse de tous ses ennemis avoués, rencontra dans le fond des campagnes du Poitou et de l'Anjou des adversaires dont elle prétendait briser les fers et éclairer l'aveuglement.

C'est un beau moment dans l'histoire que celui-là. Voici tout un peuple qui croit avoir étouffé le despotisme, tout un peuple qui rugit sa félicité, tout un peuple qui, enivré de ses succès et de ses espérances, appelle l'Europe et le monde entier à prendre part à son insurrection triomphante.

On lui a fait juger, on lui a fait tuer son roi!

Digitized by Google

On lui a dit qu'il était libre, souverain, maître absolu de ses volontés, ainsi que de ses actes.

Il a la force en main, car il a de l'enthousiasme au cœur, de la foi dans ce nouveau culte à l'égalité, dont il brûle de devenir l'inconséquent apôtre; il a une surabondante énergie qu'il dépense au préjudice de sa tranquillité, en attendant qu'il puisse la tourner contre les rois; les rois semblent redouter son terrible choc, et devant lui il n'aperçoit que des princes frémissant de peur ou mal conseillés, des potentats qui tremblent tant en face de la révolution courroucée, qu'ils se laisseront acheter par elle plutôt que de la combattre.

La guerre fut pourtant déclarée. Les représentants appelèrent la nation aux armes pour légitimer leur usurpation ou pour mourir avec elle sur nos frontières menacées. L'échafaud déjà permanent fit entendre cet appel. La France s'ébranla; elle s'improvisa volontaire; mais au milieu de ce pays qui, depuis quatre ans, voit tant de choses incompréhensibles passer sous ses yeux, il se lève au même instant une minime fraction de peuple qui veut mettre en pratique la nouvelle liberté qu'elle n'a point contribué à proclamer; cette fraction de peuple est sourde à ces entraînantes provocations dont, la première sans doute, elle eût donné l'exemple sous son antique gouvernement.

C'est de ce point que part la Vendée militaire. C'est lorsque, après avoir exigé d'elle son obéissance à des lois froissant ses consciencieuses susceptibilités, on essaie de la forcer à cimenter de son sang un ordre de choses dont elle est trop sage pour accepter les enivrements, c'est

Digitized by Google

alors qu'elle use à son tour d'un droit dont jusqu'à présent elle a laissé aux autres la puissance d'abuser. C'est alors qu'elle se dresse, elle aussi, pour exiger, les armes à la main, qu'on respecte son repos et la neutralité que jusqu'ici elle s'est condamnée à garder.

Car, il faut bien le dire une fois, afin que notre pensée ne puisse jamais être dénaturée, ce ne sont pas les prêtres, ce ne sont pas les nobles, qui ont fait la Vendée ce qu'elle a été.

La Vendée est devenue militaire sans eux; elle les a entraînés sur ses glorieuses traces. Ils l'ont courageusement suivie. Voilà toute la part qui leur revient dans cette grande idée d'insurrection provinciale contre un pouvoir qui centralisait tout, et qui, afin de protéger la plus monstrueuse des tyrannies, se faisait un rempart d'une impossible liberté, d'une égalité plus impossible encore.

Qu'on remonte par la pensée à cette époque, qu'on étudie avec réflexion l'histoire de cette fin du dix-huitième siècle, si féconde en crimes et en vertus, et l'on se convaincra de la vérité de nos paroles.

En effet, la loi qui prescrit aux prêtres le serment à la constitution civile du clergé date du 27 novembre 1790. Elle fut mise en vigueur avec une de ces âpres promptitudes que pouvait seul montrer le vieux jansénisme ligué avec les sophistes encyclopédiques. La plus grande partie de l'épiscopat et du sacerdoce français refusa d'y accéder. Cette sagesse qui ne reconnaissait point à des pouvoirs laïcs la puissance de limiter les choses de la foi, et qui, en présence du martyre, repoussait du sanctuaire les profanes cherchant à l'envahir, cette sagesse fut mise hors de la loi.

Digitized by Google

Les habitants de l'Ouest étaient attachés de cœur et de conviction au culte qu'ils avaient reçu de leurs pères, et à l'Évangile qui les soutenait à travers les épreuves de la vie; ils professaient pour leurs pasteurs vivant avec eux, dans une communauté de privations et de délassements champêtres, une vénération éclairée, un amour que fortifiaient encore les persécutions dont le clergé était la victime. Et cependant ces provinces demeurèrent impassibles sous la verge de fer qui frappait leurs prêtres.

A peine si, de temps à autre, et dans des localités presque sans communication les unes avec les autres, on aperçoit fermenter quelques germes de soulèvement; à peine si à ces ecclésiastiques, profondément estimés par la modestie de leurs vertus, quelques paroisses de l'Ouest accordent les honneurs d'une insurrection dont ils étaient les premiers à repousser l'idée. On laisse le curé assermenté, que les paysans surnommèrent l'*intrus*, s'emparer à main armée de l'église, veuve de ses fidèles, puis les habitants en masse, protestant par leur absence contre cette violation de leur conscience d'hommes et de chrétiens, se contentent d'assister à la messe que leur véritable pasteur célèbre tantôt sur les genêts de la Vendée qu'ils vont inonder de leur sang, tantôt au fond des chaumières que le fer et le feu dévasteront.

Au milieu des agitations dont l'esprit révolutionnaire avait besoin pour légitimer ses attentats contre la liberté, cette tranquillité fut un crime. Les prêtres ne murmuraient pas contre l'oppression. L'oppression voulut les présenter sous un aspect coupable, et le général Dumouriez, dans une lettre datée de Fontenay, le 2 septembre

Digitized by Google

1791, disait aux administrateurs de la Loire-Inférieure :

« Il me semble, par le compte que me rend M. de Pierre-Levée, commandant l'escadron du 16e régiment de dragons qui est à Ancenis, que vous avez été obligé d'envoyer un détachement à Guérande; je souhaite que vous n'ayez pas, de la part des prêtres réfractaires, les mêmes embarras qu'ils nous donnent dans la Vendée et les Deux-Sèvres. Le district de Châtillon, surtout, est infecté de fanatiques, et je m'y rends demain avec MM. les commissaires civils. Le grand foyer est à Saint-Laurent, où il y a une communauté de missionnaires qui ont empoisonné tous les environs avec un catéchisme que le ministère public va poursuivre. J'y envoie un détachement de trente cavaliers, et je m'y rendrai moi-même. Il serait bien temps que l'Assemblée prononçât sur cette matière importante, et qu'il y eût une loi uniforme pour tout le royaume. »

La loi demandée ne vint pas. L'Assemblée nationale laissa à l'arbitraire de l'impiété, plus tyrannique encore que celui de la révolution, le droit de vie ou de mort sur les prêtres qu'on appelait réfractaires, parce qu'il répugnait à leur conscience de se soumettre aux lois et aux serments que la révolution leur imposait; et le 1er février 1792, le directoire de Maine-et-Loire, séant à Angers, se crut autorisé, toujours au nom de la liberté et de l'égalité, à prendre l'arrêté dont il est utile de citer quelques articles.

« Les prêtres non assermentés seront tenus de se ren-

Digitized by Google

dre, dans la huitaine, au chef-lieu du département et d'y fixer leur demeure.

» Les prêtres non assermentés se rendront tous les jours, à dix heures du matin, dans l'endroit qui sera désigné pour entendre l'appel nominal qui sera fait, et justifier qu'ils se conforment au présent arrêté.

» Ils ne pourront s'éloigner au-delà d'une demi-lieue de la ville, à peine d'être ramenés par la force publique.

» Les prêtres non assermentés qui, dans la huitaine, ne se seront pas rendus au chef-lieu du département, y seront conduits par les ordres de la municipalité du lieu qu'ils habitent, et déposés à la maison du petit séminaire, ainsi que ceux qui manqueront à deux appels consécutifs.

» Les municipalités qui n'auront pas exécuté le présent arrêté vis-à-vis les prêtres non assermentés habitant leur territoire, seront personnellement responsables des suites qui résulteront de leur négligence. »

Le clergé des provinces de l'Ouest souffrit ces persécutions sans se plaindre. Lorsqu'il vit qu'elles devenaient plus intenses, et qu'après l'avoir nationalement privé de ses biens, proscrit ou menacé de la mort, elles allaient s'étendre jusque sur le troupeau confié par Dieu à sa garde, le clergé émigra en partie; le reste se cacha dans le Bocage avec de minutieuses précautions, plutôt prises dans l'intérêt de la paix publique que dans celui de sa conservation personnelle. Là, errant de métairie en métairie, toujours poursuivi par le fanatisme de l'incrédulité en écharpe tricolore, toujours sauvé par le dévoue-

Digitized by Google

ment catholique des populations, il attendit ce qu'il plairait au ciel et à la révolution de décider.

Le 12 mars 1793, quand le vase déborda, quand la Vendée conçut spontanément la grande pensée de repousser la violence par la violence, les prêtres sanctifièrent un mouvement qu'ils n'avaient pas excité.

De même que le clergé, la royauté et la noblesse ne furent point les promoteurs de cette insurrection; pour s'en convaincre, il n'y a qu'à comparer les dates.

Le 21 janvier 1793 tua le Roi; mais l'Assemblée constituante et la Législative avaient tué la monarchie. Pourtant au milieu de toutes ces catastrophes, lorsque l'étranger assiégeait nos frontières, apportant un douteux appui au trône croulant des Bourbons, lorsque la France ne s'était pas encore émue de cette brûlante passion de liberté qui va la pousser presque nue, presque sans armes, devant les canons des puissances coalisées, et lui faire cacher sous sa gloire militaire l'opprobre de ses guillotines, pourtant alors la Vendée, qui aurait pu si admirablement commencer les hostilités, laissa passer toutes ces tempêtes dont elle ne se sentait point frappée.

On avait exilé ses prêtres; on déportait au Temple sa famille royale; on massacrait ses gentilshommes; on les accusait de brûler leurs châteaux, dont après l'incendie, la nation confisquait les terres. La Vendée, devant tant de provocations, resta muette.

Elle aimait pourtant bien ses rois et ses seigneurs, dont elle n'avait reçu que des bienfaits.

Le Roi, elle le regardait comme l'image de Dieu sur la terre, et trop éloignée du soleil de Versailles pour décou-

Digitized by Google

vrir dans ses rayons les taches que le temps y avait introduites, elle n'entrevoyait la royauté qu'à travers l'heureux prisme des siècles primitifs.

Chaque jour en contact avec les gentilshommes dont elle tenait sa modique aisance, elle vivait avec eux dans une sorte de respectueuse fraternité. Elle s'asseyait à leur table; elle était de moitié dans les rudes plaisirs de la chasse auxquels ils se livraient avec un amour traditionnel. Elle recevait d'eux et de leurs familles des avantages qu'elle leur rendait en déférences; mais elle ne s'insurgea point lorsqu'ils cherchèrent à l'entraîner à leur suite.

Les pouvoirs exécutifs eurent cependant un pressentiment de ce que pouvait devenir la Vendée. Dans un but de conciliation peut-être, ils y envoyèrent, en qualité de commissaires, deux hommes encore obscurs. Comme dans toutes les phases de notre révolution, il faut rencontrer à chaque borne du chemin des avocats dont toute la science politique consiste à donner toujours une ombre à la vérité ou à se placer à côté des faits, Gensonné, du barreau de Bordeaux, et plus tard un des chefs du parti des Girondins, fut chargé de cette difficile mission, conjointement avec Gallois. Ils virent le mouvement; ils plaidèrent pour, ils plaidèrent contre avec une intarissable faconde. Le général Dumouriez, leur fit peur avec son mot qu'il répétait à tout propos : « Si je voulais faire la guerre civile en France, ce serait la Vendée que je choisirais pour théâtre. » Ils jugèrent cette guerre imminente, parce qu'elle était possible; et pour la comprimer, ils ne tentèrent aucune démarche. Excités par le patriotisme bâtard des petites villes, exclusifs comme tous

Digitized by Google

les caractères sans portée politique, Gensonné et Gallois ne firent aucun mal direct; mais ils se gardèrent d'essayer quelque bien.

Amants de cette banale popularité à laquelle tant d'hommes politiques sacrifient leur avenir et celui de leur parti, ils restèrent sourds aux plaintes des campagnes; ils ne voulurent étudier l'esprit de ces populations qu'à travers les effervescences révolutionnaires des clubs; c'est un grave tort que l'histoire doit reprocher à ces deux envoyés du pouvoir exécutif. S'ils eussent rempli avec conscience, avec justice, la mission qui leur avait été confiée; si, hommes d'état avant d'être avocats de faction, ils eussent consenti à interroger tous ces frémissements de douleur intime qui ne se traduisaient encore que par des vœux timidement exprimés, nul doute qu'il eût été possible d'arrêter cette immense insurrection dont le contre-coup retentit encore.

Il y a dans le caractère des Vendéens un instinct qui s'oppose aux bruyantes démonstrations, une timidité qui les force d'abord à douter des autres, puis d'eux-mêmes, une espèce de désir du bien-être qui retient et modère les élans. C'est une nature toute exceptionnelle qui, en fait de liberté pratique, d'égalité, d'idées sagement républicaines, en remontrerait à tous les prédicants. qui, pour arriver au despotisme ou à la fortune, se font un marche-pied de toutes ces théories dont la Vendée seule, à travers ses principes monarchiques, a conservé le germe. Au caractère de l'Écossais, dont Walter-Scott a peint si admirablement la rustique bonhomie et la vigilante finesse, le paysan vendéen joint une maturité de jugement qu'il se-

Digitized by Google

rait impossible d'attendre de son éducation à peu près sauvage.

Sans vices saillants, sans vertus trop tranchées, il se contentait d'avoir des mœurs et de la probité, parce que ses pères lui en avaient légué l'exemple; il était religieux sans s'être rendu un compte bien exact de sa foi acceptée comme une consolation et une espérance; il était royaliste, parce que jamais il n'avait pu soupçonner qu'une nouvelle forme de gouvernement lui apporterait une plus large somme de bonheur.

Après quarante-sept ans de bouleversements politiques, il est resté ce qu'il était auparavant. Est-ce à lui ou à la révolution qu'il faut s'en prendre de cette immobilité?

En 1792, lorsque sur tous les points à la fois l'avenir se chargeait de nuages, les gentilshommes de l'Ouest, dont une partie n'avait pas cru devoir céder au torrent de l'émigration, comprirent qu'il était de leur intérêt et de celui de la royauté gravement compromise de se réunir contre l'ennemi commun, de faire corps, et d'appeler autour d'eux les paysans dont la fidélité ne pouvait faire défaut à leurs espérances.

La confédération poitevine se forma. Le marquis de La Rouërie en était l'âme, le prince de Talmont s'en montra le plus brillant promoteur. Cette confédération ayant dans son sein tous les gentilshommes qui pouvaient utilement s'opposer aux empiètemens révolutionnaires, s'était promptement étendue du Morbihan, où elle avait pris naissance, en Anjou et en Poitou, où tout faisait présumer qu'elle ne serait pas sans résultats. Les nobles se servaient de leur influence pour inspirer aux paysans l'horreur de la révo-

Digitized by Google

lution; ils tentaient de les amener par la crainte ou par des promesses à une levée de boucliers qui, dans leurs prévisions, devait sauver le trône; mais, malgré l'activité de leurs démarches, malgré la juste considération dont ils étaient entourés, ils ne purent jamais faire réussir le plan que La Rouërie avait si habilement tracé.

Pour que la Vendée courût aux armes, il fallait qu'elle fût menacée dans son existence ou dans sa liberté. La levée des 300,000 hommes décrétée par la Convention, le 24 février 1793, la création des tribunaux criminels extraordinaires investis des plus affreuses attributions, la terreur, dont les jacobins se faisaient une arme, et contre la Gironde déjà à moitié vaincue dans sa lutte de sang, et contre la Vendée dont la République redoutait les mécontentements, enfantèrent d'un seul coup des miracles que n'auraient jamais produits les conspirations les mieux ourdies, les prédications les plus exaltées.

Ce que les prêtres n'avaient jamais tenté, ce que les nobles désespéraient de mener à bien se réalisa au premier cri de guerre poussé par un paysan nommé Jacques Cathelineau.

Après avoir succinctement raconté les principaux détails des mouvements insurrectionnels qui précédèrent cette grande révolution éclatant au milieu même de toutes les effervescences révolutionnaires, nous arriverons au récit de cette magnifique épopée.

De 1789 à la fin de 1792, les esprits les plus modérés, les têtes les plus sages furent agités d'une telle fièvre d'innovations, ces innovations que l'on appelait à grands cris pour réprimer quelques abus dont Louis XVI était le plus

Digitized by Google

consciencieux adversaire, ces innovations, faites à la hâte et comme à coups de hache législative, amenèrent un tel besoin de bouleversements, que peu de jours après, la propriété était aussi bien mise en question que la foi catholique. On frappa sur tout ce qui pouvait offrir un obstacle aux principes destructeurs dont la classe moyenne s'improvisait l'apôtre; puis, aux applaudissements du tiers-état, devenu le souverain, la révolution put, sans combat, sans résistance même, s'asseoir sur les ruines de la monarchie.

Mais la Bretagne, mais le Maine, mais l'Anjou et le Poitou ne s'associaient guère à ces victoires du désordre. Plus circonspectes ou moins enthousiastes que le reste du royaume, ces provinces qui, même dans leur sein, avaient des agitateurs que l'indifférence ou le froid accueil des masses rendait encore plus ardents, ces provinces n'acceptaient qu'avec réserve, presque à contre-cœur, toutes les brillantes déceptions par lesquelles on cherchait à stimuler leur apathie contre-révolutionnaire.

Parmi les plus chauds partisans de cette grande émeute morale, il se rencontrait des hommes que l'ambition, la cupidité, l'instinct du mal ou une pensée d'aveugle optimisme entraînaient loin du but. Ces hommes frappaient sur les préjugés comme sur les vieilles mœurs avec une si audacieuse persévérance, qu'ils excitèrent de profondes inquiétudes. Involontairement peut-être, ils forcèrent le peuple des campagnes à douter de l'excellence d'un ordre de choses n'arrivant à son but que par la menace.

Alors on vit des tentatives à main armée, de déplorables collisions engagées presque simultanément au fond

Digitized by Google

des bocages de la Vendée, ainsi que sur les grèves historiques de la Bretagne. C'étaient d'abord des rassemblements tumultueux sans portée comme sans but, qu'on chercha à dissiper par la force. Peu à peu ces rassemblements, encouragés même par leur défaite, prirent une attitude plus hostile. Les baïonnettes de la liberté égorgèrent ces paisibles citoyens jouant à la contre-révolution, ainsi que leurs voisins, ainsi que leurs amis de la veille jouaient à la révolution. Le sang coula dans ces rencontres; les Assemblées législatives, les pouvoirs locaux n'eurent que des supplices à appliquer contre les uns, que des louanges civiques à décerner aux autres. On employa des mesures rigoureuses afin de convertir au culte de l'égalité d'honnêtes paysans auxquels leur prétendu esclavage pesait beaucoup moins que l'affranchissement dont on les forçait d'accepter les orageuses félicités. De là cette séparation en deux camps distincts qui, long-temps avant l'heure de la guerre civile, avait poussé les populations des cités de l'Ouest contre les habitants des campagnes.

Dans les villes, on avait organisé tout un nouveau système administratif, à la tête duquel la révolution ne plaçait que ses séides les plus dévoués. On créait de nouveaux noms pour désigner d'anciennes attributions. Sans respect pour le culte que les paysans du Poitou, du Maine, de l'Anjou et de la Bretagne portaient à tous les vieux usages et aux coutumes de leurs pères, on supprimait souvent avec une rage moqueuse, les objets constants de leur foi ou de leur vénération.

C'était la mort à toutes les traditions, la mort au passé que l'on proclamait. Les paysans refusaient par instinct,

Digitized by Google

par vertu, par superstition peut-être, de se soumettre à des ordres aussi brutalement intimés. Ce refus provoqua de nouvelles persécutions. Ces persécutions, toutes de localité, enfantèrent des martyrs, et le mot de Tertullien eut encore là son application. Le sang des martyrs fit germer des chrétiens, mais des chrétiens qui ne consentaient à mourir qu'après avoir combattu.

Pour exciter les terreurs des paysans, on avait essayé de les effrayer par des simulacres d'accaparements de blé. On parlait de disette factice commandée par la Cour, organisée par la noblesse, et adoptée par le clergé dans une éventualité de contre-révolution. On eut soin même de faire pendre dans quelques villes de l'Ouest des agents que l'on supposait les plus compromis dans tous ces accaparements, dont les salons du Palais-Royal connaissaient beaucoup mieux le mystère que les prisonniers royaux confiés dans les Tuileries à la garde de Lafayette. On menaçait les habitants des campagnes d'une imminente famine provoquée par les intrigues de la Cour. La révolution espérait ainsi éveiller les soupçonneuses inquiétudes des hommes paisibles, toujours méfiants sur le chapitre des subsistances. Le bruit se répandait que le roi, la reine et les prêtres, afin d'affamer le pays, exportaient en Angleterre et en Autriche toutes les céréales. Ce bruit, toujours précurseur des révolutions, avait pris dans d'autres provinces une funeste consistance. Dans l'Ouest, il ne fut accueilli et accrédité que par ceux qui avaient intérêt à le propager. Les masses le repoussèrent avec mépris, ou elles ne s'en occupèrent que pour en démontrer l'absurdité. Ces rumeurs n'arrêtèrent toutefois pas le mécon-

Digitized by Google

tentement auquel elles étaient destinées à donner le change. La Vendée connaissait les véritables accapareurs, elle s'apprêtait à les combattre.

L'insurrection se présentait donc sous mille formes différentes. Ici, elle empruntait le levier de la foi catholique; là, elle se mettait sous la sauvegarde des franchises communales dont on préparait le tombeau sous l'arbre de la liberté; plus loin, elle se déclarait le champion des gentilshommes proscrits, mais partout et toujours elle se montrait populaire à l'encontre des démonstrations prétendues nationales.

Pendant ce temps-là, les clubs des grandes villes, telles que Nantes, Rennes, Angers, Vannes, Laval, Niort et Poitiers, qui commandaient à toutes les petites bourgades, cherchant à parodier les enivrements de leur patriotisme, décrétaient, sur la motion de quelque obscur révolutionnaire, l'obéissance sous peine de flétrissure, l'obéissance la plus absolue. Contre ce vœu qui était un ordre souvent appuyé par le canon, les populations se raidissaient, puis, dans un silence plein de mépris ou dans une colère dont elles ne parvenaient qu'à peine à étouffer les transports, elles attendaient impatiemment l'heure de la vengeance.

A cette époque où, dans l'Ouest, tout servait à alimenter le mécontentement, il y eut beaucoup de prises d'armes partielles. Les paroisses se révoltaient, parce qu'elles ne pouvaient se façonner assez aveuglément au despotisme des villes, parce qu'il leur en coûtait de renoncer à cette uniformité de bonheur auquel elles s'étaient si admirablement habituées de génération en génération, parce que surtout on disposait d'elles comme d'un bétail;

Digitized by Google

mais jamais il ne vint à l'esprit de ces pauvres paysans, qui demain seront des héros, de tenter, par une fraternité d'efforts, un soulèvement général. Ils combattaient les idées démagogiques par hostilité de principes, par opposition de devoirs de conscience, et ils s'arrêtaient là.

Ce n'était pas à la liberté et à l'égalité sagement entendues, appliquées avec prudence qu'ils faisaient la guerre. Long-temps avant que ces deux mots eussent galvanisé la France, ils étaient dans les provinces de l'Ouest passés à l'état de faits. Ceux qui ont étudié la Vendée ailleurs que dans les divagations historiques, composées pour ou contre ce pays, savent que par tempérament, que par éducation, que par préjugés même, sous cette vieille franchise, le plus fidèle de leurs attributs, les paysans cachent un amour instinctif de la liberté, de l'égalité surtout. Il faut bien avouer que leurs anciens seigneurs en vivant avec eux, en chassant, en buvant avec eux, avaient fait germer dans leurs âmes ce besoin d'égalité. Au milieu de ces nobles familles regardant leurs fermiers comme autant d'amis, les paysans ne cherchaient, ne rencontraient que des frères avec lesquels ils avaient grandi sous le même chêne, que des enfants qui avaient été de moitié dans leurs jeux champêtres, que des sœurs partageant le même lait sur le même sein de mère.

Lorsque la révolution vint leur apporter d'autres idées, lorsqu'au nom de la liberté on voulut chasser les propriétaires de leurs châteaux, les prêtres de leurs églises, lorsque surtout on força les Vendéens à sceller de leur sang un ordre de choses qu'ils repoussaien , ils se soulevèrent.

Digitized by Google

Et pourtant ces hommes, tantôt si timides, tantôt si entreprenants, ont des idées républicaines. Ils ne connaissent, il est vrai, les Lycurgue, les Solon et les Brutus que par les sanglants personnages qui, affublés de ces noms retentissants, s'abattirent sur le Bocage. Ils ne savent de la liberté et de l'égalité que ce que 1793 leur en apprit; mais l'abus du principe n'a point modifié leur instinct, n'a pas changé leurs convictions. Et quand on leur demande encore pourquoi ils avaient pris les armes, ils vous répondent : « Nous avions de bons nobles; pourquoi voulait-on, en les tuant, en faire d'autres? il n'y en avait pas besoin. Nous devions perdre au change. Voyez si nos prévisions ne se sont pas réalisées. »

Les tentatives du marquis de La Rouërie en Bretagne, celles de la confédération poitevine en Vendée, tentatives qui, si elles eussent été secondées, auraient pu comprimer la révolution naissante, furent infructueuses. Le marquis de La Rouërie, avec toute son adresse diplomatique, la confédération poitevine, avec son enthousiasme de gentilhomme, n'excitèrent aucun élan dans les populations.

Il y a plus; quelques chefs de famille, puissants et considérés dans l'Ouest, n'avaient pas vu sans bonheur l'aurore de la révolution. Ils la regardaient soit comme un mal devenu nécessaire, soit comme une amélioration dont il leur paraissait juste de tirer avantage au profit du peuple, la royauté sauve. Si des mesures inexplicables ne l'eussent point violemment emporté dans une autre sphère d'idées, le peuple, nous n'en faisons aucun doute, eût accepté des mains d'une sage révolution, des principes et

Digitized by Google

un système qui, habilement appliqués, pouvaient contribuer à sa félicité.

Mais au lieu de le gagner par la conviction, on tenta de le dominer par la crainte. On voulut agir par la terreur. La terreur produisit un effet contraire à celui qu'on attendait de cet étrange mode de persuasion.

Alors les mouvements partiels éclatèrent avec plus d'intensité. On vit des paroisses entières se lever, tenir la campagne, préluder même à des combats dont la grande guerre a effacé jusqu'au souvenir. Les gardes nationales des villes marchèrent contre ces émeutes de paysans que des éloquences de place publique leur apprenaient à ridiculiser; et les gardes nationales dont le général Dumouriez conduisait alors les cohortes, furent partout victorieuses. Elles se servirent de ces faciles victoires pour commettre de stupides attentats contre les personnes et les propriétés.

Plus tard, ces attentats dont les paysans n'avaient point perdu la mémoire, se représentèrent à leur esprit, grossis de toute l'horreur qu'ils avaient inspirée.

Dès 1791, il y eut en Vendée et en Bretagne des insurrections. Dans le Morbihan, au château du Pré-Clos, appartenant à M. de La Ruée, à celui de La Proutière, non loin des Sables-d'Olonne, et dont M. de Lézardière était propriétaire, il se forma des conciliabules de nobles en opposition aux conciliabules de clubistes, s'emparant du gouvernement des villes; les premiers furent dispersés par les seconds. A la date du 30 juin 1792, le journal patriote de Lorient, en rendant compte de cette violation du principe de l'égalité, et en annonçant l'arrestation de MM. de

Digitized by Google

La Ruée, de Quélo, de Loc-Maria, de La Bourdonnaie, de Catelan, etc., s'exprime ainsi :

« Cette capture intéressante a été faite par la garde nationale de Malestroit, soutenue de la cavalerie qui y est en garnison. On a habilement profité d'une nuit orageuse pour tomber sur ce repaire d'aristocrates. »

Ce que tentaient les gentilshommes bretons trouvait déjà des imitateurs parmi les nobles du Bas-Poitou. M. de Lézardière s'était mis à la tête de quatre à cinq cents royalistes, et il essayait un mouvement dans les environs de Machecoul. Le général Dumouriez, qui déjà commence son système de trahison, en déposant sur l'*autel de la patrie* la croix de Saint-Louis dont Louis XV l'avait décoré trente-un ans auparavant à la bataille de Closter-camp, commande l'expédition partie de Nantes pour dissiper ces premières émeutes; il la commande avec un officier de la garde nationale nommé Pierre Le Vieux, et cet officier écrivait le lendemain :

« Je suis désespéré, moi et mes hommes de n'avoir pu me donner un coup de peigne en faveur de la chose publique. »

De semblables excès ou de pareilles menaces, quelquefois adressées dans un style encore plus burlesque, se renouvelaient chaque jour. Les paysans attaqués ne se défendaient pas ou se défendaient mal. C'était un encouragement pour les gardes nationaux qui, alors, se portaient

Digitized by Google

à des attentats auxquels maintenant il est difficile d'ajouter foi. Ainsi, dans les environs de Bressuire, déjà devenus le théâtre d'insurrections qui, commencées sans régularité et sans ordre, se terminaient habituellement par une boucherie, un engagement a lieu le 24 août 1792. Cet engagement a été provoqué par une réunion de paysans que commandent MM. Delouche, de Calais, Baudry d'Asson, de Feu et de Richeteau. La victoire reste aux révolutionnaires, car il n'y a eu ni ordre dans le commandement, ni discipline, ni obéissance de la part des paysans.

Après cette rencontre, qui a pris le nom de combat des Moulins de Cornet, parce que ce fut sur la hauteur où ces moulins sont placés que l'on combattit, les gardes nationaux, ceux de la plaine surtout, en retournant dans leurs foyers, emportèrent au bout de leurs baïonnettes des oreilles, des nez, des lambeaux de bras ou de cuisses, arrachés aux blessés ou aux prisonniers qu'ils avaient faits. Promenés avec l'ostentation du triomphe au milieu des campagnes, ces sanglants drapeaux ne furent pas perdus de vue par les paysans. Trophées de la haine, ils appelaient la vengeance.

Mais déjà, même parmi les patriotes, il s'élevait des cris d'indignation contre de semblables atrocités. On massacrait des prisonniers sans défense, d'infortunés paysans que les bruits de guerre avaient poussés hors de leurs chaumières. Afin de protester au nom de l'humanité, Duchâtel, celui-là même qui, député des Deux-Sèvres à la Convention, se montra si noblement courageux dans le procès du Roi, Duchâtel se jette entre les bourreaux et

Digitized by Google

les victimes. Patriote, il veut arrêter l'effusion du sang; sa voix ne fut point entendue; on égorgea des prisonniers entre ses bras; lui-même fut blessé.

C'était ainsi que la révolution voulait amener la Vendée à bénir son règne. Dans toutes les parties de l'Ouest à la fois, les persécutions étaient dirigées avec le même acharnement. Ici on violentait les consciences, là on torturait les convictions, plus loin on bafouait cette simplicité rustique, sous la rude écorce de laquelle il était difficile alors de découvrir des soldats. C'étaient des vexations sans fin, des provocations sans motifs, des cruautés sans représailles.

La commission militaire qui, à Niort, jugea les prisonniers faits aux Moulins de Cornet, et qui les acquitta autant par politique que par humanité, n'hésite pas à l'avouer dans un de ses considérants; elle appelle les passions surexcitées à un calme, plus profitable aux idées nouvelles que cette effervescence pleine de troubles et de sang dont on voudrait faire une condition de leur triomphe. Plus d'une parole de conciliation fut adressée, plus d'un acte de modération fut tenté par les sincères, par les vrais amis de la révolution, qui ne croyaient pas devoir procéder à la régénération de la France en insultant ou en torturant les convictions rebelles. Mais la raison du petit nombre peut-elle dominer la fougue insensée des masses! Ces exemples de sagesse et de justice ne devaient pas être suivis; les passions étaient déchaînées; il y avait guerre dans les cœurs avant qu'elle fût déclarée dans les partis. Cette guerre, dont les préludes même sont affreux, allait enfin éclater.

Digitized by Google

La république avait été proclamée le 21 septembre 1792. Dix-neuf jours auparavant, les révolutionnaires l'avaient inaugurée dans le sang des prêtres et des prisonniers. Elle fut solennellement reconnue dans les cités de l'Ouest. On abolissait la royauté et l'on plantait l'arbre de la liberté. A Nantes, dans cette ville sur laquelle la Vendée et la Bretagne avaient les yeux comme sur le centre d'où partaient toutes les inspirations civiques, les autorités révolutionnaires décrétèrent une fête nationale. Dans le voisinage d'un pays aussi mal disposé que le Bocage, on devait, même par politique, ne pas se prêter à toutes les exagérations d'un ridicule patriotisme. Pourtant voici comment le citoyen Le Tourneux, procureur-général syndic de la Loire-Inférieure s'exprimait. L'arbre de la liberté venait d'être planté sur la place du palais de la Cour des comptes et en présence de la population qui écoutait et non loin de cette autre population absente qui devait lire ses paroles, le citoyen Le Tourneux disait :

« Plus de palais, plus de trône, plus de Roi ; Français, vous pouvez en paix planter l'arbre de la liberté !

» Mais, déjà je le vois grandir et s'étendre, déjà sa tête assurée et victorieuse couvre un sol étranger ; elle a surmonté les Alpes ; elle atteint le sommet des Pyrénées ! Bientôt, oui, bientôt, tous les peuples de l'Europe auront rendu hommage à la liberté, et le génie qui plane sur la France trouvera partout des hommes dignes de son inspiration.

» Nous t'invoquons, sainte liberté ! et par cet arbre que nous te consacrons et par ce bonnet que Tell a immor-

Digitized by Google

talisé, nous jurons tous d'être à jamais fidèles à ta voix! Périsse le parjure, le lâche qui serait capable d'abandonner tes drapeaux et de laisser éteindre dans son cœur le feu sacré qui nous anime.

» Arbre que nous élevons au sein de l'allégresse publique, sois le vainqueur du temps, et deviens impérissable comme la divinité à laquelle nous te dédions. Sers à nous montrer ses ennemis. Que ton ombre soit pour eux l'ombre de la mort; qu'ils soient frappés en te touchant, et que ton aspect seul soit la terreur des méchants. Chêne sacré, tu ne seras point comme ces chênes fabuleux qui rendaient des oracles, mais tu auras aussi ton langage; tu nous rappelleras, tu rappelleras à nos successeurs les devoirs imposés aux vrais amis de la liberté; tu leur rappelleras les droits du peuple qu'ils ont à défendre; deviens le témoin comme le garant de la sainteté de leur serment, et s'ils peuvent jamais l'oublier, qu'ils ne puissent te voir ni t'approcher sans sentir le remords, sans périr de honte.

» Chêne cent fois préférable au stérile laurier, tu fourniras encore aux vrais citoyens, aux braves défenseurs de la patrie, cette couronne simple et civique, mais la plus belle comme la plus ambitionnée dans les beaux jours de Rome.

» Et toi, bonnet tricolore, qui domineras cet édifice autrefois consacré à l'orgueil et à la paresse, où naissait la caste privilégiée, où s'endormait le mérite et qui faisait souvent oublier qu'on était homme, prends possession de cette place que ta présence a purifiée, fais disparaître tous ces signes honteux de la féodalité et du despotisme; sois le

Digitized by Google

sceptre, sois la couronne qui ornera à jamais ce frontispice ; qu'en te voyant, s'ils peuvent soutenir ta vue, ceux qu'un fol espoir berçait encore et qui méditaient le criminel projet de ramener les anciens abus baissent la tête et se plient sous le niveau de l'égalité dont tu leur présentes l'emblême ! Mais non, qu'ils fuient loin de nous. Cette terre sainte serait souillée de leur présence.

» Et nous, citoyens, vrais Français, qui avons juré cette égalité compagne de la liberté, fidèles à nos serments et prêts à les sceller de notre sang, s'il le faut, reprenons nos chants, et que l'air retentisse encore de l'hymne chéri. »

C'était par de semblables allocutions que les révolutionnaires se préparaient à ces niaiseries patriotiques auxquelles par malheur le sang venait trop souvent se mêler ; la Vendée n'y répondait que par d'innocentes railleries, mais elle ne s'insurgeait pas encore.

En Bretagne, La Rouërie a combiné ses plans, a entrepris mille voyages, s'est exposé à tous les dangers, a remué toutes les passions pour accélérer le mouvement dont, dans son imagination brûlante d'énergie, il a déjà calculé les chances, les périls pour lui et les avantages pour sa cause.

Armand Tuffin de La Rouërie était encore jeune. Ancien officier des gardes-françaises, il s'était promptement mis, par son éducation, au niveau de ses contemporains. C'est dire assez que les femmes, les duels et les plaisirs de toutes sortes avaient occupé la plus large part de sa vie. Le remords était venu à la suite de cette existence sans profit pour son pays.

Digitized by Google

Armand de La Rouërie, qui poussait toutes les passions à l'extrême, passa sans transition de ses voluptueuses orgies à la solitude des cloîtres. Il se fit trappiste; mais au premier bruit de guerre qui, des rivages d'Amérique retentit sur les côtes de Bretagne, La Rouërie se jette à la suite de Lafayette et de cette élite de jeunes gentilshommes qui vont, sous les ordres de Washington, cimenter de leur sang l'indépendance des États-Unis. Son nom était mal en cour depuis un duel heureux qu'il avait eu avec le comte de Bourbon-Busset; il le laisse pour combattre sous celui du colonel Armand, dont sa bravoure sait grandir la vulgaire simplicité; puis, de retour en France, après avoir fait expier aux Anglais les orages de sa jeunesse, il est choisi par la noblesse bretonne pour aller, en 1787, réclamer au pied du trône, avec onze autres députés, la conservation des priviléges de sa province. Ces députés furent mis à la Bastille, et le roi avait sagement agi.

Trois ans plus tard, éclairé par l'expérience, La Rouërie devenait le plus actif champion de la royauté. Le 5 décembre 1791, il est à Coblentz auprès des princes. Il leur a soumis ses plans qui sont adoptés. Les princes l'ont chargé d'organiser dans l'Ouest une vaste association de défense en faveur du trône. De retour en Bretagne, La Rouërie met tout en œuvre pour faire réussir ses projets. Avec une audace inouïe, avec un esprit fertile en ressources, et ne se laissant jamais prendre au dépourvu, il excite les tièdes, soutient les forts, encourage les timides, communique de sa vigueur aux faibles, brave les dangers dont il est environné, échappe à toutes les arrestations, et se joue de toutes les persécutions qu'on lui suscite. A travers les

Digitized by Google

intrigues de ses ennemis, malgré même les impatientes imprudences de ses agents, il arrive à un résultat impossible peut-être à tout autre.

Une femme a puissamment secondé ses efforts. Thérèse Le Moëlien, jeune, belle et courageuse, s'est dévouée à cet homme dont les jours sont sans plaisir et les nuits sans sommeil. La Rouërie a pour confident, pour ami, un major américain nommé Chafner, qui veut rendre en services à la royauté de Louis XVI ce que Louis XVI fit pour la liberté des États-Unis. Thérèse Le Moëlien, parente et amie de La Rouërie, s'est attachée au sort de ces deux conspirateurs par une double passion; elle aime l'un comme un frère, elle adore l'autre comme une idole. Tous deux pleins de confiance dans cette faiblesse de femme, mille fois plus énergique que la force de beaucoup d'hommes, tous deux se laissent guider par une aussi noble intelligence. Elle les préserva de mille périls et leur donna souvent les plus sages conseils.

La Rouërie est parvenu à lier entre eux tous les éléments de discorde qui s'agitaient, sans plan arrêté contre le système révolutionnaire. Il a apprivoisé les orgueilleuses susceptibilités de ces hommes qui n'entrent dans les partis que pour s'imposer à leur direction. Il s'est fait l'âme de tous les mécontentements, il a attiré à lui la confiance des gentilshommes, il espère obtenir celle des paysans. La Rouërie dispose de la Bretagne et d'une partie du Poitou. Il croit pouvoir à une heure, à un jour dits, les lancer contre la révolution; mais cette heure qu'il attend si impatiemment, ne sonne pas pour lui.

Le conspirateur royaliste avait repoussé la main que

Digitized by Google

l'Angleterre lui tendait. Il fut dénoncé par elle. Quelques historiens ont dit que ce hardi royaliste avait été trahi par Latouche Cheftel, un de ses agents. C'est au cabinet anglais que revient l'honneur de cette perfidie. Le cabinet anglais fit prévenir le club des *Amis de la Constitution* de Londres que La Rouërie était alors caché dans une maison près de Lamballe. Les *Amis de la Constitution* en informèrent les membres de la Convention nationale. Le 3 mars 1793, le journal des départements, districts et municipalités de la ci-devant province de Bretagne atteste le fait qu'une lettre du major américain Chafner, adressée à M. de Silz, confirme et corrobore. Cette lettre ne parvint à M. de Silz qu'au commencement de février. Elle ne put donc prévenir aucun des malheurs qui furent la suite de cette trahison toute britannique.

Londres, 25 janvier 1793.

« Il y a très peu de jours, mon cher Monsieur, que je suis arrivé à Londres, et, dans l'ignorance momentanée où je me trouve de la retraite de notre ami commun, je vous écris à l'adresse convenue pour que sans retard vous l'arrachiez au plus grand de tous les dangers. J'apprends de la source la plus certaine que le pauvre La Rouërie est vendu, qu'il va être livré; et à l'heure où je vous écris, peut-être la Convention a-t-elle mis la main sur notre chef. Le club de la Constitution de Londres, toujours en correspondance avec les meneurs révolutionnaires de Paris, est parvenu à découvrir l'endroit où se cache Armand. On m'assure que c'est par le gouvernement anglais, qui a tant de voies détournées à sa disposition. Il n'y a

Digitized by Google

pas un moment à perdre. Je sors de voir lord Moyra. Je lui ai appris toutes ces turpitudes. Il a gardé le silence auquel sa position l'obligeait, mais ce silence même est une preuve. Sauvez La Rouërie, veillez sur Thérèse et sur nos amis, et puissions-nous tous bientôt venger, les armes à la main, la mort du plus vertueux des rois. J'ai mis mon épée et ma vie de citoyen des États-Unis au service de la monarchie française. L'une et l'autre ne lui failliront jamais.

» Adieu. Signé CHAFNER. »

Morillon, agent secret du conseil exécutif, se rend sur les lieux avec les troupes qui l'accompagnent; il investit le château de M. de Guyomarais, qui est enclavé dans la forêt de la Hunaudaie. La famille entière de ce gentilhomme est arrêtée, mais La Rouërie ne s'y trouve plus.

Il y était mort sous le nom de Gasselin, le 30 janvier 1793, mort de fatigues, d'inquiétudes et de désespoir, mort du coup fatal qui avait tranché la tête du roi.

Tous ses plans de conspiration, tous ses projets de soulèvement, ses correspondances avec les princes, avec les émigrés, avec Calonne et les contre-révolutionnaires de l'intérieur furent découverts sous l'arbre isolé au pied duquel il avait lui-même témoigné le désir d'être enseveli. Ces papiers, qui pouvaient, après sa mort, compromettre tant de Français et éveiller les soupçons sur les trames habiles qu'il laissait à peu près formées, reposaient à côté de lui. A la lecture de ces pièces où tout est prévu, excepté ce qui arriva, mais dont il n'était point donné à la sagacité humaine d'avoir la prescience, les administrateurs de

Digitized by Google

Bretagne et la Convention elle-même comprirent que la nouvelle France venait, par cette mort si opportune pour elle, d'échapper à un immense péril.

La Rouërie, en effet, était un ennemi bien actif, bien déterminé. Il avait dépensé sa vie à préparer l'insurrection, mais ce n'était pas aux moyens tout humains mis en œuvre par son audacieuse adresse que tant de gloire était réservée. Le noble conspirateur breton mourut à la veille du soulèvement général. Son organisation des provinces de l'Ouest, travail immense dont lui seul pouvait exécuter les plans, ne servit qu'à tromper la confiance du gouvernement républicain, attendant toujours en Vendée le développement de ces projets dont il avait la clé et contre lesquels il avait disposé toutes ses batteries.

Le besoin de repousser la force par la force; l'amour de la liberté et une inspiration plus puissante que toutes les habiletés diplomatiques, révélèrent à Cathelineau, à Stofflet, à Forestier, à Tonnelet, à Loyseau et à Forêt un plan sur lequel la république n'avait pas plus compté que la monarchie.

Mais, secondées par les terribles exigences de l'époque, les démarches de La Rouërie avaient fait fermenter dans les cœurs une haine qui ne se déguisait plus. Ses lettres, ses ordres, ses prières, ses conseils ne s'adressaient pas toujours à des caractères timides, à des imaginations encore peureuses ou mal aguerries. La Bretagne était agitée comme la mer qui, au commencement d'une tempête, bat sourdement ses rochers. Les démonstrations isolées de quelques rares partisans tenaient en échec dans le Poitou, ainsi que dans l'Anjou, les espérances révolutionnaires;

Digitized by Google

mais toutes ces bandes aventureuses, qui se levaient aujourd'hui pour disparaître demain étaient plutôt un aliment offert aux passions de localité qu'un grand système de résistance opposé aux terribles décrets rendus par la Convention.

Les quelques insurgés qui prenaient les armes marchaient sans chefs avoués, sans plan formé, sans but déterminé.

Ainsi un chirurgien de Machecoul, le vieux Joly, surprenant les Sables-d'Olonne, se vengeait des excès commis dans les campagnes par d'autres excès dont il rendait victimes les cités.

Ainsi dans les marais de la Garnache et de Beauvoir, un perruquier, nommé Gaston, après s'être revêtu de l'uniforme d'un officier qu'il avait tué, marchait à la tête d'un rassemblement.

Dangui de Vue attaquait Pornic, et, toujours dans le Bas-Poitou, un partisan appelé Souchu se livrait, au nom de la monarchie, à des cruautés réfléchies et à des débauches de sang que les amis de la monarchie ignoraient ou détestaient.

Le nom de ce Souchu est oublié depuis long-temps, mais son souvenir et ses actes ne se sont jamais perdus dans la mémoire des Bleus (c'est ainsi que les royalistes appelèrent en Vendée les soldats de la république). Souchu avait formé autour de lui un comité supérieur, composé en grande partie de gens sans éducation ou d'hommes que les exactions révolutionnaires avaient mis en haleine d'exactions royalistes. Dans le camp dont il s'était attribué le commandement, on fusillait sans pitié, sans

Digitized by Google

jugement. Souchu même prenait souvent l'initiative de ces sanglantes exécutions. Elles n'étaient pas toujours de justes représailles; elles furent reprochées à la Vendée. La Vendée, innocente de ces crimes, les repoussa avec énergie.

Sur d'autres points, le mécontentement était le même; mais nulle part il ne se traduisait en réactions, en vengeances aussi terribles. Du côté de Chantonnay, ainsi que dans les environs de Chollet, sur les rives de la Loire comme dans le fond du Bocage, dans les forêts de sapin dont le Maine est couronné et sur les landes incultes de la Bretagne, il y avait beaucoup de haines accumulées contre la révolution. Ces haines pourtant ne se décélaient encore que par des émeutes locales et sans résultat.

On vivait dans une paix inquiète, dans une espèce de calme que les paysans achetaient par toute sorte de sacrifices. Cette situation pleine d'incertitudes aurait sans doute duré long-temps encore, lorsque la Convention, forte de son énergique volonté, décréta la levée des trois cent mille hommes. Au chant de la *Marseillaise* et du *Ca-ira*, ces masses de soldats devaient marcher contre les rois de l'Europe, menaçant la république qui venait de s'inaugurer sur l'échafaud où elle avait immolé Louis XVI.

A cet appel, proclamant les dangers de la patrie, la France répondit par un enthousiasme tenant du délire. Entre la gloire et la guillotine, son choix ne devait pas être douteux. Elle accepta l'une pour se donner le droit de flétrir l'autre. Le décret de la Convention ne trouva donc partout que des dévouemens exaltés; dans l'Ouest seul, il ren-

Digitized by Google

contra des obstacles. Encore si la république eût adopté des mesures de tolérance, si elle n'eût pas voulu dominer par la brutalité de la force les instinctives répulsions des paysans, peut-être aurait-il été possible de vaincre ces obstacles.

Éloignée de tout tempérament qui pouvait concilier l'intérêt de l'État avec les scrupules des Vendéens, la Convention prit des mesures qui rendaient plus cruelle encore l'obéissance servile qu'elle exigeait au nom de la patrie. Elle voulut être redoutable. Elle crut qu'après avoir brisé comme un jouet d'enfant la religion et la monarchie, il n'y avait pour elle rien de plus facile que de comprimer le mauvais vouloir des campagnes de l'Ouest. Elle ne vit pas que sa force, à elle, révélait à la foule, peuple comme elle, une force dont cette même foule pouvait tourner l'application contre ses principes. Elle essaya d'intimider; cette intimidation fut fatale à ses desseins.

Jusqu'à présent, les provinces de l'Ouest n'ont obéi qu'à contre-cœur aux ordres du pouvoir exécutif; c'est de guerre lasse, et toujours avec répugnance, qu'elles ont laissé grandir les événements. On a mis en suspicion leur croyance. Ces provinces ont déjà été assiégées par le fer et par des prédications insensées. Tout cet appareil de martyre qui effrayait leurs convictions sans les ébranler n'a pourtant point changé les esprits et modifié les sentiments. Les paysans se sont raidis contre le bienfait de la liberté et de l'égalité qu'ils refusaient d'accepter des mains de la violence; puis, quand une exaspération trop légitime eut épuisé jusqu'à leur inépuisable patience, alors fatigués de demander justice à des oreilles

Digitized by Google

que la passion rendait sourdes, ils s'apprêtèrent à se la faire eux-mêmes.

Sans places fortes, sans l'appui d'aucun gouvernement, sans moyens pour commencer et alimenter cette guerre; sans notions militaires, sans armes, sans chefs même, livrés à toutes les incertitudes du présent, n'ayant dans l'avenir que les funestes exemples d'un passé tout récent, les voilà cependant qui s'engagent dans la plus terrible lutte qui ait jamais existé contre des troupes aguerries, supérieures en nombre, sans cesse renouvelées, toujours abondamment pourvues.

La république les appelait aux armes; ils se levaient contre la république.

Elle voulait les contraindre à verser leur sang pour défendre l'intégrité de son territoire; eux se réunissaient dans une pensée commune. Cette pensée, c'était l'horreur de l'arbitraire, l'horreur de la tyrannie populaire qui l'inspirait.

Elle fut plus loin encore. Dans les consciencieuses exigences des paysans, elle devint une protestation contre l'anarchie en faveur de l'ordre. Plus d'une fois les annales des peuples nous ont montré les masses se ruant sur le pouvoir, s'insurgeant tantôt au nom d'un principe méconnu, tantôt emportées par de vagues désirs de nivellement et de pillage. Ici le contraire a lieu. La Vendée est peuple, peuple soumis comme le reste de la France, aux lois et aux coutumes de son ancien gouvernement. Quand ces lois sont violées, la Vendée refuse de prendre sa part du splendide festin, qu'en dépouillant les classes riches, la révolution offre aux classes pauvres. La Vendée

Digitized by Google

repousse l'anarchie de ses rangs, et elle marche au rétablissement de tout ce qui a été détruit. Elle qui n'a pas de patrimoine, elle ne se laisse tenter ni par la séduction des richesses, si faciles alors à se procurer nationalement, ni par l'emphase des promesses décevantes. Contrairement à toutes les insurrections populaires, celle-ci se pose comme la protectrice de la propriété, de la monarchie, des lois sociales, de la religion; et, chose plus extraordinaire encore, elle ne déviera jamais de ce système de moralité que par leurs cruautés les ennemis de l'ordre chercheront si souvent à lui faire oublier.

Nous allons voir comment les deux partis procédèrent, et de quelle miraculeuse manière se propagea, au milieu des campagnes, une lutte qui n'était jamais entrée dans les prévisions de l'Assemblée conventionnelle, et encore moins sans doute dans les espérances toujours déçues des amis de la royauté. Les premiers triomphaient de leurs sanglants succès, les seconds baissaient la tête et s'humiliaient dans l'aveu de leur impuissance. Il n'y avait plus de chances probables d'insurrection. Chacun se résignait à subir les événements dont Paris donnait le signal, lorsque tout à coup les paysans se décident à jeter comme contre-poids dans la balance leurs instruments de labour qu'ils vont échanger contre les canons et les armes de la république.

Digitized by Google

Digitized by Google

HISTOIRE

DE LA VENDÉE

MILITAIRE.

CHAPITRE PREMIER.

Révolte à Saint-Florent.—Cathelineau, Stofflet.—Bonchamp et d'Elbée appelés par les paysans. — Succès de la Vendée. — Prise de Cholet, de Chemillé. — Proclamation aux *frères égarés*. — Leur réponse. — Les vainqueurs de la Bastille. — Henri de La Rochejaquelein aux Aubiers. — L'armée vendéenne à Bressuire. — Topographie des provinces insurgées. — Caractère de leurs habitants. — Leur manière de combattre. — Portrait de leurs généraux.

En exécution du décret de la Convention nationale, rendu le 24 février 1793, et prescrivant une levée immédiate de trois cent mille hommes, les autorités constituées avaient fixé au dimanche 10 mars le jour du tirage pour un grand nombre de paroisses de l'Anjou et du Poitou. Mais ces autorités, n'étant pas sans inquiétude sur les dispositions hostiles des jeunes gens, crurent devoir s'entou-

Digitized by Google

rer d'artillerie et de gendarmes. A Saint-Florent surtout, pour comprimer la sourde agitation dont on redoutait les conséquences, les administrateurs du district ont pris les précautions les plus menaçantes. Avec le même luxe de terreur que devant la porte des bagnes, des canons chargés à mitraille sont braqués sur le lieu où le tirage doit s'opérer.

Les jeunes gens arrivent accompagnés de leurs pères, de leurs parents, de leurs amis. Ce spectacle, auquel ils ne s'attendent pas, froisse leur susceptibilité. Une harangue leur est adressée; cette harangue était insultante et provocatrice. Les esprits s'échauffent.

Un jeune paysan du village de Chanzeaux, Réné Forêt, encourage ses compagnons à la résistance. Forêt, qui a suivi en émigration M. de Chanzeaux, possède la confiance de ses compatriotes; il a combattu dans l'armée des princes, et, après la honteuse retraite de Champagne, il a quitté l'émigration pour venir attendre les événements en Anjou. Sa voix trouve des échos. L'autorité menace; bientôt elle sévit. Une pièce de canon est tirée contre les paysans. A cette décharge, ils s'élancent sur la pièce, s'en emparent, dispersent les administrateurs et les soldats, pénètrent dans le district, saisissent les papiers qu'ils brûlent, la caisse qu'ils distribuent; puis après s'être, avec tant de rapidité, rendus maîtres, par la force, de toutes les archives et de toutes les armes, ils allument un feu de joie.

Le soir, ils se séparèrent, sans songer aux vengeances qu'ils venaient d'appeler sur leurs têtes.

Quelques-uns de ces jeunes gens passaient, en retour-

Digitized by Google

nant dans leurs métairies, par le village du Pin-en-Mauges. Jacques Cathelineau, marchand colporteur de laine, y vivait dans la plus humble obscurité. C'était un homme de trente-cinq ans, craignant Dieu et aimant son prochain. Il était marié et père de cinq enfants. Lorsqu'il apprit les événements dont Saint-Florent venait d'être le théâtre, ce pauvre artisan pétrissait le pain noir destiné à la nourriture de sa famille. Malgré les supplications de sa femme, cherchant à le retenir auprès d'elle, Cathelineau sort de sa demeure; il a souffert, il a vu souffrir, il comprend surtout les terribles résultats que, pour ses frères et pour lui-même, peut avoir ce coup de tête de quelques insoumis. Il fait entendre à ses proches, à ses voisins, un langage à la fois plein d'exaltation et de sagesse.

Ils étaient vingt-sept n'ayant comme lui qu'un cœur et des bras. Ces vingt-sept volontaires se mettent sous ses ordres; ils forment le noyau de cette grande armée de quatre-vingt mille paysans que, dans trois mois, Cathelineau, général en chef, conduira sous les murs de Nantes.

L'histoire dans tous les noms qu'elle illustre, n'en a pas de plus purs et de plus glorieux à citer. Ces vingt-sept sont: Réné Blon, Jean Blon, Étienne Gaudin, Réné Lecler, Joseph Gaudin, Charles Gaudin, Mathurin Gaudin, Pierre Rochard, Jean Gabory, Jacques Rochard, Pierre Rochard, Joseph Piton, Réné les Rochard, Pierre Manceau, Réné Soyer, Étienne Manceau, Réné Jamain, Jean Horeau, Jacques Lesureau, Mathurin les Courants, Michel les Courants, Pierre les Courants, Piton aîné, Louis les Rochard, Pierre Verron, Réné Oger, et Joseph Monier, tous parents ou amis de Cathelineau, tous nés dans

Digitized by Google

ce pays des Mauges, qui se leva toujours contre l'oppression, et que César a honoré du nom de *mala gens*. Les habitants de ces contrées que les armes du triomphateur romain trouvèrent si *mauvais*, parce qu'ils lui résistaient avec une glorieuse énergie, sont encore les mêmes, dix-neuf siècles après César.

La république romaine les appelait *mala gens;* la république française les désigna sous le nom de *brigands*. C'étaient deux titres d'honneur. Ces nobles paysans tinrent à les consacrer par le plus héroïque dévouement aux principes de foi, d'ordre et de liberté.

Cette troupe se dirige vers le village de la Poitevinière; pendant la route, elle se recrute de tous les hommes valides qu'elle rencontre. Le tocsin sonne dans les paroisses voisines. Cathelineau conçoit le projet d'attaquer le château de Jallais où tient garnison la garde nationale de Chalonnes, que commande le médecin Bousseau.

A la vue de ces volontaires qui s'avancent sans ordre, n'ayant pour toutes armes que leurs bâtons de houx ou leurs fourches à deux dents, le médecin Bousseau fait diriger sur eux une pièce de six. La mitraille passe au-dessus de leurs têtes. Cathelineau, suivi des siens, s'élance au pas de course. Etienne Gasté, du village de Chanzeaux, fait prisonnier l'officier commandant l'artillerie. Les bleus se dispersent. La pièce de six tombe au pouvoir des vainqueurs. A ce premier canon, devenu leur conquête, les paysans, par une sublime confiance dans le prosélytisme de leur cause, donnent le nom du *Missionnaire*, puis, laissant le château de Jallais, ils volent surprendre Chemillé, protégé par trois coulevrines et deux cents républi-

Digitized by Google

cains. Le temps de faire feu ne leur est pas même accordé. Les Vendéens se sont précipités sur l'ennemi avec des fourches et des bâtons. Les fusils, les coulevrines, la ville de Chemillé, tout est à eux. Là, Cathelineau est rejoint par Cadi, chirurgien à Saint-Laurent de la Plaine, le poète populaire de la Vendée, et par Perdriau, qui ont opéré des soulèvements partiels.

Dans le même instant, sans accord préalable, sans même se douter de ce qui passait ailleurs, Forêt, le lendemain de la révolte de Saint-Florent, voit se présenter à Chanzeaux les gendarmes qui ont reçu ordre de l'arrêter. Forêt fait feu sur ces gendarmes. Un médecin, nommé Godelier, qui leur servait de guide, tombe blessé à mort, les autres prennent la fuite. Forêt court à l'église, sonne le tocsin, rassemble les habitants, leur prêche la révolte, la révolte aujourd'hui devenue un devoir et une nécessité; puis, à la tête de cette bande d'hommes sans armes, il parcourt les villages de Saint-Ambroise, de la Brosse, du Plessis et de la Beltière, faisant partout entendre son cri de guerre, partout accueilli avec transport, partout suivi avec enthousiasme. Les cinq frères Godillon, Jean Picherit, Ragueneau, Bompas et Martineau sont les premiers officiers de ce rassemblement.

Stofflet, garde-chasse du comte de Colbert, a vu, le même jour, la garde nationale de Chollet, enlever du château de Maulevrier, les douze canons que la république de Gênes avait offerts, en 1740, comme un hommage de sa reconnaissance au lieutenant-général comte de Maulevrier. Cette violation flagrante du droit de propriété a indigné le garde-chasse. Il fait passer son indignation dans l'âme

Digitized by Google

des habitants de ces contrées, puis, le 11 mars, au même jour et à la même heure que Cathelineau d'un côté et Forêt de l'autre, se plaçaient à la tête des rassemblements, Stoſflet commande à douze cents hommes. Un autre garde-chasse de Maulevrier arrive de la Frogerie avec cent cinquante jeunes gens; c'est Tonnelet, du village de Tout-le-Monde, Tonnelet qui bientôt se fera, aussi lui, de l'humilité de sa condition une arme pour combattre et vaincre les bleus.

Le 11 mars encore, un mouvement éclate dans les environs de Mauves, à trois lieues de Nantes, sur les bords de la Loire. Des troupes de la garnison de cette ville, où la révolution a trouvé des adeptes si furieux de liberté, s'avancent à la rencontre de ces jeunes gens, qui, là comme partout, refusent de subir une loi qu'ils n'ont point faite. Le rassemblement est dissipé par la force; mais cette défaite, au lieu d'anéantir sa naissante énergie, lui donne une nouvelle audace. Ce rassemblement vaincu se reforme sous les décharges de la mitraille, et va se réunir aux insurgés de l'Anjou.

D'autres paysans se sont levés contre la révolution dans les paroisses qui environnent Pouzauges. Ils se sont donnés pour chef Sapinaud de La Verrie, gentilhomme du Poitou. Les garnisons républicaines du voisinage se réunissent aux troupes du général Marcé; elles se portent contre Sapinaud avec du canon. Sapinaud les disperse, et s'empare de l'artillerie qu'elles traînent à leur suite.

Au centre même de la Vendée, dans le bocage qui s'étend de Chantonnay aux Herbiers, et sur toute la ligne de Fontenay à Nantes, les paroisses ne veulent prendre

Digitized by Google

aucune part au recrutement. Elles se révoltent en masse et se mettent aussitôt sous le commandement de MM. de Bejarry, de Verteuil et de plusieurs autres gentilshommes. C'est là que d'abord les insurgés se montrèrent plus aguerris et plus heureux. Ils vainquirent les forces républicaines, s'emparèrent coup sur coup du Pont-Charron, de Chantonnay et des Herbiers. Ils étaient nés dans le département de la Vendée; les bleus les désignèrent sous le nom de *Vendéens*, dont plus tard s'honorèrent tous les départements de l'Ouest, combattant sous le même étendard.

Les forces dont Cathelineau, Stofflet, Tonnelet et Forêt disposent en Anjou se sont réunies; elles s'avancent à l'attaque de Chollet. Le 15 mars, cette ville tombe en leur pouvoir avec son artillerie, ses munitions, et surtout le canon que les bleus ont pris au château de Richelieu. Sur ce canon, donné au cardinal par le roi Louis XIII, les paysans croient apercevoir une image de la Sainte Vierge gravée dans le bronze. Par une superstitieuse vénération, ils surnomment cette belle pièce de douze Marie-Jeanne, et ils attachent autant de prix à sa conservation qu'à celle d'un puissant palladium.

Leur véritable palladium, c'était leur courage.

La garde nationale de Chollet s'était portée en avant de la ville, sur la route de Saumur, avec son artillerie, commandée par le marquis de Beauveau, sorti de la Bastille quelques années avant que le peuple fît le siége de cette forteresse. Le marquis de Beauveau y avait été renfermé par une lettre de cachet que sa famille avait sollicitée, afin de le soustraire à une condamnation déshonorante. Ce gentilhomme avait donc plus d'un titre pour être ré-

Digitized by Google

volutionnaire. Il se mit à la tête de la garde nationale et il périt dans ce premier combat avec cent cinquante des principaux habitants, bien éloignés de croire à une aussi terrible revanche de l'affaire des Moulins Cornet à laquelle ils avaient pris une large part.

Les femmes excitent leurs maris à se ranger sous le drapeau blanc. Les réquisitionnaires vendéens, que la force seule a pu enrôler comme volontaires dans les bataillons républicains, désertent pour venir joindre leurs efforts à ceux de leurs parents et de leurs amis. Le bruit de pareils succès s'est vite répandu dans les campagnes. Le tocsin l'a porté partout. Il s'est grossi des haines si long-temps amassées en silence. L'élan est donné. Presque au même instant à la fois, de tous les points les plus divergents de l'Ouest, des rivages de la Bretagne aux limites les plus reculées et les plus solitaires du Bocage, les populations s'ébranlent.

Où vont-elles? Dieu seul le sait.

Que demandent-elles? La liberté.

Et dans ce soulèvement en masse, y a-t-il donc moins d'intelligence et de vertu que dans celui de cette autre armée de volontaires républicains forcés de courir aux frontières pour échapper à l'échafaud et pour vaincre les puissances coalisées?

Ce qui se passe en Anjou et en Poitou se renouvelle au même moment dans toutes les parties de la Bretagne, et toujours pour la même cause.

La révolution est âpre dans ses lois. Elle veut être obéie dans les vingt-quatre heures, mais le décret qui prescrit la levée des trois cent mille hommes, mais l'intimidation

Digitized by Google

dont les autorités locales se font une arme, mais cet appareil de violence qui semble provoquer les populations à la violence n'encouragent pas les dévouements volontaires. La Bretagne, ainsi que le Poitou et l'Anjou, refuse de se soumettre à des mesures arbitraires. Sur le littoral du Morbihan, la patrie en danger ne peut pas recruter de marins pour le service des armements de Lorient et de Brest. Pellegrin, commissaire des classes, écrit :

« Les marins de ce quartier, travaillés par des prêtres fanatiques et encore plus par leurs femmes, ne reconnaissent aucune autorité, et si l'on ne trouve pas un moyen de rétablir la subordination, l'ordre des classes est anéanti et la marine de l'État perdue sans ressource. »

Les villes de La Roche-Bernard, de Pontivy, de Plumeliau, de Rochefort et de Vannes sont attaquées et prises par les habitants des campagnes. Redon, Plélan, Pacé, la Guerche, Fougères, Dol, Vitré et Bain, dans l'Ille-et-Vilaine, deviennent, à la même heure, le théâtre de différentes insurrections. Rostrenen et Lamballe, le pays de Léon, les villages voisins de Brest et de Lesneven, Musillac, Ambon, Noyal, Theix, Questembert, Mordelles, le Bignan, Montfort, Dinan, Bécherel, Fleurigué, Janzé, et plusieurs autres localités; Châteaubriand, Champtoceaux le Croisic, Guérande, Blain, Couëron et Ancenis obéissent à cette impulsion qui ne leur a pas été communiquée.

C'est la plus expressive manifestation de l'esprit public qui règne dans l'Ouest. Les révolutionnaires n'en tiennent

Digitized by Google

aucun compte. Quelques troupes cantonnées à Vannes sortent de cette ville dans la matinée du 26 mars 1793, au moment où toutes les paroisses sont en insurrection. Le général Dupetit-Bois et le colonel Félix les dirigent. Elles s'emparent de Rochefort dont, depuis quelques jours, les Bretons s'étaient rendus maîtres. Les républicains délivrent plusieurs de leurs prisonniers, Legall, Goblin, Lucas, Taslé, quarante-cinq soldats et un capitaine du 109e que les royalistes avaient épargnés, puis les mesures révolutionnaires sont mises en vigueur. Dubois (d'Angers), lieutenant-colonel du 3e bataillon de Maine-et-Loire, et chargé, après le succès, du commandement de la ville de Rochefort, raconte en ces termes de quelle manière la liberté s'implantait alors dans les populations. Nous ne citons qu'un extrait de ce rapport :

« Nos soldats, dit le citoyen Dubois (d'Angers), entrent dans la ville, et les chefs se donnent bien de garde de prendre aucune mesure pour empêcher le pillage. On l'avait au contraire permis expressément quelques jours avant l'attaque. Le soldat, qu'aucun frein ne retient plus, s'abandonne librement à toute sa fureur et à sa cupidité. Les portes sont brisées, les domiciles violés, les propriétés pillées, les meubles fracassés. Rochefort offre de toutes parts une scène dégoûtante de meurtre, de pillage et de débauche. »

Les royalistes avaient fait grâce aux prisonniers. La révolution, elle, n'épargnait même pas les habitants inoffensifs, et le procès-verbal des commissaires civils à la suite

Digitized by Google

de cette colonne ne laisse aucun doute sur ces cruautés. On y lit :

« Quelques paysans portant au chapeau un morceau de papier ou de toile blanche, ayant été saisis comme nous faisions route vers Rochefort, et ce signe de rébellion ayant excité l'indignation du soldat, nous avons appris que ces paysans avaient été fusillés. »

Ce rapport, que les exagérations du fanatisme n'excuseront jamais, fut publié, fut lu dans les villes et dans les campagnes. Il produisit un terrible effet, car il apprit aux populations ce qu'elles pouvaient attendre du régime révolutionnaire.

Ici nous n'avons voulu que sommairement indiquer les événements de Bretagne. Le troisième volume de cette histoire les racontera en détail. Nous revenons donc à ceux dont, à cette même époque, la Vendée était le centre.

A Machecoul, les habitants jusqu'alors indisciplinés des marais et de cette partie du Bocage sentent le besoin, pour se placer à la hauteur des exploits inespérés de leurs nouveaux frères d'armes, de se choisir un chef plus habile que ceux dont jusqu'à présent ils ont assez mal suivi les ordres. Ils se rendent auprès du chevalier Charette, vivant dans sa petite terre de Fonte-Clause. Charette refuse deux fois de se mettre à leur tête. Ils reviennent une troisième. Lassés de ces refus dont leur rudesse ne peut apprécier les motifs, ils menacent Charette de le tuer sur

Digitized by Google

place, s'il ne se rend de suite à leurs vœux. « Eh bien! s'écrie le nouveau général, vous m'y forcez; je marche à votre tête, mais je fais fusiller sur-le-champ le premier qui me désobéira. »

Cela se passait le 18 mars. Le 19, ce rassemblement entre dans Machecoul. Les divisions déjà formées de Bouin, de Saint-Même, de la Garnache, de Saint-Philibert, de Challans et de Falleron se réunissent à lui. A Vieille-Vigne, à Légé, d'autres rassemblements obéissent à Vrignaud. L'Ouest entier se mêle à cette insurrection dont le recrutement est le signal; l'Ouest a déjà obtenu plus d'un succès contre les bleus, succès sans portée encore, il est vrai, mais pleins d'avenir. Les royalistes n'ont vaincu que des gardes nationales dont la plupart marchaient contre eux avec répugnance; pour réprimer de pareilles émeutes populaires, ces gardes nationales n'ont, il faut en convenir, aucune des qualités qui constituent les bonnes armées. Elles sont en face d'un ennemi soutenu par l'esprit religieux dont il est animé, ce qui lui donne une incontestable supériorité morale. Les unes n'ont que de la haine; l'autre a une foi pleine de vie. Si, dès le principe, ces attroupements eussent été placés en présence des soldats de la ligne, peut-être les difficultés se seraient-elles offertes plus ardues; mais la Convention, qui a besoin de toutes ses armées sur les frontières ou à Paris, n'a pas osé dégarnir ses camps et ses places fortes. La Convention est prise au dépourvu.

La piété des Vendéens lui donna le temps de réparer cette imprudence. Les jours de Pâques arrivaient. Les paysans, confiants dans leurs succès, ne voulurent pas

Digitized by Google

célébrer ces fêtes, les armes à la main, loin de leurs églises et de leurs familles. Le 27 mars, jour du mercredi saint, ils se séparèrent comme ils s'étaient réunis. Ce jour-là même, Toussaint Renou, métayer de M. Soyer, passait sur la route de Chemillé. Il rentrait dans sa paroisse de Beaulieu; il tombe près de Saint-Lambert dans un détachement de la colonne que commande le général Bardou. Toussaint avait sa cocarde blanche à son chapeau, son sacré cœur de Jésus sur la poitrine. On veut le désarmer. Il se défend avec une résolution désespérée. Peu à peu, par des prodiges de sang-froid et de courage, il recule; mais toujours tenant en respect les quelques bleus qui l'attaquent. Bardou est témoin de cette résistance. Toussaint l'aperçoit, il court au général, lui tire un coup de fusil au corps, passe sa baïonnette dans le ventre de l'aide-de-camp, puis reculant avec plus de rapidité, il essuie une décharge qui ne l'atteint que légèrement et rentre à sa ferme.

Profitant de cet ajournement, les républicains appellent des villes voisines les troupes qui y sont cantonnées. Ces troupes parcourent le Bocage dans toutes les directions. Il n'y a plus trace de révolte, pas même vestige des triomphes remportés la veille. Le pays est calme. Mais immédiatement après que chaque paysan eut accompli dans sa paroisse les devoirs imposés aux chrétiens à cette grande solennité de Pâques, Cathelineau et Stofflet se remettent à la tête de leurs volontaires dont le nombre grossissait à chaque heure. Alors ne s'avouant pas encore leur puissance ou ne voulant point assumer sur leurs têtes la responsabilité morale d'une pareille entreprise,

Digitized by Google

ils résolurent de donner pour chefs aux paysans les gentilshommes les plus aimés de ces contrées.

C'est ainsi que d'Elbée et Bonchamp furent tirés des habitations où ils vivaient dans la retraite la plus absolue pour être investis du commandement. Cathelineau avait dit plus d'une fois : « C'est aux nobles à nous guider. Nous sommes aussi braves qu'eux, mais ils entendent mieux que nous l'art de la guerre. » Et avec une modestie pleine de loyauté, il fut le premier à donner l'exemple d'une obéissance qui ne lui coûtait aucun sacrifice d'amour-propre. Cette abnégation des moteurs de l'insurrection fut accueillie avec transport par les royalistes. Elle produisit sur l'esprit des nobles un excellent effet. Ils sentirent qu'il y avait quelque chose de profondément dévoué dans cette démarche, utilisant leur bonne volonté et les plaçant à la tête d'un mouvement qu'ils n'avaient pu réaliser, mais dont aujourd'hui la direction presque absolue leur était confiée. Ils se prêtèrent donc avec un louable sentiment de fraternité à l'enthousiasme vendéen, puis tour à tour, chefs ou soldats, on les vit commander ou obéir sans vouloir tenir compte de la naissance, de l'éducation ou de la fortune.

Pendant les jours qui précédèrent et suivirent la fête de Pâques, tous les esprits en Vendée avaient été travaillés par ces révoltes aussi rapides que la foudre. Elles éclataient de tous les côtés à la fois avec une spontanéité, ne laissant plus l'apparence d'un doute aux idées anarchiques sur les affreuses conséquences dont elles portaient le germe. Pour tâcher de concilier au nouvel ordre de choses les affections, ou tout au moins l'indifférence

Digitized by Google

des masses, quelques autorités de l'Ouest rédigèrent une *adresse aux habitants des campagnes*, qui, d'abord répandue dans le Morbihan, fut ensuite distribuée à profusion dans toutes les paroisses. Cette proclamation hypocrite, signée dans chaque district, par les autorités, est une des pièces qui font le mieux juger de la situation des esprits.

« Frères égarés, disait cette adresse, quelle erreur est la vôtre ! Vous vous révoltez dans la crainte de tirer à la milice, comme si nous eussions voulu vous y soumettre, tandis que la loi vous autorisait à délibérer paisiblement sur la manière de faire la levée de vos hommes. Excités par des agitateurs, vous êtes les instruments aveugles de leur méchanceté ; c'est à dessein de vous tromper, en vous expliquant mal la loi, qu'ils vous font entendre que l'exécution n'en est pas possible. Il ne s'agit pas de quitter vos foyers, pour aller combattre sur une frontière éloignée : les hommes, que l'on nous demande à tous, ne doivent servir qu'à défendre nos côtes contre les ennemis, qui, vous le savez bien, viendraient pour tout saccager. Si nos intérêts sont communs, nos efforts ne doivent-ils pas l'être aussi ? Comment a-t-on pu vous porter à prendre les armes les uns contre les autres, en vous disant de ne pas les porter contre vos ennemis ? Comment ne voyez-vous pas qu'on vous a déjà tué plus d'hommes que vous n'en auriez perdu en vous battant contre eux ?

» Après tout, il faudra bien que vous vous défendiez de leur attaque, si vous n'aimez mieux voir égorger vos femmes, vos enfants, emmener vos bestiaux, piller vos meubles et brûler vos maisons. S'ils étaient les plus forts,

Digitized by Google

croyez-vous qu'ils vous épargneraient plus que les autres, et qu'ils ne frapperaient pas également sur tous ?

» Désabusez-vous donc, il en est temps encore; si vous croyiez avoir des plaintes à faire, il fallait les porter devant vos administrateurs, comme vous l'aviez fait jusqu'à présent. Ont-ils jamais refusé de les entendre? Vous souvient-il qu'ils aient jamais mal agi avec vous? Cette fois-ci, il en aurait été tout de même : ils eussent pris, sur vos demandes, les moyens de tout arranger; ils auraient écrit à la Convention nationale, qui, sans doute, aurait eu égard à nos représentations. Cela peut se faire, et nous vous l'offrons; mais il faut mettre bas les armes, et cesser de suivre les chefs qui vous égarent. Nous savons que plusieurs d'entre vous ne sont là que par force et contre le cri de leur conscience, qu'ils ont été menacés de perdre la vie; nous connaissons ceux-là, nous connaissons les autres; rentrez tous dans vos foyers, faites-nous ensuite parvenir vos plaintes, envoyez-nous des députés, et il ne dépendra pas de nous qu'ils vous reportent des réponses satisfaisantes; mais si vous persistez dans votre révolte, vous deviendrez responsables de tout le sang qui sera versé.

» Tôt ou tard, il vous faudra céder; vous regretterez alors, mais en vain, les propositions de paix et de fraternité que nous vous faisons aujourd'hui. Il ne vous restera plus que la cruelle perspective des peines prononcées par la loi. »

A cette proclamation qui menaçait encore, tout en essayant de cacher la Terreur sous le voile d'une feinte con-

Digitized by Google

ciliation, les *frères égarés* répondirent par le manifeste suivant, qui, imprimé en regard de l'adresse patriotique, devint, pour les provinces de l'Ouest, une éloquente protestation contre les empiètements révolutionnaires.

« Nous ne sommes point armés pour nous entre-détruire les uns les autres, répondaient les Vendéens, mais bien pour résister à l'oppression et pour faire entendre nos justes plaintes qui, quoique vous en disiez, ont été trop souvent rejetées.

» Aujourd'hui que vous vous dites disposés à les écouter et même à les faire valoir, nous allons vous les retracer en peu de mots.

» 1° Ecartez de nous le fléau de la milice et laissez aux campagnes des bras qui leur sont nécessaires. Vous nous parlez d'ennemis qui menacent nos foyers. C'est là que nous saurons les repousser, s'ils viennent nous attaquer. C'est là que nous saurons défendre contre eux et contre tous autres, nos femmes, nos enfants, nos bestiaux et nos récoltes ou périr avec eux.

» 2° Rendez à nos vœux les plus ardents nos anciens pasteurs, ceux qui furent dans tous les temps nos bienfaiteurs et nos amis, qui partagent nos peines et nos maux, nous aident à les supporter par de pieuses instructions et par leur exemple. Rendez-nous avec eux le libre exercice d'une religion qui fut celle de nos pères et pour le maintien de laquelle nous saurons verser jusqu'à la dernière goutte de notre sang.

» Telles sont nos principales demandes. Nous y joignons notre vœu pour le rétablissement de la royauté, ne pou-

Digitized by Google

vant vivre sous un gouvernement républicain qui ne présente à nos esprits que des idées de division, de troubles et de guerre.

» Vous nous parlez de chefs qui nous égarent. Nous ne reconnaissons de *chefs* que l'amour de notre sainte religion, de la justice et d'une sage liberté. Nous sommes tous unis pour la même cause. Nous marchons tous au même but; nous sommes tous animés du même esprit.

« Vous venez d'entendre nos demandes. Elles sont trop justes pour que nous puissions jamais nous en départir. Accordez-les, et dès ce moment, nous acceptons vos propositions de paix et de fraternité. »

Pour réfuter d'avance des arguments aussi pleins de modération que de bon sens, la Convention, le 19 mars, avait publié un décret dont le deuxième article est ainsi conçu :

« Les citoyens pris les armes à la main seront livrés, dans les vingt-quatre heures, à l'exécuteur des jugements criminels, et mis à mort après que le fait aura été reconnu et déclaré constant par une commission militaire de cinq membres, formée par les officiers des divisions employées contre les révoltés. »

Les représentants du peuple Fouché et Billaud-Varennes sont chargés de parcourir l'Ouest pour accélérer les mesures que prenait la Convention; ils y arrivèrent. Leur mission était cruelle; ils la rendirent implacable; mais leurs sanglantes atrocités produisirent un effet tout op-

Digitized by Google

posé à celui qu'ils en attendaient. Les fêtes de Pâques terminées, ce ne furent plus des insurrections partielles qui parcoururent le pays; la Vendée entière se trouva sous les armes; elle s'était donné des chefs, et elle allait combattre.

Le général Berruyer remplaçait dans le commandement de l'armée républicaine, Ligonnier, tour à tour vaincu avec de Marcé par Cathelineau, par Stofflet et par Bonchamp. Marcé était un vieux général qui avait quarante-huit ans de service, et qui combattait avec ses trois fils; il fut accusé de s'être laissé vaincre; on le condamna plus tard à mort. La Convention avait voulu en finir avec la Vendée. Pressée de tous les côtés à la fois; ayant sur la frontière l'Europe à combattre et à l'intérieur une insurrection menaçante, la Convention avait pris un triste parti; ne pouvant être juste, elle se faisait violente; elle lâchait sur les provinces de l'Ouest ces bataillons qui s'intitulaient les *vainqueurs de la Bastille*, et qui, dans l'éducation des clubs, avaient puisé les principes du pillage.

Ces vainqueurs, troupe indisciplinée, mais pleine de cette bravoure qui affronte en aveugle tous les dangers, accouraient en Vendée faire leurs premières armes. Avec de pareilles dispositions, ce n'était peut-être pas là qu'il fallait envoyer ces enfants perdus, dont Paris révolutionnaire pouvait bien se glorifier, mais que la France libre flétrissait. Leur premier combat ne fut pas heureux. Cinq cents des vainqueurs de la Bastille, chassés de Coron par les femmes et par quelques paysans, avaient pris position sur une hauteur, proche de Vihiers. Jean Brunet est à la tête de quarante hommes qu'il conduit au rassemblement

Digitized by Google

général. Il aperçoit les bleus; il traverse un champ de genêts et se porte bravement à l'attaque; il est blessé; sa blessure ne le rend que plus ardent; de huit coups de fusil il abat huit soldats. Le bras tout en sang, il se retire vers sa troupe qui n'a pas osé le suivre. Des reproches tombent de sa bouche; il encourage ses paysans, les pousse sur cette troupe neuf fois plus nombreuse que la sienne, et après un combat de quelques minutes, il met en déroute les républicains. Cependant Berruyer a fait toutes ses dispositions, a échelonné les troupes nombreuses que les fêtes lui ont laissé le temps de rassembler; et sur cinq colonnes commandées par Quétineau, Ligonnier, Boulard, Esprit Baudry et Duhoux, il pénètre dans le Bocage.

Le 11 avril, Cathelineau, d'Elbée et Stofflet sont en route pour Chemillé; c'était leur première bataille en règle.

La révolution, qui craignait de ne pouvoir vaincre cet enthousiasme, essaya d'en triompher par la trahison. C'est la première, mais c'est aussi la seule, que nous trouverons au compte d'un vendéen.

Bruno, appelé *Six-Sous* dans le pays, à cause de sa pauvreté, avait servi long-temps dans l'artillerie. Ce fut lui que Cathelineau chargea du soin de diriger les quelques canons pris aux bleus. A peine eut-il à sa disposition cette artillerie, qu'on le vit faire des dépenses inusitées et parler de sa future fortune avec une assurance qui excita les soupçons. On le surveilla; et à Saint-Lambert du Latay, on acquit la preuve que Six-Sous était vendu aux bleus. Pendant la nuit qui précéda le combat

Digitized by Google

de Chemillé, Six-Sous décharge les pièces de canon et les recharge avec du sable et de la terre. Un paysan qui s'était engagé à épier tous ses mouvements, l'aperçoit, le saisit, le traîne devant les chefs; la trahison est constatée; et quand les républicains, le matin, se mirent en ligne devant les soldats que leur mitraille et leurs boulets emportaient, ils purent juger que la perfidie de Six-Sous était découverte. Le traître fut fusillé par derrière, et il mourut comme un lâche, en demandant la vie à tous les officiers. On trouva sur lui de l'or et plusieurs centaines d'assignats. Le tout fut jeté dans la rivière du Layon.

A la vue des bleus, Cathelineau, d'Elbée, Tonnelet et Stofflet s'élancent comme pour donner un exemple dont ils sentent que l'inexpérience de leurs soldats a besoin. Intimidés par la rapidité d'une tactique qui leur est inconnue, et s'apercevant que l'artillerie n'est plus chargée à sable, les bleus reculent. Ils reviennent à la charge, mais, pris à dos, dans le flanc et en tête, ils ne peuvent résister à cette impétuosité. L'adjudant-général Mangin, Noël et Marchand, officiers supérieurs de la 35e division de gendarmerie n'abandonnent pas aussi promptement le champ de bataille; ils commandent une nouvelle charge; elle leur fut fatale; tous trois y perdirent la vie. L'armée républicaine était vaincue. Duhoux, blessé, ordonne la retraite, qu'effectue le général Menou.

Ce fut après cette défaite que le général en chef Berruyer, qui sera bientôt accusé de trahison avec Ligonnier, Marcé et Quétineau, coupables seulement de s'être laissé battre par des paysans, adressa à la Convention un rapport circonstancié de tous les événements, et qu'il ap-

Digitized by Google

prit au comité de salut public que ce n'était pas à des hommes lâches ou timides que la révolution avait affaire. Une pareille révélation pouvait nuire à l'enthousiasme républicain qu'on cherchait à surexciter. Ce rapport fut tenu secret. En voici un passage qui, à part ses calomnieuses exagérations contre les prêtres, est un tableau fidèle du courage des Vendéens :

« Le fanatisme est à son comble dans ce pays-ci. Les prêtres ont renversé tous les esprits à tel point, que les rebelles se battent en désespérés : plus la mort est violente, plus ils se croient méritants. Mourir est pour eux, disent-ils, le commencement du bonheur. Ces misérables abandonnent femmes, enfants, propriétés, tout ce qu'ils ont de plus cher au monde, pour suivre quelques prêtres scélérats qui, le crucifix à la main, leur donnent la bénédiction et leur promettent le ciel. Il est impossible de continuer cette guerre sans troupes aguerries. On s'est imaginé à Paris que les troubles de ce pays-ci n'étaient fomentés que par quelques misérables faciles à détruire; on s'est extrêmement trompé. La guerre se fait ici comme sur la frontière. »

Berruyer vient de nous apprendre comment se battaient les Vendéens. Le voici, dans le même rapport, qui peint le découragement des patriotes, et qui, pour disperser des paysans, ne veut pas faire mettre en ligne les gardes nationales; il lui faut des troupes régulières, car *les pères de famille*, révolutionnaires ardents au milieu des cités, ne tiennent pas au feu. C'est encore le général qui parle.

Digitized by Google

« Excepté le corps d'armée que je commande, ce qui sans doute est dû au hasard, toutes les autres divisions ont éprouvé de violents échecs. Quétineau est abandonné par ses troupes, Ligonnier et Gauvilliers sont dans le même cas; cependant ces trois chefs ont de la capacité et de la valeur. Tous ces revers ne sont dus qu'à la pénurie des troupes de ligne. Les troupes que j'ai ne sont composées que de rassemblements informes de pères de famille qui, à peine arrivés, demandent à s'en retourner chez eux.

» Il n'est pas d'armée, dit le général en terminant, aussi mal organisée, aussi mal pourvue que la mienne. Point d'officiers-généraux et d'état-major, pas un seul fusil dans les arsenaux, et cependant j'ai à combattre l'ennemi le plus dangereux de la république. »

Une victoire si bien avérée, même par les généraux ennemis, devait rehausser les espérances des Vendéens; pourtant, faute de munitions, ils ne purent en profiter.

Les autres colonnes de Berruyer avançaient, tantôt battant, tantôt battues, et Berruyer lui-même reprenait Chemillé. L'armée vendéenne, encore imparfaitement formée, allait succomber dans ce premier choc, mais Bonchamp, contre l'avis de d'Elbée, fait naître la pensée de la reporter sur Tiffauges, où l'on pouvait espérer quelque secours des populations. Un immense désastre l'attendait peut-être dans les gorges de la Sèvre, désastre que toute l'intelligence de Bonchamp était inhabile à conjurer, lorsque Henri de La Rochejaquelein apparut comme un libérateur.

Ce jeune homme ne s'est encore montré sur aucun

Digitized by Google

champ de bataille, mais il a grandi avec les périls de la monarchie, dont il a été, à Paris, l'un des derniers, l'un des plus fidèles soutiens; mais il est beau, enthousiaste, plein de force et de bonté; mais pour arriver jusqu'à son château de la Durbellière, où les paysans l'appellent dans les ardeurs de leur impatience, il a couru bien des dangers. Dès que les gars des Échaubroignes, de Saint-Aubin, de Neuil, d'Izernay et des Aubiers, Vendéens que Sparte eût avec orgueil comptés parmi ses enfants, l'ont vu à leur tête, ils n'ont plus douté du succès. Il les a réunis autour de lui; il leur a dit avec le laconisme des héros :

« Mes amis, si mon père était ici, vous auriez confiance en lui. Pour moi, je ne suis qu'un enfant; mais, par mon courage, je me montrerai digne de vous commander. Si j'avance, suivez-moi; si je recule, tuez-moi; si je meurs, vengez-moi ! »

A ces paroles, si bien faites pour être comprises par des Vendéens, il court aux Aubiers, se place dans un champ qu'on appelle *le Champ de la Justice*, comme si nos pères avaient eu le don de seconde vue; il aperçoit les républicains de Quétineau, et commence le feu. Devant ce feu de tirailleurs, auquel ils ne sont pas habitués, les soldats se retirent pour prendre position sur une hauteur. Profitant de ce pas rétrograde : « Voici les bleus qui fuient ! » s'écrie M. Henri, car c'est sous ce nom presque d'amicale familiarité que le comte Henri de La Rochejaquelein est encore vénéré par les paysans. Cachés derrière les haies, ils s'élancent à sa voix. Il enlève le cimetière où les enne-

Digitized by Google

mis se sont retranchés, s'empare des munitions qu'ils y ont déposées; puis, toute la nuit, sans songer même à faire prendre quelque repos à ses volontaires, qu'il soutient de son courage, qu'il anime de son exemple, il marche sur Tiffauges, afin de délivrer l'armée de Cathelineau et de Bonchamp, dont il connaît la pénible situation.

Un seul jour a suffi à ce jeune homme pour amener de si heureux résultats. Ce jour n'est que l'aurore de ceux encore plus beaux qu'il va faire briller sur la Vendée. L'armée, miraculeusement ravitaillée, reprend l'offensive; elle rentre dans Chollet, dans Chemillé, dans Vihiers; elle bat encore Ligonnier entre Vezins et Coron, Ligonnier toujours brave, mais toujours malheureux, et qui laisse mille morts et son parc d'artillerie sur le champ de bataille. Après cette journée du 16 avril, M. Henri et Cathelineau mettent le siége devant le manoir de Bois-Groleau, où cent soixante grenadiers de Saumur et de Montreuil-Bellay se sont renfermés. Leur commandant est Jérémie Tribert, un de ces patriotes que les égarements révolutionnaires n'épargnent pas plus que les royalistes, car il est des temps où dans les partis l'honneur et l'humanité sont des crimes. Tribert ne s'est rendu qu'à la dernière extrémité. Les Vendéens savent qu'il voulait mourir en combattant. Au moment où il présente son épée à La Rochejaquelein : « Gardez, monsieur, lui dit ce dernier, les armes dont vous vous êtes servi avec tant de courage ». Le commandant républicain s'asseoit pour dîner à la table des généraux. Les prisonniers faits dans le château sont traités avec bonté, et peu de jours auparavant, les Vendéens maîtres de plus d'une position importante, avaient envoyé

Digitized by Google

à Saumur deux parlementaires pour prévenir les malheurs d'une résistance désormais inutile de la part des détachements isolés. Ces parlementaires avaient été tués. C'étaient un propriétaire nommé Morisset, et Duchesne, marchand forain comme Cathelineau. Tous deux révérés dans le pays pour leurs vertus, ils étaient restés étrangers à l'insurrection, ne se rangeant ni sous le drapeau royaliste, ni sous l'étendard républicain. Ils n'avaient accepté cette mission que par un sentiment d'humanité. Ils arrivèrent à Saumur un jour de marché. A la nouvelle que deux brigands sont dans la ville, le peuple se porte à leur rencontre, il les saisit, et après leur avoir fait endurer les plus horribles tortures, il les massacre sur la place de la Bilange.

Pendant ce temps, Gauvilliers et Charleri, ayant sous leurs ordres les vainqueurs de la Bastille, mettaient au pillage et brûlaient les châteaux du Coudrai, de la Fougereuse, de Montaut et de la Baronnière.

Bonchamp était le propriétaire du dernier. A la nouvelle de cet incendie, ses soldats demandent à attaquer les bleus. « Je vous remercie, répond le général, des preuves de votre attachement; mais je ne dois pas souffrir qu'une goutte de sang vendéen coule pour la défense de mes propriétés. » Les soldats ne continrent pas long-temps leur vengeance. Le 24 avril, les divisions de d'Elbée, de Cathelineau, de Stofflet, de Bonchamp et de Bérard, qui, avec celle de La Rochejaquelein, étaient déjà appelées la grande armée d'Anjou et du haut Poitou, joignent à Beaupréau cette colonne de Gauvilliers, qui vient de promener l'incendie dans les campagnes. Gauvilliers est en face des

Digitized by Google

Vendéens dont les chaumières fument encore. Il y a de l'exaspération dans les rangs royalistes, de l'exaspération aussi parmi les bleus, car déjà ils ont bien des revers à réparer, et la Convention leur reproche leur inertie.

Les paysans n'ont pas encore tous des armes. Ils se précipitent cependant sur les canons et sur les baïonnettes. Gauvilliers recule; mais les vainqueurs de la Bastille tiennent bon. Ils sont massacrés sur place, près de la chapelle du Genêt. L'infanterie abandonne ses lignes; mais les canonniers d'Eure-et-Loir se font tuer sur leurs pièces. L'armée est en déroute; mais une compagnie de la garde nationale de Luynes ne prend pas la fuite comme son général, et elle meurt sous les armes.

Cette victoire, la plus décisive encore de toutes celles de la Vendée, et qui avait été le plus disputée, ne s'arrête point là. Henri de La Rochejaquelein se met à la poursuite de l'armée de Gauvilliers, il l'atteint, le bat encore, et ne lui accorde un peu de répit que lorsqu'il le voit sur le point de repasser la Loire.

Alors il se rappelle que M. de Lescure, sa famille, et M. de Marigny sont restés au château de Clisson, près de Bressuire, gardés à vue, prisonniers, peut-être même menacés dans leur existence. Il se rappelle surtout la promesse qu'il leur fit, au moment de son départ de Clisson, lorqu'un jeune paysan, adressé à M. Henri par sa tante, mademoiselle de La Rochejaquelein, leur apprenait que Châtillon venait de tomber au pouvoir des Vendéens.

Au milieu de son récit, ce jeune paysan s'aperçut que M. de La Rochejaquelein tressaillait, emporté par une pensée de glorieuse émulation. Il se retourna vivement

Digitized by Google

vers lui : « Monsieur, lui dit-il, est-il bien vrai que vous irez dimanche tirer à la milice à Boismé ? C'est-il bien possible, pendant que vos paysans se battent pour ne pas être soldats de la république ? Venez avec nous, M. Henri, tout le pays vous désire et vous obéira. » Heureux de répondre à un appel depuis long-temps attendu, La Rochejaquelein se lève et s'écrie : « Je te suis, mon ami ».

Plusieurs témoins de cette scène se pressent autour de M. Henri. On lui objecte que son départ va compromettre M. de Lescure et sa famille. Henri chancèle dans sa résolution. M. de Lescure lui dit alors : « L'honneur et ton opinion te font prendre le parti de combattre pour le roi. Suis ton dessein. La crainte d'être mis en prison ne me portera pas à t'empêcher de faire ton devoir. — Eh bien ! je viendrai te délivrer, s'écrie La Rochejaquelein en le pressant sur son cœur. »

Le 2 mai, il tenait sa promesse ; le 2 mai, il se présentait à Clisson, et la Vendée comptait trois généraux de plus, MM. de Donnissan, de Lescure et de Marigny.

A l'approche des Vendéens qui, au nombre de vingt-cinq mille hommes, s'avancent vers cette ville, après avoir pris Argenton-le-Château, le général Quétineau, dont le bonheur n'égale pas l'honnêteté, a fui de Bressuire. Il s'est retiré à Thouars, recueillant sur sa route les débris des Marseillais et de toutes les divisions dispersées. Quelques jours auparavant, les Marseillais, à peine arrivés dans le Bocage, s'étaient portés à de coupables excès. Onze paysans, surpris dans leurs lits et soupçonnés d'avoir des intelligences avec ceux que la Convention appelait des rebelles, furent arrêtés et jetés dans les prisons. Les Marseillais

Digitized by Google

exigent leur mort. Le général Quétineau et les autorités civiles de Bressuire veulent s'opposer à un massacre dont ils prévoient les tristes résultats sur l'esprit des populations. Cette troupe indisciplinée ne tient aucun compte de cette sage résistance. Elle traîne hors de la ville ces onze malheureux. Quétineau et le maire de Bressuire essaient encore de défendre les victimes. On les force à s'éloigner en les menaçant; puis, aidés par quelques jeunes patriotes de Saint-Jean-d'Angely, les Marseillais hachent à coups de sabre les onze Vendéens qui, à genoux, priant Dieu et criant : Vive le roi ! expirèrent avec courage.

Ce crime était affreux; les royalistes pourtant n'en tirèrent point vengeance. L'armée s'arrêta deux jours à Bressuire, et elle ne se livra à aucune représaille.

C'était un singulier spectacle offert au monde que cette armée; entraînée depuis un mois de victoire en victoire, elle n'a encore eu ni le temps de connaître les chefs qui la commandent, ni l'occasion peut-être de bien apprécier la portée des événements gigantesques qu'elle a préparés. Pour en avoir l'intelligence, il faut étudier son origine et, en peu de mots, tracer la topographie du pays et les mœurs de ses habitants.

Sous la dénomination générale des provinces de l'Ouest, on entend tous le pays où la guerre a sévi avec plus ou moins d'intensité. Il est compris entre la mer et une ligne qui, partant de la Manche, près du Calvados, remonte l'Orne jusqu'à la source du Sarthon, longe cette rivière jusqu'à la Sarthe, suit quelque temps le cours de cette dernière, et, traversant la Loire à Saumur, aboutit à l'Océan sur les rivages des Sables-d'Olonne. Cette ligne

Digitized by Google

embrasse dans son cours circulaire la Basse-Normandie, le Maine, l'Anjou, et la partie du Poitou composant les départements des Deux-Sèvres et de la Vendée. Abritée par ces différentes provinces, la Bretagne forme au fond de ce vaste théâtre une grande péninsule. Sa position particulière et l'immense développement de ses côtes lui assignent un rôle tout spécial dans un système général de guerre civile. L'Ouest réunit à peu près une population de cinq millions d'habitants.

Lorsqu'au sortir des plaines qui à l'extérieur bordent la ligne qui vient d'être tracée, le voyageur pénètre dans l'intérieur des terres, un aspect tout nouveau s'offre à ses yeux. Il découvre un pays de montagnes, des vallons profondément resserrés, un sol d'une nature exceptionnelle des productions inconnues dans les plaines qu'il a quittées tout à l'heure; mais ce qui attire plus vivement l'attention, ce qui constitue la plus grande force défensive de ce pays, c'est sa division par champs environnés de fossés; ce sont des parapets en terre de cinq à six pieds de hauteur sur autant d'épaisseur, couverts d'arbres étêtés ou de haies vives qui, de chaque morceau de terre, font une redoute, et de tout le pays une vaste surface couverte de retranchements.

Pour arriver à hérisser une province de semblables fortifications, les trésors des gouvernements les plus riches ne suffiraient pas. Ces fortifications sont le fruit du travail de toutes les générations passées. Les bois qui les garnissent, et dont les racines consolident la construction, bornent souvent la vue à une portée de quelques mètres. Le concours de toutes ces circonstances rend leur des-

Digitized by Google

truction entière une entreprise gigantesque, qu'aucun gouvernement n'osera tenter.

Quelle que soit du reste la cause qui ait fait adopter ce genre de clôture, qu'il soit dû au besoin de se garantir contre l'âpreté des vents dans un pays montueux ou à l'amour de l'isolement, il remonte à l'antiquité la plus reculée, et l'on n'en rencontre quelques traces qu'en Irlande et dans la partie occidentale de l'Angleterre.

Dans cette dernière partie, les déchirements des côtes britanniques, par la mer, présentent les mêmes couches fondamentales de terrain, en même temps que celui-ci offre une similitude dans ses collines et ses continuels sillonnements par les eaux. Cette conformité dans les usages de peuples si éloignés les uns des autres, mais vivant dans des contrées dont la nature est identique, paraît devoir être le résultat d'une expérience égale sur les besoins que la qualité du sol, que le climat et les inégalités de la surface de la terre imposent à leurs habitants.

Nulle région ne renferme donc des moyens de défense comparables à ceux-là. Les Alpes elles-mêmes sont loin d'en approcher. Les Alpes, depuis Annibal, ont été ouvertes dans tous les siècles, passées et repassées par tous les capitaines. La campagne de 1799 a démontré qu'on peut même manœuvrer sur leurs sommets, forcer leurs gorges, et tourner les positions appuyées aux montagnes les plus élevées. Mais on ne fait pas tomber ainsi les défenses d'une contrée dont toute la surface est couverte de retranchements, où une guerre de position est impossible, où même la conservation d'une position enlevée devient presque toujours sans importance, où la grande, la seule tactique

Digitized by Google

défensive est de laisser pénétrer les ennemis au milieu du labyrinthe de ces retranchements, de les contraindre à disséminer leurs forces et de les détruire en détail.

C'est en grande partie aux clôtures qui ferment chaque propriété de l'Ouest que ses habitants doivent la conservation de ces mœurs patriarcales que la révolution a essayé de corrompre par la liberté, et qui se sont élevées contre elle de toute l'énergie de leur pureté. Ces clôtures forcent les habitants à l'isolement, à la vie de famille et à de rares communications entre les hommes dans un pays où ils ne peuvent se réunir que le dimanche, pour prier Dieu en commun et s'entretenir après la messe de leurs espérances de la récolte prochaine et de leurs rares transactions commerciales.

Leurs habitudes avaient de tout temps fait de l'exercice du tir un de leurs plus vifs plaisirs. Le goût de la chasse y était une passion. Pour s'y livrer, on les voyait souvent s'associer à leurs seigneurs dont ils partagaient les périls. Aussi les tirailleurs de l'Ouest, dans le cours de toutes ces guerres, ont-ils déployé une habileté dans le maniement du fusil qui a fait le désespoir de leurs adversaires. La nature du sol en favorisait l'exercice; ils en ont recueilli d'incalculables avantages. Le tirailleur de l'Ouest, abrité par les haies, peut attendre l'assaillant. S'il ne l'a point abattu du premier coup, il retrouve à cent pas un nouveau retranchement où il renouvelle la même attaque. Si des forces supérieures le serrent de trop près, il lui est loisible de disparaître au milieu des couverts épais que présentent les campagnes. Il peut même se porter individuellement sur le point qu'il a choisi pour retraite.

Digitized by Google

Une petite partie du premier théâtre de la guerre, connue sous le nom du Marais, offre par la multitude des canaux dont elle est coupée, des moyens de défense analogues, quoique différents dans leur nature. Une telle différence explique les changements de mœurs et de caractères que cette histoire signalera entre ces populations.

Les canaux du Marais sont séparés par des pièces de terre plantées en saules, en frênes et en aubiers. D'immenses fossés environnent ces terres, et par des chemins souvent impraticables, on arrive en suivant leurs bords à de riches métairies que l'on appelle CABANES. Faites avec de la boue et des branchages, construites sur une langue de terre de trente à quarante pas, la plupart de ces maisons sont couvertes de roseaux; la pierre et la tuile étant à peu près inconnues dans cette partie du Poitou. Inaccessibles aux persécutions, plusieurs paroisses du Marais, entre Niort et Luçon, se contentèrent de vivre dans leurs déserts toujours couverts d'eau ou sous leurs pauvres huttes, sans s'occuper des événements qui ne pouvaient jamais les atteindre; mais des Sables-d'Olonne à Paimbœuf, il n'en fut pas ainsi. Là, il se rencontra des cœurs chauds, des esprits ardents qui embrassèrent la cause royaliste avec un profond enthousiasme. Leur manière de faire la guerre était bien simple. Ils attendaient les soldats que la république lançait sur leur territoire si favorablement disposé; ils tiraient sur eux ou ils les attaquaient à l'improviste, puis après avoir lâché leurs coups de fusil, à l'aide d'une perche qu'ils appellent ningle, ils franchissaient les canaux et les fossés, se jetaient dans leur batelet

Digitized by Google

long et effilé, auquel ils donnent le nom de niole, puis ils disparaissaient rapidement pour se montrer sur un autre point.

C'est au milieu d'une semblable contrée qu'éclate l'étonnante insurrection de la Vendée. Ce pays dont une partie (la Bretagne) a long-temps soutenu en faveur du Parlement les luttes les plus opiniâtres contre les dépositaires du pouvoir royal, ce pays, rapproché par la nature, offre pourtant de remarquables contraditions dans le caractère de ses habitants. Les mœurs des Bretons n'ont de commun avec celles des Angevins et des Poitevins qu'une conformité de foi religieuse et monarchique. A part cette similitude, il n'y a entre eux aucun point de contact.

Autant le Breton est âpre, emporté et tenace dans ses idées, autant le Vendéen a de douceur et d'aménité dans le caractère. Façonnés de longue main aux tourmentes des guerres civiles, les enfants de l'Armorique ont tous encore dans la tête et dans le cœur un peu de cette turbulence inquiète dont la mère de leur Du Guesclin se plaignait avec tant de joie, en racontant les belliqueux instincts de son jeune fils. La vieille monarchie les a toujours vus dévoués, toujours prêts à mourir pour elle; mais ce dévouement à toute épreuve s'arrêtait devant une question soulevée par leur Parlement. Une remontrance à l'encontre des courtisans, accourus de Versailles pour les gouverner, mettait en ébullition toutes ces têtes dans lesquelles fermentait, même à leur insu, cette antique pensée d'indépendance que la révolution prétendit soumettre à son niveau.

Digitized by Google

Bercés sur les grèves solitaires de l'Océan ou environnés en naissant de cette nature souvent inculte, qui s'unit si admirablement aux monuments druidiques dont la campagne est couverte, les Bretons sont encore les mêmes hommes que César eut tant de peine à vaincre et que l'Angleterre n'a jamais pu dompter. Sobres et patients, entêtés et courageux, ils savent se suffire à eux-mêmes ou s'isoler dans les sublimités de leurs croyances.

Les communications sont difficiles dans un tel pays. La taciturnité bretonne les rendit long-temps impossibles; mais au jour du combat qu'ils allaient livrer pour l'acquit de leur conscience monarchique, ces hommes de fer que la Convention ne pouvait contraindre à être libres à sa manière, sentirent le besoin de s'appuyer sur un peuple voisin. Les uns s'apprêtèrent à profiter des plans tracés par La Rouërie; les autres vinrent demander à la Vendée une place sur ses champs de bataille. Cette place ne leur fut jamais refusée. Ils la remplirent avec une bravoure pleine d'intelligence.

Habitants d'un pays plus riant, les Angevins et les Poitevins n'avaient pas les mêmes mœurs. Tout était contraste en eux, tout, jusqu'à la bravoure, ne procédant pas des mêmes causes et ne produisant pas les mêmes résultats. Plus expansifs, plus joyeux, les paysans de l'Anjou et du Poitou n'avaient jamais été nourris de cette passion militaire qui acclimata chez les Bretons la sombre énergie dont ils donnèrent tant de preuves. Les guerres de succession, de religion ou d'envahissement ont bien aussi passé sur la tête de leurs ancêtres; mais ces guerres n'ont laissé aucun souvenir dans les cœurs, aucune trace sur ces der-

Digitized by Google

nières provinces. Après la victoire ou la défaite, tout est rentré dans l'ordre accoutumé. Les paysans ont repris leurs travaux de la semaine, leurs plaisirs du dimanche, comme si rien n'avait troublé les simples félicités de leur vie.

Riches des produits de leur sol, ne demandant rien au commerce et recevant de l'agriculture tout ce qui leur suffisait pour croire s'être donné le superflu, les Vendéens ne savaient des choses et des hommes que ce qu'ils en apprenaient au prône de leurs pasteurs. Cette bienheureuse ignorance leur préparait des jours sereins, sans ambition du présent, sans préoccupation de l'avenir. Religieux, doux et hospitaliers, ils se faisaient un devoir de toutes les vertus chrétiennes. Ils les pratiquaient avec simplicité et ne se doutaient guère qu'ailleurs il en pût être autrement; amis et commensaux de leurs seigneurs, ils vivaient avec eux sur un pied de respectueuse égalité que toutes les lois humaines ne seraient jamais parvenues à détruire. Aussi ces hommes, encore primitifs, ne comprirent-ils rien aux passions que 1789 faisait déborder.

On les appela à se former en gardes nationales, à choisir eux-mêmes leurs administrateurs. Partout les seigneurs furent élus, et cela non pas par une contrainte morale ou par un reste de convenance, mais tout simplement parce qu'ils reconnaissaient aux nobles plus d'aptitude pour les affaires, et un goût plus prononcé pour la guerre. Leur politique se réduisait à un sentiment de bien-être qu'il ne fallait pas troubler.

Quelques gentilshommes, voyant de plus loin les événements qui se préparaient, cherchent, au nom de la reli-

Digitized by Google

gion avilie et de la noblesse persécutée, à mettre à profit l'ascendant qu'ils exercent sur les paysans. Les paysans résistent; car au fond de leur caractère il y a un levain de timidité et de méfiance. Ils résistent jusqu'au jour où la révolution, après leur avoir prodigué des droits dont ils dédaignent d'user, après leur avoir appris comment, par la spoliation, ils peuvent devenir riches, et par l'incrédulité se transformer en athées, les force à prendre les armes pour le triomphe de ces principes qu'ils ont méprisés. Il n'était plus possible de reculer. Les Vendéens se précipitèrent dans les combats. Vous savez déjà ce qu'ils ont entrepris.

Ils étaient sans tactique, sans organisation, sans plan, sans chefs même; la plupart de ceux qu'ils s'étaient donnés n'entendaient rien à la stratégie, ne comprenaient rien aux évolutions. C'était un pêle-mêle de paysans, de bourgeois, de séminaristes et de vieillards, où l'on rencontrait rarement un ancien soldat; mais, dès leur premier coup de feu, les paysans, avec cette sagacité prévoyante, qui est peut-être du génie, adoptèrent une tactique dont plus tard il devint très-difficile de les faire départir.

Elle consistait à *s'égailler*, terme du Bocage, qu'à force d'exploits ils ont consacré dans la langue. Lorsqu'un chef avait dit : « Voilà les bleus! En avant les gars! » ils se glissaient derrière les haies et le long des fossés, puis faisaient feu sur les tirailleurs détachés des lignes républicaines. Leurs balles allaient frapper juste; car, nous l'avons dit, les Vendéens ainsi que les Bretons, excellent dans le maniement du fusil. A la faveur de ces fusillades,

Digitized by Google

le gros de l'armée s'avançait rapidement, se répandant ici, là, partout, dans un apparent désordre. A la moindre hésitation de l'ennemi, les blancs se jetaient sur lui avec de grands cris de vive le Roi! alors on combattait pied à pied.

Un an plus tard, quand d'immenses calamités eurent décimé cette armée, le district de Fontenay adressait à la Convention un rapport qui donne une nouvelle force à nos paroles.

« L'ennemi, disent les membres de cet important district, a une consistance bizarre; il perce comme les sangliers; les bois et les genêts sont ses sentiers ordinaires; ses bandes se constituent en masses ou s'éparpillent à volonté; il nous force à combattre quand il lui plaît et ne se bat que quand il veut; il n'a pas tout le territoire qu'il eut l'an dernier; il n'est pas aussi nombreux; il perd bien des fusils, mais il est encore très-pressant; il n'est plus guère fanatique, il est enragé. »

Mais leur manœuvre favorite, celle qui d'abord porta l'effroi dans les rangs républicains, s'adressait à l'artillerie ennemie. Il fallait *l'empêcher de faire du mal*, ainsi qu'ils le disaient dans la naïveté de leur langage. Pour réussir dans ce plan, qu'aucun général d'armée n'aurait osé, n'aurait voulu exécuter, les plus robustes et les plus agiles, armés de leurs bâtons, s'élançaient vers la batterie.

Au moment où la lumière du canon annonçait l'explosion, ils se jetaient à plat ventre contre terre, ne se relevaient que lorsque les boulets ou la mitraille étaient pas-

Digitized by Google

sés au-dessus de leurs têtes; tandis qu'on rechargeait les canons, ils avançaient encore; à la seconde décharge, ils faisaient le même mouvement; immédiatement après, ils tombaient sur les artilleurs, effrayés d'une telle audace; les canons étaient aussitôt tournés contre les troupes qu'ils devaient protéger; le désordre se mettait dans leurs rangs; elles prenaient la fuite. Promptement égarés dans les labyrinthes du Bocage, dont il leur était impossible de connaître chaque détour, les républicains n'avaient plus que la mort en perspective.

Une retraite pour eux était chose impossible. Les royalistes, au contraire, l'effectuaient sans perte; ils se dispersaient, sautaient les haies, s'enfonçaient dans les sentiers dont eux seuls connaissaient les issues, et, en se retirant, les bleus, qui n'osaient ni ne pouvaient les poursuivre, les entendaient s'écrier dans toutes les directions : Vive le Roi quand même !

C'était le signal convenu pour le prochain rassemblement; le mot d'ordre que leur déception d'aujourd'hui donnait à leur espérance de demain.

Ces retraites, que dans la modestie de leur courage, ils appellent des déroutes, ces retraites étaient donc sans profit pour les bleus; elles servaient presque aux blancs de temps de repos, car, vainqueurs ou vaincus, il fallait qu'ils abandonnassent le camp pour prouver à leurs familles qu'ils n'étaient point blessés, pour changer de linge et pour donner le coup d'œil du maître à leurs champs. Cette passion du clocher que les chefs les plus aimés ne purent jamais étouffer fut une des causes les plus actives de leurs revers. Elle empêcha la Vendée de

Digitized by Google

marcher en avant, et peut-être de tenter une pointe sur Paris qui, alors dégarni de troupes, n'aurait eu à opposer à une invasion que ses conventionnels et leurs émeutiers à gage.

Ces troupes de volontaires, qui n'avaient ni solde, ni vivres, ni munitions, apportaient avec elles le pain nécessaire à leur expédition, qui ne durait jamais plus de quatre à cinq jours. C'était sur les propriétés des nobles ou des émigrés que les généraux faisaient prendre les bœufs dont l'armée avait besoin; mais lorsqu'elle entreprenait une campagne plus longue et que les vivres manquaient, alors les paroisses se cotisaient; les femmes apprêtaient le pain, et, à genoux sur les routes où les paysans devaient passer, elles récitaient leur chapelet, en attendant l'arrivée des soldats auxquels leur charité monarchique était si heureuse d'offrir l'aumône de la foi. Elles distribuaient les denrées apportées dans leurs charrettes, puis, après avoir demandé des nouvelles de tous ceux qui leur étaient chers, elles retournaient dans leurs villages, racontant ce qu'elles avaient vu.

Il n'y avait donc point d'intendance militaire; on ne put même jamais organiser un service régulier. Quelques chirurgiens suivaient l'armée, et, après la bataille, ils établissaient des hôpitaux volants; mais le quartier-général des blessés fut toujours à Saint-Laurent sur-Sèvre, dans la communauté des Filles de la Sagesse, fondée par le père Montfort pour le soulagement des malades. Les missionnaires du Saint-Esprit et les Hospitalières, dites sœurs grises, avaient été forcés, par leur refus du serment constitutionnel, de revenir à la maison-mère. Protégés

Digitized by Google

par l'armée royale, ils exerçaient avec un saint empressement les devoirs de la charité. On portait à Saint-Laurent les blessés des deux partis, ils y rencontrèrent toujours les mêmes soins et un dévouement égal. Aux yeux de ces prêtres et de ces religieuses, il n'y avait que des frères dans les victimes de deux camps ennemis.

Au milieu d'une semblable armée, composée de tant d'éléments divers, on sent bien qu'il n'y avait pas plus d'uniforme que d'ordre dans le combat; aucun signe de convention même ne distinguait les chefs. Cependant, à la bataille de Fontenay, M. Henri parut avec un mouchoir rouge de Cholet autour de la tête, un autre en guise de cravate et deux ou trois à la ceinture. Pendant l'action, les bleus criaient : « Tirez tous sur le mouchoir rouge ! » Les paysans, inquiets de ce signalement qui exposait plus particulièrement La Rochejaquelein aux balles républicaines, le supplièrent de quitter ce costume; il refusa. Alors les autres chefs l'adoptèrent, comme si la mode devait aussi exercer son empire au milieu même des guerres civiles. Le mouchoir rouge distingua les officiers de la grande armée; les soldats conservèrent leur veste bleue, le bonnet de laine ou le chapeau à larges bords. Un chapelet de bois autour du cou et un scapulaire sur le cœur complétaient ce singulier accoutrement militaire.

A l'exception de ceux qui, dans les combats ou dans des rencontres particulières, avaient pris à l'ennemi des armes de munition, la plupart de ces volontaires étaient très-mal équipés. Les uns se servaient de fusils de chasse à un seul coup, les autres ne portaient encore que des

Digitized by Google

bâtons durcis au feu, des fourches, et quelquefois même des broches de ménage. La cavalerie n'était guère plus brillante. Elle montait des chevaux de labourage, et se recrutait en grande partie des marchands de volailles ou de fruits que, dans les foires du pays, on appelle *cocassiers*; faute de selles, ils se servaient de leurs bâts; des ficelles leur tenaient lieu d'étriers, des ficelles encore remplaçaient les ceinturons pour soutenir leurs sabres. C'est avec de si faibles ressources qu'ils commencèrent la lutte. Ils la continuèrent ainsi, ne voulant, ne pouvant rien changer à leur mode de combat.

A de tels hommes, s'engageant avec tant de désintéressement dans une guerre dont les principes seuls devaient retirer avantage, l'opinion révolutionnaire infligea le nom de BRIGANDS. Alors, les mots avaient changé de signification, ainsi que les mœurs de règle ou de frein. Les Vendéens acceptèrent cette injure qui les séparait du peuple de Sans-Culottes, ne régnant que par l'assassinat et le pillage. Ils furent des brigands pour la révolution, ainsi que jadis, dans les Pays-Bas, les comtes de Horn et d'Egmont, avec leurs partisans, avaient été des *gueux*. Plus d'une fois même, on entendit Cathelineau, La Rochejaquelein, Lescure et Bonchamp, consacrer en souriant ce titre dont les paysans se glorifiaient comme d'une ligne de démarcation tracée entre la probité des uns et la rapacité des autres.

Le général Turreau qui, dans quelques mois, va, par la formation des colonnes infernales, couvrir le Bocage de cadavres et de ruines, s'exprimait ainsi sur le compte de ces paysans. A la férocité près dont le général incendiaire ose

Digitized by Google

faire son seul chef d'accusation contre eux, c'est le plus juste, le plus impartial éloge de la Vendée; sorti de la bouche d'un pareil ennemi, il ne peut que donner une nouvelle force à notre opinion sur cette guerre.

« Parlons des Vendéens, dit-il, dans un mémoire publié au mois de messidor an 3, de ces hommes vraiment extraordinaires, dont l'existence politique, les rapides et prodigieux succès, et surtout la férocité inouïe, feront époque dans les fastes de la révolution; de ces Vendéens à qui il ne manqua que de l'humanité et une autre cause à défendre, pour réunir tous les caractères de l'héroïsme. Une manière de combattre qu'on ne connaissait pas encore, et peut-être inimitable, si elle ne peut véritablement s'approprier qu'à ce pays, et qu'elle tienne au génie de ses habitants; un attachement inviolable à leur parti; une confiance sans bornes dans leurs chefs; une telle fidélité dans leurs promesses, qu'elle peut suppléer à la discipline; un courage indomptable et à l'épreuve de toutes sortes de dangers, de fatigues et de privations : voilà ce qui fait des Vendéens des ennemis redoutables, et ce qui doit les placer dans l'histoire au premier rang des peuples guerriers. Enfin, les Vendéens sont des Français animés du double fanatisme de la religion et de la royauté, qui ont long-temps fixé la victoire, et qui ne pouvaient être vaincus que par les républicains français. »

C'est à Bressuire qu'après ses dernières victoires cette armée se trouve réunie. Nous avons dit ses mœurs, ses passions et son courage; il nous reste à faire connaître les chefs qu'elle s'était donnés.

Digitized by Google

Cathelineau, le premier de tous, est un paysan; mais un de ces paysans que les commotions politiques transforment en grands hommes. Jusqu'au 10 mars 1793, il a vécu pauvre et ignoré, gagnant à peine assez de pain pour nourrir sa femme et ses cinq enfants. Il est dans la force de l'âge. C'est lui qui a provoqué le mouvement, lui qui l'a régularisé, lui qui, dès le premier jour, par l'ascendant de ses vertus, par son éloquence si admirablement à la portée des paysans, a su exercer un si prodigieux empire que, par une superstition des jours anciens, tous cherchaient dans les combats à se placer près du *Saint d'Anjou*. Ils pensaient qu'à côté d'un homme si vénérable par sa piété, si noble par son humanité et par son génie, ils ne pouvaient être atteints par les balles. Tour à tour, soldat et généralissime, mais toujours inspiré, il apparaissait dans les batailles avec l'enthousiasme qui réveillait celui des Vendéens; il y apparaissait sans calcul, comme subjugué lui-même par cette influence providentielle dont les autres étaient heureux d'éprouver le contre-coup.

Henri Duvergier, comte de La Rochejaquelein, était né au château de la Durbellière, le 30 août 1772. Sorti à quinze ans de l'école militaire de Sorrèze, il entra dans le régiment de Royal-Pologne-cavalerie dont son père était colonel. Quand la garde constitutionnelle du roi se forma, Henri de La Rochejaquelein fut un des officiers de sa cavalerie. Lors de la dissolution de cette garde, il n'émigra point; mais après la fatale journée du 10 août, on l'entendit s'écrier : « Je vais dans ma province, et bientôt l'on parlera de moi ».

Le combat des Aubiers et l'armée vendéenne arrachée

Digitized by Google

à Tiffauges au plus grand des désastres, furent ses coups d'essai.

Ce n'était pourtant encore qu'un jeune homme timide, au langage laconique, aux manières modestes, mais un jeune homme à la taille élevée, à la figure noble et expressive qui, de ce jour, prit cet air martial et ce regard d'aigle qu'il ne quittera plus. Aussi bienveillant que Cathelineau, aussi aimé des paysans que Stofflet, M. Henri qui, dans l'histoire de sa famille, trouvait plus d'un modèle de dévouement au principe monarchique, se fit au milieu de l'armée royale le volontaire le plus intrépide. C'était un hussard, comme il le disait lui-même, toujours prêt à combattre, toujours faisant admirer à l'ennemi une témérité qui enflammait l'ardeur des soldats.

Louis-Marie, marquis de Lescure, né le 13 octobre 1766, avait une bravouve grave et réfléchie, qui ne ressemblait en rien à celle de son ami La Rochejaquelein. Maître de ses passions, studieux, plein de piété et de sagesse, il était à dix-huit ans capitaine à la suite dans le régiment Royal-Piémont.

Encore bien jeune, il s'était préservé de cette brillante corruption que Louis XVI n'avait pu chasser de sa cour. Il s'en était préservé par la prière. Cette vie, alors si extraordinaire dans un jeune homme, pour qui la naissance et la fortune avaient tout fait, était déjà tellement en vénération, que le marquis de Lescure, son père, que son gouverneur, venaient tous deux auprès de lui, dans l'intervalle de leurs débauches, chercher des conseils ou des consolations. En 1784, il se trouva, par la mort de son père, à la tête d'une fortune embarrasée. Ses hommes d'affaires lui

Digitized by Google

proposèrent de renoncer à une succession aussi grevée. La haute raison de ce jeune homme lui fait aisément comprendre qu'il ne doit souiller ni son nom, ni la mémoire de son père. Il répond de toutes les dettes. Madame de Lescure, sa grand'mère, autorise et approuve cette noble conduite; puis, après quelques années d'une sage économie, il se voit libre de tout engagement et possesseur d'une très-grande fortune. L'amour de l'étude, la prière et la réflexion lui avaient donné quelque chose de sombre et d'insociable. Il était attaché à ses propres idées, taciturne souvent, parfois irritable. Son union avec Mademoiselle de Donnissan adoucit les aspérités de ce caractère. Alors Lescure devint ce que la Vendée l'a toujours vu, le plus modeste et le plus pieux des hommes, le plus humain et le plus courageux des généraux.

Il y avait aussi de toutes ces vertus dans le marquis Artus de Bonchamp, né le 10 mai 1760, au château du Crucifix. Bonchamp a déjà activement servi son pays dans les Indes sous les ordres du célèbre bailli de Suffren. Lorsque le serment à la constitution fut exigé de tous les officiers, Bonchamp donna sa démission, et il revint consacrer à sa famille des talents et un courage qu'il ne croyait pas devoir à la révolution. La Vendée ne les réclama pas long-temps en vain. C'était alors le plus habile de ses officiers, celui qui avait su le mieux discipliner sa division, celui qui jouissait de la plus entière confiance des chefs et des soldats. Bonchamp était d'une taille moyenne, mais bien prise. Son teint brun, ses cheveux noirs et épais, ses yeux expressifs et ses lèvres un peu grosses formaient un ensemble qui révélait la force unie à la douceur.

Digitized by Google

A côté de tous ces noms devenus la gloire et le patrimoine de la Vendée, on distinguait déjà un homme grand et robuste, à l'air dur, à la parole ardente et qui s'était élevé bien haut dans l'estime de ses compagnons d'armes par une activité, par une intelligence et une appréciation des événements au-dessus de son éducation. C'était Stofflet, le garde-chasse du château de Maulevrier, Stofflet qui, de son humble bandouillère aux armes des Colbert, a su se faire une écharpe de commandement. Né à Barthélemont en Lorraine, le 3 février 1753, il avait long-temps servi dans le corps de la gendarmerie du roi Stanislas. Le comte de Colbert, officier supérieur dans cette arme, estimait Stofflet. Cette estime fit naître au gentilhomme l'idée de placer le soldat lorrain en qualité de garde-chasse dans la forêt de Maulevrier. C'était en 1786. Sept ans plus tard, Stofflet défendait le château de ses maîtres, et dès que les paysans l'eurent vu au feu, ils prirent confiance en cet homme endurci aux fatigues, si propre au commandement et d'une franchise qui souvent allait jusqu'à la rudesse. Quand il fallait marcher au combat, ils demandaient : « M. Stofflet est-il en avant? » Et sur la réponse affirmative, plus sûrs même de leur courage, ils s'élançaient sans crainte.

Auprès de ces cinq chefs, dont les quatre premiers représentent si parfaitement la Vendée, et qui, tous quatre, n'ont pas, dans les décrets de la Providence, une année devant eux pour conquérir l'immortalité, car tous quatre tomberont sur les champs de bataille avant la fin de ces douze mois qui ne leur sont pas laissés, Bernard de Marigny, nommé dès le premier jour général en

Digitized by Google

chef de l'artillerie, déploie sa haute taille, sa martiale figure et cette inextinguible soif des combats, qui le rendra la terreur des bleus. Marigny naquit à Luçon, en 1753. Il avait long-temps servi dans la marine royale, en qualité d'officier supérieur. C'était, comme tous les autres chefs, un homme sans ambition, et, dans sa modestie vendéenne, il disait souvent : « Ma santé m'a fait toujours désirer de changer d'arme. Mon grade dans la marine répond à celui de lieutenant-colonel. J'espère que sa majesté voudra bien m'accorder ce grade dans l'armée de terre ».

Henri de La Rochejaquelein demandait un régiment de hussards, en récompense de ses immenses services; il le demandait seulement lorsqu'il aurait rétabli son roi sur le trône. Voilà Marigny qui n'élève pas encore ses vœux si haut. N'est-ce pas avec cette abnégation absolue que l'on entraîne les masses et que l'on féconde les révolutions?

Le marquis de Donnissan, père de madame de Lescure, était maréchal-de-camp depuis long-temps. Il avait fait les cinq dernières campagnes de la guerre de sept ans, et au moment de la révolution, il se trouvait gentilhomme d'honneur de Monsieur, comte de Provence. Homme de cour sous la monarchie, il devint soldat quand la royauté n'eut plus de trône que sur l'échafaud. Étranger au pays, il eut la délicatesse de refuser les commandements qu'on offrait encore plus à son expérience qu'à son nom. C'était le conseil de l'armée, l'ami des généraux, le père des soldats. Plus tard, il sera forcé d'accepter les fonctions de gouverneur-général des pays conquis, dont son esprit de conciliation le rendit si digne.

Il y avait aussi d'Elbée, le *général la Providence*,

Digitized by Google

ainsi que l'appelaient les Vendéens, parce que dans sa religieuse confiance en Dieu, il disait à chaque bataille : « La Providence nous donnera la victoire ». Il n'a ni l'entraînement de Cathelineau, ni l'éclat poétique de M. Henri, ni l'âpre courage de Stofflet ; mais il est aimé des troupes, mais sa valeur toujours enthousiaste exerce sur elles une grande influence.

Nous venons de nommer les principaux chefs de cette armée qui voit déjà briller dans ses rangs tant d'autres volontaires qui, comme Forestier, Desessarts, Tonnelet, Guignard, les frères Cadi, Forêt, Villeneuve du Cazeau, Duhoux, Dommaigné, Pérault, Bourrasseau, et de Scepeaux, peuvent lui rendre d'importants services. Ces volontaires, dont les noms sont glorieux, même à côté de ceux des La Rochejaquelein, des Cathelineau et des Bonchamp, sont destinés à reparaître plus d'une fois sous notre plume. La suite des événements nous les présentera dans tout l'éclat de leur bravoure et de leurs talents militaires.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Le Bas-Poitou. — Charette et ses officiers. — Souchu et ses proscriptions. Laberillais et le juste-milieu. — Défaites successives de Charette. — La grande armée à Thouars. — Le faux évêque d'Agra. — Prise de Fontenay. — Les sept représentants du peuple. — Marie-Jeanne. — Loyseau et Forêt. — Formation du conseil supérieur. — L'abbé Bernier et le bénédictin Jagault. — Proclamation des chefs vendéens.

La grande armée a passé ses forces et ses généraux en revue. Elle avance pour faire le siége de Thouars. Pendant ce temps-là, une autre armée s'est formée dans le Bas-Poitou, et marchant sous les mêmes drapeaux, mais avec des mœurs et des succès différents, elle n'arrive pas si promptement au même but. C'est que, dans sa manière de se recruter et de combattre, dans ses précédents comme dans ses chefs, elle a trouvé des obstacles que les troupes de Cathelineau, de Stofflet, de Bonchamp, de d'Elbée et de La Rochejaquelein ne rencontrèrent jamais.

Quelques-uns de ces obstacles tenaient à la nature même du pays, coupé en marais, en plaines et battu par la mer; d'autres naissaient du caractère de ses habitants, hommes qui n'ont jamais eu en partage la douceur et la

Digitized by Google

simplicité de leurs concitoyens du Haut-Poitou. Alors quelques-uns d'entre eux semblaient se faire un spécieux prétexte de la cause de Dieu et du roi pour se livrer en sécurité de conscience à des actes de cruauté. Les royalistes du Bas-Poitou n'approuvèrent jamais ces actes, et Charette, aussitôt après avoir pris le commandement, les flétrit avec une énergique indignation. Mais quoique repoussées par les uns, quoique désapprouvées par les autres, ces mesures de sang et de vengeance appartiennent à l'histoire. De Couëtus, Joly, les trois frères Joseph, Hyacinthe et Prudent de la Robrie, avec leur père, Frémont du Bouffay, Savin, le jeune du Chaffault, d'Argens, Pinaud, de Goulaine, de la Roche-Saint-André, Bodereau, la Cathelinière et les deux Guérin se sont déjà plus d'une fois mis à la tête des rassemblements formés dans le Bas-Poitou. Les uns ont eu affaire aux gardes nationales des environs, et ils les ont facilement mises en déroute. C'est le sort qui a été réservé par Savin aux volontaires de Palluau et à la garde nationale de Fontenay, battue par Royrand. Les autres se sont mesurés avec des soldats aguerris, commandés tantôt par Dumouriez, tantôt par Beysser, jeune chirurgien de marine, élevé tout d'un coup au généralat, et ils ont été battus. Lucas Championnière qui, comme tous ces royalistes, paysans ou gentilshommes dont les noms viennent d'être cités, deviendra bientôt, sous Charette, l'un des chefs les plus distingués du Bas-Poitou, Lucas Championnière, à la tête de quinze cents hommes du pays de Retz, occupe les rives de la Loire. Il s'empare du Pellerin où sa troupe commet, malgré lui, plus d'un excès.

Digitized by Google

Le tocsin sonnait dans toutes les paroisses, car l'insurrection de la Vendée éclatait. Afin d'arrêter le mouvement général, les bleus de Machecoul se mettent sur la défensive. Machecoul est envahi au cri de vive le roi ! à bas la nation ! que des milliers d'insurgés font entendre. Maupassant, ancien député de l'Assemblée constituante, est à la tête de la garde nationale et de la gendarmerie. A la vue de cette multitude furieuse, la garde nationale et la gendarmerie ne voient de salut que dans la fuite. Maupassant veut tenir bon; il est massacré avec les quelques hommes qui n'ont pas abandonné leur chef. Ce meurtre est le signal de beaucoup d'autres. Le curé constitutionnel et le juge de paix expirent en criant: Vive la nation ! ils expirent sous les coups des femmes vociférant des paroles de mort et au milieu des chants de victoire que les vieillards, que les enfants font entendre sur ces cadavres.

C'était Souchu qui préludait ainsi à l'installation de son comité supérieur. Ancien receveur des gabelles, cet homme a été entraîné dans cette voie de sang par les funestes provocations des septembriseurs. Il s'est rencontré à Paris dans les journées du 20 juin, du 10 août et du 2 septembre 1792. Il a vu tomber la royauté, égorger ses défenseurs. Il a été témoin du grand crime social qui organisa l'assassinat dans les prisons. Il a entendu les puissants de l'époque, Danton et Marat, Philippe-Égalité et Robespierre, exalter le civisme des *travailleurs pour la nation.* Souchu alors conçoit la pensée de travailler comme eux, mais contre eux. Il légitime ses crimes futurs par les crimes qu'il voit commettre à la révolution. La révolution honorait les assassins qui mettaient leurs poi-

Digitized by Google

gnards à son service. Souchu demande à la monarchie le même privilége de sang. Hâtons-nous de dire qu'il ne l'obtint jamais. Dans le principe, pourtant, cet homme n'était peut-être pas féroce ; il le devint par une soif de vengeance qu'explique malheureusement l'effervescence des partis. De retour dans ses foyers, il raconte aux esprits incultes dont il est entouré les orgies révolutionnaires, les sanglantes apothéoses dont il fut le témoin. Il a même l'affreux courage de livrer à la publicité tous ces récits. Ils devaient tristement agir sur des hommes que la rudesse de leurs travaux rendait à peu près insensibles aux sentiments de l'humanité, et qui, sans guides encore, mettaient à profit les cruautés républicaines pour autoriser leurs cruautés royalistes. Souchu, favorisé par l'élan qui se manifeste dans les campagnes, compose donc son comité.

Ce comité s'était chargé de juger les prisonniers que faisaient les diverses bandes agissant dans les marais qui avoisinent l'embouchure de la Loire. Les juger eût demandé du temps, de l'équité et une impartiale appréciation des motifs qui les poussaient à prendre les armes. Souchu pensa qu'il était de meilleure guerre de les tuer sans jugement. Il avait adopté ce plan ; il l'exécuta dans toute sa rigueur.

Quarante-deux républicains périrent ainsi dans une nuit. A Légé, à Montaigu, aux portes de Paimbœuf, ces fatales exécutions se renouvelèrent ; des listes de proscription furent dressées ; mais Souchu qui, en si peu de temps, a fait son éducation contre-révolutionnaire, à l'école même de la révolution, Souchu se laisse parfois endor-

Digitized by Google

mir par l'appât de l'or ou par des voluptés qu'il arrache à la terreur d'un trépas désormais inévitable. Cet homme avait en lui toutes les passions qui dominaient les représentants du peuple en mission. Dédaignant bientôt ces meurtres nocturnes dont il est déjà rassassié, il fait comme la Convention, il décrète la victoire ou la mort; le marquis de la Roche-Saint-André est le premier sur lequel il essaie d'exercer les terribles pouvoirs qu'il s'est donnés.

La Roche-Saint-André a marché sur Pornic avec quatre mille hommes. Il s'est emparé de cette ville. Ses volontaires indisciplinés s'y gorgeaient de vin et d'eau-de-vie, lorsqu'un prêtre marié, nommé Albine, rallie les bleus qui fuyaient et les ramène sur la ville. Le massacre dans les rues et dans les maisons fut horrible. Les républicains tuèrent sans pitié; ils enterrèrent même tout vifs, jusqu'au cou, plusieurs officiers royalistes et ils les lapidèrent. Dans cette épouvantable nuit, le marquis de la Roche-Saint-André fit des prodiges de valeur et tenta de prendre, mais en vain, les mesures nécessaires au salut de son armée. Souchu ne lui tint aucun compte de l'ivresse des volontaires et du dévouement qu'il avait montré. Souchu l'accuse au comité dont il est le président; il demande sa tête. Le comité allait la livrer. Pour se soustraire à d'aussi tristes conséquences de l'accomplissement de ses devoirs, la Roche-Saint-André se retira dans l'île de Bouin.

Ce fut alors que Charette parut à la tête de ces mêmes paysans que le comité supérieur avait façonnés aux meurtres et au pillage.

On le voit; c'est une déplorable armée que celle dont, sous peine de mort, Souchu et les paysans le forcent d'ac-

Digitized by Google

cepter le commandement; mais Charette, qui n'est pas libre de refuser, ne le prend que pour le rendre plus humain. A peine son autorité commence-t-elle à être respectée, qu'avec le chevalier de Couëtus, il s'oppose aux exécutions de Souchu. Pour les continuer, ce dernier prend la précaution de les ordonner pendant les absences du général.

Quand Souchu était las de garder dans ses cachots les prisonniers faits par les royalistes, il prêtait aux patriotes quelques crimes bien affreux. Des lettres de Nantes, de Paris même, lui arrivaient dans ce sens; elles donnaient des détails sur des crimes imaginaires, comme si la réalité des attentats n'était déjà point assez horrible. A ces nouvelles, les royalistes, dont le président du comité savait bien aiguillonner la fureur, se précipitaient dans les prisons; on en arrachait les bleus. Souchu les faisait attacher à une corde que, par une dérision impie, il appelait leur chapelet. Barbare initiative qui peut-être révèlera à Carrier les mariages républicains; puis, après les avoir forcés à se mettre à genoux, il les faisait fusiller. Quatre-vingts périrent dans un seul jour. Ceux que les balles épargnaient étaient impitoyablement égorgés. Joubert, président du district de Machecoul et ennemi personnel de Souchu, eut les poignets sciés; des hommes, des femmes furent enterrés vivants, et long-temps après, ces orgies de sang, sur le terrain où Souchu commandait ces exécutions, empruntées aux mœurs des sauvages, on découvrit un bras d'homme, dont la main, hors de terre, serrait avec une violence convulsive quelques herbes jaunies.

Digitized by Google

A son début, Charette proscrit tous ces raffinements de cruauté. Un grand nombre de femmes attendaient dans les prisons la mort dont Souchu les menaçait. Le général ordonne de rendre la liberté à toutes ces femmes; il engage les prêtres à menacer le peuple des vengeances de Dieu, si de pareils attentats souillent encore la sainteté de sa cause. Pour donner l'exemple de l'humanité, lui-même offre asile dans son château de Fonteclause à Bourrier, l'un des républicains les plus exaltés du pays. Plus d'une fois on le vit, pendant la nuit, montant la garde à la porte des prisons comme pour mettre sous l'inviolabilité de son épée les bleus que Souchu avait désignés à ses bourreaux.

Vivement contrarié de la résistance qu'il ne s'attendait pas à rencontrer dans un homme livré à toute la fougue de ses passions, Souchu organisa contre Charette des plans d'insubordination. On dit même qu'alors, se rapprochant ostensiblement des révolutionnaires, il essaya plus d'une fois de le compromettre aux yeux de l'ennemi.

La preuve de ce rapprochement, qui n'aurait point étonné la Vendée, se trouve même dans la manière dont périt Souchu. Le général Beysser attaquait Machecoul qui, comme Chollet et tant d'autres villes centrales de l'Ouest, fut si souvent pris et repris dans ces guerres. Beysser allait pénétrer dans Machecoul, lorsque Souchu, couvert d'un bonnet rouge, une liste de proscription à la main, liste sur laquelle figuraient quelques chefs royalistes et Charette, se précipite vers les bleus en criant : Vive la nation ! Il allait se réfugier dans les rangs ennemis. La hache d'un sapeur, qui lui fend la tête, ne lui en laisse

Digitized by Google

pas le temps. A cette nouvelle, Charette, plein de joie, dit aux partisans de cet homme : « Ce ne sera jamais ce sang impur que mon épée vengera ». A partir de ce jour, il commence à soumettre à sa rude discipline les soldats insubordonnés que Souchu avait rendus complices de ses crimes.

François-Athanase Charette de la Contrie, était né à Couffé, près de Nantes, le 21 avril 1763. Aspirant, garde de marine, puis lieutenant de vaisseau, il a, dans ces différents emplois, montré une bravoure et un désintéressement peu communs. En 1790, il refuse de servir la révolution. Le 10 août 1792, il est aux Tuileries, offrant son bras et sa vie à la royauté malheureuse. Ses efforts sont inutiles. Entraîné par la foule qui assiége le château, il va être égorgé. Un lambeau de chair humaine se rencontre sous sa main. C'était, à ce qu'a depuis raconté Charette, la cuisse mutilée d'un Suisse. Il s'en empare. A l'aide de cet effroyable passeport, il traverse la haie d'assassins qui l'entourent, puis le cœur saignant de tant d'affreux spectacles, il se réfugie chez un cocher de fiacre où, pendant huit jours, il reste caché dans un grenier à foin. Sous un déguisement, il rentre en Poitou; mais, quelques jours après son arrivée, l'administration départementale de la Loire-Inférieure, qui n'a pas voulu laisser passer sans arbitraire la chute du trône, sanctionne ainsi, le 20 août, la liberté que les sans-culottes ont conquise en faisant le siége des Tuileries. Elle décrète donc que :

« Les administrations de district et les commissaires du département auprès de chacune d'elles se concerteront à

Digitized by Google

l'effet de faire saisir et arrêter, par voie de police, toutes les personnes suspectes contre lesquelles il y aura précédemment eu des dénonciations; toutes celles dont l'incivisme est notoire; toutes celles encore dont l'arrestation paraîtra nécessaire à la tranquillité publique, laissant à la prudence des districts et des commissaires à prendre toutes les mesures que leur dicteront leur zèle et les circonstances. »

Cet arrêté, qui ouvrait un vaste champ à la tyrannie des clubs, fut immédiatement appliqué contre Charette: il est saisi, conduit au château de Nantes, et relâché bientôt après, sur la recommandation du lieutenant-général de Marcé, qui connaissait l'espèce d'intimité régnant entre le chevalier Charette et le général Dumouriez.

De retour à Fonteclause, Charette se livre à cette existence insouciante et voluptueuse qui a tant de charmes pour lui. Dans Charette, tel qu'il se révèle alors, il n'y a pas encore cette hardiesse d'idées, cette profondeur de vues, cette énergie que rien n'abat; mais déjà sur son front pensif, dans ses yeux brillants, on peut lire qu'il sera le maître, et que personne n'osera bientôt mettre sa volonté en opposition avec la sienne. Il n'a pas la pureté de mœurs de Lescure, la sainte réputation de Cathelineau; mais, pour exercer un commandement difficile, il possède au plus haut degré la force morale nécessaire et cette intrépidité à froid qui fait braver de gaîté de cœur tous les périls. Plus tard, nous le verrons, inaltérable dans les revers, impassible dans les succès, espérer toujours contre toute espérance, soutenir seul, après la dispersion de la

Digitized by Google

grande armée, le choc de toutes les troupes républicaines, et le soutenir tantôt en audacieux partisan, tantôt en général plein de ressources.

Il a dompté les cupides, les sanglants instincts de Souchu : Souchu est mort. Charette dissout le comité supérieur; mais tirant avantage des meurtres que ce comité a commis, le nouveau général laisse entrevoir aux paysans qu'ils n'ont ni grâce ni merci à attendre des républicains, et, pour relever leur courage, il les conduit sous les murs de Pornic, théâtre de leur dernière défaite. Le 29 mars, Pornic est en son pouvoir.

Après vingt rencontres aujourd'hui sans importance, mais dans lesquelles il eut constamment à lutter en même temps et contre les républicains, et contre la malveillance de ses officiers et de ses soldats, Charette arrive, à force de patiente énergie, à assouplir, dans sa division, ce caractère de révolte qui peut-être communiqua au sien l'opiniâtreté que plus tard il déploiera.

Il n'a encore sous sa précaire autorité que quelques paroisses du Bas-Poitou. Les autres obéissent à des chefs indépendants : Savin commande la division de Palluau; Guerry de Clausy, Desabayes et Guerry-Fortinière, celle de Challans et de Beauvoir; Pajot, l'un des hommes les plus intrépides de la Vendée, est à la tête des volontaires de Bouin; St-Philibert marche sous les ordres de Couëtus; Joly dirige la division que l'on appelle l'armée des Sables.

Un ancien soldat nommé Vrigneau, de la paroisse de Vieille-Vigne, a soulevé ses voisins et étendu sa puissance sur plusieurs communes, entre la route des Sables et celle de La Rochelle.

Digitized by Google

De Royrand, vieux chevalier de Saint-Louis, qui laissera dans les camps vendéens une belle réputation d'honneur, de vertus, de talents et de courage, a été, comme tous les nobles, entraîné par l'insurrection des paysans qui environnaient sa demeure à Saint-Fulgent; il les a conduits à la victoire, et déjà, sous son commandement, il réunit toutes les campagnes depuis Montaigu jusqu'à La Châtaigneraie. Un autre chevalier de Saint-Louis, de Lyrot, a formé une division qui opère sur la rive gauche de la Loire, et presque jusqu'aux portes de Nantes : Devieux, Désigny père et fils, de Flavigny, de la Chapelle et d'Andigné de Maineuf combattent avec lui. Prudhomme, un pauvre maître d'école de village, a soulevé les gars du Loroux : ce seront plus tard les grenadiers de Charette.

Un événement que de plus grandes calamités ont fait depuis complètement oublier, donna à toute cette partie du Bas-Poitou, qui n'était pas encore insurgée, la mesure de la tolérance politique que la révolution prétendait appliquer à ces contrées.

Gaudin-Laberillais, ancien lieutenant-colonel du régiment d'Armagnac, avait été choisi pour chef par plus de vingt mille paysans rassemblés au bourg de Saint-Etienne de Montluc, sous l'inspiration de Morin Prémion et de Richard Duplessis. Laberillais hésite d'abord, accepte ensuite; mais, avant d'arriver à des hostilités plus prononcées, son indécision essaie de parlementer. Le 15 mars, Labérillais propose aux autorités de la Loire-Inférieure une transaction; il se porte garant pour les vingt-et-une paroisses sous ses ordres; puis, dans un espace de temps limité, pour la Vendée entière. Il demande la liberté inté-

Digitized by Google

grale des cultes, le rétablissement dans les églises de tous les prêtres non assermentés que la majorité des habitants réclamerait, l'abolition de la milice, la juste répartition des impôts, et le respect le plus profond pour la liberté et les propriétés de chaque citoyen.

Au milieu des exaspérations de tous les partis, c'est toujours un rôle difficile que celui de médiateur. Laberillais en fit l'expérience. C'était le 14 mars qu'il avait rêvé de mettre un terme à cette guerre, dont sa raison, dégagée de toute prévention, entrevoyait les horreurs dans un prochain avenir. Afin, disent-elles, de réfléchir plus mûrement sur les sages propositions qu'il leur adresse, les autorités de la Loire-Inférieure demandent jusqu'au 20 mars. Cet ajournement était un prétexte pour gagner du temps et pour se mettre en mesure de repousser par la force la force qui allait les anéantir. Laberillais consent à ce délai; mais aussitôt l'ardent Richard-Duplessis crie à la trahison. Il accuse Laberillais. Morin Prémion suit cet exemple. Tous deux lui enlèvent les troupes qui viennent de le reconnaître pour chef, et ils tentent de les conduire sur Nantes. Le juste-milieu pris par Laberillais en avait déjà séduit une partie. L'intrépidité de Richard, les exhortations de Prémion n'eurent donc qu'un succès incomplet. Les paysans voulaient attendre ce que les autorités de Nantes décideraient.

Quand ces autorités surent que Laberillais ne pouvait stipuler que pour une fraction de révoltés, elles prirent une attitude patriotiquement arrogante, et à l'aide de quelques décharges d'artillerie, elles dissipèrent ce rassemblement. Laberillais, tout semble le prouver, avait

Digitized by Google

agi de bonne foi. Il se rend à Savenay pour se justifier aux yeux des républicains. On le charge de fers, on le traîne à Nantes. Il y fut jugé et acquitté. Pareille sentence que, dans son intérêt, la révolution aurait dû provoquer et maintenir, excite la colère des clubs. On a peur de cette colère. De nouveaux juges sont donnés à Laberillais. On les avait choisis de conscience facile. Cette fois là, Laberillais est condamné et mis à mort.

Cette exécution consommée dans l'intention de bien faire comprendre à la Vendée que les révolutionnaires, sans s'inquiéter de ses justes doléances, ne voulaient gouverner que par la terreur, produisit l'effet que les esprits modérés en attendaient. Elle exaspéra les masses qui sentirent que toute tentative de rapprochement était désormais impossible. Elle précipita dans le mouvement royaliste des cœurs honnêtes, mais jusqu'alors indécis, et qui n'auraient pas mieux demandé que d'accepter la révolution, si elle était venue à eux avec des idées d'ordre, de paix et de stabilité. Cette exécution fit plus. Elle porta la défiance dans l'âme des patriotes qui ne cherchaient pas à tout bouleverser. Laberillais avait été le premier à concevoir la pensée d'une transaction possible entre les deux principes en présence. Il fut le dernier, et, jusqu'à la fin de la guerre, on ne trouve plus que d'implacables ennemis. C'était sans doute le vœu de la Convention. Il ne fut malheureusement que trop exaucé.

Vers la même époque, Joly et Savin, qui plus tard deviendront deux des plus habiles lieutenants de Charette, échouaient devant les Sables-d'Olonne, que le général républicain Boulard défendit avec une rare bravoure. Mais

Digitized by Google

quoique battus par Boulard dans huit rencontres successives, Joly et Savin ne perdent point courage. Ils restent maîtres de la Mothe-Achard et de toute la contrée voisine des Sables. Boulard était royaliste. Officier sous Louis XVI, il avait conservé à la monarchie son respect et son amour. On l'accuse de trahison, parce que malgré tous ses efforts, il ne peut parvenir à neutraliser les entreprises des deux chefs audacieux qui lui sont opposés. L'injustice des partis tue ce brave général et délivre Savin et Joly de leur plus redoutable adversaire.

La révolution n'avait pas été heureuse dans ses premiers combats. Cependant aux moulins de Cheffois, le général Chalbos a remporté sur des paysans qui n'ont pas encore d'armes un léger succès; deux jours après, le 12 avril, il attaque encore de nouveaux rassemblements, et usant jusqu'à l'abus du pouvoir de mentir que la révolution accorde si largement à ses serviteurs, il signe un rapport où il est dit que ces deux rencontres sont des victoires décisives; puis dans une note particulière au ministre de la guerre, il ajoute ces paroles qui prouvent que déjà population contre population, la Vendée était la plus forte et la plus brave. Il écrit de sa main :

« Les gazettes annoncent six mille hommes à Fontenay, et nous n'en avons que trois cent quarante-sept; il y a à Saint-Hermand douze cents hommes et à la Châteignerai e quinze cents : voilà toutes nos forces dans cette partie. Nous n'avons presque point de troupe exercée, et il n'y a qu'elle (*je ne le dis qu'à vous*) qui se soit bien battu e· Les volontaires, qui ne savent pas charger leurs armes,

Digitized by Google

sont étonnés au premier coup de feu, et sans la sage précaution prise par Verteuil de placer de la gendarmerie derrière les bataillons de volontaires, il y aurait eu beaucoup de fuyards, et le succès eût été plus qu'incertain. Je le répète, sans troupe de ligne, cette guerre ne se terminera pas. »

D'un autre côté, de Lyrot était forcé dans son camp de Lallouère par les bleus sous le commandement de la Barolière. La Cathelinière échouait devant la ville de Paimbœuf, et Charette lui-même inaugurait par une série de défaites cette carrière d'incompréhensibles succès dans laquelle il va bientôt entrer. Obligé de lutter contre les républicains qui ne lui accordent point de trève, tourmenté dans son camp par les rivalités de certaines jalouses médiocrités, il est encore en butte aux sourdes trahisons de quelques amis et aux lâchetés peut-être calculées de ses soldats. Sa constance pourtant, tout en se désolant de ces tribulations, ne se laisse point abattre. Au milieu de tout ces sujets de désespoir, il conserve son sang-froid toujours imperturbable, se fait battre quand il ne peut triompher, revient sans cesse à l'attaque et astreint peu à peu ses soldats à la discipline. Il les punit dans leur amour-propre, lorsqu'en face de l'ennemi ils ont lâché pied; il les encourage par son exemple et par ses discours; puis enfin il les pousse à la rencontre du général Beysser que Canclaux, chargé, au nom de la république, du commandement en chef de l'armée des côtes, envoie contre lui.

Beysser envahit le pays de Retz. La garde nationale de Nantes marche avec lui. Elle menace le port Saint-Père.

Digitized by Google

Pajot, marchand colporteur comme Cathelineau, a été investi par Charette du soin de défendre ce poste. Les Nantais sont bien supérieurs en nombre. Le nombre n'intimide point Pajot. On lui propose de se rendre. Mèche allumée à la main, Pajot s'appuie sur un canon et jure de défendre le port Saint-Père jusqu'à la mort. Cette bravoure sans ostentation fait reculer les Nantais; mais Beysser arrive, et malgré la plus héroïque résistance, Pajot, grièvement blessé, se voit dans la nécessité d'abandonner la place.

Souchu et son comité agissaient au nom des royalistes qui les désavouaient. Beysser, lui, agit au nom de la république qui l'excite. Portant partout le feu, il pénètre à Saint-Cyr en Retz, à Bourgneuf et à Noirmoutiers. Charette marche à sa rencontre. En présence de l'ennemi, il est abandonné par ses troupes, qui, afin de fuir plus rapidement, jettent sur le terrain leurs armes et jusqu'à leurs chaussures. Avec une poignée d'hommes d'élite, le général tient ferme. Il est cependant forcé de reculer devant le nombre et la tactique. Cet échec dont l'opprobre ne revient pas en entier à ses soldats, car Charette connaît toutes les intrigues qui l'entourent, cet échec ne fait qu'enflammer son ardeur. Il attaque les bleus au poste des Moulins, près de Légé; il les bat, puis le jour même il va périr victime d'une sédition fomentée dans son armée par une femme, lorsqu'il se précipite, le sabre à la main, au milieu des plus mutins. Quelques-uns tombent sous ses coups. Cette témérité rétablit le calme.

On n'avait pu triompher de lui par la révolte, on chercha à l'humilier dans son orgueil. Le vénérable Royrand

Digitized by Google

fut l'officier sur lequel les ennemis secrets de Charette portèrent leurs regards pour le perdre. Charette sent que ses troupes ont besoin de repos. Il fait demander à Royrand un asile dans ses cantonnements de Montaigu. Prévenu contre Athanase par des intrigues dont il ne soupçonne pas la source, le vieux chevalier de Saint-Louis répond par un refus. « Mes amis, dit Charette aux cinq cents hommes dont il est accompagné, il y a douze cents bleus à Saint-Colombin. C'est là qu'il faut aller pour tirer vengeance des injustices dont je suis la victime. » A sept heures du matin, il y allait; à huit heures, il était maître de Saint-Colombin. A huit heures, des douze cents bleus, il ne restait plus que quelques blessés et soixante prisonniers, et Royrand s'empressait d'avouer ses torts qu'il répara noblement. On le vit témoigner au général l'estime que tant de persévérance faisait naître pour lui dans son esprit.

Les Vendéens du Bas-Poitou commençaient à s'habituer à la victoire, et le général du Petit-Bois, qui remplaçait provisoirement, à Nantes, Canclaux, envoyé dans le Morbihan par le conseil exécutif, écrivait en ces termes à la Convention, le 5 mai :

« Tout va mal. Nos volontaires ne veulent pas se battre, et quand ils consentent à se mettre en ligne, c'est pour se laisser vaincre d'une manière déshonorante. Vous faites bien de parler tout haut de l'enthousiasme national. Les enfants de Paris en ont seuls le germe ; mais dans ces provinces, les patriotes n'en auront que lorsqu'on les aura autorisés à brûler les châteaux et à confisquer les

Digitized by Google

terres à leur profit. Il faut leur offrir ce stimulant qui leur permettra de se dévouer à la patrie. »

Et comme si de pareils aveux n'étaient pas assez explicites, le général Dayat, le même jour, écrivait confidentiellement au comité exécutif :

« On réclame des troupes de tous côtés. La Rochelle n'en a pas. Chalbos a besoin de forces, surtout depuis l'évacuation de Bressuire. Le peu de troupes qui restent à Fontenay sont des citoyens peu faits aux armes. On demande des troupes pour la division des Sables et pour le département des Deux-Sèvres, et il n'y en a pas. Les volontaires veulent retourner dans leurs foyers; jugez de l'embarras où je me trouve. »

La révolution, épouvantée de cet élan royaliste sur lequel elle n'avait point compté, était dans l'impossibilité d'y résister par les armes. Elle résolut de le vaincre par la terreur. Des tribunaux criminels révolutionnaires furent créés. Il y en avait déjà un à Nantes depuis le 19 avril. Phelippes-Tronjolly, Vautrais, le Minihy et Brager le composaient. Ce n'était pas assez. Le 5 mai, on en forma deux autres à Savenay et à Paimbœuf. Les considérants qui servent de préambule à ces tribunaux exceptionnels créés par la liberté ont quelque chose de si terriblement instructif, que nous croyons devoir les reproduire.

« Sur ce qu'il nous a été représenté, disent les conventionnels en mission, que les maisons d'arrêt, quoique multipliées dans la ville de Nantes, regorgent de détenus qui

Digitized by Google

y sont entassés, que la santé de ces prisonniers souffre de leur nombre, et qu'il est impossible d'en admettre d'autres ; considérant que le tribunal criminel révolutionnaire, établi au chef-lieu, ne peut, malgré son activité, espérer de long-temps réussir à terminer toutes les affaires qui lui sont soumises, et se trouver à même, conformément à la loi du 7 avril dernier, de se porter dans les chefs-lieux de districts ;

» Considérant que la force armée qui agit contre les brigands fait tous les jours des prisonniers qu'il est instant de juger ;

» Considérant, d'ailleurs, que la sûreté de la ville de Nantes, et la disette extrême des subsistances qui s'y fait sentir, fait une loi de ne pas y enfermer un trop grand nombre de consommateurs et d'ennemis ;

» Par ces motifs, nous avons arrêté et arrêtons, qu'il sera provisoirement établi deux tribunaux criminels révolutionnaires, l'un à Savenay et l'autre à Paimbœuf. »

Tant de moyens d'action dirigés contre l'insurrection de la Vendée étaient encore insuffisants, même aux yeux des révolutionnaires, le comité central de la Loire-Inférieure rendit l'arrêté qu'on va lire :

« Le comité central, considérant qu'il est urgent de prendre des mesures pour assurer la conservation des amis de la république et punir les attentats qu'on pourrait commettre contre leur sûreté et leur tranquillité, arrête :

» A l'avenir, quand un assassinat aura été commis, les

Digitized by Google

habitants du lieu du délit, dans l'arrondissement d'un quart de lieue, seront civilement responsables du fait, s'ils ne dénoncent sur-le-champ et ne livrent les auteurs du crime à la vengeance des lois. En conséquence, ils seront tenus de payer à la famille du mort, une indemnité de douze cents livres et une amende de quatre cents livres à la république, et lesdites sommes seront, s'il est besoin, levées militairement.

» S'il n'y a point de maisons dans l'arrondissement d'un quart de lieue de l'endroit où le délit aura été commis, la commune entière sera tenue de payer ladite somme de seize cents livres. »

Un mois auparavant, les représentants du peuple, Guermeur et Milhaud, avaient prescrit dans tout l'Ouest l'arrestation des pères, mères, frères, sœurs et enfants d'émigrés ou d'insurgés, et le 5 avril, ils déclaraient la guerre aux sacristains et aux sonneurs de cloches des églises, sous prétexte que la république « pouvait tirer de grandes lumières des déclarations que seraient amenés à faire les servants des églises ou chapelles des paroisses dans lesquelles des attroupements s'étaient formés au son du tocsin ».

De pareilles mesures ne pouvaient que grossir les rangs de l'insurrection, car la terreur ne comprime jamais un élan aussi universel. Elles apprenaient aux paysans ce qu'ils avaient à espérer ou à craindre de la révolution. Les paysans n'en demandèrent pas davantage. Ils étaient vainqueurs dans la haute et dans la basse Vendée. Ils laissèrent les comités, les districts et les représentants pren-

Digitized by Google

dre des arrêtés qu'un despote aurait rougi de contre-signer, puis ils continuèrent leur marche triomphale à travers le Bocage.

C'était le 6 mai 1793 que Charette avait contraint ses adversaires au silence. La veille même de ce jour, la grande armée, pure de tous les excès et de toutes les rivalités dont le tableau vient d'être déroulé, mettait le siége devant Thouars.

Dans les anciennes guerres dont l'Anjou et le Poitou furent souvent le théâtre, cette ville, par sa position militaire, joua un rôle important. Elle est bâtie sur une colline, et la petite rivière du Thouet, guéable sur un seul point, décrit autour de son étroite enceinte une ligne qui, mieux que toutes les fortifications, protége la ville au midi et au couchant. Le 3 mai, le général Quétineau, après avoir évacué Bressuire, s'y était retiré, espérant bien que les Vendéens ne viendraient pas le poursuivre jusque-là. Il avait concentré dans les murs de Thouars toutes les troupes battues en détail par les royalistes; mais ces troupes auxquelles se sont joints les bataillons du Var, de la Nièvre, de la Vendée et de la Vienne, ont pour compagnons d'armes une partie des Marseillais.

Comme les vainqueurs de la Bastille, ces Marseillais, usurpateurs du nom d'une cité qui ne les a jamais voulu reconnaître pour ses enfants, sont âpres au pillage et insubordonnés; de leur propre autorité, qu'ils disent être celle du peuple, ils ont déjà tant créé, tant destitué de généraux, que pour eux l'obéissance n'est plus comptée au nombre des vertus du soldat. Prétoriens en carmagnole, ils exercent sur leurs chefs un empire que les clubs s'achar-

Digitized by Google

nent à maintenir, car ce sont de ces hommes toujours prêts au massacre ou à la révolte que les clubs ont besoin. Quétineau était un vieux soldat, républicain modéré, et patriote honnête; ils l'avaient donc mis à leur ban. Par son indiscipline, ce ramas de bandits recueillis dans les bagnes ou dans les bouges, cherchait à compromettre le général que l'armée royale allait attaquer. Quétineau connaissait ces dispositions hostiles. Cependant à la nouvelle que les blancs s'avancent sur Thouars, il prend toutes ses mesures. Le 5 mai, le siége commence. Thouars est cerné, est assailli par quatre côtés à la fois.

Donnissan et Marigny, au port Saint-Jean, Cathelineau, d'Elbée et Stofflet, au port du Bec-du-Château, forment la réserve. Lescure et La Rochejaquelein, au village de Vrine, Bonchamp, au Gué-aux-Riches, commencent l'attaque. Pendant près de six heures, l'artillerie des deux camps fait de profonds ravages; mais déjà la poudre manque aux Vendéens. Henri s'en aperçoit; il court en demander et n'en trouve plus. Il a laissé le commandement à Lescure. Celui-ci, qui pour la première fois paraissait au combat, comprend par un mouvement des assiégés que leur courage chancelle; il saisit un fusil, descend le coteau sur lequel il est posté, puis, au milieu de la mitraille et des balles, il arrive au pont. Son exemple n'est pas suivi; il revient sur ses pas, il prie, il encourage les paysans. Pour les entraîner à braver les dangers que seul il affronte, il se place encore au milieu du pont. Ses habits sont criblés de balles; mais les paysans ne s'ébranlent point. Il retourne une troisième fois auprès d'eux; il est enfin suivi, mais c'est par La Rochejaquelein, par Forêt

Digitized by Google

et par un soldat. Tous quatre se jettent dans les retranchements. Témoins de ce courage, les paysans se décident à l'imiter. L'armée entière s'ébranle.

Bonchamp, avec sa cavalerie, traverse le gué aux Riches à la nage. Donnissan et Marigny forcent le pont neuf à coups de canon. Cathelineau, d'Elbée et Stofflet avancent vers la porte de Saumur. Après le passage du gué aux Riches, Bonchamp se trouve en face des volontaires de la Vienne. Les lâches ont fui même avant le combat; mais le plus grand nombre de ces volontaires est sur le terrain. Pris en flanc, ils se battent, sans espérance de secours, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus un seul. La cavalerie de Bonchamp les écrase tous. Quétineau, à cette vue, pousse sa réserve contre les royalistes. Il déploie son armée entre Vrine et Thouars, mais pressé par l'ennemi, il rentre bientôt dans la ville.

« A l'assaut ! » s'écrie La Rochejaquelein; « à l'assaut ! » répète toute l'armée, s'élançant vers le mur d'enceinte. Les bleus se croient en sûreté derrière cette muraille qu'ils ont garnie de troupes. Bravant la mousqueterie, les blancs se disposent à abattre le mur à coups de piques. Ce moyen ne paraît pas encore assez expéditif à M. Henri. A défaut d'échelles, il monte sur les épaules de Texier, de la paroisse de Courlay, l'un de ces hommes dont une bravoure surhumaine devrait immortaliser le souvenir. Il écarte les bleus à coups de fusil, il se cramponne à tout ce qui peut lui offrir un point d'appui, ses mains arrachent les pierres, et échappant à toutes les morts, il ouvre ainsi la brèche. Le général Quétineau s'aperçoit alors qu'il est impossible de prolonger la résistance.

Digitized by Google

D'un côté, Lescure pénétrait dans la ville avec ses paysans; de l'autre, Bonchamp la serrait de fort près; les bleus comprirent qu'il fallait se rendre. Après avoir arboré le drapeau blanc, ils capitulèrent devant d'Elbée et Cathelineau, qui se présentaient sur un autre point. Ce fut avec Redon-Puy-Jourdain, juge de paix de la ville, que l'on traita d'abord.

Pour la Vendée militaire, c'était un moment solennel, une heure de réaction ou de pardon qui allait sonner. Les habitants de Thouars avaient pris leur part du massacre des moulins de Cornet au 24 août 1792. Le vainqueur avait des vengeances à exercer; les vaincus en avaient à redouter. A peine entrés dans cette ville, prise d'assaut, les Vendéens se précipitent dans les églises, ils agitent les cloches en volées triomphales; puis, au pied de l'autel, ils déposent tout sentiment de haine, toute idée de vengeance. L'ordre le plus parfait règna au milieu de cette confusion. Seulement les royalistes, et ce fut toujours leur plus grand plaisir, firent un feu de joie des archives nationales. Les prisonniers, au nombre de plus de cinq mille, furent mis en liberté. La Vendée ouvrit ses rangs à ceux qui désirèrent faire cause commune avec elle, et pour tout droit de guerre, elle se contenta de demander des vivres aux patriotes que leurs opinions exaltées signalaient à ses colères.

A Thouars, en dehors des recrues que fit la grande armée, il se présenta beaucoup de jeunes gens qui depuis furent d'excellents officiers. Daniaud-Dupérat, fils d'un avocat de Cognac, Piet, de Beaurepaire, de Laville-Baugé qui avaient été forcés de s'enrôler dans la garde nationale, le vieil Herbault, de Langerie et de Mondyon, deux

Digitized by Google

enfants qui combattront comme des hommes, accoururent prendre du service parmi les Vendéens. De la Marsonnière, Renou et de Beauvolliers suivirent cet exemple. Mais l'événement qui, dans l'histoire de ces guerres, rend plus remarquable la prise de Thouars, fut l'arrivée au camp de l'évêque d'Agra.

L'abbé Guyot de Folleville était fils d'un commissaire de marine à Saint-Malo. Avant la révolution, il exerçait les fonctions sacerdotales à Dol. Il prêta d'abord serment à la constitution, se rétracta ensuite et se réfugia à Poitiers, chez quelques religieuses qui le cachèrent comme un martyr. Cet ecclésiastique qui, dans le cours de sa carrière, n'a jamais fait preuve d'élévation dans l'esprit, n'eut pas, à l'aide de quelques pieux mensonges, beaucoup de peine à persuader aux fidèles dont il dirigeait la conscience, qu'il avait été nommé évêque d'Agra *in partibus infidelium*. Il alla plus loin; il affirma que la Cour de Rome, pendant la vacance des siéges épiscopaux de l'église gallicane, lui avait donné pleins pouvoirs pour gouverner les diocèses. Il raconta les cérémonies de son sacre à Saint-Germain-en-Laye; et les religieuses, toujours habituées à voir dans un prêtre un homme de vérité, crurent celui-là sur parole. Il était pour elles monseigneur l'évêque d'Agra, dont, dans leurs correspondances avec l'abbé Brin, curé de Saint-Laurent, elles parlaient avec une mystique effusion.

Aux yeux de la garde nationale et du district, il ne fut que le citoyen Guyot. Requis pour aller, avec le bataillon de la Vienne, porter secours aux frères et amis de Thouars, l'abbé de Folleville disparut pendant la bataille;

Digitized by Google

mais lorsque l'armée royale fut entrée dans la ville, il se présenta aux généraux et leur fit part de sa position. La fraude fut-elle soupçonnée et voulut-on, par la bénédiction d'un évêque, agir plus sûrement sur la crédulité des paysans? Ou, ce qui est plus dans les habitudes de loyauté des chefs, ajouta-t-on une foi entière aux récits du prétendu évêque? C'est ce qu'il est impossible aujourd'hui d'apprécier. Toujours est-il que, reconnu par Villeneuve, dont il avait été le camarade de collége, et patroné par l'abbé Brin, il fut reçu avec de profondes démonstrations de respect, qu'il officia pontificalement au grand contentement des bons Vendéens, et qu'on lui rendit tous les honneurs dus à sa dignité. L'abbé de Folleville s'était donné un rôle important; jusqu'à sa mort, il se montra incapable de le remplir.

Par la défaite de Quétineau et l'anéantissement de sa division, la ligne des républicains venait d'être brisée. Aussi le 10 mai, le général Ligonnier, retranché à Doué avec trois mille cinq cents hommes, avait-il des plaintes amères à faire à la Convention. Dans les correspondances et dans les rapports destinés à la publicité, tout marche au gré des vœux révolutionnaires; l'armée vendéenne subit chaque jour un échec; mais dans l'intimité des dépêches, là où la vérité seule se fait jour, il n'en est plus ainsi. Pour bien comprendre la révolution et la Vendée, c'est à ce point de vue qu'il faut se placer. Ligonnier écrit donc :

« Depuis la prise de Thouars, je conserve, malgré la faiblesse de ma division, la position de Doué, qui couvre

Digitized by Google

Saumur. Les premières troupes que vous avez envoyées sont arrivées hier soir. Le détachement de Rosenthal, formant, en cavalerie et infanterie, deux cents et quelques hommes, a débuté par une insurrection et par déserter le même jour, en totalité, le poste de Montreuil, se repliant à toute bride sur Saumur, où il a jeté l'alarme en annonçant l'arrivée de l'ennemi. Heureusement trente dragons ont gardé ce poste et ont poussé des patrouilles en avant. Cette fuite a laissé ma gauche en péril pendant vingt-quatre heures; enfin, j'ai placé hier soir à Montreuil la trente-cinquième division de gendarmerie.

» La composition et l'esprit de la légion Rosenthal ne me permettent pas d'en attendre un service utile; j'ai été sur le point de la faire désarmer; j'attendrai vos ordres.

» J'exerce, malgré moi, le commandement par intérim de l'armée; j'aime mieux obéir que commander : je suis ici sans coopérateurs instruits. Si Quétineau, d'ailleurs très brave, eût été secondé, il n'aurait pas succombé à Thouars. Les rapports s'accordent sur la direction de l'ennemi, fort de vingt-cinq à trente mille hommes, vers Parthenay et Niort. »

Les royalistes, après avoir hésité pendant deux jours, prennent la résolution de marcher sur Fontenay, capitale du Bas-Poitou. Le républicain Chalbos, un vieux soldat devenu tout-à-coup général, arrive à la Châtaigneraie avec trois mille hommes. Le combat s'engage. Donnissan et Marigny, par une savante manœuvre, décident du sort de la journée : elle fut glorieuse pour eux; mais quelques Vendéens, après le combat, se livrèrent dans cette ville

Digitized by Google

à des actes d'insubordination et se permirent le pillage chez des personnes qu'on leur avait signalées comme coupables d'attachement aux principes républicains. Puis, de là et malgré la désertion momentanée de plusieurs corps, Lescure, Cathelineau et La Rochejaquelein s'avancent vers Fontenay. Le général Chalbos leur est encore opposé.

Le 16 mai, l'aile gauche, commandée par M. Henri et Lescure, pénètre dans les faubourgs; mais le centre de l'armée n'est pas aussi heureux: Chalbos, Nouvion et Sandoz ont pris l'ennemi en flanc; ils l'ont vu chanceler sous une attaque à laquelle il ne s'attendait pas; ils profitent de cet avantage et jettent le désordre dans ses rangs. D'Elbée est blessé; La Marsonnière est fait prisonnier avec deux cents hommes: le salut de l'armée va être compromis. La Rochejaquelein et Lescure protègent la retraite. Le lendemain, les paysans se sont tous disséminés dans le Bocage. Il n'y a plus d'artillerie, plus de munitions, plus de bagages: tout est tombé au pouvoir des bleus. Marie-Jeanne elle-même, le canon de leur superstitieuse prédilection, a disparu dans la déroute.

Avec son sang-froid habituel et son coup d'œil si assuré, Cathelineau a saisi les véritables causes de la défaite du 16 mai. Il laisse deux ou trois jours de repos aux paysans; puis, s'enfonçant dans le Bocage à la recherche des volontaires, il montre dans toutes les paroisses son front toujours serein et son inaltérable confiance. « Un semblable événement devait frapper les armes de la Vendée, dit-il aux capitaines des paroisses et à leurs gars; il est venu en punition des excès commis par quelques-uns à La Châtaigneraie; mais il faut réparer cet échec et reconqué-

Digitized by Google

rir Marie-Jeanne. J'ai tracé un plan que l'on va suivre. Refuserez-vous de marcher avec moi? »

A ces paroles d'un chef déjà vénéré, la Vendée se met en mouvement. Bonchamp accourt de l'Anjou, afin de prendre part à la nouvelle expédition. Cathelineau, sous sa parole inspirée, a réuni trente-cinq mille hommes à Châtillon-sur-Sèvre. Les prêtres les exhortent au combat, et l'évêque d'Agra, revêtu de ses habits pontificaux, fait, au bruit de toutes les cloches, son entrée dans cette ville, distribuant partout ses bénédictions, partout recueillant de respectueux hommages et des promesses de victoire. L'armée royale a pris position dans la plaine de Baguenard. Des chants religieux, des prières d'expiation ont signalé son passage depuis Châtillon jusqu'à une lieue de Fontenay. Ici, c'est le *Vexilla regis prodeunt* qui s'échappe de leurs lèvres repentantes; là, ce sont les litanies de la Vierge qu'ils modulent pour s'exciter à la confiance.

Le 24 mai, huit jours après leur défaite, les voilà tous campés au même lieu et attendant le même ennemi. Les généraux républicains, dont le zèle est encore stimulé par la présence de sept représentants du peuple accourus pour assister à la défaite des Vendéens, dont Chalbos a bercé leur patriotisme, ont pris toutes les mesures militaires; leur armée s'est renforcée de plus de dix mille hommes, et ils la rangent en bataille dans la plaine de Pissotte. Les Blancs prient avec ferveur; mais ils n'ont pas de munitions pour commencer une attaque sérieuse. « Allons, les gars! s'écrie M. Henri, il n'y a pas de poudre dans vos poches; les bleus en ont. » Les soldats de Les-

Digitized by Google

cure, placés à l'aile gauche, hésitent à le suivre quand le signal de l'attaque a été donné. Il s'avance seul à trente pas en avant; il s'arrête, agite son chapeau dans les airs et s'écrie : Vive le roi! Une batterie républicaine répond à ce nouveau mode de commandement; elle fait feu. Lescure n'est pas blessé : « Vous le voyez bien, mes amis, dit-il en se tournant vers ses paysans, les bleus ne savent pas tirer ».

Ces paroles électrisent les royalistes; ils prennent leur course. Une croix de mission se trouve sur leur chemin; tous se jettent à genoux, ne s'inquiétant ni de la mitraille qui tombe autour d'eux, ni des ordres de leurs officiers. Un des chefs veut les forcer à se relever : « Laissez-les prier Dieu, dit Lescure, qui priait lui-même; ils ne s'en battront que mieux. » Le saint du Poitou avait raison.

L'artillerie royale n'a presque pas de cartouches. Elle en demande d'autres à son général. « En voilà! » s'écrie Marigny en montrant les batteries républicaines. Dix minutes après, il en avait à lui donner. Marigny avec son artillerie, Lescure à l'aile gauche, Bonchamp à la droite, Cathelineau et d'Elbée au centre, La Rochejaquelein et Dommaigné à la tête de la cavalerie, s'ébranlent au même instant, et, malgré la belle résistance des chasseurs de la Gironde, des volontaires de Montpellier et de Toulouse, que la voix des sept conventionnels semble rendre invincibles, les blancs sont maîtres du terrain. Chalbos oppose une légion de gendarmes d'élite à la cavalerie de La Rochejaquelein qui a déjà fait plier celle des bleus. Les gendarmes sont repoussés, et en fuyant, ils écrasent l'infanterie sous

Digitized by Google

les pieds des chevaux. Le plus grand désordre règne dans une partie de l'armée républicaine.

Pour le compléter, M. Henri se porte rapidement vers l'aile gauche de Chalbos, que soutenait l'énergie des représentants du peuple. L'aile gauche est enfoncée. Bonchamp le premier pénètre dans les murs de Fontenay. Il est suivi de Lescure et de Forêt. Ils avancent dans cette ville sur laquelle gronde encore le canon royaliste. Elle est pleine de soldats qui abandonnent leurs armes, qui fuient en désordre ou tombent aux genoux des trois officiers en demandant grâce. « Bas les armes et vive le Roi ! on ne vous fera pas de mal » répondaient Bonchamp, Forêt et Lescure.

Un patriote, se disant père de sept enfants, se précipite entre les jambes du cheval de Bonchamp. La liberté et la vie lui sont accordées. Cet homme s'éloigne. A peine a-t-il fait quelques pas, qu'il se retourne et tire un coup de fusil presqu'à bout portant à son libérateur. Bonchamp est dangereusement blessé; il tombe de cheval, mais en tombant, il recommande à Lescure de courir à la prison, afin de préserver ceux qui y sont renfermés. Les Vendéens avaient suivi les traces de leurs chefs. Ils cernent la rue pour ne pas laisser à l'assassin la faculté de s'échapper; ils massacrent tous les républicains qu'ils y rencontrent. Lescure a cependant assez d'influence sur eux pour calmer bientôt une aussi juste fureur. Les royalistes sont vainqueurs sur tous les points.

Malgré les efforts du conventionnel Garnier (de Saintes) combattant à pied comme un soldat, la déroute est complète, et l'armée de Chalbos dispersée, laisse dans la

Digitized by Google

plaine ou sur les hauteurs de la Tuée quarante canons et une immense quantité de fusils; les généraux Dalliac, Nouvion, Beaufranchet, Beffroy et les frères Faucher, les jumeaux de la Réole, prennent la fuite; mais Marie-Jeanne, entraînée par les bleus, n'est pas au pouvoir des vainqueurs et Cathelineau a promis de la leur rendre. Pour dégager la parole de leur chef, Forêt, Loyseau et deux autres paysans, Rochard et Delaunay, aussi braves que ces deux intrépides volontaires, s'élancent à sa poursuite. Les républicains la conduisaient à Niort, car ils redoutaient eux-mêmes sa puissance sur les esprits. Aussi 25,000 francs étaient-ils offerts à ceux qui parviendraient à la sauver.

Forêt et Loyseau rencontrent le miraculeux canon près du village de Grange. Forêt a le cheval, l'équipement et le sabre d'un gendarme qu'il a tué la veille. Une lutte à mort s'engage entre les républicains qui enlèvent la coulevrine et les royalistes qui veulent l'arracher de leurs mains. Deux gendarmes tombent sous les coups de Forêt. Mais les autres combattent encore. Pierre Rochard, du village de Point, se jette sur Marie-Jeanne, lui fait un rempart de son corps, et quoique blessé à la tête et au bras, il ne veut plus se séparer du trésor sur lequel son sang coule; mais à la suite de Loyseau et de Forêt, d'autres fidèles du canon vénéré sont accourus. C'est Picherit, c'est Jacques Godillon et quelques autres. Vainqueurs par un dernier effort, ils voient fuir les soldats; puis après s'être prosternés dans la poussière, ils serrent dans leurs bras leur précieuse conquête. Ils la couvrent de feuillages, ils dételent les chevaux qui la traînent, ils s'attachent au

Digitized by Google

caisson et la ramènent à Fontenay. On la charge de rubans, on la couvre de fleurs. C'est le plus beau trophée de leur victoire, et toujours attelée à son caisson, ils lui font parcourir toute la ville au milieu des acclamations de l'armée qui se précipite à genoux sur le passage de Marie-Jeanne.

Lescure a ordonné d'ouvrir les portes de la prison, Joffrion de Beauvais, ancien officier des canonniers gardes-côtes, y languissait depuis long-temps. A peine libre, il se fait soldat Il part pour Bazoges en Pareds, où habitait sa famille. Il en soulève la population. Les villages voisins répondent à son appel. Quelques jours après, Joffrion rejoignait la division de Sapinaud de la la Verrie, que les de Béjarri, de Verteuil et de Grellier avaient déjà renforcée. Les deux cents soldats qui avaient été pris avec La Marsonnière à la première bataille de Fontenay, et qui, depuis la veille, jugés et condamnés à mort, allaient être exécutés, sont aussi mis en liberté; mais, à Fontenay, il se trouvait un autre paysan prisonnier. Son histoire, mieux que toutes les réflexions, donnera une idée de la charité vendéenne et de la manière dont se vengeaient les soldats de Cathelineau.

Pierre Bibard, du village de la Tessouale, était resté sur le champ de bataille du 16 mai, après avoir vu périr quatre-vingts de ses compagnons. Il avait reçu vingt-deux coups de sabre ou de baïonnette. Les bleus le rencontrèrent, puis en le traînant à Fontenay, ils le flagellèrent avec le chapelet qu'on avait trouvé sur lui. On le jetta nu et sanglant sur des planches d'hôpital, et pendant neuf jours, on ne songea à panser ses vingt-deux blessures que trois fois. Le

Digitized by Google

factionnaire qui veillait sur le prisonnier le frappait à grands coups de plat de sabre, le forcait à baiser cette arme comme une relique et lui répètait souvent que, l'heure de sa mort arrivée, ce serait avec ce sabre là qu'il le couperait en morceaux.

Pendant la bataille du 25, Bibard, qui espère en Dieu et dans le courage de ses frères, s'élance sur le factionnaire, s'empare de son fusil toujours chargé, et lui ordonne de déposer ses cartouches sur la planche où il a tant souffert. D'autres soldats surviennent. Bibard les tient en respect, et lorsque les siens sont maîtres de Fontenay, il se présente aux généraux avec les armes qu'il a conquises. La Rochejaquelein, d'Elbée et Stofflet l'embrassent en récompense de sa bravoure à l'affaire du 16 mai. Ce n'est pas assez pour Bibard que cette récompense ; il lui en faut une autre. Il demande grâce pour les bleus malades à l'hôpital, grâce surtout pour le soldat qui, pendant neuf jours, a été son bourreau, et il l'obtient sans avoir même fait allusion aux souffrances qu'il a endurées.

Une indiscrétion révèla cette générosité. A l'instant même, M. Henri se jette au cou de Bibard et s'écrie : « Pour un verre de mon sang, je ne voudrais pas que tu ne te fusses point montré aussi généreux. Ces misérables qui nous accusent des massacres commis par eux seront bien forcés aujourd'hui de reconnaître qu'il y a plus d'humanité dans notre âme que dans la leur. »

Cet acte de mansuétude que le paysan Bibard accomplissait avec une si sublime naïveté n'eut pas besoin d'être connu de l'armée royale pour l'exciter à être humaine.

Digitized by Google

Les prisonniers étaient au nombre de plus de trois mille. Une femme, madame de Saint-Laurent, dont la maison était devenue le quartier-général des chefs, sollicite leur grâce. Cette grâce lui est accordée. Plus tard, pour la punir sans doute de sa pitié, les républicains l'emprisonnèrent. On eut dit qu'alors la vertu n'était qu'un titre de proscription. Les bleus que madame de Saint-Laurent avait délivrés étaient renfermés dans la cour d'un couvent de religieuses, devenu la maison du département. Les blancs ne leur firent aucun mal; seulement pour les empêcher de retourner, après leur mise en liberté, sous le drapeau tricolore, ils prirent la précaution de leur couper les cheveux jusqu'à la racine. C'était à Donnissan que l'on devait cette idée. On espérait que ces prisonniers tondus qui, pour toute rançon ne laissaient que leurs cheveux dans une guerre civile aussi affreuse, porteraient par toute la France les preuves les moins équivoques des victoires et de la modération des brigands.

Cette espérance ne se réalisa malheureusement point. Les passions étaient trop ardentes. Il y avait déjà beaucoup trop d'intérêts nouveaux engagés dans la lutte. La clémence des Vendéens, qui honore pourtant leur caractère, ne servit point au triomphe de leur cause. Bien au contraire, cette clémence les fit accuser d'hypocrisie, et c'est au conventionnel Lequinio que nous empruntons cette allégation au moins étrange :

« A Fontenay-le-Peuple, dit-il dans un rapport à la Convention, beaucoup de patriotes m'ont assuré que, lors de la prise de cette ville, les chefs des rebelles recom-

Digitized by Google

mandaient partout le bon ordre, et employaient le simulacre hypocrite de la sagesse et de la bonté, pour se faire des partisans; et sans doute qu'aucun être pensant ne contestera l'efficacité d'une pareille méthode, quelles que fussent alors la profonde scélératesse de sa combinaison et la perfidie de son but. »

Malgré leur déception, les royalistes conservèrent longtemps encore l'usage de tondre leurs prisonniers, mais ils n'oublièrent jamais l'habitude que, dès le principe, ils avaient prise de brûler les papiers des districts et de faire à leur longue chevelure d'innombrables papillotes avec les assignats de la nation.

Stofflet a été nommé commandant-général de Fontenay : mais l'armée a senti le besoin de régulariser ses opérations et d'établir en son sein une espèce de gouvernement civil, pour veiller à ses besoins dont jusqu'alors personne n'avait eu le temps de s'occuper. On créa un conseil supérieur d'administration qui devait siéger à Châtillon-sur-Sèvre, alors le centre de la Vendée militaire. Ce conseil dont le faux évêque d'Agra fut nommé président, se composa de MM. Desessarts père, Carrière, avocat, de Larochefoucault, Lemaignan, Bourasseau, Michelin, homme de loi, et Bodi, avocat. M. de Beauvoliers aîné, attaché à ce conseil, fut nommé trésorier-général de l'armée. Plus tard, on admit dans son sein, MM. Gendron, homme de loi, de Larobrie, Thomas de Saint-Marc, avocat, Duplessis, avocat, Paillou, homme de loi, Coudraye, homme de loi, Barré, de Lyrot, Boutillier des Hommelles, et Lenoir de Pas-de-Loup, avocat. L'abbé

Digitized by Google

Bernier et M. Brin, curé de Saint-Laurent-sur-Sèvre en furent élus membres dès le principe. Le bénédictin Pierre Jagault y exerça les fonctions de secrétaire-général. Ces trois prêtres qui ont eu tant d'influence sur la Vendée et dont le caractère, les mœurs et les passions offrent un si parfait contraste, avaient déjà rendu de grands services à la cause royale. Bernier surtout était, après Cathelineau, La Rochejaquelein et Bonchamp, l'un des hommes les plus influents de l'armée.

Fils d'un paysan de Daon en Anjou, Alexandre-Jean-Baptiste Bernier était né le 31 décembre 1764. Il avait donc vingt-neuf ans quand la guerre éclata; mais sa réputation ecclésiastique était déjà établie même avant l'insurrection, car elle le trouva curé de Saint-Laud d'Angers. L'abbé Bernier refusa le serment à la constitution civile du clergé; puis après avoir été dénoncé dans les clubs, poursuivi avec acharnement par les haines locales, il se présenta dans les camps à peine formés de la grande armée.

Si le curé de Saint-Laud n'eût pas été l'apôtre de l'insurrection, à coup sûr il s'en serait révélé l'un des chefs les plus entreprenants : il était du même âge que tous les officiers improvisés, dont les seuls honneurs consistaient à s'exposer un peu plus que les autres. Avec une ardeur et un courage au-dessus de tout éloge, il s'associa aux gloires et aux désastres de la Vendée. Il était à tous et partout : à tous distribuant des paroles de vie, de consolation et d'espoir, partout répandant cet enthousiasme dont son cœur était plein. Dans ces premiers jours de l'insurrection, quand chaque homme courait aux armes, sans ar-

Digitized by Google

rière-pensée, sans ambition, le rôle de l'abbé Bernier fut sublime. Toujours éloquent, toujours nouveau, toujours rempli d'une entraînante onction sur le champ de bataille, il fut dans les conseils l'homme de la prudence et de la sagesse, ne laissant rien au hasard, pas même à la bravoure, prévoyant tout, calculant tout, liant la combinaison d'aujourd'hui à la combinaison qui demain pouvait devenir nécessaire. Ce fut le Pierre l'ermite de cette croisade.

Afin de lui faire jouer ce rôle en face des populations exaltées, la révolution l'arma de tout ce qu'un orateur peut désirer. Elle lui offrit tout ce que l'ambition de l'homme et du prêtre ne devait attendre que des plus violentes commotions. Pour soulever les peuples, l'abbé Bernier n'eut qu'à parler. Sa voix fut une puissance. Ne faisait-elle pas vibrer au cœur des chrétiens et des royalistes les mots magiques qui enfantent les miracles et éternisent les dévouements?

Sa réputation était déjà bien grande, lorsqu'il fut choisi pour faire partie du conseil. Ses talents lui donnèrent bientôt une juste prépondérance. Avec moins de supériorité et une ambition beaucoup plus chrétienne que celle dont l'abbé Bernier donnera plus tard des preuves, le bénédictin Pierre Jagault exerçait sur les chefs une active influence. Il était né à Thouars, en 1765. Son père, notaire de cette ville, avait neuf enfants. Pierre Jagault entra de bonne heure dans l'ordre des Bénédictins, à Marmoutiers. La révolution le surprit professeur de théologie au couvent de Saint-Nicolas d'Angers. Après avoir refusé le serment à la constitution civile du clergé, il se

Digitized by Google

etira chez sa mère, car les persécutions et de longs mois de captivité avaient déjà tué son père. C'est de là qu'il se réunit à l'armée royale où son zèle et sa prudence le firent promptement distinguer. Il en était de même de M. Brin, dont le zèle et les vertus ne se démentirent jamais, et qui, par une charité toute apostolique, rendit souvent à l'armée le caractère d'humanité que pouvaient lui faire perdre les excès de ses ennemis. Au conseil supérieur, l'abbé Bernier exerça sans conteste un empire absolu. Son premier acte fut de publier une proclamation qu'il rédigea avec le chevalier Desessarts et que signèrent les principaux chefs alors présents à Fontenay.

ADRESSE AUX FRANÇAIS, DE LA PART DE TOUS LES CHEFS DES ARMÉES CATHOLIQUES ET ROYALES, AU NOM DE SA MAJESTÉ TRÈS-CHRÉTIENNE LOUIS XVII, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE.

« Le ciel se déclare pour la plus sainte et la plus juste des causes. Le signe sacré de la croix de Jésus-Christ et l'étendard royal l'emportent de toutes parts sur les drapeaux sanglants de l'anarchie. Maîtres des cœurs et des opinions, plus encore que des villes et des hameaux qui nous donnent les doux noms de pères et de libérateurs, c'est maintenant que nous croyons devoir proclamer hautement nos projets et le but de nos communs efforts. Nous connaissons le vœu de la France, il est le nôtre : c'est de recouvrer et de conserver à jamais notre sainte religion catholique, apostolique et romaine, c'est d'avoir un roi qui nous serve de père au-dedans et de protecteur

Digitized by Google

au-dehors, et c'est nous qu'on appelle des brigands sanguinaires! Nous qui, fidèles à nos principes de religion et d'humanité, avons toujours aimé à rendre le bien pour le mal, à épargner le sang de ceux qui versaient à grands flots celui de nos frères, de nos parents et de nos amis! Que la conduite de ceux qui se disent patriotes soit mise en parallèle avec la nôtre : ils égorgeaient nos prisonniers au nom de la loi, et nous avons sauvé les leurs au nom de la religion et de l'humanité.

» A Bressuire, ils ont coupé par lambeaux des hommes qu'ils avaient pris sans armes pour la plupart, tandis que nous traitions comme des frères ceux que nous avions pris les armes à la main; tandis qu'eux-mêmes pillaient ou incendiaient nos maisons, nous faisions respecter, de tout notre pouvoir, leurs personnes et leurs biens; et si, malgré tous nos efforts, quelques dégâts ont été commis dans les villes que nous avons conquises pour notre bon Roi sa majesté très-chrétienne Louis XVII, nous en avons pleuré amèrement; nous avons puni avec la plus éclatante sévérité les désordres que nous n'avions pu prévenir. C'est un engagement formel que nous avons contracté en prenant les armes, et que nous remplirons au péril de notre vie; ainsi la France va être désabusée sur les mensonges aussi imprudents que perfides et absurdes de nos ennemis.... Elle l'est depuis long-temps. Notre conduite à Thouars est connue. Cette ville, prise d'assaut, comme presque toutes celles où nous sommes entrés jusqu'à ce jour, puisque deux mille soldats de l'armée catholique avaient pénétré par la brèche, lorsque l'ennemi capitula, est un exemple frappant de notre douceur et de notre modéra-

Digitized by Google

tion. Patriotes, nos ennemis, que nous opposerez-vous encore? Vous nous accusez de bouleverser notre patrie par la rébellion, et c'est vous qui, sapant à la fois tous les principes religieux et politiques, avez les premiers proclamé que l'insurrection est le plus saint de tous les devoirs; et d'après ce principe, qui nous justifierait à vos yeux, si la plus juste cause avait besoin d'être justifiée, vous avez introduit, à la place de la religion, l'athéisme; à la place des lois, l'anarchie; à la place d'un roi, qui fut notre père, des hommes qui sont nos tyrans. Vous nous reprochez le fanatisme de la religion, vous que le fanatisme d'une prétendue liberté a conduits au dernier des forfaits; vous que ce même fanatisme porte chaque jour à faire couler des flots de sang dans notre commune patrie. Ah! le temps est enfin arrivé où les prestiges d'un faux patriotisme vont disparaître; le bandeau de l'erreur est à moitié déchiré. O nos concitoyens! jugez-nous et jugez nos persécuteurs! Qu'ont-ils fait? Qu'ont fait vos représentants eux-mêmes pour votre bonheur et pour le bien général de la France? Qu'arracher de vos cœurs les principes de votre foi, que s'amasser d'immenses trésors au prix de vos larmes et de votre sang, que porter la désolation dans le sein de vos familles, en traînant de force, au milieu des camps et des combats, vos enfants, vos frères et vous-mêmes, qu'ils n'ont pas craint d'exposer à mille morts pour assouvir leur rage contre le trône et l'autel; et pour s'assurer de l'impunité de leurs forfaits, ils ont enlevé à la charrue de paisibles cultivateurs, dont les bras assuraient à la patrie sa subsistance et sa vie. Ouvrez donc enfin les yeux, ô Français! Rendez-vous à nous, rendez-

Digitized by Google

vous à vous-mêmes. Ah ! ne seriez-vous donc plus ce peuple si doux, si généreux, fidèle à sa religion, idolâtre de ses rois?

» Le peuple de Clovis, de Charlemagne, de saint Louis, de Louis XII, de Henri IV et de Louis XVI enfin, dont le fils, ce jeune et tendre rejeton de la famille auguste des Bourbons, prêt à observer les dernières volontés d'un père qui mourut en pardonnant à ses bourreaux, vous ouvre son âme et brûle du désir d'être heureux de votre bonheur ! seriez-vous insensibles à ce langage? Seriez-vous sourds à la voix de la religion, qui, depuis trop long-temps la proie des loups ravisseurs, demande aujourd'hui ses véritables et légitimes pasteurs? Non, sans doute, vous êtes nos amis, nos frères; nous ne sommes qu'un peuple, disons mieux, qu'une même famille. Nos misères, nos jouissances nous sont communes : réunissons donc nos efforts sous l'égide du Tout-Puissant, sous la protection d'un père commun. Epargnons, épargnons le sang des hommes, et surtout celui des Français. Il n'est plus aujourd'hui de place dans l'Etat pour ces êtres froids et égoïstes qui, languissant dans une honteuse oisiveté, affectant une coupable indifférence pour l'intérêt général, se tiennent à l'écart, prêts à s'engraisser des débris de la fortune publique et des fortunes privées. Deux étendards flottent sur le sol des Français, celui de l'honneur et celui de l'anarchie. Le moment est venu de se ranger sous l'un de ces drapeaux; qui balance est un traître également redoutable aux deux partis. Marchons tous d'un commun accord; chassons ces représentants infidèles, qui, abusant de notre confiance, n'ont employé jusqu'ici qu'à des disputes

Digitized by Google

stériles, à des rixes indécentes, à des luttes déshonorantes pour le nom français, un temps qu'ils devaient employer tout entier à notre bonheur; chassons ces représentants parjures, qui, envoyés pour le maintien de la monarchie qu'ils avaient solennellement jurée, l'ont anéantie, et renversé le monarque innocent sur les marches sanglantes d'un trône où ils règnent en despotes; chassons enfin ces mandataires perfides et audacieux, qui, s'élevant au-dessus de tous les pouvoirs connus sur la terre, ont détruit la religion que vous vouliez conserver, créé des lois que vous n'avez jamais sanctionnées, disons mieux, que vous eussiez rejetées avec horreur, si votre vœu eût été libre, et qui ont fait du plus riche et du plus florissant des royaumes un cadavre de république, objet de pitié pour ceux qui l'habitent, et d'horreur pour les peuples étrangers : que ces arbres dépouillés de leur verdure, tristes images du trône dépouillé de sa splendeur, que ces vains emblêmes de la licence tombent dans la poussière, et que le drapeau blanc, signe de bonheur et d'allégresse pour les Français, flotte sur les remparts de nos cités et sur les clochers de nos fidèles campagnes.

» C'est alors qu'oubliant nos pertes mutuelles, nous déposerons nos armes dans le temple de l'Eternel; c'est alors que, terminant une guerre dont les défaites et les triomphes réciproques ne sont que de vraies calamités pour notre mère-patrie, nous proclamerons, avec la paix de la France, le repos de l'univers; c'est alors que confondant dans l'amour du bien public tous nos ressentiments personnels, et jusqu'à nos moindres sujets de mécontentements réciproques, de quelque parti, de quelque opinion

Digitized by Google

que nous nous soyons montrés, pourvu que nos cœurs et nos mains n'aient pas trempé dans le crime, nous nous réconcilierons, nous nous unirons tous au sein de la paix, pour opérer le bien général, et donner à la France, avec son roi et son culte catholique, le bonheur qu'elle attendit en vain de ses représentants infidèles. Tels sont, nous osons le répéter et le proclamer hautement, tels sont nos vœux, tels sont les vœux de tous les Français. Qu'ils osent le manifester, et la France est sauvée.

» Fait au quartier-général, à Fontenay-le-Comte, ce 27 mai, l'an 1er du règne de Louis XVII.

» Signé : DE BERNARD DE MARIGNY, DESESSARTS, DE LA ROCHEJAQUELEIN, LESCURE, STOFFLET, DUHOUX-D'HAUTERIVE, DONNISSAN, CATHELINEAU. »

Au milieu des événements qui se pressaient, cette adresse ne devait produire qu'un effet ordinaire. Il se concentra même dans les provinces de l'Ouest, car alors la Convention, divisée en deux grands partis qui se disputaient le pouvoir, n'avait ni le temps ni la volonté de s'appesantir sur la portée d'un pareil acte. La France républicaine fit comme la Convention, elle répondit à ce manifeste par de nouvelles troupes et par de nouveaux sacrifices.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

La Montagne et la Gironde au 31 mai 1793. — Donnissan à Montreuil. — Victoire de Saumur. — Prise de la ville. — Quétineau et Lescure. — — Cathelineau, général en chef. — Le prince de Talmont. — Situation de Nantes. — Attaque de cette ville par la grande armée et l'armée du Bas-Poitou.— Mort de Cathelineau.— Biron et Westermann, Westermann au Mont-Gaillard. — Sa déroute. — Défaite de Santerre à Vihiers.

Soit indifférence, soit calcul, la Convention n'a pas voulu donner aux mouvements de l'Ouest l'importance qu'ils méritaient. Par un étrange abus de la liberté dont elle s'est déclarée la tutrice, elle n'a même pas osé publier un aperçu, quelque peu exact qu'il pût être, de la situation des esprits dans cette partie de la France. Elle cache aux autres, elle se cache peut-être à elle-même à quel degré de force et d'exaltation la Vendée est arrivée. Souvent déjà des représentants du peuple ont été envoyés en mission dans les pays insurgés; mais ces représentants ont ordre de comprimer par le silence et d'étouffer par la terreur toute rébellion à main armée qui pourrait troubler la sécurité nationale. Il faut que, dans leurs rapports, ils montrent la Vendée sous le point de vue qui

Digitized by Google

convient au conseil exécutif; il faut surtout qu'ils exaltent les sociétés populaires « qui sont, au dire de Barrère et de Marat, les ardents foyers de la liberté, si utiles à la révolution, si terribles aux despotes ». Fouché, Billaud-Varennes, Tallien et les autres conventionnels qui ont vu les premières levées de boucliers, se conforment à ce rôle, tout tracé d'avance.

Du haut de la tribune de l'Assemblée régicide, la Vendée fut condamnée à la défaite, avant même d'avoir pris les armes; mais lorsque Sevestre et Billaud, le 3 mai 1793, rendirent compte de leur mission, la politique de la Convention avait changé de face; il ne fallait plus endormir le peuple. Son réveil était exigé. Il devenait indispensable surtout d'accuser quelqu'un des fautes et des crimes de la majorité. Sevestre et Billaud dénoncèrent le conseil exécutif et le ministère. On ne prit encore pourtant que des demi-mesures.

Les représentants du peuple Choudieu, Garnier, Goupilleau, Carra, Mazade, Treilhard, Merlin (de Douai), Alquier, Gillet et Sevestre adressent en vain à leurs collègues les rapports les plus désespérants; ces rapports, tronqués ou complètement défigurés à la tribune, par le comité de défense générale, ne servent qu'à cacher l'imminence du péril et la grandeur des désastres. Carra est chargé de se rendre à Paris pour faire connaître l'état véritable de l'Ouest, les forces, les triomphes de l'armée royale et l'insuffisance des moyens qu'on lui oppose. Sous l'inspiration des meneurs parisiens, Carra change tout à coup de politique, et loin du théâtre de la guerre, il transforme chaque défaite en victoire,

Digitized by Google

chaque armée en un petit corps de brigands que dissiperont facilement les gendarmes de la localité.

Quel que soit l'intérêt mystérieux que la Convention ait eu si long-temps à taire l'importance de l'insurrection, il s'évanouit cependant devant la réalité des succès et les menaces de la Vendée. Fontenay était pris. La ville de Niort tremblait. Les provinces de l'Ouest n'étaient plus qu'un vaste camp. La Convention pousse un cri d'alarme. Le conseil général de la commune de Paris ordonne la formation d'un corps de douze mille hommes. Ce corps sera dirigé par Santerre, brasseur de bière du faubourg Saint-Antoine, qui a appris la stratégie dans les émeutes dont il fut l'un des agents les plus actifs. Santerre, que la révolution a porté à la tête de la garde nationale de Paris, et qui, au 21 janvier, par un roulement de tambours, arrêta, sur les lèvres de Louis XVI, le pardon, que, du haut de son échafaud, le roi faisait descendre sur son peuple, Santerre va partager avec Westermann l'honneur du commandement. Westermann, le général des clubs, réunit autour de lui les hussards des Alpes, la légion du Nord et les bataillons d'Orléans dont le conseil exécutif vient de décréter la formation, puis, par une amère ironie, tous deux, Westermann et Santerre, se trouvent avec les grenadiers même de la Convention, sous les ordres du général Biron.

Le brillant duc de Lauzun s'est jeté dans le tourbillon révolutionnaire. Il a renié son nom et la gloire de ses aïeux; puis, tandis que des paysans tels que Cathelineau, Stofflet, Joly, Forestier et cent mille autres se levaient

Digitized by Google

pour défendre la religion, la vieille monarchie et la propriété, le fils des vieux maréchaux de France tirait l'épée afin de combattre sans conviction les principes de sa famille et les affections de son cœur. Biron établit son quartier-général à Niort. Des commissaires de la Convention résident auprès de lui pour surveiller ses démarches, pour l'accuser ou pour le diriger. Bourbotte, Turreau, Goupilleau, Richard, Ruelle, Choudieu et Bourdon (de l'Oise) sont ces commissaires investis de pleins pouvoirs aussi bien contre le pays insurgé que contre les généraux.

Dans le même moment, la Convention venait de frapper de son sanglant ostracisme le parti de la Gironde, qui, dispersé ou plongé dans les cachots, ne pouvait plus, par des ambitions, moins grandes que ses talents, inquiéter les farouches exigences de la Montagne. Les Girondins sont proscrits. Dumouriez a trahi la nation qui demandait sa tête; il a abandonné sans chef l'armée dont le commandement lui fut confié. Lyon, la seconde ville du royaume, électrisée par le chef royaliste Précy, Lyon est en pleine insurrection. Les puissances étrangères cernent la France; elles ont déjà pénétré sur son territoire.

Jusqu'à présent la Convention, partagée en deux camps, a été faible, indécise, et flottant entre mille projets; elle n'a eu de courage que contre la résignation d'un roi-martyr. Maintenant il faut qu'elle tienne tête à tous les ennemis soulevés contre sa domination, ou qu'elle périsse sous les débris de la société qu'ont anéantie ses principes destructeurs. Devant une pareille alternative,

Digitized by Google

la Convention ne recule pas. Avant de songer à ses ennemis de l'intérieur ou du dehors, elle écrase sous le poids de sa majorité les amis tièdes ou « les cœurs corrompus qui, selon Danton, reculent dans la voie de sang et de rénovation patriote qu'ils ont ouverte. » Avant de s'occuper sérieusement de la Vendée, de Lyon et des puissances étrangères, la Montagne a un compte définitif à régler avec la Gironde.

La Gironde, c'est-à-dire cette fraction de députés qui, après avoir préparé le cahos, veut, avec tous ces éléments confondus, reconstituer à son bénéfice un ordre dérisoire et une société impossible, a mis au service de ses peureuses passions et de ses votes, malheureusement organisateurs trop tard, tout ce qu'elle avait d'orateurs éloquents, de courages individuels, de forces morales, de grandeurs révolutionnaires; elle s'est formé un immense parti dans les cités les plus importantes du royaume. Bordeaux, Marseille, Lyon, Nantes, Nîmes, Aix, Caen, Rennes et Toulon s'apprêtent à seconder les attaques que la Gironde va tenter contre la Montagne. Tant que les avocats girondins ont espéré concentrer dans leurs mains, inhabiles au jeu des révolutions, le pouvoir qui ne leur était pas encore disputé, on les a entendus flétrir la guerre civile de leurs paroles de rhéteur.

Les premiers, ils sont venus jeter à la Vendée la honte de leurs malédictions. La Vendée, ils le disaient à haute voix, devait se soumettre aux pouvoirs régulièrement constitués. L'insurrection, c'était un parricide que les royalistes commettaient. A l'approche du 31 mai, lorsque va se livrer la bataille de tribune qui emportera sur

Digitized by Google

l'échafaud ou dans les proscriptions Verginaud, Guadet, Lanjuinais, Fonfrède, Valazé, Buzot, Gensonné, Condorcet, Barbaroux, Pétion, Louvet et leurs amis, la guerre civile, entreprise au profit de leur ambition déçue, ne sera plus un attentat contre la patrie.

C'est alors une indispensable protestation contre les crimes de la Montagne. Les partis ne sont-ils pas toujours ainsi faits? La veille, ne brisent-ils pas eux-mêmes, en aveugles, les armes dont ils ne songent pas qu'ils auront besoin le lendemain? La Gironde a tout calculé au dehors; elle a, dans les grandes villes, de puissants défenseurs; dans les armées, des officiers dévoués; à la tribune, d'énergiques orateurs; mais au milieu de toutes ces cités, ainsi qu'à Paris, elle n'a pas dans ses intérêts le peuple dont elle ne flatte plus les instincts, et elle a dit que le peuple était roi. Inspiré par Danton, par Robespierre et par Marat, ce peuple se dresse contre elle, et la Gironde expire sous ses tentatives avortées de guerre civile.

Forte de ce triomphe qui avait ajourné ses projets gigantesques, la Montagne, dont les récentes victoires de la Vendée électrisent encore le terrible élan, va confondre dans un même sentiment de haine et les débris de la Gironde qui n'a combattu que pour son ambition personnelle, et les rois de l'Europe marchant d'un pas timide contre la révolution et la Vendée qui, seule dans ce conflit, se jette sur les champs de bataille pour sauver le principe des sociétés. La Montagne prit de violentes mesures contre les princes étrangers et contre la Gironde; elle les étouffa par la terreur ou par l'audace. En face des

Digitized by Google

Vendéens, ces deux puissants leviers de sa force furent à peu près inutiles. La Gironde n'avait-elle pas épuisé contre eux toutes les ressources de la tyrannie?

La Vendée était hors de la loi, hors de l'humanité depuis qu'on la soupçonnait de courage. Pour se servir du fer et du feu comme moyens de pacification, il se trouvait déjà dans les provinces de l'Ouest des généraux et des troupes habitués à ce système. La Montagne, qui grandissait avec les périls, ne fit que favoriser le développement des idées déjà reçues. Tout à la fois aux prises avec les innombrables ennemis qu'elle s'était suscités, elle attendit sur la planche toujours béante de l'échafaud dont elle se faisait un trône, le résultat des événements. La division régnait à Paris dans le sein de la Convention, elle dominait en Vendée tous les esprits révolutionnaires. Les représentants envoyés pour surveiller la conduite des généraux, voulaient tout faire par eux-mêmes. Avocats, pamphlétaires ou conspirateurs obscurs, ils croyaient qu'il était aussi facile de diriger une armée que de condamner un roi, et ils imposaient leurs idées, leurs plans et leurs opinions aux généraux qui, toujours menacés de mort, étaient forcés de se résigner à n'être que les instruments des Conventionnels. Puis, comme pour faire de l'insurrection en face de l'ennemi, les bataillons de Paris refusaient de marcher au combat avant d'avoir reçu les canons qui leur étaient accordés par la loi. Ces bataillons, turbulents et indisciplinés, n'écoutaient que leur instinct destructeur. Payés pour marcher contre la Vendée, ainsi qu'à Paris on soldait alors les électeurs, ces volontaires étaient appelés les héros à cinq cents livres.

Digitized by Google

Leur exemple était contagieux, et la plupart des régiments se glorifiaient d'une désobéissance qui n'avait rien de patriotique. Ce fut pourtant avec des troupes aussi démoralisées par leurs excès, qu'il fallut tenir tête à la Vendée.

L'armée royale vient d'abandonner Fontenay, dont la conservation est pour elle d'une importance très-secondaire; elle a reporté son quartier-général à Chollet. Le conseil supérieur s'est établi à Châtillon-sur-Sèvre où des travaux d'organisation et de subsistances lui sont soumis. La plupart des paysans sont retournés dans leurs villages, racontant partout leurs victoires, partout faisant connaître leurs chefs, et jusqu'au fond des campagnes popularisant l'insurrection. Pendant cette dispersion des troupes vendéennes, le général Salomon, avec trois mille bleus, attaque à l'improviste le village de la Fougereuse où un faible rassemblement s'est donné rendez-vous. Ligonnier sorti de Doué, avec sept mille hommes, envahit Vihiers et inquiète le quartier-général de Chollet. Quelques paroisses sont réunies à la hâte. La Rochejaquelein, Stofflet et Lescure les commandent. Stofflet reprend Vihiers, mais trop faible pour résister seul à Ligonnier, dont les forces augmentent sans cesse, il appelle à son secours M. Henri et Lescure. Ils arrivent. Les républicains embusqués démasquent une batterie de six pièces de canon. Le feu qui décime les royalistes ne ralentit point leur ardeur. Vihiers est encore repris. C'était la troisième fois dans le même jour, mais le lendemain le canon avait rassemblé de nouveaux soldats. Cathelineau et Marigny accourent. De concert avec les trois autres chefs, ils ont résolu d'atta-

Digitized by Google

quer Ligonnier, campé sur les hauteurs de Concourson, dans une formidable position.

L'affaire s'engage le 7 juin. Cathelineau et M. Henri se précipitent sur les avant-postes qui lâchent pied. Cet exemple n'est pas suivi. Les bleus combattent avec courage, et pendant six heures ils suspendent la victoire. Une charge aussi hardie qu'habilement exécutée par Cathelineau décide du sort de la journée. Les bleus sont en fuite et ils ne se rallient qu'à une demi-lieue de Saumur, sous le canon des redoutes de Bournan. Malgré le feu des batteries, sous la protection desquelles Ligonnier s'est placé, les blancs, exaltés par leurs succès, brûlent d'emporter la ville d'assaut. Ils l'auraient tenté si Donnissan et Beauvolliers, plus calmes, ne se fussent opposés à un mouvement qui pouvait compromettre l'armée. Le conseil de Donnissan était sage, il fut suivi, autant par raison que par reconnaissance, car la veille, à Montreuil, Donnissan a écrasé les troupes que Salomon amène de Thouars. Il les a attendues, après que les Vendéens eurent abandonné cette ville; il a fait masquer ses batteries. Salomon arrive aux portes de Montreuil; il est accueilli par de foudroyantes décharges. Salomon recule, mais c'est pour rallier sa division épouvantée. Il revient à la baïonnettte, et pendant plus de trois heures on combat dans les rues avec un acharnement sans exemple. Son artillerie, ses bagages sont tombés au pouvoir de Cathelineau et de Donnissan. Il se décide enfin à battre en retraite; mais il n'avait plus d'armée, et au lieu de porter secours à la ville, il est obligé, après s'être caché dans un fossé plein d'eau, de se replier sur Niort. C'était encore un nouveau succès présageant une nouvelle victoire.

Digitized by Google

Le siége de Saumur est résolu. Pour tenir en échec les divers corps dont les royalistes sont entourés, La Rochejaquelein propose d'envoyer des détachements sur la route qui conduit à cette ville. Il est chargé de l'exécution de son plan. Quelques centaines d'hommes seulement lui sont nécessaires; l'armée entière se présente, elle se met à sa suite.

« Vive le roi! répète-t-elle avec entraînement, nous allons à Saumur. » Elle y allait en effet, et si le trajet ne fut pas long, il fut du moins bien glorieux.

Cette ville est située sur la rive gauche de la Loire, dont elle est l'une des clés les plus importantes. Elle a pour défenses naturelles son château, véritable citadelle du moyen âge, mis par sa position et son artillerie à l'abri de tous les coups de main, et la rivière du Thouet, puis les fortifications de Bournan et toutes celles que la prise de Thouars fit improviser à la peur. Pour ne pas laisser aux paysans la faculté de se cacher derrière les murailles des jardins et de faire la guerre en tirailleurs, ordre a été transmis de détruire les murs des clos de vigne. Les commissaires de la Convention, dont la défaite de Fontenay n'a point découragé les espérances, déploient dans Saumur un grand luxe de forces. Les divisions de Berruyer, de Santerre, de Berthier, de Menou, celle même dont Ligonnier vient de se voir arracher le commandement par les représentants du peuple, sont réunies dans un étroit espace. Le 9 juin, le général Coustard arrive, lui aussi, sans chevaux, sans armes, dans le dénuement le plus complet, et s'il faut ajouter foi aux récits de Philippeaux, membre de la Convention, c'est le général révolution-

Digitized by Google

naire Ronsin « qui, près des ponts de Cé, a escamoté à Coustard tous ses équipements militaires ». La nuit du 9 au 10 juin se passa presque les armes à la main ; mais dans l'attitude et le contraste des deux camps, qu'il y a une profonde leçon !

Les royalistes priaient ou chantaient à haute voix les strophes du *Vexilla*, puis, à la veille du combat, ils se réconciliaient avec Dieu par la confession et la pénitence. Ils pouvaient mourir le lendemain. Le 9 juin était un dimanche, et jamais peut-être jour du Seigneur ne fut célébré avec autant de piété.

A cette même heure, mais à quelques pas plus loin, la révolution inaugurait dans Saumur le bonnet rouge, hideux symbole de sa liberté. A la suite de cette fête, de frénétiques motions sont proposées. On exaspère la populace contre les riches, on désigne les aristocrates dont après la victoire, le peuple se débarrassera pour partager leurs propriétés. On hurle dans les rues le bonheur de l'égalité et la mort des royalistes. Les premiers coups de canon tirés par l'armée mettent seuls fin à cette orgie.

Impatients de vaincre, les Vendéens n'ont donné à leurs généraux que le temps de prendre les dispositions indispensables, puis remplis d'une confiance que l'événement n'a point trahie, ils s'élancent à l'assaut. Le général Menou, ayant sous ses ordres Berthier, Santerre, Coustard et Berruyer, a pris le commandement supérieur de la ville et des troupes républicaines. Il a distribué ses forces et ses généraux sur les points où il prévoit qu'il sera plus facilement débordé. La Rochejaquelein est opposé à la division campée dans les prairies de Varin. Lescure dé-

Digitized by Google

bouche par le pont Fouchard; Cathelineau et Stofflet gagnent les hauteurs, afin de faire diversion en simulant un coup de main sur le château et de couvrir ainsi les assiégeants.

Lescure commence l'attaque. Il est blessé. A cette vue, ses soldats lâchent pied. « Ce n'est rien, mes amis, leur crie-t-il, je reste au feu. » Il y reste en effet. Un régiment de cuirassiers républicains commandé par le colonel Chaillou, a vu ce mouvement rétrograde. Il s'élance pour le décider. Les balles des paysans glissent sans frapper sur ces armures étincelantes au soleil. Les paysans ont peur et ils vont prendre la déroute. Dommaigné charge à la tête de sa cavalerie. Il est frappé à mort, culbuté, foulé aux pieds des chevaux. Mais en tombant, il ajuste le colonel Chaillou et le blesse grièvement. Le désordre règne dans les rangs royalistes. Un accident fait plus que la bravoure pour rétablir l'affaire. Les blancs fuyaient. Sur le pont Fouchard, deux caissons sont renversés par hasard et arrêtent les cuirassiers déjà lancés à la poursuite de l'ennemi. Lescure rallie ses soldats. Loyseau, du village de Trémentine, celui-là même qui, à Fontenay, sut avec Forêt, enlever Marie-Jeanne aux bleus, et qui, en défendant ici Dommaigné a eu trois chevaux tués sous lui, mais qui, en revanche, a tué trois cavaliers républicains, Loyseau est blessé. Il se relève et se place avec Lescure à la tête des fantassins.

Les balles vendéennes s'émoussaient sur les cuirasses. Les royalistes passent leurs fusils à travers les roues des caissons. Ils visent aux chevaux et aux visages des cavaliers. La tactique de César devant les soldats de Pompée à

Digitized by Google

Pharsale était ainsi révélée à ces pauvres paysans. Ajustés de cette manière par d'habiles tireurs qui ne manquent jamais leur coup, les cuirassiers font un mouvement en arrière. Une batterie de canons pointée avec habileté et promptitude décide leur retraite.

Cependant, sur d'autres points, le succès de la journée est compromis. La précipitation des Vendéens a empêché de prendre les mesures que conseillaient Donnissan et Cathelineau. Il faut adopter un parti ou voir peut-être toutes les divisions, agissant séparément, anéanties sous les efforts des bleus. Le seul moyen qui reste pour sortir glorieusement de cette position, c'est d'enlever le camp de Varin.

M. Henri n'a pas, comme le grand Condé, de bâton de commandement à jeter dans les fortifications. Il y lance son chapeau. « Qui va me le chercher? » dit-il; puis, suivi de Cathelineau, de la Ville-Baugé et de ses soldats, il saute le premier dans la redoute.

Coustard voit que le plan des républicains est déjoué. Il marche au secours du camp. Une des batteries de Marigny lui ferme le passage. Il donne ordre à un régiment de cavalerie de l'enlever. « Où nous envoies-tu? dit froidement le colonel Weissen. « A la mort, répond Coustard, et vive la république! »

Le colonel Weissen obéit. Il emporte la batterie; mais ses cavaliers sont écrasés par les Vendéens.

Les communications entre les différentes divisions de l'armée royale se rétablissent. Les bleus sont assaillis de toutes parts: leur centre, leur droite sont forcés. Berruyer, qui se bat avec un courage extraordinaire, tombe blessé.

Digitized by Google

Le jeune Marceau, encore simple officier dans la légion germanique, arrache à la mort le conventionnel Bourbotte : l'on entend un sauve qui peut général; mais, préférant la mort à la honte d'une telle défaite, trois compagnies du régiment de Picardie se précipitent dans la Loire.

Berthier et Menou qui voient les progrès des paysans, font un dernier effort pour les arrêter. Placé sur le pont, à la tête des deux bataillons d'Orléans, qu'une batterie protège, Berthier veut s'avancer pour repousser la colonne du centre et une partie de celle de la gauche vendéenne. Ses bataillons ne peuvent résister au choc de l'ennemi. Le général a un cheval tué sous lui. Au même moment, sa cavalerie, prise en flanc par les royalistes, se débande et va porter le désordre dans les rangs de la colonne que dirige Menou. Menou a deux chevaux tués dans la mêlée. Comme Berruyer et Berthier, il est blessé. Cambon, son aide-de-camp, arrive à son secours avec le douzième bataillon de la république. A la vue des Vendéens, ce bataillon est saisi d'une terreur panique; il lâche pied. Les royalistes se répandent soudain comme un torrent par le coteau de Notre-Dame, le faubourg de Fenet, la montagne de Tarare et la Gueule-de-Loup.

A l'entrée de la ville, on se bat encore cependant, et l'artillerie du château n'a pas cessé son feu. Alors Henri, accompagné de la Ville-Baugé, pénètre au galop dans la ville, sans s'inquiéter si son corps d'armée est à sa suite. Il voit l'ennemi fuir en désordre. Il s'adosse à la salle de spectacle, fait feu sur ces troupes dont il est à peine séparé par un intervalle de vingt pas, tue d'un coup de

Digitized by Google

sabre un dragon qui accourt à bout portant décharger ses pistolets sur lui, tourne et pointe deux pièces d'artillerie contre le château; puis, lorsqu'il est rejoint par quelques fantassins de sa division, Henri place quatre canons sur le pont de la Croix-Verte, et on le voit revenir demander aux siens si la ville de Saumur est prise.

Depuis plus de deux heures, il y était entré. Mais les redoutes de Bournan tiennent encore devant Marigny. La Rochejaquelein s'élance au galop de son cheval. Le lendemain, les redoutes capitulèrent, ainsi que le château, où les plus chauds révolutionnaires n'osent se défendre plus long-temps. Quatre-vingts pièces de canon, cent mille fusils et onze mille prisonniers tombent au pouvoir des Vendéens.

Lorsque le général Quétineau avait été contraint d'abandonner la ville de Thouars, il s'était retiré avec les débris de son armée sur Saumur. Lescure et Bonchamp le connaissaient. A Bressuire, le républicain avait été généreux et modéré. M. de Lescure, maître de Thouars, lui conseilla de rester prisonnier sur parole parmi les Vendéens. Quétineau craignit de passer pour un traître. Il refusa ces propositions. On le retrouve prisonnier dans le château de Saumur. Lescure alors lui renouvelle son vœu. Quétineau sait que sa vie doit payer une capitulation qu'il lui était impossible de ne pas conclure, pourtant il se montre inébranlable; puis avec un air de tristesse : « Eh bien! Monsieur, dit-il, voilà donc les Autrichiens maîtres de la Flandre. Vous êtes vainqueurs. La France sera démembrée par l'étranger. » A ce mot, le visage ordinairement si calme de Lescure se couvre de rougeur. « Jamais,

Digitized by Google

Quétineau, jamais, répond-il, les royalistes ne souffriront pas cela, et, s'il le faut, ils se joindront à vous pour défendre l'intégrité du territoire. »

Quétineau prend la main de Lescure, le remercie de son patriotisme, mais il s'obtine à rester prisonnier dans son propre camp.

Quelque temps après, il est conduit à Paris, jugé et exécuté révolutionnairement. Sa femme, chaude républicaine, crie de désespoir au pied du tribunal : vive le Roi ! Sa femme subit la même peine.

La ville d'Angers courait un risque semblable à celui de Saumur. Les blancs se disposaient à attaquer la garnison de quatre mille hommes que le général Barbasan y commandait; mais, à la nouvelle de la prise de Saumur, la peur s'empare des autorités, de la garde nationale et des troupes. Pour justifier les terreurs que l'on conçoit même avant l'arrivée de l'ennemi, on développe, on commente les paroles que Menou a prononcées. « Angers ne peut être défendu, » avait dit le général. Sur ce mot qui légitime leur lâcheté, tous fuient, abandonnant la grosse artillerie, les munitions et les approvisionnements de la ville. Le désordre de cette fuite avant combat fut tel que pour gagner Tours on prit la route de Laval au lieu de celle de la Flèche, se condamnant ainsi, par une distraction peu héroïque, à un détour de cinquante lieues, mais qui éloignait un peu plus des brigands. Les Vendéens n'occupèrent cette ville que six jours après son évacuation. Ils ouvrirent, comme partout, les portes des prisons aux victimes de la révolution et établirent une municipalité royaliste.

Digitized by Google

Les deux jeunes frères de Jean Soyer étaient au collége de cette ville. C'étaient René François, aujourd'hui évêque de Luçon, et Louis Soyer. Tous deux escaladent les murs de cette maison et se joignent aux Vendéens dont le camp se grossissait à chaque heure des paysans qui venaient combattre et des femmes de gentilshommes qui demandaient un asile contre la persécution.

A ces nouvelles, la commission centrale de Tours invite le général Biron à prendre ses mesures pour couvrir le passage de la Loire et venir défendre les murs de cette ville. Biron refuse et, dans sa lettre au ministre de la guerre, il motive ainsi ce refus :

« Je n'ignore pas quelle énorme responsabilité j'attire sur ma tête; je sais bien que si nous éprouvons encore quelques revers, on ne manquera pas de l'attribuer au renvoi (que je demande) de ces timides habitants des campagnes, la plupart point ou mal armés, et fuyant avant de pouvoir tirer un coup de fusil. On les transformerait bien vite en robustes et énergiques agriculteurs armés d'excellents fusils de chasse, mettant une balle dans un écu à trois cents pas, et déterminés à verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Mais je suis pénétré de ce principe, qu'un républicain doit, quand il est convaincu qu'il fait une chose utile, risquer de porter sa tête sur l'échafaud, comme de l'exposer aux combats. »

C'est toujours par la glorification du courage vendéen et par la flétrissure attachée à la lâcheté des patriotes, *fuyant avant de pouvoir tirer un coup de fusil*, que dé-

Digitized by Google

butent tous les rapports secrets des généraux républicains. A la tribune des clubs et de la Convention, les révolutionnaires prenaient leur revanche.

Jusqu'à présent, les succès ont été si rapides, si inconcevables, il y a eu si peu d'ordre dans tous ces dévouements royalistes que Saumur a été enlevé sans le concours de la division de Bonchamp qui, dirigée par Fleuriot, de Scepeaux et le brave Gourdon, n'arriva que le lendemain de la victoire. Cette précipitation des uns, qui amenait nécessairement des retards dans la marche des autres, devait inquiéter les chefs. Chacun sentit le besoin de régulariser son obéissance et de rattacher le pouvoir militaire à une unité d'action et de volonté enchaînant toutes les rivalités futures et dirigeant vers un seul but tous les moyens, ainsi que tous les sacrifices.

Lescure surtout qui ne se laisse guère emporter par les exagérations d'une première victoire, et dont la haute raison calcule les chances de l'avenir, a déjà plus d'une fois émis l'idée de confier le commandement général des armées à un chef suprême auquel tous soumettront leurs projets, et dont tous recevront les ordres. Cette idée devait plaire au plus grand nombre; car il n'existait entre les officiers supérieurs qu'une émulation de courage et de devoir. Elle fut accueillie avec transport. Tous les chefs qui jusqu'à ce jour avaient été indépendants les uns des autres, qui avaient combattu en volontaires ou qui s'étaient prêtés pour l'intérêt de la cause, à une soumission dont le bien du service leur faisait seul une loi, se réunirent pour choisir un généralissime.

Ce choix était difficile; il pouvait tomber avec autant

Digitized by Google

de justice sur Lescure que sur Stofflet, sur La Rochejaquelein que sur Cathelineau. Il pouvait aussi bien s'adresser à Bonchamp qu'à Charette, à d'Elbée qu'à Forestier et à tous les gentilshommes ou paysans qui déjà avaient fait leurs preuves de capacité et d'intelligence de la guerre. Le conseil fut convoqué. Il y avait là une grande partie de ces hommes encore inconnus à la France, mais dont aujourd'hui elle doit se glorifier, au même titre qu'elle se glorifie de Kléber, de Marceau, de Championnet, de Hoche et de tous les généraux républicains qui combattirent avec honneur, et ne teignirent leur épée de sang que dans les batailles. Cathelineau, toujours revêtu de son habit de grossière étoffe, mais entouré de la vénération universelle, semblait repousser les vœux qui allaient le contraindre à sortir de son obscurité. Personnification vivante de la Vendée, le colporteur du Pin-en-Mauges ne s'est jamais arrêté à la pensée qu'il sera le premier généralissime de cette armée dont il a été le premier soldat. Toujours humble, ne franchissant jamais la distance que la naissance et la fortune ont placée entre les gentilshommes et lui, Cathelineau se contente d'être entre tous le plus intrépide et le plus modeste. A ses côtés est La Rochejaquelein, le Renaud de cette nouvelle croisade, mais un Renaud dont les vertus guerrières ne viendront jamais échouer contre les voluptueuses séductions d'Armide, La Rochejaquelein, à vingt ans, le modèle des gentilshommes et l'idole des paysans. Bonchamp, blessé à Fontenay, n'assiste pas à ce conseil; mais sa simplicité de mœurs, son élégance de manières, sa bravoure et sa science dans la guerre semblent l'indiquer pour chef. Il

Digitized by Google

en est digne, et pourtant personne n'ignore que ce beau titre n'a jamais été ambitionné par lui. Tout le monde est convaincu qu'il ratifiera avec bonheur l'élection d'un autre.

Voici Stofflet, dont l'active rudesse exerce tant d'empire sur les paysans, Stofflet qui, paysan comme eux, a trouvé dans un dévouement sans bornes, le génie qui souvent l'emportera au-delà même du but qu'il veut atteindre. Au milieu de toutes ces physionomies si tranchées, apparaît, calme comme la vertu, Lescure, toujours priant comme un saint, toujours se battant comme un héros; Marigny est à ses côtés, avec sa figure martiale, portant sans cesse un défi à l'ennemi.

Quand tous ces chefs sont assemblés, le marquis de Lescure, le promoteur de la réunion, prend la parole. Il fait sentir la nécessité de donner un général en chef à toutes ces armées ne reconnaissant encore que l'autorité de celui qui les a le premier conduites à la victoire. Il leur rappelle les revers que la seule diffusion des pouvoirs a amenés, puis il termine par ces mots : « Dans la position où se trouve la Vendée, avec tant d'ennemis sur les bras et des succès dont nous devons, avant tout, régulariser l'ensemble, il nous faut un chef qui, par sa vertu, ses talents et son courage, réponde aux espérances que nous sommes en droit de concevoir. Ce chef nous est indiqué par la nature même de la guerre que nous avons entreprise. M. Cathelineau est le premier qui courut aux armes, le premier qui apprit aux Vendéens combien il était facile de vaincre avec la foi en Dieu, avec la foi en son propre courage; je propose donc au conseil d'élire sur-le-champ M. Cathelineau. »

Digitized by Google

Cette proposition, tout à la fois pleine de politique et de noblesse, fut accueillie à l'unanimité. Dans l'armée entière, il n'y eut qu'un homme pour la désapprouver: cet homme était Cathelineau. Sa modestie s'effarouchait d'un titre dont lui seul se jugeait indigne. Pour le contraindre à se résigner aux honneurs du généralat, il fallut presque employer la violence. Cet illustre paysan, dont la rectitude de jugement dans les conseils, la valeur et le sang-froid dans l'action, la prudence dans les succès et l'impétueuse fermeté dans les défaites recevaient une si éclatante récompense, tremblait devant la responsabilité dont il allait être chargé. Cependant il fut forcé de céder aux prières des autres chefs, fiers de se soumettre à ses ordres. C'était dignement interpréter le but de cette guerre, plus dignement encore répondre aux vœux des volontaires, heureux d'obéir à un villageois comme eux.

Le procès verbal de cette élection est ainsi conçu:

« Cejourd'hui 12 juin, l'an 1er du règne de Louis XVII, nous soussignés commandant les armées catholiques et royalistes, voulant établir un ordre stable et invariable dans nos armées, avons arrêté qu'il sera nommé un général en chef de qui tout le monde prendra l'ordre. D'après cet arrêté, tous les vœux se sont portés sur M. Cathelineau, qui a commencé la guerre, et à qui nous avons voulu donner des marques de notre estime et de notre reconnaissance. En conséquence, il a été arrêté que M. Cahelineau serait reconnu général de l'armée, et que tout le monde prendrait l'ordre de lui.

Digitized by Google

» Fait à Saumur, en conseil, les jour et an que dessus.

LESCURE, DE BEAUVOLLIERS, MARIGNY, STOFFLET, DE LANGRENIÈRE, DE HARGUE, LAVILLE DE BAUGÉ, LA ROCHEJAQUELEIN, D'ELBÉE, DUHOUX-D'HAUTERIVE, DE BOISY, DESESSARTS, TONNELET, DE BONCHAMP.

La veille de cette nomination, que tous les gentilshommes absents alors de Saumur, comme Donnissan, s'empressèrent de ratifier aussitôt qu'elle leur fut connue et que Bonchamp approuva, l'état-major de l'armée s'augmenta de plusieurs officiers distingués. Charles d'Autichamp, prévenu par Henri de La Rochejaquelein, abandonne la ville d'Angers qu'il habitait, pour offrir le secours de son bras à la cause monarchique. De Piron, qui jusqu'alors a combattu en Bretagne, se présente lui aussi. C'est ce même Piron de la Varenne qui, naguère, a fait soulever les ouvriers des mines de Montrelais et qui s'est mis à leur tête pour envahir la petite ville d'Oudon. Mais la plus importante recrue faite par l'armée à Saumur, fut celle du prince de Talmont.

Philippe de Talmont, second fils du duc de la Trémoille, était bien jeune encore au moment où la révolution éclata. Elevé au milieu de cette atmosphère voluptueuse qui enveloppait à leur berceau les rejetons des races chevaleresques, il fit ce que faisaient les Lauzun, les Adhémar, les Vaudreuil et tous ces gentilshommes pour qui le plaisir était la suprême loi. Sa vie, jusqu'à l'âge de vingt-sept ans, fut une dissipation continuelle, et

Digitized by Google

il n'en connut le vide que lorsqu'il sentit crouler le trône antique dont il devait être l'un des plus illustres défenseurs. Dès le mois de février 1792, on le voit à la tête de la confédération poitevine destinée, dans l'esprit de ses adhérents, à soulever les départements de l'Ouest. Il sert cette confédération de son influence, de sa parole et de sa fortune. Mais tant d'efforts échouent devant les résistances passives des paysans qui ne veulent prendre les armes qu'à leur jour. Le prince de Talmont se rend en Angleterre, il court à l'armée des princes, et fait, sous les ordres du comte d'Artois, la première campagne de l'émigration. Au 21 janvier, il est encore à son poste, sur la place de la révolution, en face de l'échafaud de Louis XVI, attendant une démonstration pour arracher le roi à ses bourreaux. Le plan qu'il a formé pour délivrer le monarque ne réussit pas. Talmont retourne dans l'Ouest, parcourt ses domaines, et dispose les esprits à un mouvement royaliste. C'est là qu'il apprend les premiers événements de la Vendée. Il va se jeter dans le Bocage, lorsqu'il est arrêté et transféré dans les prisons d'Angers. La mort l'attend.

L'abbé de la Trémoille, son frère, ne l'arrache à la guillotine que par une intrigue aussi heureuse qu'adroitement conduite dans le sein même de la Convention. Quelques-uns de ses membres sont gagnés à prix d'or; il en décide même un à se faire charger d'une mission temporaire en Anjou. Ce député se présente dans le cachot où Talmont est enfermé. Il lui laisse l'option entre un passeport pour l'Angleterre ou la liberté de se rendre en Vendée. « Je choisis la Vendée, s'écrie le prince.

Digitized by Google

Mon sang est à mon roi. Je le verserai pour lui jusqu'à la dernière goutte. »

Afin de tenir la parole qui a été achetée, le conventionnel ordonne la translation de Talmont d'Angers à Laval, où, dit-il, une commission militaire va être établie. Dans le trajet, l'escorte favorise l'évasion du prince, et des paysans apostés le conduisent à Saumur. C'était un brillant renfort qui arrivait aux royalistes. A son nom, à sa belle figure dont l'effet était magique sur les troupes, il joignait une bravoure à toute épreuve et quelque chose de chevaleresque qui devait plaire aux paysans.

A peine Talmont est-il au camp que Henri Forestier, un jeune homme qui n'a pas encore dix-huit ans, mais qui, après avoir fait de bonnes études dans une école ecclésiastique, est déjà l'un des chefs les plus marquants de cette guerre, s'honore par un noble exemple d'abnégation. En remplacement de Dommaigné, le protecteur de son enfance, il vient d'être nommé général de la cavalerie. Il résigne ces hautes fonctions, prix de son intelligent courage, et force le descendant des la Trémoille à accepter un rang que lui cède avec bonheur le fils d'un pauvre cordonnier du village de Chaudron. Forestier resta général en second de la cavalerie.

C'était magnifiquement interpréter la pensée qui avait présidé à l'élection de Cathelineau, et parfaitement établir les droits de l'égalité dont la Vendée était si jalouse.

L'armée, enhardie par ses récents triomphes, s'en promettait de nouveaux. Elle désirait surtout qu'une nouvelle victoire témoignât de la reconnaissance dont

Digitized by Google

elle était pénétrée pour le désintéressement que les gentilshommes venaient de montrer par le choix du généralissime. Elle attendait donc avec impatience la décision qui allait être prise.

Bonchamp, par la science de la guerre qu'il avait acquise sur d'autres champs de bataille, sentait que les pertes de ces troupes, s'affaiblissant aussi bien par les succès que par les revers, ne pouvaient jamais se réparer. Il fallait d'autres provinces pour auxiliaires, des provinces où l'on rencontrerait de nouvelles munitions et de nouveaux renforts. Les républicains, instruits par l'expérience, n'exposaient plus leurs convois, et il devait arriver un temps où, à la Vendée épuisée, les secours de toute nature deviendraient nécessaires. Bonchamp presque Breton par ses amitiés, par ses relations d'enfance, et qui, dans sa division, comptait un grand nombre de soldats, enfants de la Bretagne, insistait pour que des forces considérables traversassent la Loire et se missent en rapport avec cette province dont les dispositions étaient connues. D'après son plan, c'était lier entre elles les insurrections de l'Anjou, du Poitou et de la Bretagne; c'était faire éclater celle de la Normandie sur laquelle on avait lieu de fonder plus d'une espérance.

Quelques chefs, Stofflet entre autres, voulaient assiéger Nantes, dont, selon eux, la possession assurait la communication entre les deux rives de la Loire. En suivant le projet de Bonchamp, qui ouvrait à l'insurrection une plus vaste carrière, il eût fallu, disait Stofflet, pouvoir maîtriser cet instinct de désertion presque involontaire qui, après quelques jours passés sous les drapeaux,

Digitized by Google

poussait les paysans à se disperser et à retourner visiter leurs chaumières. On ne se crut pas encore assez de puissance pour les entraîner loin de leur pays. La majorité du conseil se rangea à l'opinion de Stofflet qui, emporté par la chaleur de la discussion, propose un cartel à Bonchamp. « Non, monsieur, répond ce dernier avec une affectueuse politesse, non; je n'accepte point votre défi. Dieu et le roi peuvent seuls disposer de ma vie. La France perdrait trop si elle était privée de la vôtre. »

Le siége de Nantes fut donc décidé. Les Vendéens y entretenaient de puissantes intelligences, et l'on espérait, après s'être rendu maître de la cité, pouvoir appeler aux armes la Bretagne qui alors entrerait en communication d'efforts avec la Vendée. C'était réaliser une partie des plans de Bonchamp, et s'assurer un libre passage vers la mer.

Depuis le commencement de la révolution, cette ville, la plus importante de l'Ouest par sa position géographique et par l'influence que son commerce exerce sur les autres départements, s'est jetée dans tous les mouvements populaires dont la Bretagne a été le théâtre. Les premières idées d'une égalité nivelant les hautes classes ont souri à ses nombreux armateurs, à ses cupides négriers, à ses paisibles bourgeois; ils ne voient qu'avec un œil d'envie les honneurs accordés aux nobles; ils les convoitent pour eux-mêmes par la seule raison qu'ils sont riches et qu'ils disposent des masses. Ces armateurs, ces négriers, ces bourgeois, amants improvisés de la liberté, se prêtèrent avec un patriotisme fort peu désinté-

Digitized by Google

ressé à toute les innovations de la Constituante qui, en le déplaçant, remettait le pouvoir entre leurs mains; mais ce beau rêve ne dura pas long-temps.

Les révolutions faites au nom du peuple ne s'arrêtent jamais aux premières ambitions qu'elles doivent satisfaire; elles descendent toujours jusqu'au moment où, de chute en chute, elles sont forcées de faire halte dans la boue ou dans le sang. Ce qui s'était vu chez d'autres peuples et à d'autres époques, se représenta en 1793.

La ville de Nantes était divisée. Deux partis se disputaient le pouvoir, deux partis actifs et turbulents qui, dans le sein de la Convention nationale, avaient leurs drapeaux avoués, leurs drapeaux portés par la Montagne et par la Gironde. De rigoureuses mesures avaient été employées pour vaincre mille résistances occultes dont les jacobins Nantais connaissaient l'origine. Ces mesures avaient effrayé, mais elles étaient loin d'avoir convaincu. Des crimes de plus d'une sorte avaient été commis.

A Nantes, la liberté s'est entourée de geôliers et de bourreaux; elle frappe de mort avec une rapidité dont le plus farouche despotisme n'a jamais en France donné l'exemple. Il y a des insurrections en Normandie pour les Girondins. On cherche à en fomenter dans la Bretagne. Il y en a déjà au fond de cette dernière province en faveur des royalistes. On en voit surgir autour d'Ancenis, de Couëron, de Savenay, de Paimbœuf, du Croisic, de Guérande et de Clisson. Nantes est enveloppée de révoltés, et pour effrayer leur persistance, cette ville laisse établir dans son sein un tribunal révolutionnaire qui condamne, sans désemparer, tous les infortunés que l'on considère comme

Digitized by Google

suspects. Ces exécutions se renouvelèrent souvent. Les conventionnels Merlin, Gillet, Sevestre et Cavaignac, alors en mission dans l'Ouest, les accélérèrent même.

La nouvelle de la prise de Saumur par l'armée royale fit taire les craintes des uns et les coupables exigences des autres. On sentit que, dans le danger commun, il fallait réunir ses efforts pour résister aux attaques dont la ville allait être l'objet. Jean-Aimé Soyer était plus d'une fois venu à Nantes au nom des chefs vendéens. Il avait gagné à la cause royale un grand nombre de partisans, et l'armée assiégeante comptait sur eux. Cependant d'immenses travaux de fortification sont entrepris. Les églises sont transformées en ateliers, en casernes, en clubs, où l'on travaille et où l'on excite le peuple au nom de la patrie en danger. Les généraux Canclaux et Beysser, Baco, maire de la ville, les sociétés populaires, les corps administratifs déploient une énergie extraordinaire. Il n'y a pas assez de plomb pour fondre des balles. On descend dans les tombeaux des vieilles familles et dans ceux des évêques; on dépouille tous ces cercueils du plomb et de l'argent qu'ils contiennent. On appelle les départements voisins au secours de Nantes. Des députés sont envoyés auprès de la Convention pour lui peindre l'état précaire de la cité, et, au moment où tremblante devant les agitateurs, elle fait ses derniers préparatifs de défense, la municipalité reçoit par le citoyen Donet, que les royalistes ont fait prisonnier, un projet de capitulation qu'avant le siége les chefs de l'armée vendéenne croient devoir proposer aux Nantais.

Ce projet est ainsi conçu :

Digitized by Google

AUX CITOYENS MAIRE ET OFFICIERS MUNICIPAUX DE LA VILLE DE NANTES.

Angers, 20 juin 1793.

« Messieurs, aussi disposés à la paix que préparés à la guerre, nous tenons d'une main le fer vengeur, et de l'autre le rameau d'olivier. Toujours animés du désir de ne point verser le sang de nos concitoyens, et jaloux d'épargner à votre ville le malheur incalculable d'être prise de vive force; après en avoir mûrement délibéré en notre conseil réuni au quartier-général à Angers, nous avons arrêté à l'unanimité de vous présenter un projet de capitulation dont le refus peut creuser le tombeau de vos fortunes et de celles d'une partie de la France, et dont l'acceptation, qui vous sauve, va sans doute assurer à la ville de Nantes un immense avantage et un honneur immortel.

» En conséquence, nous vous invitons à délibérer et statuer que le drapeau blanc sera de suite, et dans l'espace de six heures après la réception de notre lettre, arboré sur les murs de la ville; que la garnison mettra bas les armes, et nous apportera ses drapeaux pliés *comme nationaux;* que toutes les caisses publiques, tant du département, du district et de la municipalité, que des trésoriers, des quartiers-maîtres de l'armée, nous seront pareillement apportées; que toutes les armes nous seront remises; que toutes les munitions de guerre et de bouche nous seront fidèlement déclarées, et que tous les autres effets, de quelque genre que ce soit, appartenant à

Digitized by Google

la république française, nous seront indiqués et livrés, pour que, par nous, il en soit pris possession au nom de Sa Majesté très-chrétienne Louis XVII, roi de France et de Navarre, et au nom de Monsieur, le régent du royaume; qu'il nous sera remis pour ôtages les députés de la Convention nationale, de présent en commission dans la ville de Nantes, et autres dont nous conviendrons.

» A ces conditions, la garnison sortira de la ville sans tambours ni drapeaux; les officiers seulement avec leurs épées, et les soldats avec leurs sacs, après avoir prêté le serment de fidélité à la religion et au roi, et la ville sera préservée de toute invasion et de tout dommage, et mise sous la sauve-garde et protection spéciale de l'armée catholique et royale. En cas de refus, au contraire, la ville de Nantes, lorsqu'elle tombera en notre pouvoir, sera livrée à une exécution militaire, et la garnison passée au fil de l'épée.

» Nous avons l'honneur de vous faire passer, messieurs, plusieurs de nos proclamations, qui vous instruiront plus en détail de nos véritables sentiments, et nous vous donnons l'espace de six heures pour nous faire connaître votre refus ou acquiescement à nos propositions. »

Le maire Baco fait introduire devant lui le parlementaire dont les royalistes se sont servis, et en lui présentant ce projet de capitulation : « Voici ma réponse aux brigands, dit-il, nous périrons tous ou la liberté triomphera ».

Ces brigands étaient Cathelineau, La Rochejaquelein, Stofflet, Donnissan, Piron, La Trémoille et d'Autichamp.

Digitized by Google

Les mots avaient perdu leur signification jusqu'alors reçue. Une profonde, une infranchissable ligne de démarcation était tracée entre les bleus et les blancs. Mais comme ces propositions pouvaient atténuer le grand effet moral que les révolutionnaires attendaient du siége de Nantes, on les tint aussi secrètes que possible pour ne pas avoir à redouter une démonstration populaire en faveur des royalistes, et, sans consulter les masses, qui étaient le véritable souverain, les représentants Gillet et Merlin mirent à l'ordre du jour que la ville était placée sous le régime de l'état de siége. Les divers clubs de Nantes se réunirent pour adresser aux départements voisins un dernier appel de désespoir :

« Frères et amis, fut-il dit dans cette proclamation, levez-vous; fiers enfants de l'ancienne Armorique, levez-vous en masse; il n'est plus temps de délibérer. Votre salut ou votre perte sont ici... sous nos murailles. Accourez, les brigands ne délibèrent pas. Une résistance partielle est insuffisante, impossible; ce n'est qu'en nous réunissant que nous pourrons arrêter l'invasion des barbares, et que nous assurerons à jamais le règne de la liberté. La trahison vous entoure, frères : si l'on vous dit que des forces imposantes viennent à notre secours, n'en croyez rien et partez. Si l'on vous parle de victoires remportées sur les rebelles, de villes reprises sur eux, n'en croyez rien et pressez encore plus votre départ... Et si l'on vous disait que Nantes veut capituler ou qu'il s'est déjà rendu... Ah! frères et amis, alors surtout hâtez-vous d'accourir. Venez, nous sommes dignes de vous; venez, nous vaincrons en-

Digitized by Google

semble; ou si vous ne pouvez arriver à temps, nous vous laisserons un exemple à suivre, et nous saurons mourir. Baisserez-vous la tête? Non, non. Aux armes! Le rendez-vous est à Nantes. Aux armes! C'est une armée qu'il faut lever instantanément. Qu'elle presse la terre, qu'elle vole! Ce n'est qu'en nous levant en masse que nous pourrons tout sauver. »

Beysser est nommé commandant de la ville de Nantes, et afin de rendre impossible toute idée de transaction entre les deux partis, ce général, dans une proclamation affichée à tous les coins de rue, annonce la détermination qu'il a prise; cette détermination fut celle de Rotposchin à Moscou, l'incendie. Les factions qui déjà divisaient la naissante république connaissaient son incandescence révolutionnaire. A sa voix, elles se rallièrent pour repousser l'ennemi, qui, croyant toujours avoir des intelligences dans la place, ne prit peut-être pas toutes les précautions nécessaires.

La Rochejaquelein, le héros de Saumur, est laissé à la garde de cette ville, et l'armée s'avance sur Nantes. Elle était alors maîtresse d'Angers, d'Ingrande, de Chollet, de Doué, d'Ancenis, de Machecoul, de Mortagne, de Montaigu et des deux rives de la Loire, c'est-à-dire qu'elle pouvait affamer Nantes. Cathelineau et d'Elbée arrivaient par Ancenis, à la tête de douze mille hommes. Fleuriot et d'Autichamp, avec quatre mille hommes détachés de la division de Bonchamp, devaient l'attaquer à l'est entre la Loire et l'Erdre. Lyrot occupait la Croix-Moriceau, et Bonchamp, à l'avant-garde avec ses Bretons qu'il a orga-

Digitized by Google

nisés, chassait déjà devant lui les bleus qui allaient porter dans la ville le désordre et la famine.

Jusqu'à présent, Charette a toujours voulu guerroyer seul, ne demandant jamais de secours, mais aussi n'en portant jamais aux autres divisions avec lesquelles il n'a eu aucun contact. Il a grandi dans son isolement; il a peu à peu attiré sous ses ordres les généraux du Bas-Poitou, peu à peu soumis à l'obéissance l'esprit rebelle de ses cantonnements, et le 20 juin, entre Lalloué et la Sèvre, il attend Beysser, qui ne lui laisse pas une heure de repos. Beysser est venu pour attaquer M. de Lyrot. Soixante tirailleurs se présentent; les bleus se jettent à leur poursuite; des retranchements abandonnés sont épars sur le terrain; Beysser les franchit, puis tout à coup il se trouve en face de dix mille hommes rangés en bataille. Une affreuse fusillade s'engage; les deux chefs de la légion nantaise tombent mortellement frappés. Coislier, l'un d'eux, respire encore; Beysser le reçoit dans ses bras, et donne ordre à ses soldats de l'enlever du champ de bataille. « Ne t'occupe pas de moi, s'écrie Coislier, je meurs pour la république, mais sauve tes canons, » et il expire. Beysser lui-même est renversé. Alors la cavalerie poitevine charge avec une nouvelle fureur. Les bleus reculent; ils fuient en désordre et ne s'arrêtent que derrière les murs de Nantes, où leur arrivée répandit la terreur.

Lescure, blessé et retiré au château de la Boulaye, apprend cette victoire; il écrit à Charette pour le féliciter, au nom de l'armée royale, sur des succès si chèrement achetés par lui. Donnissan, ce grand seigneur sans ambition, qui, au milieu de tous ces généraux improvisés,

Digitized by Google

joue le rôle de médiateur, est chargé d'amener le chef du Bas-Poitou à faire cause commune avec le reste de la Vendée. Charette promet son concours au siége de Nantes, et après avoir rassemblé toutes ses divisions, il paraît, le 28 juin, dans les landes de Ragon pour attaquer le faubourg de Pont-Rousseau. Lyrot campe à la même heure sur la Croix-Moriceau.

D'Autichamp s'empare du bourg de Nort, vaillamment défendu par le troisième bataillon de la garde nationale de Nantes que commande le ferblantier Meuris. Le camp républicain de Saint-Georges est abandonné. Le 28 au soir, Canclaux est averti par ses avant-postes « qu'on aperçoit au loin des feux qui ressemblent à des fusées volantes ou à des ballons illuminés, et que l'on entend se répéter des cris semblables au mugissement d'un taureau ». Ce sont les expressions de son rapport. Ces démonstrations annonçaient l'approche de l'armée royale. Des feux de bivouac avaient été allumés sur les hauteurs, et à défaut de tambours, qu'ils n'avaient pu encore se procurer en assez grande quantité, les Vendéens, pour se réunir par paroisse, hurlaient dans des cornes de bœuf, comme font les pâtres lorsqu'ils rassemblent leurs troupeaux.

A la vue des troupes qui, au cri de vive le roi ! garnissent les hauteurs de la ville et vont donner un terrible assaut à ses fortifications, les conventionnels Gillet et Merlin (de Douai) se rangent à l'avis du général Bonvoust. Cet officier proposait l'évacuation. Beysser et les sociétés populaires s'y opposent. Canclaux est de leur avis ; ils ont tous enivré de patriotisme les douze mille hommes de garnison que contient Nantes, et le 29 juin, à deux heu-

Digitized by Google

res du matin, la canonnade s'engage du côté de Pont-Rousseau.

C'était Charette qui avait réclamé l'honneur de donner le signal du combat à l'armée. A ce premier coup de canon, les Nantais répondent par le chant de la *Marseillaise*. Bonchamp, Fleuriot aîné et d'Autichamp se précipitent sur la porte de Paris. Fleuriot est emporté par un boulet. D'Autichamp prend sa place; il a deux chevaux tués sous lui. De Mesnard est mortellement atteint d'un coup de feu dans la poitrine. Le prince de Talmont, qui, dans les landes de la Vendée, ressuscitera les traditions de Fontenoy, s'élance avec sa cavalerie, et, malgré les sages remontrances de Forestier, essayant de contenir une ardeur qu'il serait si heureux d'imiter, le prince s'avance dans le faubourg du Marchix; il est blessé. Cette blessure ne fait qu'accroître son impétuosité. A sept heures du matin, l'action est devenue générale. Charette à Pont-Rousseau, Lyrot à Saint-Jacques, occupent une partie de la garde nationale et le bataillon des Côtes-du-Nord.

Le républicain Beysser et le général Canclaux se sont portés sur la route de Vannes, où Cathelineau et d'Elbée attaquent.

Les Vendéens, même dans le siége d'une ville, ont encore trouvé le moyen de s'égailler; ils pénètrent en tirailleurs dans les jardins ou dans les maisons, et, dirigés par d'Elbée, ils font un feu qui ne cesse jamais. Le conventionnel Coustard, au milieu d'un escadron de cavalerie républicaine, combat avec toute l'ardeur d'un soldat. Le général Gilibert, destitué de la veille par le comité exécutif, l'adjudant-général Cambray et le capitaine

Digitized by Google

La Valette soutiennent presque seuls, pendant quelques minutes, tout le poids de la journée. Ici, c'est Bonchamp qui, après avoir pénétré par le faubourg de Saint-Donatien, cherche à se joindre au général en chef; là, c'est Cathelineau qui a enlevé la batterie de la porte de Vannes, mis en déroute le brave 109e de ligne, et qui, avançant toujours, est déjà sur la place Viarmes.

Prévoyant que le premier choc des paysans ne trouverait pas d'obstacle capable de l'arrêter, le général en chef Cathelineau a donné ordre de laisser libre la route de Guérande, afin d'offrir aux Nantais une issue pour abandonner leur ville assiégée. Talmont n'a pas compris ou a oublié la portée de cet ordre, qui doit empêcher les habitants de se défendre avec le courage du désespoir. Il aperçoit un grand nombre de fuyards qui débouchent par cette route; il court la fermer avec deux pièces de canon, et force ainsi les assiégés à ne plus attendre de salut que de leur énergie. Cette faute a promptement de tristes résultats. Beysser en calcule les conséquences : il rallie autour de lui les débris du 109e et les hommes qui fuyaient tout à l'heure; et il revient à la charge contre les assiégeants.

Pour être maîtres de la ville, c'est le dernier obstacle à vaincre : Cathelineau va en triompher. Au moment où il se précipite sur les troupes dont l'intrépide Beysser a ranimé le courage, une balle le frappe au-dessus du coude. Le généralissime tombe : un bruit de mort vole de rang en rang. Ce cri répand la désolation et le découragement dans les cœurs; il rend aux républicains toutes leurs espérances. Beysser et Canclaux profitent habilement de cette

Digitized by Google

hésitation. En vain d'Elbée, Stofflet et Bonchamp cherchent à ranimer le courage des leurs. Cathelineau est blessé, mort peut-être : les Vendéens prennent la fuite. D'Autichamp couvre leur marche; mais bientôt serré de près par la cavalerie républicaine, il va tomber sous ses coups, lorsque, saisissant la queue du cheval de Forestier, qui tente de ramener les fuyards au combat, il disparaît avec lui.

Charette n'a point traversé les ponts; il est resté sur la rive gauche du fleuve, ne ralentissant jamais son feu. Ce feu, qui se fait entendre toute la nuit, protége la retraite de l'armée. Ce ne fut que le lendemain que la garde nationale, sous les ordres de Deurbroucq, décida la division de Charette à quitter ses positions.

La joie des Nantais fut si grande, que plusieurs blessés moururent dans les transports de l'exaltation fiévreuse que cette victoire leur causait. Les femmes, les enfants, avaient pris une large part à cette grande journée, à laquelle les royalistes timides de Nantes n'osèrent refuser le concours de leurs bras incertains. Tout cela, dans une ivresse étrange, célébra la délivrance de la ville, sa délivrance qui, à la place de Cathelineau pour maître, allait lui donner Carrier.

Les Vendéens, cependant, ont entendu la voix de leurs chefs; ils se sont ralliés et ils entourent la voiture dans laquelle le généralissime a été déposé. Il n'est que blessé; on espère encore; lui-même est sans crainte sur son sort. Mais bientôt la gangrène se déclare, et, le 14 juillet, ce grand homme expire, emportant au tombeau les regrets de tous ses compagnons d'armes. Le saint d'Anjou n'était

Digitized by Google

plus. Pour laisser à chacun la triste liberté de pleurer le paysan devenu général, les autres chefs licencient momentanément l'armée, dont une si fatale journée a compromis toutes les victoires précédentes.

Le siége de Nantes a été doublement funeste aux bleus. Cet échec imprévu les a privés de l'autorité et des inspirations d'un chef qui avait pris le plus juste et le plus salutaire ascendant. Il a ranimé l'ardeur des bleus qu'avaient affaiblie tant de déroutes successives; mais il n'a point démoralisé les paysans. Au nom du comité de salut public, Barrère vient dire à la tribune de la Convention, en parlant de la Vendée, que « c'est particulièrement sur ce chancre politique que le comité a porté ses soins et sa sollicitude ». Il annonce que de grands mouvements stratégiques vont paralyser les tentatives royalistes.

Westermann ne veut pas donner un démenti à l'orateur révolutionnaire. Le 19 juin, le général Biron, s'arrachant à l'inaction que les remords du passé, que les craintes du présent imposent à son cœur et à son esprit, s'est enfin vu dans la nécessité de faire une diversion, capable de suspendre les progrès de l'armée royale sur les rives de la Loire. C'était par ordre du comité de salut public que pareille injonction lui était faite. Biron courbe la tête, et de son quartier-général de Niort, il ordonne à Westermann d'avancer sur Parthenay. Westermann attendait un pareil ordre avec d'impatientes colères. Il se met en marche. Il n'y a dans cette partie du Bocage aucun chef, aucune armée pour lui tenir tête; toutes les forces du pays sont dirigées sur Nantes. Le tocsin sonne.

Digitized by Google

Lescure, à peine rétabli de sa blessure, vole au secours de Parthenay. Il rassemble autour de lui quelques milliers de paysans mal armés. Westermann arrive à deux heures du matin aux portes de la ville. Il égorge les sentinelles. Un de ses aides-de-camp tue, d'un coup de sabre, un artilleur qui se disposait à mettre le feu à son canon. La batterie est ainsi enlevée et tournée contre Parthenay. Lescure tente de se défendre dans cette obscurité. Toute défense est impossible. Mais Westermann a immédiatement jugé à propos de se retirer sur Saint-Maixent. Avec de nouveaux renforts, il reparaît le 1er juillet, surprend le village d'Amailloux, le livre au pillage, massacre les royalistes, court au château de Clisson qui, une heure après, n'est plus qu'un monceau de ruines; puis il se précipite sur les troupes que Lescure cherche encore à lui opposer.

La Rochejaquelein, après la prise de Saumur, avait accepté la garde de cette ville que de la Pelouze, vieux maréchal-de-camp, et nommé par Cathelineau lieutenant de roi du château, offrait de défendre avec une garnison de quatre mille hommes soldés. Concevoir un pareil projet, c'était ne pas connaître les Vendéens. La Rochejaquelein avait agi plus prudemment. Il les avait laissés libres. Malgré ses prières, ils partirent tous pour retourner dans le Bocage, l'abandonnant lui neuvième. Dans l'impossibilité où il se trouve de conserver seul la ville de Saumur, M. Henri s'est rendu à Châtillon où le conseil supérieur est établi. Là, il apprend les exploits de Westermann. Le 3 juillet, il se joint à Lescure, puis avec un peu plus de trois mille hommes, ils osent, quoique si dispropor-

Digitized by Google

tionnés en forces, défendre les hauteurs du Moulin-aux-Chèvres.

Tous deux se battent en désespérés. Richard Duplessis est blessé à la tête. Un boulet de canon casse le bras à la Bigotière. Les blancs sont effrayés de leur petit nombre et de l'acharnement de l'ennemi. Ils se dispersent. Westermann se jette à leur poursuite. Il pénètre dans Châtillon, brûle les papiers, brise les presses du conseil supérieur; et le lendemain, comme pour punir La Rochejaquelein d'avoir osé l'attaquer, il détache un bataillon de son armée, et le charge d'aller incendier le château de la Durbellière. L'ordre fut exécuté.

Cinq jours après, Lescure et Henri prenaient une éclatante revanche.

Le général révolutionnaire s'est posté sur le Mont-Gaillard, entre Châtillon et Mortagne. Il attend des renforts. Il craint de s'être trop avancé et il écrit à Biron: « Il faut que vous marchiez aussi sur les rebelles pour empêcher que toute leur masse ne tombe sur moi. » Biron n'arrive pas. A sa place, trois ou quatre mille gardes nationaux de Saint-Maixent, de Parthenay et des environs lui sont envoyés; mais il n'était plus temps. Au moment même, où, le 8, Westermann assistait à un *Te Deum* chanté, à Châtillon, en l'honneur de ses succès, par l'évêque constitutionnel de la Vienne, Stofflet, Bonchamp et d'Elbée, qui accourent au secours de Lescure et de Henri, se trouvent en présence de l'armée républicaine. Les royalistes ont à tirer vengeance de leur défaite de Nantes et des excès de Westermann, encore nouveaux pour eux qui en ont déjà tant souffert. Un conseil est tenu. Le bouil-

Digitized by Google

lant Stofflet propose d'attaquer les bleus sur le Mont-Gaillard. Cette position est imprenable. Lescure repousse cet avis par le seul désir d'éviter une trop grande effusion de sang. Stofflet tient à son idée. Il la développe avec chaleur. « Que ceux qui veulent périr suivent Stofflet ! » dit Lescure. Les soldats partagent cette opinion. Stofflet est abandonné ; mais lui n'abandonne pas l'armée. Il la suit, avouant son erreur. Le lendemain, il s'en venge sur les républicains.

Lescure a si bien calculé sa marche, que le bataillon destiné à la garde du camp prend la fuite et abandonne ses fusils en faisceaux. Deux décharges à mitraille font reculer les paysans. Bonchamp leur ordonne de se glisser à plat ventre, d'arriver jusqu'à portée de fusil sur les canonniers et de les tuer sur leurs pièces. Cette manœuvre est exécutée. De concert avec Lescure, Stofflet, d'un autre côté, tourne les positions des bleus. Il leur coupe la retraite, tandis que La Rochejaquelein et Marigny les prennent de front.

Après deux heures de combat, Westermann n'a plus d'armée, plus d'artillerie. Sa farouche intrépidité que rien n'altère ne peut lutter seule contre tant d'ennemis acharnés. Il est obligé d'abandonner le Bocage dont il espérait pouvoir impunément fouler le sol de son pied sanglant. Les royalistes rentrent dans Châtillon. Ils sont exaspérés des incendies qui fument encore, des massacres commis à chaque pas par cette armée qu'ils viennent d'anéantir. « Point de quartier aux prisonniers ! » s'écrient-ils, conduits par Marigny. En vain La Rochejaquelein et Lescure disent aux bleus : « Rendez-vous, on ne vous fera

Digitized by Google

pas de mal », en vain les bleus cherchent à se mettre sous la protection de ces deux jeunes généraux dont l'humanité leur est connue; le carnage n'en continue pas moins.

Lescure, en poursuivant les fuyards, a ordonné d'enfermer trois cents prisonniers qu'il a faits. Au lieu d'obéir, les paysans les égorgent. Prévenu à temps, Lescure est de retour. De nouveaux prisonniers s'attachent à ses habits et à son cheval. Ils implorent grâce. Lescure pardonne. A ce mot, Marigny, dont la colère est si justement terrible, s'avance vers lui : « Retire-toi, dit-il, que je tue ces monstres. Ce sont eux qui viennent de brûler ton château et celui de Henri, eux qui ont incendié le village d'Amailloux. » — « Tant pis pour eux, répond Lescure, mais Dieu nous a commandé de rendre le bien pour le mal, et si cet affreux égorgement continue, ce sera contre toi, Marigny, que je défendrai la vie des prisonniers. » Le massacre cessa. La victoire n'avait-elle pas déjà coûté assez de sang?

Daniaud-Dupérat, Beaurepaire et quelques autres jeunes gens ont, en poursuivant les bleus, arrêté la voiture de Westermann. Ils en brisent le coffre. La probité pleine de susceptibilité des Vendéens, les accuse de s'être partagé l'argent que l'on y suppose renfermé. On parle même de faire un mauvais parti à ces officiers qui peuvent laisser planer un soupçon sur l'armée. Le conseil de guerre est convoqué pour prononcer sur une affaire aussi délicate; mais Lescure annonce que Dupérat se trouvait parmi ces volontaires, et qu'il vient de lui jurer que le coffre était vide. A cette déclaration, le con-

Digitized by Google

seil reconnaît que les soupçons sont sans aucun fondement, et que la parole de Dupérat vaut mieux que toutes les preuves.

C'était noblement acquitter ces Vendéens accusés, et rendre à Dupérat la justice que tous ses compagnons méritaient aux mêmes titres que lui. Par ce seul fait, on peut juger quel était le rigorisme de cette armée que la Convention appelait un ramas de brigands.

Westermann s'était flatté d'anéantir la Vendée. Il perdit bien vite ses illusions et fut forcé de comparaître à la barre de la Convention qui l'accusait d'avoir trahi la patrie. Westermann se défendit en accusant et en livrant au tribunal révolutionnaire la tête du jeune Decaire, lieutenant-colonel dans son armée qui, disait-il, avait eu des communications avec Lescure et La Rochejaquelein. Westermann fut renvoyé devant le conseil de guerre, séant à Niort. Reconnu, par ce conseil, patriote ardent, mais honnête, il reprit son commandement.

Alors malgré l'avis de Biron, le plan d'attaque contre la Vendée fut encore une fois modifié. C'est maintenant par Vihiers, Coron, Chollet et Mortagne que les bleus vont envahir le Bocage. Le général républicain la Barolière pénètre dans le pays insurgé par les ponts de Cé. Le 15 juillet, Bonchamp, Henri et Lescure le rencontrent à Fline, près de Martigné-Briant. Le combat s'engage sous le coup d'une chaleur étouffante. L'armée de Saumur et les bataillons de Paris soutiennent le premier choc.

Marigny, pour se trouver à cette affaire, n'a pris aucun repos depuis quarante-huit heures. Malgré sa lassitude, il est au premier rang; mais sans ordre, il quitte

Digitized by Google

le commandement de son artillerie, se met à la tête d'un escadron de cavaliers et court attaquer en flanc les républicains. Il espérait, par cette manœuvre, arracher plus promptement la victoire. Cette manœuvre trompe les royalistes qui, aveuglés par la poussière, prennent la cavalerie de Marigny pour la cavalerie républicaine. Profitant de leur indécision, le représentant Bourbotte s'élance au milieu d'eux, combat corps à corps, joint Bonchamp qui se précipitait dans la mêlée et amène ainsi une confusion fatale aux blancs. Bonchamp est assailli par cinq hussards. Il en tue un, blesse le second et écarte les trois autres. Le conventionnel Bourbotte est ajusté par un royaliste qui le manque, un autre lui porte un coup de crosse sur la tête. Bourbotte l'étend à ses pieds d'un coup de sabre. Lescure et La Rochejaquelein protégent la retraite sur Coron et consolent Marigny qui, de désespoir, voulait se tuer.

Bourbotte, que soutient l'incessante ardeur de la Convention, court, en toute hâte, annoncer au corps d'armée de Santerre l'échec éprouvé par les Vendéens. Le 17 juillet, Menou, conduisant l'avant-garde, occupe Vihiers. Six cents paysans, presque sans armes, se ruent sur ce corps et le dispersent. Menou a la poitrine traversée d'une balle, mais ce succès inattendu n'est que le prélude d'une victoire encore plus inespérée. La Rochejaquelein, Lescure, d'Elbée, Marigny et Stofflet, ont pris diverses directions pour lever de nouvelles troupes, car le temps des généraux était, en grande partie, consacré à ce recrutement volontaire. Bonchamp, blessé, a été porté à Jallais. Le cadre des divisions est incomplet, les géné-

Digitized by Google

raux sont absents, et Santerre harcèle avec une impatient fureur ces soldats écrasés sous huit jours de marche et trois combats.

Santerre vient d'être battu, il va être battu, il sera toujours battu, et dans cette époque où blancs et bleus déploient au champ de bataille un courage surnaturel, cet homme, poussé au généralat dans les boues de Paris, fait tache. A l'approche de Santerre, une pensée glorieuse fait battre le cœur de Forestier, de Piron, d'Herbault, de Marsange, de la Guérivière et de Guignard, tous hommes d'exécution et de cœur, mais qui n'ont encore jamais dirigé les masses ou tracé un plan de bataille. L'abbé Bernier est avec eux. Le curé de Saint-Laud les encourage à l'attaque.

« Mais, dit Boisy, les généraux sont absents. — Tant pis pour eux, reprend Forestier ; ils ont assez de jours pour vaincre, qu'ils nous laissent celui-là. — Mais, les soldats, en ne voyant aucun des chefs à leur tête, que diront-ils ? continue la Guérivière. — Qu'ils croient que ces messieurs s'y trouvent ! s'écrie Piron, cela suffira. » L'abbé Bernier persuade en effet aux paysans que M. Henri, et Lescure sont de retour et prennent le commandement.

Sur toute la ligne, Piron, Forestier et Guignard répètent le même mot d'ordre. Le 18, cette armée, rangée en bataille par la foi, sort de ses retranchements, s'empare des hauteurs, et culbute les avant-postes. Santerre encouragé par Bourbotte, veut prendre l'offensive. Forestier, à la tête de sa cavalerie que soutiennent six cents Suisses, derniers débris des massacres du 10 août, charge la droite républicaine.

Digitized by Google

A cette vigueur, que Santerre n'attend pas de soldats épuisés et sans chefs, le général révolutionnaire se trouble. Il fuit, car il sait que Piron, Forestier et Stofflet ont juré de le saisir et de l'enfermer vivant dans une cage de fer. Autour de lui, dans les rangs de son armée, on entend ces mots : à la trahison ! au lâche ! sauve qui peut ! sa division se débande. Elle jette ses armes, ses havresacs ; puis tombée sous les pieds des chevaux, elle se laisse écraser par eux. Bourbotte seul, dans cette confusion, a conservé quelque sang-froid. Bientôt, entraîné comme les autres, il est poursuivi par de Villeneuve, pendant plus de deux lieues. Santerre avait en présence deux hommes qui ne voulaient pas le laisser échapper. C'étaient Loyseau et Forêt. Santerre va être pris. Ils l'ont acculé à un mur de six pieds. Le général *qui*, selon les Parisiens, *n'a de Mars que la bière*, fait franchir ce mur à son cheval, et donne à ses troupes un exemple de lâcheté qu'elles suivirent.

Mais cette victoire de Vihiers, due aux prédications de l'abbé Bernier, aux dispositions des chefs secondaires et à la valeur des paysans, n'amena, ainsi que tant d'autres, aucun résultat important. Les vainqueurs rentrèrent dans le Bocage. Ils avaient momentanément assuré la tranquillité du pays, conquis le temps de faire leurs moissons, et battu Santerre. C'était plus qu'ils ne demandaient, pour une seule journée. Piron seul en retira quelque avantage. Les généraux et les soldats ne l'appelèrent plus que le héros de Vihiers.

C'est le lendemain de cette bataille, que Dupuis, aide-de-camp de Langrenière, fut surpris dans Argenton-le-Château, par un escadron de hussards. C'était un jeune

Digitized by Google

officier du régiment de Béarn. Le général Turreau voulut le voir, et dans ses mémoires, il raconte ainsi les tentations auxquelles il le soumit. C'est un magnifique éloge de la discrétion vendéenne qu'on va lire. Nous l'empruntons à un républicain. « Il est sans exemple, dit-il, qu'un agent du parti royaliste, l'ait trahi, même quitté volontairement. Je savais que ce jeune homme était souvent à l'état-major-général des rebelles, et qu'il pouvait me donner des renseignements importants. J'employai tous les moyens possibles pour l'engager à me faire connaître les projets de l'ennemi. Je fus jusqu'à lui promettre la vie, que des liaisons agréables pouvaient lui faire regretter. Il me fut impossible d'en tirer un mot. Il fut guillotiné à Saumur, et mourut avec un grand courage. »

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

Travaux du conseil supérieur. — D'Elbée, général en chef. — Biron et Rossignol. — Combat de Luçon. — Mission de M. de Tinteniac.— Le cabinet anglais. — Défaite de Luçon. — Divisions entre les généraux républicains. — Victoire de Chantonnay. — Arrivée de l'armée de Mayence. — Ses premiers succès.

Entré en fonctions depuis la prise de Fontenay, le conseil supérieur a essayé de remplir le rôle qui lui était assigné dans l'esprit des chefs; mais au milieu d'une guerre où les victoires sont aussi imprévues que les défaites, où tout est soumis aux chances d'un hasard heureux ou malheureux, il était bien difficile de se placer toujours à la hauteur des circonstances, encore plus difficile de faire naître des ressources dans un pays ouvert à toutes les armées, ravagé aujourd'hui par celle-ci, incendié demain par celle-là. Le conseil supérieur, formé en partie d'hommes éclairés, et avant tout dévoués à la cause royaliste et religieuse, s'occupa cependant à diverses reprises des moyens qu'il fallait employer pour combiner les ressources du Bocage, avec les nécessités de la guerre.

Le 8 juin 1793, il rendit un arrêté par lequel la circu-

Digitized by Google

lation des assignats était limitée à ceux qui, fabriqués avant l'ère républicaine, porteraient l'effigie de Louis XVI. Le 11 juillet, il prit une des mesures les plus politiques qui aient été conçues dans l'intérêt de la Vendée, mais cette mesure offrait, dans l'exécution, d'insurmontables difficultés. C'était l'annulation, sans distinction aucune, de la vente de tous les biens dits nationaux.

Faites en vertu de quelques décrets des assemblées nationales, dont le conseil ne reconnaît pas l'autorité, dont il décline la compétence, ces ventes ont fait passer une grande partie des biens entre les mains de patriotes étrangers au pays. En effet, à la suite des armées révolutionnaires, dans leurs rangs quelquefois, il s'était glissé des hommes besogneux qui spéculèrent même sur l'enthousiasme national, et qui, indifférents à tout sentiment politique, sans patrie, sans feu, sans famille même, s'établirent dans les petites villes et dans les grosses bourgades. Ils rendaient de loin aux troupes républicaines tous les services d'espionnage qu'elles réclamaient. Ils étaient les dénonciateurs des blancs, les guides des bleus; ils acceptaient toutes les fonctions municipales ou administratives que les habitants refusaient pour ne pas s'exposer un jour ou l'autre au contre-coup des représailles.

Ces hommes, accourus dans l'Ouest comme à une curée, n'avaient rien à perdre et tout à gagner. La Convention avait encore trouvé très-peu d'acquéreurs pour les biens prétendus nationaux. Le sol tremblait trop sous les pieds, et d'ailleurs l'Ouest ne comptait pas beaucoup de ses enfants émigrés. On eût dit que les gentilshommes s'attendaient toujours à une prise d'armes. Les terres,

Digitized by Google

que la loi frappait de proscription par l'absence de leurs propriétaires, étaient enclavées tantôt dans les marais, tantôt dans la plaine, tantôt dans ce qu'on appelle le Bocage ou la haute et basse Gâtine. Elles étaient régies ou cultivées par des paysans dont les opinions n'étaient point douteuses, et les habitants qui auraient pu, par principes révolutionnaires ou par cupidité, se livrer à ce commerce de biens, redoutaient la vengeance qui, tôt ou tard, devait retomber sur leur tête.

Les étrangers, venus des quatre points de la France, pour prendre leur part des spoliations nationales, n'eurent ni tant de craintes, ni tant de modération. Ils s'emparèrent de tout ce qui se présenta sous leur main, ou à leur convenance. La révolution les laissa faire. N'était-ce pas des partisans dévoués à toujours qu'elle se donnait là; des partisans que la possession attachait au sol, et qui devaient y rester ainsi qu'une vivante protestation de ses idées ?

Ce système une fois établi et la guerre devenant de jour en jour plus active, le conseil supérieur, qui comprenait les funestes résultats d'un pareil changement dans la propriété, fit passer l'administration des biens nationaux à des délégués choisis par lui, ou en son nom. Il autorisa les possesseurs et les titulaires à rentrer de suite en jouissance. Quelques-uns profitèrent de ce droit que la guerre leur avait déjà donné, mais dont ils n'auraient pas cru devoir user. D'autres se contentèrent d'inquiéter les acquéreurs qui s'étaient emparés de leurs terres. Souvent ils en restèrent là. A la pacification générale, ils apprirent à leurs dépens qu'en révolution, il est plus aisé de

Digitized by Google

voler une propriété que de la rendre. La loi confirmait toutes ces acquisitions. Elle garantissait tous les titres. Elle donnait par là gain de cause aux pressentiments du conseil supérieur.

Mais afin de pourvoir aux incessants besoins d'une armée qui, dans quelques heures, était forcée, par les nécessités de la guerre, de se porter sur les points les plus opposés et de s'y porter à l'improviste, il fallait d'immenses ressources pécuniaires. Le conseil n'en avait aucune à sa disposition. L'argent monnoyé manquait dans les caisses. On devait donc aviser aux moyens d'y suppléer. L'exemple de la Convention, contraignant, sous peine de mort, à se servir des assignats qu'elle fabriquait, était bon à suivre. L'abbé Bernier a l'intelligence de la position politique des Vendéens. Il sait qu'en révolution, il n'y a que les demi-mesures qui compromettent les partis. Il n'hésite point à proposer l'emploi de tous les assignats de la nation. Il va plus loin. Ces assignats n'étaient pas encore financièrement déconsidérés. La guillotine leur donnait cours. Il veut qu'on en fabrique de semblables, qu'on les mette en circulation et qu'ils soient reçus dans les villes, au même titre que les autres.

La majorité du conseil, composée de gens au cœur candide et à la conscience timorée, répugna à l'émission de ce qu'elle appelait une fausse monnaie; mais pour concilier les besoins de l'armée avec ses scrupules, elle adopta un moyen terme, c'est-à-dire elle ne fit rien. Il fut décidé que la circulation des assignats de la *prétendue République française* n'était autorisée que pour ceux qui seraient contre-signés par des officiers délégués au nom

Digitized by Google

du conseil. C'était consciencieusement se créer les embarras d'une dette et faire naître, par une délicatesse de probité alors coupable, des distinctions dans les assignats, distinctions toutes au préjudice de l'armée royale.

Il se rencontrait, dans quelques parties de la Vendée, un assez grand nombre de paroisses attachées au culte protestant. Ces paroisses, on le pense bien, étaient les moins hostiles aux idées révolutionnaires; mais elles flottaient encore dans l'indécision. Quelques-unes même s'étaient franchement ralliées au drapeau blanc. On proposa au conseil de laisser jouir les calvinistes du Poitou des avantages que leur concédait l'édit rendu par le roi Louis XVI en 1788.

Bernier était prêtre catholique. Il repoussa cette tolérance dont il devait pourtant si bien, avec la rectitude de son jugement, apprécier les résultats. Ce vœu, quoique combattu par son éloquente influence, fut admis comme loi, et puisque la marche des événements nous conduit à juger les principaux actes du conseil supérieur, faisons encore un reproche à l'abbé Bernier.

En guerre civile, il ne faut jamais proscrire, jamais surtout étendre la proscription aux familles; car alors de pareilles mesures deviennent toujours des crimes inutiles. L'abbé Bernier était l'âme du conseil. Il le dirigeait à son gré, le façonnait à ses opinions, le soumettait à l'active impulsion de ses idées. Il espère, par des serments obtenus à force de violences morales, contraindre les convictions rebelles et les enchaîner au parti royaliste. Dans cette persuasion, il arrache au conseil un arrêté par lequel il est enjoint à tous les républicains, habitant la

Digitized by Google

Vendée, et à toutes les autorités de prêter serment de fidélité au gouvernement de Louis XVII.

La Convention, sans doute, donnait un pareil exemple. Elle forçait les bouches royalistes à se parjurer. Souvent même une pareille loi produisit des martyrs; en voici deux preuves entre mille :

Une jeune personne, mademoiselle Baudriau, de la paroisse de la Plaine, se rendait à Maulevrier pour y voir ses parents. Elle tombe dans une colonne mobile; on l'arrête, on la conduit au chef du poste républicain. Surpris de la beauté de mademoiselle Baudriau, l'officier lui adresse mille questions. Elle répond à toutes avec un rare sang-froid.

— Tu es une brigande, s'écrie l'officier fatigué d'un interrogatoire inutile. Tu mérites la mort; mais tu m'intéresses et je veux te sauver la vie. Tu as, comme tous les royalistes, perdu ta fortune et tes parents; monte à cheval derrière moi. Je me rends à Saumur. Tu seras heureuse, et je ne t'abandonnerai jamais.

Mademoiselle Baudriau recule d'épouvante.

— Tu veux donc te faire tuer? reprend le républicain.

— Comme il vous plaira, interrompt la Vendéenne.

— Allons, plus de résistance, continue-t-il en modérant les éclats de sa voix. On va te mettre sur mon cheval. Tu n'as plus de père. Je t'en servirai, et si, plus tard, tu parviens à m'aimer, tu deviendras mon épouse.

— Moi! la femme d'un officier républicain, reprend-elle. Jamais.

— Qu'elle crie vive la république! et qu'elle s'en aille, disent quelques soldats attendris.

Digitized by Google

Mademoiselle Baudriau fait un signe de tête négatif. On ne put jamais vaincre sa consciencieuse obstination, et elle expira sous les balles.

Deux femmes de Somloire, nommées Augereau et Baranger, sont arrêtées par des soldats près de leur village.

— Brigandes, où sont vos hommes?

— Ils sont morts, répondent-elles, pour leur Dieu et pour leur roi.

— Et vous, qui êtes-vous?

— Catholiques, royalistes comme eux.

— Vous méritez la mort.

— De grâce, épargnez-nous à cause de nos pauvres petits enfants.

— Eh bien! faites serment d'aimer la république. Grâce vous sera accordée.

— Ce serait mentir et parler contre notre pensée.

— C'est égal. Un serment à la révolution, un cri de : Vive la république! et vous êtes sauvées.

On les presse, on les entoure. Devant ces instances, elles restent muettes. On les menace, on les frappe. Alors un cri s'élance de leurs poitrines : Vive la religion! vive le roi! répètent-elles.

Une décharge à bout portant les étendit mortes sur le coup.

De pareils traits se renouvelaient presque chaque jour. Les bleus avaient inventé cette loi, mais ce n'était pas aux blancs à la tourner contre ceux qui l'avaient faite. Absurde pour la Vendée, elle était aussi absurde pour la république, car elle légitimait le parjure, en lui donnant la sanction de la menace, et les gouvernements qui se croient

Digitized by Google

ou veulent paraître forts n'en ont pas besoin. Le serment, lorsqu'il n'est pas volontaire ou salarié, passe dans les partis pour une impardonnable faiblesse ou pour une habile tactique, selon les hommes qui s'arrangent pour le commettre ou pour l'employer. Quand on l'imposera aux consciences et qu'on en fera une condition de vie ou de mort, ce ne sera jamais un frein.

L'abbé Bernier aurait sans doute relevé d'un serment arraché à des cœurs royalistes, tous ceux qui se seraient présentés à son tribunal. Dans le camp révolutionnaire, n'y avait-il pas de plus terribles, de plus accommodants casuistes que lui? Toutes ces mesures étaient donc d'inutiles représailles. Elles compromettaient la Vendée sans lui offrir la moindre compensation; elles lui donnaient l'apparence de persécuter les convictions opposées; elles la mettaient sur la même ligne que quelques-uns de ses ennemis. Pour l'honneur de ces contrées, cela ne devait pas même être possible. Le conseil supérieur sentit la faute qui avait été commise. Il la répara en abolissant son décret.

Le conseil n'avait pas d'attributions bien déterminées. Souvent même, ce qui arrive dans la confusion des pouvoirs où les ambitions sont sanscontre-poids, il empiétait sur les mesures militaires. Créé, malgré les répugnances de quelques chefs qui, comme Bonchamp et Donnissan, voulaient, en temps de guerre, pouvoir concentrer dans leurs mains toute l'autorité, ce qui est juste et nécessaire, il chercha à dominer par ses actes, à agir sur les généraux que les exigences de la guerre isolaient du centre; mais ces vices qui tiennent plus aux corps constitués

Digitized by Google

qu'aux individus, ne doivent pas cependant faire oublier les services que le conseil fut plus d'une fois appelé à rendre.

Peut-être eût-il mieux valu ne jamais le former, et, dans une semblable perturbation de toutes les idées reçues, soumettre les volontés et les personnes à l'action de la force qui, en Vendée, fut toujours intelligente et humaine. Ceux qui devaient en disposer seuls désirèrent que d'autres se chargeassent avec eux d'un aussi lourd fardeau. Cette pensée présida à la formation du conseil dont les principaux actes viennent d'être déroulés; mais en appelant dans son sein tant d'avocats,— ils y sont presque en majorité numérique — les généraux commirent une faute dont plus d'une fois ils eurent occasion de se repentir.

Sous quelque drapeau qu'ils prennent la parole, les avocats ont trop de chicane dans l'esprit, trop de moyens évasifs au secours de leur faconde, pour se précipiter, tête baissée, au milieu des événements qui marchent, poussés par les baïonnettes. Ils n'attaquent pas de front la situation. Ils cherchent continuellement à la tourner. Tout est pour eux matière à plaidoirie. Ils ne se montrent sur la brèche que la veille ou le lendemain du combat; jamais le jour. Les généraux n'avaient pas encore fait cette expérience que nos troubles civils ont si souvent constatée. Ils l'acquirent plus tard. Plus tard, ce mal était devenu irréparable.

Le conseil supérieur était donc impuissant. C'était un triste essai que l'on avait fait. Afin de soulager le pouvoir militaire, le seul capable de conduire à bien une insurrection armée, les Vendéens avaient cru devoir se reposer

Digitized by Google

sur le zèle et l'aptitude des hommes qui se présentaient comme dignes de s'associer à leurs travaux, et dans ces hommes, dévoués comme eux aux principes sociaux, ils ne rencontrèrent presque toujours qu'une résistance organisée d'avance.

L'abbé Jagault, qui s'était rangé du côté des généraux, leur proposa, à cette époque, de le suspendre ou de le reconstituer sur de nouvelles bases, et dans une lettre adressée au généralissime, il expliqua l'insuffisance de ce conseil. « Il faut, mande-t-il, le 12 juillet, qu'il y ait plus d'officiers parmi nous, car peut-être ne laisseront-ils pas autant traîner les discussions en longueur. Nous n'arrivons jamais au but, et souvent sans le vouloir, nous contrarions les déterminations prises par vous. Nous avons à côté de nous des gens honnêtes, mais timides, qui ne veulent pas se faire à l'idée qu'il faut brusquer les événements et employer parfois des moyens révolutionnaires. C'est un malheur de notre position. Créé seulement pour faire pénétrer quelque ordre dans l'administration intérieure de l'armée, le conseil ne croit pas devoir se renfermer dans ces attributions si importantes souvent. Il empiète, et par ce qui s'est passé dernièrement entre M. le marquis de Donnissan et quelques membres, vous pouvez juger de ce qui arrivera, lorsque le conseil aura la sanction du temps. Une réforme est nécessaire. L'abbé Bernier en est convaincu aussi bien que moi. Il devient impossible de marcher avec tant d'éléments de discorde si éloignés de l'armée, et ne recevant du quartier-général que des nouvelles ou des communications dont nous ne connaissons les détails que long-temps après que la nécessité les

Digitized by Google

a rendus indispensables. Nous travaillons sans ensemble, parce que nous sommes tous partis d'un point opposé. Ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de supprimer de fait le conseil et de gouverner et d'agir militairement. Nous discutons et vous agissez ; mais à la longue les hommes de discussion pourraient dominer les hommes d'action, et, en guerre civile, c'est ce qu'il faut éviter; sans cela tout serait perdu. Vous avez un triste exemple sous les yeux. Voyez la Convention et ses généraux. La Convention règne, parce qu'elle a su attirer à elle tous les pouvoirs. Si vous laissez le conseil prendre encore un peu plus d'ascendant qu'il n'en a, vous serez dominés, ou tout au moins contrecarrés par lui, et alors il n'y aura plus d'armée, car la désunion s'introduira parmi les chefs. Prenez donc des mesures, ou mieux encore, laissez-le mourir sans bruit. »

Afin de sauver la Vendée de ses propres victoires qui, dans un temps donné, devaient consumer ses forces, une dictature puissante et honorée de tous était indispensable. Les chefs sentaient ce besoin, mais ils étaient placés dans l'impossibilité de le satisfaire. Un prince seul — et ils l'appelaient de leurs vœux les plus ardents — un prince seul, jeune, brillant, brave comme eux, avec un noyau d'armée permanente et un port de mer sur les côtes de Bretagne, ou mieux encore du Bas-Poitou, pouvait concentrer le pouvoir et donner de la vie, de l'activité productive à tous ces dévouements prodigieux. Le prince ne vint pas. Ce fut alors que, pour traduire plus complètement la pensée vendéenne, Lescure proposa Cathelineau comme généralissime. Après la mort de ce paysan, qui avait réuni tous les suffrages, d'Elbée se présenta pour lui succéder.

Digitized by Google

D'Elbée, né en 1752, à Dresde, où son père s'était fixé après avoir épousé une Saxonne, fut envoyé, jeune encore, en France; il servit comme officier dans un régiment de cavalerie, puis il émigra et revint bientôt après en Anjou, pour ne pas laisser confisquer son modeste patrimoine et celui de sa femme. C'était un homme de plus de vertus que de talents, et qui avait plus de courage que de lumières. L'armée ne pouvait élire un plus brave, un plus honnête officier; mais il lui fallait un général. Bonchamp, Lescure, La Rochejaquelein ou Charette convenaient mieux. Les trois premiers refusèrent de porter ombrage à d'Elbée et Charette ne fut pas prévenu de l'élection, qui eut lieu à Châtillon, le 16 juillet. Le même jour, Stofflet fut nommé major-général. Donnissan accepta enfin les fonctions de gouverneur-général des pays conquis.

Au moment où la Vendée militaire proclamait un nouveau général en chef, aussi recommandable par ses qualités privées, que par sa piété, le général Biron, dont le nom seul fatiguait les démagogues, et que, dans leurs clubs, ils accusaient de trahison, ou tout au moins, d'impéritie révolutionnaire, se voyait en butte aux dénonciations des Jacobins. Le ci-devant duc de Lauzun, et c'est un reste d'hommage qu'il faut rendre à sa mémoire, ne pouvait avoir aucun défenseur dans le comité de salut public ou à la Convention. Sa révocation, c'est-à-dire sa condamnation à mort, fut décidée.

Il y avait à Niort, dans son état-major, des officiers, éclos à l'épaulette sur la borne de quelque jacobinière; car, la révolution, qui faisait un de ses principaux griefs

Digitized by Google

de l'avancement donné par droit de naissance, ne prenait plus ses généraux parmi les gentilshommes, tous soldats au sortir du berceau; mais, elle suivait, à quelque différence près, les mêmes errements. Pour commander, il ne fallait plus être noble. Il s'agissait, tout simplement, de professer le plus pur sans-culotisme; le courage et le talent venaient après, quand ils pouvaient. C'était, comme toujours, un abus réformé par un autre abus. Ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, Ronsin, qui n'avait jamais porté les armes, est nommé capitaine à son début, après le 20 juin 1792, chef d'escadron, le 2 juillet, chef de brigade, le 3, général de brigade, le 4. Le 2 octobre suivant, il est promu au grade de général divisionnaire et de commandant en chef de l'armée de la révolution, et tout cela sans avoir vu le feu.

Les hommes de l'état-major de Biron étaient à peu près tous des soldats dans le genre de Ronsin. Ils avaient le mot d'ordre. Ils se sentaient forts de l'appui des Montagnards, et, ils abusaient de cette force pour outrager, dans les grandeurs de sa naissance, le malheureux Biron, qui avait peut-être eu le malheur de croire, qu'un jour, l'égalité serait aussi tolérante que la vieille monarchie. Au nombre de ces hommes, se trouvait un nommé Rossignol, garçon orfèvre, que sa rudesse plébéienne et son exaltation démagogique avaient subitement élevé aux honneurs du commandement. Ami de Ronsin, il avait fait une fortune militaire aussi rapide que lui. Sans talents, sans énergie, toujours malade la veille d'un combat, et chose rare! soldat sans courage, d'après le représentant Philippeaux, Rossignol se posa comme l'ennemi

Digitized by Google

et le successeur de Biron. Rossignol devait l'emporter dans cette lutte, car le comité de salut public l'honorait du titre de son fils aîné. Le 12 juillet, le duc de Biron reçut du ministre de la guerre, l'ordre suivant :

« Je vous envoie, général, un décret de la Convention qui vous prescrit de vous rendre, sur-le-champ, à Paris, pour rendre compte de votre conduite au conseil exécutif provisoire. Vous voudrez bien, au reçu du décret, vous mettre en devoir d'y satisfaire, et vous rendre aussitôt à Paris. Le général Beysser reste chargé du commandement de l'armée des côtes de La Rochelle. »

Biron obéit. Il languit, par hasard, plus de cinq mois dans les cachots; puis, le 31 décembre 1793, on le fit mourir. En montant à l'échafaud, le duc de Biron s'accusa et se repentit. Les hommes ne doivent pas en demander davantage à un autre homme. « J'ai été, dit-il au peuple, infidèle à mon Dieu, à mon ordre, à mon Roi. Je meurs, plein de foi et de repentir. »

Tandis que le ministre de la guerre désignait Beysser, pour succéder au brave et infortuné Lauzun, la Convention suspendait ce général, accusé de fédéralisme, et le 24 juillet, Rossignol est chargé du commandement de l'armée. Il veut aussitôt exécuter le plan que le comité de salut public lui a fait parvenir. Ce plan ordonne de ne plus agir en Vendée par divisions isolées, mais en masse. A peine a-t-il communiqué ce projet à ses chefs secondaires, que le général Tuncq, avec la brigade de Luçon, prend encore l'initiative, et marche sur l'armée du centre,

Digitized by Google

commandée par Royrand. Royrand, le 28 juin, avait voulu seconder la grande armée, assiégeant Nantes, et il était venu faire diversion dans les plaines de Luçon. Il ne fut pas heureux dans ce combat, et Tuncq, auteur de sa première défaite, brûlait de lui en faire éprouver une seconde. Le 25 juillet, Tuncq se présente au Pont-Charron, lieu célèbre dans ces guerres. Il égorge les sentinelles, emporte le poste, et laisse mettre en pièces, par ses soldats, Sapinaud de la Verrie et Joffrion de Beauvais, qui, après s'être vaillamment défendus, étaient tombés blessés en son pouvoir. Tuncq reprend et brûle Chantonnay; mais le tocsin annonce la présence de l'ennemi. Lescure et d'Elbée volent au secours de l'armée du centre. Les bleus sont poursuivis jusqu'à Luçon, et, le 30 juillet, réunis à des troupes plus fraîches, ils offrent le combat près du château de Bessay.

L'artillerie vendéenne, habilement servie, a décidé du sort de la journée. Tuncq est battu, il se retire. Ce mouvement de troupes est mal compris par les royalistes, qui, craignant d'être tournés, se laissent aller à une terreur panique. Tuncq profite de cet avantage inattendu, et, malgré la brillante valeur que déploie le prince de Talmont, avec sa cavalerie, malgré d'Elbée et Lescure, dont les soldats, enfoncés dans la mêlée, se battent à coups de crosses de pistolet, tant ils sont près des bleus! Luçon, fut encore une fois fatal aux blancs.

Pour réparer ces deux défaites, on arrête en conseil de guerre, que l'armée de Charette et celle de Royrand, réunies à la grande armée, prendront part à une nouvelle expédition dans ces plaines.

Digitized by Google

Mais il fallait donner le change aux républicains. La division de Bonchamp reçoit ordre de les attaquer par les ponts de Cé. D'Autichamp tombe à l'improviste sur quelques bataillons postés aux roches d'Erigné, sous les ordres des généraux Duhoux et Desclozeaux. Le combat est sanglant. Acculé aux ponts de Cé par d'Autichamp, le 8e bataillon de Paris n'a plus de retraite possible. Il faut qu'il meure ou qu'il capitule. Par un mouvement spontané, ce bataillon se précipite dans la Loire avec armes et bagages, au cri de : Vive la république ! il disparaît sous les flots à la vue des royalistes qui admirent un pareil courage. Une femme, jeune et belle, l'épouse du commandant de ce bataillon, ne reste pas en arrière d'un tel héroïsme. Elle tient son enfant entre ses bras. Elle entend les Vendéens qui lui crient : « Rendez-vous. Il ne vous sera fait aucun mal. » Afin de ne pas voir la glorieuse défaite des bleus, elle se précipite dans le fleuve. Delpeux, caporal au 6e bataillon de Paris, commandé par Bourgeois, a reçu deux coups de feu et quatre coups de sabre. Abandonné des siens, qui reculent en combattant, il s'asseoit en face de l'ennemi, épuise ses cartouches, et comme pour provoquer la mort, il crie : Vive la nation ! les Vendéens respectèrent cet audacieux soldat et lui prodiguèrent des secours inutiles.

De Scépeaux, autre lieutenant de Bonchamp, n'a pas le même succès. Il est surpris et battu à Doué par Rossignol, Salomon et Ronsin.

Les incessants combats de la grande armée, ses victoires et même ses revers, ont appris dans toute la Vendée combien avec de la bravoure il est aisé de s'opposer à la

Digitized by Google

révolution. Les gentilshommes qui jusqu'alors n'avaient pu courir aux armes, empêchés tantôt par des persécutions locales, tantôt par la crainte de se compromettre, ne voulurent pas rester plus long-temps oisifs spectateurs d'une guerre où leur présence était une obligation. Ils arrivèrent de tous les côtés à la fois dans le camp royaliste. On vit même des émigrés Poitevins et Angevins traverser une partie de la France pour se réunir sous le drapeau blanc. Peu à peu l'armée se recruta de braves officiers qui, comme de Lacroix, du Rivault, de Beauvolliers jeune, de Caqueray, de Chantereau, de Bernès, de Dieuzy, de Brocourt, de Nesde, de Saujeon, de Brunet, Beaud de Bellevue, de Josselin et de Fey lui rendirent d'importants services. A tous ces gentilshommes, qui prenaient rang parmi les volontaires, il se joignit des bourgeois de plusieurs villes voisines et des paysans qui n'avaient point encore pris part au mouvement. De ce nombre sont Texier, officier de l'artillerie vendéenne, Tranquille, Allard, l'aide-de-camp de La Rochejaquelein, Pallierne, Bouin, Valois, Frey, Bernard, Bonin et Genest, dont les noms roturiers se rattachent à chaque bataille livrée par l'armée royale.

A la même époque, le 2 août, la Convention entendait un nouveau rapport de Barrère, l'orateur du comité de salut public contre les royalistes, et Barrère, sans le vouloir, faisait de la Vendée le plus pompeux et le plus vrai de tous les éloges. « C'est à la Vendée, disait-il, que correspondent les aristocrates, les fédéralistes, les départementaires et les sectionnaires; c'est à la Vendée que se reportent les vœux coupables de Marseille, la vénalité honteuse de Toulon, les mouvements de l'Ardèche, les

Digitized by Google

troubles de la Lozère, les conspirations de l'Eure et du Calvados, les espérances de la Sarthe et de la Mayenne, le mauvais esprit d'Angers et les sourdes agitations de quelques départements de l'ancienne Bretagne. »

Et où était donc cette unanimité dont la révolution savait si bien se targuer dans ses décrets et dans ses jugements? Continuons pourtant cette harangue qui décèle si éloquemment les craintes de la république et les grandeurs des paysans royalistes.

« Détruisez la Vendée, poursuit Barrère, Valenciennes et Condé ne sont plus au pouvoir de l'Autrichien. Détruisez la Vendée, l'Anglais ne s'occupera plus de Dunkerque. Détruisez la Vendée, et le Rhin sera délivré des Prussiens. Détruisez la Vendée, l'Espagne se verra harcelée, conquise par les méridionaux joints aux soldats victorieux de Mortagne et de Chollet. Détruisez la Vendée, et Lyon ne résistera plus. Toulon s'insurgera contre les Espagnols et les Anglais, et l'esprit de Marseille se relèvera à la hauteur de la révolution républicaine. Enfin chaque coup que vous porterez à la Vendée retentira dans les villes rebelles, dans les départements fédéralistes et dans les frontières envahies. »

Le comité de salut public disait vrai. La Vendée seule présentait une résistance aux idées et aux excès révolutionnaires. Un décret de la Convention, daté de ce même jour 2 août 1793, développe bien le sens que Barrère attachait à ses paroles.

« Il sera envoyé à la Vendée, par le ministre de la

Digitized by Google

guerre, dit ce décret, des matières combustibles de toute espèce pour incendier les bois, les taillis et les genêts.

» Les forêts seront abattues, les repaires de rebelles seront détruits, les récoltes seront coupées et les bestiaux seront saisis. Les biens des rebelles seront déclarés appartenir à la république. »

N'était-ce pas admirablement commenter les terreurs législatives que le même jour, le même Barrère propageait encore quand il disait :

« C'est faire le bien que d'extirper le mal. C'est être bienfaisant pour la patrie que de punir des révoltés. Louvois fut accusé par l'histoire d'avoir incendié le Palatinat, et Louvois devait être accusé. Il travaillait pour les tyrans. Le Palatinat de la république, c'est la Vendée, détruisez-la, et vous sauvez la patrie. »

Nonobstant ces patriotiques allocutions, la Convention juge de telles mesures encore insuffisantes. Elle décrète une levée en masse des habitants de tous les districts voisins, depuis l'âge de quinze ans jusqu'à cinquante. Les dix-huit mille hommes de la garnison qui venait de capituler dans Mayence, et les garnisons de Condé et de Valenciennes sont envoyés en poste pour seconder un pareil élan.

Les puissances étrangères, au lieu de marcher directement sur Paris, avaient commis la faute que La Rochejaquelein à Saumur voulait éviter à l'armée royale. La Rochejaquelein proposait de courir à Tours et d'enlever la capitale par un hardi coup de main. C'était un plan

Digitized by Google

audacieux, le seul qui peut-être pouvait réussir par son audace même. La prudence s'y opposa. On fit des siéges, on guerroya dans l'intérieur. Les puissances suivirent la même marche. Au lieu d'avancer sur Paris, elles consumèrent leur temps, leur bonne volonté apparente et leurs forces devant Mayence, devant Condé et Valenciennes, dont la constance fut héroïque. On obligea les garnisons de ces villes qui capitulaient, à ne pas porter les armes pendant un an contre les rois de l'Europe, et par un inconcevable oubli de toute précaution, on ne stipula point qu'il leur était aussi interdit de se rendre en Vendée.

Les royalistes crurent que ce n'était qu'une faute. C'était peut-être quelque chose de plus; mais, faute, lâcheté ou trahison, cela démontrait que les provinces de l'Ouest ne trouvaient pas alors un appui bien direct dans les cabinets pusillanimes des monarques. Ce que nous allons dire de la mission de Tinténiac confirmera notre assertion.

Après la bataille de Luçon, La Rochejaquelein, Donnissan, Marigny, l'évêque d'Agra et le chevalier Desessarts, passaient quelques jours, avec Lescure, au château de la Boulaye, dans les environs de Châtillon, lorsque le chevalier de Tinténiac, chargé d'une mission au nom du gouvernement anglais, arriva de Londres et se présenta à ces généraux.

Tinténiac n'a encore que vingt-neuf ans; mais déjà cette vie de jeune homme a été traversée par bien des orages. Descendant d'une de ces grandes familles bretonnes qui, au combat des Trente, pour étancher leur soif, buvaient leur sang avec Beaumanoir, il voit son nom glorieusement inscrit sur tous les champs de bataille de la monar-

Digitized by Google

chie française; il n'a rien perdu de la bravoure proverbiale de ses pères, rien de leur honneur, rien de leur fidélité; mais, à l'exemple de Talmont et de tous les jeunes gens de cette époque, il s'est laissé aller aux faciles plaisirs qui naissaient sous leurs pas; il a aimé, et comme La Rouërie, dont plus tard il sera l'aide-de-camp, il a eu de brillants duels et de mauvaises affaires. Sa famille même, si susceptible sur la pureté des mœurs, l'a condamné, dans le secret du foyer domestique, à un abandon que la rigidité de l'une, que les égarements de l'autre, semblaient justifier. Mais la révolution a donné à Tinténiac ce que l'âge ne lui aurait peut-être jamais apporté : l'expérience et le désir de réparer ses torts.

En communauté de vœux et d'espérances avec La Rouërie, Tinténiac s'ouvre cette carrière de voyages périlleux, de conspirations et de négociations, qui tendaient à rétablir le vieux trône. Du camp des princes, il se rend en Allemagne; d'Allemagne, il passe en Angleterre. Là, il apprend que le cabinet de Saint-James demande un officier émigré, aussi intelligent que déterminé, pour porter des dépêches en Vendée. Il se présente à Pitt. Pitt, pour le sonder peut-être, lui détaille tous les dangers qu'il va courir. « Veuillez, répond en souriant Tinténiac, me faire connaître vos instructions, et je pars. »

Il avait mille obstacles à surmonter, des périls de toute espèce à vaincre; il les brave tous avec une audacieuse confiance : sans passeport, sans guide souvent, il traverse la Bretagne, couverte de troupes, fait plus de cinquante lieues en cinq nuits et à pied; arrive à Nantes, caché sous un habit de paysan, et parvient enfin à La Bou-

Digitized by Google

laye. Tinténiac n'était connu d'aucun des chefs. On lui témoigne d'abord quelque méfiance; on s'étonne de ne pas voir un émigré du pays chargé des propositions du cabinet anglais. Avec une franchise qui ne doit laisser aucun doute dans l'esprit des Vendéens, Tinténiac s'excuse de son courage et de ses périls en disant que plusieurs gentilshommes ont refusé d'accepter; puis il ajoute : « D'ailleurs, messieurs, je ne vous cacherai pas qu'outre mon attachement à notre cause, des motifs particuliers m'ont engagé à solliciter vivement cette mission. J'ai eu une jeunesse orageuse, digne de blâme, peut-être; j'ai voulu réparer mes torts anciens par une action glorieuse, ou mourir en l'entreprenant. »

La noblesse de pareils aveux a fait impression sur l'esprit des auditeurs. Alors Tinténiac tire de ses pistolets les dépêches qui lui ont été confiées et qui leur servent de bourre. Le contenu de ces dépêches dut bien étonner ceux auxquels elles étaient remises.

Le cabinet anglais, par ignorance ou par une feinte maladroite, les avait adressées à Gaston, ce perruquier des marais de Challans, mort, dès la première insurrection, dans une petite rencontre près de Saint-Gervais. Les noms de La Rochejaquelein, de Cathelineau, de Bonchamp et de Lescure, retentissaient chaque jour dans le *Moniteur*, et le gouvernement anglais semblait fermer l'oreille à ce retentissement. Il posait aux chefs insurgés plusieurs questions. Deux étaient de la plus haute importance. Pitt, Dundas et lord Moira demandaient pourquoi la Vendée n'établissait pas de correspondance avec l'Angleterre, quel était le but de sa révolte et la na-

Digitized by Google

ture de ses opinions. A la lecture de ces questions, l'étonnement fut grand et légitime.

Le premier cri de Marigny est : « Défions-nous des Anglais; ce sont leurs idées, leur or peut-être, leur haine sans contredit qui ont amené la révolution. Nous n'avons encore rien demandé au cabinet britannique et nous avons marché sans lisières : restons-en là. Ces propositions peuvent cacher un piége. Les puissances veulent de nous comme de leurs chargés d'affaires. Faisons seulement celles de la monarchie. »

Donnissan et Lescure n'expriment pas la même pensée. Déterminés par des considérations politiques, puisées dans la situation même du pays et dans les besoins de cette guerre civile, ils s'attachent à discuter sérieusement les propositions venues de Londres. « En acceptant de l'étranger des armes et des munitions, ajoute Lescure, nous ne faisons que suivre l'exemple que l'amiral Coligny et ses protestants donnèrent pendant les guerres de religion, et ils ne furent pas accusés d'être à la solde des Anglais. Ils leur empruntaient des secours pour détruire le trône. Le cabinet britannique nous en offre pour le reconstituer, pourquoi les refuserions-nous ?» Henri de La Rochejaquelein, répondant d'avance aux questions de Pitt et de Dundas, développe devant Tinténiac les motifs du soulèvement; il les explique par la levée de trois cent mille hommes, par l'interdiction jetée sur les églises, par les persécutions dont les prêtres ont été entourés, et surtout par la violation de tous les droits et de toutes les libertés. La mort de Louis XVI, la captivité de la reine et de ses enfants, le changement subit de la forme gouverne-

Digitized by Google

mentale passant d'une monarchie héréditaire à une république qui n'est connue que par des excès, sont invoqués par M. Henri et par les autres chefs, comme les causes premières de l'insurrection. Quant à la nature de leurs opinions, la proclamation en date du 27 mai, les fait assez connaître : ils veulent le roi et la liberté.

Tinténiac devait apprécier un pareil dévouement et une telle franchise. Aussi renonce-t-il bientôt à la discrétion obligée d'un envoyé diplomatique pour redevenir Breton et royaliste. Il fait part de ses espérances et de ses craintes ; il parle des bonnes dispositions de l'Angleterre ; mais aussi il déclare qu'il ne faut pas ajouter une foi entière aux promesses de cette nation. Il dit même qu'il a vu beaucoup d'émigrés brûlant de s'embarquer à Jersey pour servir dans les rangs de la Vendée ; et que, sous peine de mort, il a été enjoint aux pilotes-côtiers de refuser leurs services à ces gentilshommes. Ce refus obstiné de l'Angleterre devait être pour les chefs de l'insurrection un valable motif de défiance. Dans sa pensée à lui, ce n'était pas la Vendée en armes que les Anglais voulaient favoriser, mais leur puissance dont ils cherchaient à étendre le crédit, mais leur intérêt qu'ils plaçaient comme toujours avant l'intérêt de toutes les insurrections bonnes ou mauvaises.

Madame la marquise de Lescure qui, après la révolution, épousa le marquis Louis de La Rochejaquelein, nous a laissé dans ses admirables *Mémoires* l'analyse de la réponse qu'elle-même écrivit sous la dictée des généraux.

« On répondit avec assez de franchise, nous apprend-elle, au ministère anglais ; on lui expliqua l'opinion po-

Digitized by Google

litique des Vendéens; on lui dit que si on n'avait pas sollicité de secours, c'était à cause de l'impossibilité des communications; que ces secours nous étaient fort nécessaires; et cependant on eut soin d'exagérer un peu nos forces pour ne pas laisser croire aux Anglais que leurs sacrifices seraient mal placés. Nous proposions un débarquement aux Sables ou à Paimbœuf, promettant d'amener cinquante mille hommes au jour donné, sur le point qui serait choisi. Nous leur apprenions que M. de Charette avait perdu l'île de Noirmoutiers, mais qu'il aurait facilement le petit port de Saint-Gilles. Quant à Rochefort, La Rochelle et Lorient, dont les Anglais avaient parlé dans leur lettre, nous faisions sentir qu'il nous était très-difficile de les livrer. On doit convenir que nous donnions aux Anglais assez de facilité pour un débarquement, et il y a eu de leur part une grande lenteur, puisqu'ils étaient déjà prêts; mais ce qu'on demanda spécialement et avec instance, c'est que le débarquement fût commandé par un prince de la maison de Bourbon et composé d'émigrés en grande partie. Nous affirmions que pour lors on pouvait répondre d'un entier succès; que vingt mille jeunes gens se joindraient aux troupes débarquées et consentiraient à quitter le pays, qu'on passerait la Loire et que toute la Bretagne se révolterait. Nous savions l'opinion de cette province sans avoir eu de relations avec elle. Tous les généraux qui étaient à la Boulaye signèrent cette réponse, et l'évêque d'Agra y mit hardiment son nom. »

Après une pareille dépêche, la mission de Tinténiac, ne pouvait avoir de résultats. Elle donnait à l'Angleterre la

Digitized by Google

portée de ce que les Vendéens voulaient entreprendre. De ce jour-là, l'Angleterre en sut assez. Alors, comme plus tard, au siége de Granville, à Quiberon et à l'île Dieu, on la verra refuser le concours qu'elle a promis, ou, à force d'astuce, compromettre le sort de l'armée royale.

Les quelques centaines de Suisses, qui, dans l'Ouest, sous le commandement de Keller, de Boispreau, et de Talvaz, servaient avec leur fidélité traditionnelle, avaient demandé que la bataille de Luçon eût lieu le 10 août, jour anniversaire du massacre de leurs frères, à Paris. Leur désir ne put être exaucé, et ce ne fut que deux jours plus tard, le dimanche 12 août, que la grande armée, et celle du Bas-Poitou, firent leur jonction.

C'était la première fois que, Charette, Joly, Savin et leurs officiers se trouvaient en contact direct avec les soldats de l'Anjou et du Haut-Poitou. Lescure et La Rochejaquelein demandent à Charette quel poste il désire occuper dans le prochain combat. « Le plus près de l'ennemi, Messieurs, leur répond-il, ce fut assez long-temps le vôtre. » Et, confiant, dans son activité, le conseil de guerre lui donna le commandement de l'avant-garde.

Ce jour-là même, il se répandit dans le camp, un bruit affreux. On disait qu'un courrier de Nantes avait apporté au club de Chantonnay, la nouvelle (fausse alors) de l'exécution de la reine Marie-Antoinette. La douleur était peinte sur tous les visages. Les paysans versaient des larmes, se jetaient à deux genoux dans la poussière; puis, après avoir déploré ce nouvel attentat, ils appelaient la vengeance sur la tête des bourreaux. Cette douleur, si

Digitized by Google

touchante et si profonde, frappe l'abbé Bernier. Il monte sur un tertre, il confond ses regrets et ses prières, avec les regrets et les prières de l'armée, il l'excite à venger, d'un seul coup, leur religion proscrite et leur reine égorgée, et, le 14, l'armée est devant Luçon.

Le général Tuncq, à la tête des meilleures troupes de la république, savait, par ses espions, et surtout par un d'eux, nommé Vallée, que depuis, la fortune a comblé de ses faveurs, l'heure à laquelle il devait être attaqué, et les dispositions prises par les chefs vendéens. Il fait les siennes en conséquence. Il range son armée sur deux lignes, ordonne à ses soldats de se baisser à plat ventre, pour dissimuler leur nombre, et dans l'intervalle des bataillons, il place quelques pièces de quatre. Au milieu de son état-major, se trouvait un Anglais, appelé Carner, dont le conventionnel Philippeaux, parle dans son acte d'accusation contre Ronsin et Rossignol. Ce Carner, tout à la fois officier-général de la république française, agent secret du gouvernement britannique et du comité de salut public, avait tracé au général Tuncq le plan de bataille, et, par sa présence, il protestait contre la doctrine révolutionnaire, qui ne veut pas que l'étranger s'immisce dans nos débats. C'est le seul Anglais qui, pendant toute la durée de la guerre, ait combattu sur le sol vendéen. On voit sous quelle bannière il s'était rangé.

Charette et Lescure, exposés au feu de plusieurs batteries de canon, s'avancent les premiers à la charge, enlèvent deux de ces batteries, qu'ils tournent immédiatement contre les républicains, balayent devant eux les régiments ennemis, et refoulent la cavalerie hors de la portée du canon.

Digitized by Google

Tous deux espéraient avoir, en aussi peu de temps, assuré la victoire, lorsque le général Tuncq, par une prompte manœuvre, change la face des choses. L'aile gauche de la grande armée, où combattaient Lescure et Charette, a seule encore, pris part à l'affaire. Le centre, où d'Elbée commande, doit les soutenir. Mais d'Elbée est en retard. Tuncq ordonne un roulement de tambours. C'est le signal convenu pour faire lever les soldats qu'il a eu l'art de cacher. Ses feux de file, son artillerie volante, doublent leur nombre aux yeux des paysans, surpris de cette subite apparition.

C'est la première fois qu'ils sont exposés aux coups de l'artillerie légère, dont aucun général n'a pu encore faire usage au milieu des landes accidentées du Bocage. Dans la plaine de Luçon, le terrain est uni. Rien ne s'oppose donc aux évolutions de cette arme, qui porte le désordre dans les rangs. D'Elbée accourt, mais ses efforts tardifs ne peuvent ressusciter l'élan qu'a tué le retard de la colonne du centre. Marigny, emporté par son impétuosité, a égaré une partie de l'aile droite. C'est sur Charette et Lescure que repose le dernier espoir de l'armée.

Il n'était plus possible de tenir contre tant de forces habilement combinées. La retraite est ordonnée, mais quelle retraite ! Plus de six mille morts couvrent le champ de bataille. Charette a perdu l'élite de sa division, et d'Elbée, son artillerie, que le brave Pérault est forcé d'abandonner. Des régiments de cavalerie républicaine poursuivent, dans les plaines de Luçon, les fuyards, auxquels ils n'accordent aucun quartier. Pour dernière ressource, il ne reste à l'armée que le pont de Minclet, sur

Digitized by Google

lequel il faut qu'elle passe, afin de pouvoir regagner le Bocage. Deux canons démontés en barrent le passage.

La Rochejaquelein se dévoue au salut général. Il se place à la tête du pont, repousse l'ennemi avec son audace habituelle, protége la retraite, et ne quitte la place que lorsqu'il n'y a plus un paysan à sauver. D'un autre côté, au port la Claie, Charette et Lescure font ce que vient de faire M. Henri, au pont Minclet, puis, entraînés dans la déroute, tous deux cèdent au mouvement.

Un Vendéen, blessé dans les reins et à la poitrine, aperçoit Charette. « Mon général, lui crie-t-il, sauvez-moi. — Oui, mon ami, répond ce dernier, mettant pied à terre, presque sous le sabre de bleus. Il ne sera pas dit que j'aurai abandonné un royaliste. » Dans cette bataille, périrent Baudry d'Asson, le chef qui avait paru le premier à l'attaque des Moulins de Cornet, et Morinais, de Châtillon, bon et brave officier.

Le général Tuncq avait vaincu. Il fut accusé par ses supérieurs et ses subordonnés; car les généraux républicains, qui ne pouvaient admettre d'être battus par des paysans, étaient, avant tout et par dessus tout, jaloux les uns des autres. C'était l'exemple que les représentants en mission leur donnaient. Ils le suivaient avec une coupable docilité. Il y avait guerre intestine et rivalité dans les états majors de Rossignol et de Tuncq, guerre intestine et rivalité dans les clubs dirigeants de Saumur, opposés aux clubs de Nantes, de Niort et de Luçon; guerre intestine et rivalité dans les comités où siégeaient les conventionnels. Bourdon (de l'Oise) et Goupilleau défendaient Tuncq, que Rossignol venait de destituer. « Il a trente-un

Digitized by Google

ans de service, dont huit comme soldat, et il s'honore, disaient-ils à la Convention, d'être le fils d'un honnête tisserand. »

Cette dernière raison parut convaincante.

Rossignol est accusé à son tour. Bourbotte prend son parti. Rossignol obtient les honneurs de la séance, et revient dans l'Ouest, où les conventionnels se disputaient pour savoir auxquels allait échoir la garnison de Mayence, qui était attendue.

Il y avait alors deux armées républicaines, bien distinctes. L'une, qui s'appelait l'armée des côtes de La Rochelle, obéissait à Rossignol. Elle comptait au nombre des conventionnels envoyés près d'elle, en qualité de commissaires, Bourbotte, Choudieu, Ruelle et Richard. L'autre armée était connue sous le nom d'armée des côtes de Brest. Canclaux la commandait, et Turreau, Cavaignac et Gillet étaient ses commissaires. Toutes deux voulaient profiter des renforts qu'apportait cette garnison, si célèbre dans l'histoire de la révolution, et, avec elle, effectuer, chacune de son côté, le plan que ses conventionnels et ses généraux avaient tracé, pour anéantir la Vendée.

Il n'entre point dans notre plan de suivre ces discussions, aujourd'hui sans importance, ni même de pénétrer dans le conseil de guerre, où sont convoqués, à Saumur, le 2 septembre 1793, avec les représentants Rewbell, Richard, Choudieu, Merlin, Bourbotte, Turreau, Cavaignac, Meaulle, Philippeaux, Ruelle et Fayau, les généraux Rossignol, Canclaux, Menou, Santerre, Aubert-Dubayet, Salomon, Duhoux, Rey, Mieskouski et Dambarrère.

Digitized by Google

Dans ce pêle-mêle d'amour-propre, où la patrie n'était qu'un mot, il se rencontra un homme, qui s'honora par un trait d'abnégation. Cet homme était Rossignol. Il offrit à Canclaux, de lui abandonner son commandement, et, général en chef, au même titre que lui, de marcher sous ses ordres. Après beaucoup d'inutiles discussions, on arrêta enfin que l'armée des côtes de La Rochelle se tiendrait dans un état de défense active, et que l'armée des côtes de Brest, avançant à la fois, avec toutes ses divisions et la garnison de Mayence, cernerait la Vendée, et écraserait ainsi tous les corps royalistes.

Le plan adopté par les généraux et par les membres de la Convention était hardi; il n'y manquait que la sanction de la Vendée. La Vendée la refusa. Elle venait d'être battue à Luçon. Après avoir consacré quelques jours à recueillir le peu de moissons que les colonnes républicaines avaient laissées sur pied, elle se prépara à prendre sa revanche.

C'est un moment bien solennel dans l'histoire de cette guerre que celui-là. Le pays insurgé a appelé par ses victoires, peut-être même par ses défaites, l'attention des hommes qui disposent par la terreur des trésors et du sang de la France. Il a des armées à combattre sur toutes les lignes, des armées dans l'intérieur, des armées même au fond de son Bocage; ses côtes sont gardées par des flottes. Il est envahi par tous les points à la fois; il a devant lui, derrière lui des ennemis acharnés. Sa population active est décimée; elle ne peut se renouveler, car les royalistes des autres provinces languissent en émigration; ceux qui n'ont pas voulu abandonner le sol natal sont prisonniers

Digitized by Google

ou tremblent sous le couteau de la liberté. Pourtant au milieu de cette croisade révolutionnaire prêchée contre eux, voilà les paysans qui s'arment et qui, comme le Mathathias des saintes Ecritures, s'écrient : « Il est meilleur pour nous de mourir les armes à la main que d'être plus long-temps spectateur des maux de notre patrie ».

Ici commence cette grande et sainte lutte dont tous les combats antérieurs ne semblent être que le prélude. Les conventionnels ont voté par acclamations l'extermination du Bocage, son extermination par le fer et par le feu. La Vendée la première entre en campagne. Charette, Joly et Savin attaquent la division commandée par les généraux Grouchy, Lautal, Burac et Mieskouski. De Goulaine, Massip et La Sècherie arrêtent Beysser, qui venait d'être réintégré dans son grade et qui s'élançait dans les landes de Ragon. La Rochejaquelein et Lescure se joignent à Royrand qui les attend près de Chantonnay, au camp des Roches. Ils vont demander compte de la défaite de Luçon à l'armée même de Luçon.

Le vieux Tuncq l'a imprudemment engagée dans le Bocage, et avant de pouvoir en sortir, il vient d'être destitué. Sa division a été confiée à Lecomte, qui, commandant du bataillon *le Vengeur*, s'est montré aussi cruel qu'intrépide : il n'a pas fait merci. Les royalistes vont le traiter sans pitié. Ce chef de bataillon, appelé à remplacer le général Tuncq, a plus de huit mille hommes sous ses ordres. Rostaing, officier vendéen, propose de tourner l'ennemi et de le mettre entre deux feux. Son plan est adopté. Le 4 septembre, Royrand commence la fausse attaque du côté des quatre chemins. Les autres corps

Digitized by Google

marchent toute la nuit. A trois heures du soir, toutes les issues étant fermées à la retraite des bleus, d'Autichamp et La Rochejaquelein entraînent au combat les chasseurs de Bonchamp. D'Elbée et Lescure s'élancent à leur tour. Lecomte, le général de la veille, tombe au premier rang; son bataillon *le Vengeur* est écrasé homme par homme; il meurt au cri de : Vive la république ! Beffroy prend le commandement. Des huit mille républicains, il ne reste plus, après deux heures de combat, que quelques centaines de fuyards ou de blessés.

Mais tous ces succès partiels ne peuvent arrêter l'invasion qui menace la Vendée. Il faut recourir à des mesures plus énergiques. Un conseil de guerre est convoqué aux Herbiers. Là, on ne discute pas avec cet emportement que le conseil révolutionnaire de Saumur avait apporté lorsqu'il s'était agi du plan de campagne à faire adopter par les armées républicaines. C'est avec une urbanité pleine de solennelle tristesse que les chefs vendéens se partagent un pouvoir qui n'est que le droit de mourir. Afin de résister aux forces supérieures dont ils vont être accablés et aux généraux de talent qu'on leur oppose, les royalistes croient devoir régler les commandements d'une manière définitive et plus en rapport avec l'imminence du danger.

D'Elbée conserve le titre de généralissime; mais le territoire insurgé est divisé en quatre fractions, à la tête desquelles on place les quatre généraux les plus expérimentés. Bonchamp a sous sa direction militaire les bords de la Loire; La Rochejaquelein le reste de l'Anjou révolté; Lescure la Haute-Vendée, et Charette les environs de

Digitized by Google

Nantes, la côte et le Bas-Poitou. On laisse Royrand et Sapinaud de la Rairie, neveu de Sapinaud de la Verrie, tué au Pont-Charron, à la tête de la division qui s'appela toujours l'armée du centre.

Ces nominations partageaient le pays insurgé en cinq grands commandements. Talmont et Marigny conservèrent l'un les fonctions de général en chef de la cavalerie, l'autre celles de l'artillerie. Stofflet fut maintenu dans son emploi de major-général, Donnissan dans celui de gouverneur des pays conquis, puis on se sépara pour veiller, chacun de son côté, à l'ensemble des opérations arrêtées et à l'intégrité du territoire confié à sa garde.

Les Mayençais — on avait déjà donné ce nom aux dix-huit mille hommes sortis par capitulation de Mayence et de Valenciennes — les Mayençais, destinés à anéantir la Vendée, ont enfin fait leur entrée dans le pays insurgé. L'avant-garde du général Kléber est suivie de près par le corps d'armée que commande Aubert-Dubayet, gentilhomme et ancien officier, qui, comme Canclaux, s'est rangé dans le parti républicain; elle a été reçue à Nantes avec toutes les démonstrations de joie qui accueillent les triomphateurs. Les Nantais, dont la guerre civile inquiète le négoce et qui, en attendant Carrier, vivent sur leur gloire du 29 juin, saluent de leurs transports enthousiastes ces soldats qui, au dire de Kléber, leur général, combattirent sous une voûte de feu. La garnison et le peuple, les autorités et la garde nationale rangés en bataille sur la prairie de Mauves, accueillirent avec tous les honneurs militaires, en face même des postes vendéens placés sur la rive gauche de la Loire, cette armée dont on espérait

Digitized by Google

des prodiges; on la fêta dans des banquets civiques, puis lorsque toutes les formules de l'adulation furent épuisées, l'armée de Mayence pénétra dans la Vendée.

Les royalistes l'attendaient à Torfou.

C'était un ennemi redoutable que la Convention leur envoyait là, et Kléber ne cachait pas ses espérances. Comme presque tous les hommes marquants de cette époque, Jean-Baptiste Kléber, né à Strasbourg en 1754, est sorti des rangs du peuple. Fils d'un ouvrier terrassier, il dut sa première éducation à un prêtre, que son intelligence et ses dispositions avaient frappé. Jeune homme, il s'adonna aux sciences exactes et à l'art des fortifications. Il servit long-temps en Autriche, revint en France où il exerça la profession d'architecte; puis au moment de la révolution, il s'engagea comme grenadier dans un bataillon de volontaires. Quelques mois après, il était devenu général. A de grandes qualités militaires, Kléber, ainsi que tous les hommes trop forts ou trop sûrs d'eux-mêmes, joignait une indolence que compensait toujours le réveil du lion. « Orgueilleux jusqu'à l'excès, satirique, frondeur (c'est Bonaparte qui s'exprime ainsi en traçant le portrait d'un de ses rivaux) Kléber était un homme qui, à la guerre, tout en niaisant, en plaisantant, en tâchant de verser du ridicule sur les gens auxquels il avait affaire, se laissait pousser jusqu'au bout du fossé. Il est vrai que là son amour-propre venait à son secours; il rappelait son talent et faisait quelquefois de fort belles choses. « Rien de plus majestueux que Kléber, dans un jour de parade, dit encore Bonaparte, mais aussi rien de plus admirable au fort d'une bataille. C'était le soleil de l'en-

Digitized by Google

thousiasme qui réchauffait et embrasait tous les cœurs. »

A ce portrait que Napoléon n'a pas voulu flatter, mais qui, au dire des contemporains, est vrai dans son ensemble, on peut voir que le nouveau général envoyé en sous-ordre contre la Vendée, était destiné à exercer une large influence dans cette guerre. Par une singularité inexprimable d'orgueil, Kléber n'a jamais voulu commander en chef; mais employé au second rang, par un acte de sa volonté, il exerça dans toutes les armées son incontestable supériorité. Il réunissait à un haut degré l'exaltation républicaine et la modération, la vigueur et la bonté, le savoir et la prévoyance, le sang-froid du général et l'aveugle bravoure du soldat. Les troupes qu'Aubert-Dubayet et lui ont conduites en Vendée font leur jonction avec les divisions de l'armée des côtes de Brest; elles envahissent le pays par deux points à la fois, tandis que celle des côtes de la Rochelle gagne les positions que le plan de campagne, tracé à Saumur, lui assigne. Ainsi, huit corps d'armée allaient, en se rapprochant toujours, cerner le Bocage. Ces huit corps, qui ont Canclaux, Beysser, Haxo, Aubert-Dubayet, Mieskouski, Kléber, Santerre, Duhoux, Beaupuy et Marceau, pour généraux, forment un effectif de quatre-vingt mille hommes, et précèdent les levées en masse que la Convention a ordonnées.

C'est sur les divisions de Charette, établies dans le pays de Retz, que la tempête éclate d'abord. Pajot et la Cathelinière, malgré leur bravoure, ne croient pas devoir opposer une résistance qui n'eût été que sanglante. Ils se replient presque sans démonstrations hostiles. Joly est surpris dans son camp de Palluau. Couëtus, à Saint-Phi-

Digitized by Google

libert, hésite; et Savin a déjà fait un pas rétrograde vers le quartier-général de Charette. C'était l'approche des Mayençais qui produisait cette terreur inaccoutumée.

La révolution, qui sait si bien grandir ou abaisser les hommes au gré de ses passions, a fait de ces soldats, dont la bravoure est incontestable, des héros que le ciel même ne pouvait vaincre. Mettant à profit cette renommée qui les devançait dans l'esprit des populations, les Mayençais approchent, portant partout l'incendie et le pillage. Charette s'arrache aux plaisirs dont il a rempli le camp de Légé, car son quartier-général, différent en cela de ceux de Lescure, de Cathelineau, de Bonchamp et de M. Henri, n'a rien d'austère, rien de religieux. C'est le camp de Richard, Cœur-de-Lion, en présence de celui de Saint-Louis.

On y trouve des femmes jeunes et belles, attirées là par sa réputation de galanterie et d'audace. Elles tiennent autour du général une espèce de cour voluptueuse. Chaque jour amène un nouveau divertissement, chaque nuit un nouveau bal. Plongé dans cette ivresse des sens qu'il est heureux de partager, Charette oublie les combats. Il semble avoir fait deux parts de sa vie; l'une est consacrée au danger, l'autre au plaisir; l'une se dévoue au martyre et à la gloire, l'autre s'écoule dans les fêtes. Aujourd'hui, il supporte avec un stoïcisme digne d'un sage de la Grèce les privations, les insomnies et les longues marches; demain, le péril disparu, il ne restera plus de tant d'énergie qu'un sibarite, se couvrant de soie comme un courtisan de Louis XV, et faisant des moindre détails de sa toilette une importante affaire.

Au milieu de ces femmes, dont le courage égale pres-

Digitized by Google

que toujours la beauté et qui, amazones vendéennes, ne le cèdent en intrépidité à aucun soldat de l'armée, apparaît d'abord madame de La Rochefoucauld. Par ses grâces et par son élégante intelligence des affaires, madame de La Rochefoucauld a conquis tous les cœurs. C'est Aspasie avec la foi royaliste, mais Aspasie à laquelle, la tradition, née des bruits de la foule, prête les plus merveilleuses histoires de combat. Madame de La Rochefoucauld, que Charette était fier d'entourer de ses hommages, voltigeait un jour à cheval sur le flanc des colonnes. Thomaseau, un simple paysan, son fermier, l'accompagnait, et depuis long-temps Thomaseau l'aimait de toutes les puissances de son âme. Tous deux sont enveloppés, pris par les bleus, tous deux sont conduits aux Sables, et condamnés à mort, tous deux moururent en regrettant la vie.

Madame de La Rochefoucauld pleurait sur son sort. Thomaseau, lui, n'eut de larmes que pour sa noble et belle maîtresse qui, quelques secondes avant d'être frappée par le bourreau, apprit, dans les adieux du paysan, la respectueuse passion dont elle était l'objet.

Madame de Beauglies fut plus heureuse. Elle était mariée à un officier du régiment de Walsh, et entraînée par le tumulte des camps, on l'avait vue se jeter dans la division de Joly. Pendant plusieurs campagnes, cette femme, douée de tous les avantages de la nature et de l'éducation, suivit l'armée des Sables à la tête d'une compagnie de chasseurs qu'elle-même avait organisée. Au commencement du combat, elle se trouvait toujours à l'avant-garde, chargeant la première; mais au moment où la retraite devenait nécessaire ou périlleuse, madame de

Digitized by Google

Beauglies se présentait pour la protéger. Elle connut Charette sur le champ de bataille. Sa réputation de galanterie et de bravoure était faite. Madame de Beauglies abandonna le camp un peu sauvage de Joly, pour régner au quartier-général de Légé. Ce fut un soin qu'elle partagea avec mademoiselle de Charette, la sœur du général.

Il est pourtant encore sous les armes — car hâtons-nous de le dire, jamais la volupté ne lui fit oublier son devoir : — il a recueilli autour de lui les malades, les femmes, les enfants et les vieillards que les incendies et les dévastations de l'armée républicaine poussent hors de leurs villages; trop faible lui-même pour s'opposer avec succès au torrent qui déborde, il se replie vers l'Anjou, essuyant quelques pertes; mais, à force d'habileté, conservant intact le gros de sa division. En peu de jours, Canclaux et Kléber opèrent un miracle que leurs prédécesseurs n'ont pas osé tenter dans l'espace de six mois. Ils sont maîtres de Pornic, de Bourgneuf, du port Saint-Père, de Machecoul, d'Aigrefeuille, de Légé, de Palluau, de Montaigu et de Clisson, dont ils ont expulsé tous les postes.

Quand ces différents corps d'armée, réunis sous le commandement supérieur de Canclaux et de Rossignol, eurent pris position au cœur du Bocage, le général en chef adressa, le 6 septembre, au comité de salut public une dépêche ainsi conçue : « Tout nous seconde, citoyens représentants. Nos troupes, dont le nombre ne s'élève pourtant pas au chiffre de quatre cent mille hommes, ainsi que l'assure le citoyen Barrère, votre rapporteur, sont animées du meilleur esprit, et si la victoire leur échappe,

Digitized by Google

il faudra convenir que la Vendée a une bravoure et des ressources infinies. Le plan de campagne adopté me paraît sage et audacieux en même temps. Nous attaquons les brigands dans leur repaire, et déjà nous avons obtenu plus d'un succès partiel. C'est d'un bon augure pour l'avenir. Les Mayençais brûlent d'en venir aux mains, en bataille rangée, avec les paysans. Mais nous craignons que cette armée de laboureurs n'attende pas son premier coup. Cependant elle ne peut nous échapper. Nous la cernons presque, et bon gré, mal gré, il faudra bien qu'elle se batte ».

La division de Bonchamp, la première, prend l'initiative de l'attaque. Les bleus ont établi un camp fortifié sur les roches d'Erigné. Le 8 septembre, Bonchamp et La Rochejaquelein emportent la position à la baïonnette, et laissent les ponts de Cé sans défense. Pendant le combat, Henri reçoit une balle à la main. « Je n'ai que le pouce cassé en trois endroits, dit-il à ceux qui l'entouraient, continuons », et il se battit encore. Stofflet le remplace dans le commandement de son corps d'armée. Le 14, ce dernier marche aux républicains retranchés à Doué. Santerre a une armée plus nombreuse et d'excellents généraux avec lui. Il ne fuit pas. Une charge de cavalerie et un mouvement bien combiné du général Turreau font plier la droite des Vendéens. Stofflet est blessé à la cuisse ; mais sa blessure ne l'empêche pas de retirer ses troupes mal engagées, et qui n'ont presque encore essuyé aucune perte sérieuse.

Le même jour, Lescure a laissé son camp de Saint-Sauveur. Il essaie avec deux mille hommes de s'opposer aux bleus qui se rassemblaient à Thouars sous les ordres

Digitized by Google

de Burac. C'était une fraction de ces levées en masse qui devaient inonder la Vendée. Il allait les disperser, lorsque le général Rey arrive avec sa division et force Lescure à rallier ses troupes qui poursuivaient déjà les fuyards. Ce fut après cette affaire que l'on ramassa sur le champ de bataille le cadavre d'une femme qui avait encore les armes à la main. Le *Moniteur* et les journaux du temps annoncèrent que c'était madame de Lescure, d'autres dirent que cette femme était la Jeanne-d'Arc de la Vendée, la Vierge miraculeuse qui fanatisait les paysans. Cette pauvre fille se nommait Jeanne Robin, de la paroisse de Courlay. La veille du combat de Thouars, elle s'était présentée à Lescure et lui avait dit : « Mon général, je suis une fille. Madame de Lescure le sait, et elle sait aussi qu'il n'y a rien à dire sur mon compte. C'est la bataille demain. Faites-moi donner une paire de souliers. Après que vous aurez vu comme je me bats, vous ne me renverrez pas ». En effet, continue madame de La Rochejaquelein, elle combattit sans cesse sous les yeux de M. de Lescure. Elle lui criait : « Mon général, vous ne passerez pas. Je serai toujours plus près des bleus que vous ». Jeanne Robin fut tuée dans la mêlée, où elle se montrait brave comme un Vendéen.

C'est une des rares exceptions à la règle établie par les généraux. Depuis le commencement de la guerre, défense était faite aux femmes de se trouver dans les rangs, et même de suivre l'armée. C'était une précaution prise contre la licence que les agglomérations d'hommes entraînent à leur suite dans les camps. Plus tard, on a dit que les femmes et les prêtres expiraient les armes à la

Digitized by Google

main. On a pu en rencontrer quelques-uns sur les champs de bataille, mais les chefs l'ignorèrent toujours. Il n'y eut qu'à l'armée de Charette qu'on vit combattre des femmes, encore étaient-elles en bien petit nombre. Quant aux prêtres, ils ne paraissaient sur le terrain que pour encourager les soldats, et porter aux mourants les consolations de leur ministère. Un ecclésiastique qui, hors le cas de légitime défense, se serait élancé au combat, eût, par le fait même, perdu tous ses droits à la confiance des paysans, et ils n'auraient pas souffert qu'il les bénît après avoir volontairement trempé ses mains dans le sang.

Le caractère des Vendéens était ainsi fait. Les prêtres se seraient bien gardé de froisser une susceptibilité qui honorait la sainteté de leur caractère et ne les faisait soldats de la charité que pour mourir en accomplissant leur ministère de paix. La révolution a beaucoup reproché aussi aux ecclésiastiques de fanatiser le peuple des campagnes, et d'inventer des miracles pour entretenir son ardeur. Ainsi le général Turreau, organe et inventeur peut-être de ces bruits, dit dans ses mémoires, et après lui Beauchamp répète mot pour mot, qu'alors « on parla de miracles dans la Vendée. Ici, la Vierge avait comparu en personne pour sanctifier un autel provisoire élevé dans les bois; là, le fils de Dieu lui-même était descendu du ciel pour assister à une bénédiction de drapeaux; ailleurs, on avait vu des anges, parés de leurs ailes et de leurs rayons, annonçant, promettant la victoire aux défenseurs de l'autel et du trône ».

C'est peu connaître l'esprit des habitants du Bocage que de les croire assez superstitieux pour ajouter, sans preu-

Digitized by Google

ves authentiques, foi à de pareils prodiges dont on ne rencontre aucune trace dans le souvenir des contemporains. Ce qu'il y avait en Vendée de plus miraculeux même que tous ces miracles, c'était le courage des Vendéens. La révolution ne pouvait le comprendre. Elle essaya de l'expliquer par des suggestions religieuses. Ce fut un mensonge, et le récit de ces prétendus prodiges opérés, selon elle, dans des lieux indéterminés, ne prouve que son impuissance et sa mauvaise foi.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE V.

Déroute de Santerre et de Ronsin, à Coron. — Les Mayençais à Torfou. —Défaites de Beysser à Montaigu.—De Mieskouski à Saint-Fulgent.— Combat de la Galissonnière.—Divisions intestines parmi les Vendéens. Le général Léchelle, commandant en chef les républicains. — Combat du Moulin-aux-Chèvres. — Westermann à Châtillon. — Lescure blessé à mort. — Défaite des Vendéens à Chollet.

Nous avons dit les préparatifs de cette guerre d'extermination, en voici maintenant les résultats. Bonchamp, La Rochejaquelein et Stofflet sont blessés. D'Elbée, Lescure, Donnissan et les autres principaux chefs s'occupent à rallier des troupes. Santerre profite de cette espèce de suspension dans les hostilités; et pour envelopper les Vendéens dans une commune défaite, il divise son armée en deux colonnes partant de Vihiers et de Gomord. Le lendemain, 16 septembre, Santerre et Ronsin, tous deux les privilégiés du comité de salut public, tous deux les généraux de l'émeute, sont devant Coron. Piron, le héros de Vihiers, reçoit, en l'absence de La Rochejaquelein et de Stofflet, ordre de prendre le commandement de la réserve, seules troupes disponibles alors, et de s'avancer

Digitized by Google

contre Santerre à la garde de Dieu. Piron a peu d'officiers de mérite avec lui et trois pièces de canon seulement; presque tous les chefs sont à la grande armée qui s'est avancée au secours de Charette venant chercher un refuge dans les environs de Tiffauges.

C'était déjà sur ce même terrain que Piron avait vaincu Santerre. Il ne désespère ni de son courage ni de la Providence. Il ne peut rassembler que onze mille hommes; mais pour vaincre tous ses ennemis, la Vendée est condamnée à faire des prodiges. Piron veut tenter le premier. Les bleus marchent de Coron sur Vezins; ils comptent plus de quarante mille hommes dans leur armée, mais quarante mille hommes en grande partie formés par la dernière levée en masse. Santerre et Ronsin, assurés d'avance de la victoire, les laissent occuper une ligne de quatre lieues au moins sur la route.

Piron et Villeneuve du Cazeau saisissent le vice de cette disposition, forment le croissant et balancent, avec leurs trois pièces de huit placées au centre, l'effet de l'artillerie républicaine. Santerre ordonne à Turreau de pénétrer dans Coron et à son artillerie légère de se porter au secours des tirailleurs. L'artillerie, qui se trouve mal engagée et qui n'a pas foi en son général, exécute son mouvement avec tant d'incurie qu'elle jette le trouble dans l'armée et ralentit sa marche. Piron a suivi tous ces détails. A la tête de quelques bataillons, il s'élance pour rompre la ligne ennemie. Piron réussit. Un immense désordre se manifeste parmi les bleus. Les blancs se précipitent au cri de vive le roi! C'est le signal de la déroute. On se presse, on s'étouffe, le mot est à la lettre,

Digitized by Google

pour fuir devant cet ennemi que le brasseur de bière avait promis d'écraser.

Alors ce ne fut plus un combat, mais une boucherie. Sur les hauteurs de Concourson, quelques bataillons, ralliés à la voix de Turreau, tiennent ferme, et laissent aux débris de leur armée le temps de mettre un peu plus d'ordre dans leur épouvante. Santerre, selon son habitude, est le premier à prendre la fuite. Il abandonne sur le champ de bataille vingt-quatre pièces de canon tout neufs, une prodigieuse quantité de caissons, de piques, de fusils et des munitions de toute espèce ; puis, à ce coin de terre où le même Piron l'avait si complètement vaincu quelques jours auparavant, il attache les souvenirs d'un désastre que les paysans appellent encore : *La déroute de Santerre.*

Cet homme était incapable, sanguinaire et présomptueux. La révolution faisait mourir sur l'échafaud les généraux de mérite, qui, comme Custine, Luckner, Biron, Beysser et Houchard, ne remportaient pas toujours des victoires ou ne suivaient pas dans leurs moindres détails les plans, impossibles souvent, qu'elle leur adressait. Santerre avait transgressé les ordres des conventionnels et des généraux. Il avait été battu; il avait fui honteusement; la révolution lui pardonna.

Un corps d'armée républicain, commandé par le général Duhoux, est sorti d'Angers; il a passé les ponts de Cé et va renforcer les autres troupes déjà maitresses du pays. Piron détache sa cavalerie et quelques régiments d'infanterie. Ce renfort se réunit à la division vendéenne de Chemillé que commande le chevalier Duhoux, neveu du

Digitized by Google

général révolutionnaire qui s'avance contre elle. Cette division allait plier. La nouvelle de la victoire de Coron et l'arrivée des troupes qui y ont pris part leur rendent la résistance plus facile. Les bleus sont repoussés jusque derrière le Layon; mais le pont Barré est occupé par l'artillerie de la nation. Un peu plus loin, un autre pont est coupé.

Jean Bernier, meunier de Saint-Lambert, se jette à la nage et traverse la rivière. Quelques paysans le suivent; le pont est réparé. La colonne royaliste passe. Bernier saisit un drapeau; il s'écrie : « Mes amis ! suivez-moi », et tous tombent à la fois sur les derrières de l'armée républicaine, acculée dans un espace étroit. Cette charge imprévue trouble les bleus. Cadi et des Sorinières forcent le pont Barré et tuent cinq cents gardes nationaux d'Angers et des environs qui ne voulaient pas se rendre. Là, un prêtre apparaît sur le champ de bataille. C'est l'abbé Rabeau, un saint ecclésiastique que la révolution a chassé de sa paroisse. Il a appris que les habitants de Villevêque, son ancienne cure, font partie d'une de ces levées en masse que décrètent presque chaque semaine les conventionnels en mission. Afin d'émouvoir la pitié des royalistes vainqueurs, il se jette au premier rang, il brave tous les périls qui l'entourent, puis, d'une voix suppliante, il crie aux Vendéens : « Mes enfants, grâce pour ces pauvres gens, ce sont mes paroissiens. Au nom du ciel, épargnez-les. » Cette prière en sauva plusieurs, mais elle ne conjura point la déroute. Le général Duhoux est poursuivi par son neveu jusqu'aux ponts de Cé. Deux jours après, il est traduit au conseil de guerre pour

Digitized by Google

s'être laissé vaincre. On l'accusa d'avoir eu des intelligences avec ce jeune homme. C'était une trahison. Tous deux en étaient incapables. Les corps d'armée qui arrivent de Thouars, de Saumur et d'Angers sont donc dispersés avant même d'avoir pu faire leur jonction avec les quartiers-généraux républicains. Ils sont dispersés par des troupes rassemblées au hasard. Il n'en est pas encore ainsi dans la basse Vendée, où manœuvrent toutes les forces de la république.

Le jour même de cette affaire, qui a conservé le nom de victoire du Pont-Barré ou de Beaulieu, le 19 septembre, un combat plus important et plus décisif se livrait autour du plateau de Torfou. Dans un conseil de guerre tenu à la hâte, Bonchamp a proposé un plan de bataille que soutient d'Elbée, général en chef. Ce plan est adopté, et, afin de sanctifier ce grand jour, l'abbé Bernier, à minuit, célèbre, presque en face des bivouacs ennemis, une messe à laquelle toute l'armée assista. Charette donne le signal de l'attaque; il franchit les haies et les fossés; il se jette, tête baissée, dans le premier bataillon qu'il rencontre. Ses troupes, harassées de fatigue ou intimidées, ne font aucun mouvement. Sa cavalerie même recule. La bataille de Torfou allait commencer par une déroute, lorsque les femmes de Tiffauges et des villages voisins, qui se sont mises sous la protection des paysans pour échapper à l'incendie, s'élevant alors au-dessus de leurs forêts et de leurs chaumières, s'aperçoivent de ce mouvement rétrograde. Elles s'arment de fourches, de bâtons et courent au-devant des fuyards; elles ont des prières et des imprécations à la bouche; elles supplient

Digitized by Google

et elles commandent. Quelques-unes même menacent d'égorger les lâches ou les timides. Pendant que ce drame plein de sublime tristesse se déroule, Bonchamp, avec sa division d'avant-garde, paraît sur le terrain. Il est porté sur un brancard; mais l'occasion était décisive, il n'a pas voulu la manquer, « Blancs, s'écrie-t-il, les bleus vous regardent ! » et il commence l'attaque.

Une compagnie de sapeurs, en tête des bataillons patriotes, leur fraie un passage à coups de hache. Les républicains ne sont plus qu'à une portée de fusil; ils marchent dans un ordre parfait.

Kléber les commande; Kléber avec sa stature gigantesque et son imposante figure; Kléber, dont la tête toujours surmontée d'un panache tricolore, plane au-dessus des bataillons comme le drapeau de l'armée. A la vue de ces Mayençais, si fiers de leur renommée et de leur discipline, un frisson d'étonnement parcourt les rangs. Ces deux colonnes ennemies se contemplent avec un indéfinissable sentiment. C'est de la pitié ici, là c'est de l'envie. Pitié républicaine pour les royalistes qui, nus, mal armés, presque sans aucune régularité, s'avancent au combat; admiration des Vendéens pour ces brillants soldats de la république si bien disciplinés, manœuvrant avec tant d'ensemble et semblant courir à une fête.

Tout à coup une charge de cavalerie vendéenne est ordonnée. Charette, secondé par des femmes, a rallié ses soldats; il les pousse dans la mêlée qui devient affreuse. Kléber tombe atteint d'un coup de feu à l'épaule. Il se relève; ses grenadiers veulent l'entraîner, Kléber refuse; mais, affaibli par la perte de son sang, il est forcé de se

Digitized by Google

faire porter dans les rangs. Cette attitude redonne aux Mayençais toute l'énergie qu'un choc aussi inattendu leur faisait perdre; ils resserrent leurs lignes, se forment en colonnes, et reprennent l'offensive. Bonchamp s'élance à cheval; il marche lui-même au feu. Lescure met pied à terre, saisit une carabine, et, s'adressant aux paysans : « Trouverai-je, s'écrie-t-il d'une voix tonnante, quatre cents braves pour venir mourir avec moi? »

Dix-sept cents hommes de la paroisse des Echaubroignes et d'Yzernai, répondent à cet appel. « Oui, monsieur le marquis, disent-ils, nous vous suivrons partout où vous voudrez. » C'étaient les grenadiers de la Vendée que commandait Bourasseau, un des leurs. Pendant deux heures, ces paysans soutiennent avec Lescure le choc des Mayençais. Ces diverses attaques si furieuses ont porté l'effroi dans les colonnes républicaines, que la grande voix de Merlin (de Thionville), commissaire de la Convention, ne peut rallier. Merlin combat tantôt à cheval, tantôt à pied. Il est partout. Rifle, son aide-de-camp, tombe à ses côtés; cette mort double l'énergie de Merlin. Mais déjà les paysans n'ont plus besoin de chefs; ils voient l'ennemi aux prises, l'ennemi qui va être vaincu. De leur autorité privée, quelques-uns commencent leur manœuvre favorite. Ils s'égaillent, puis protégés par les accidents d'un terrain montueux et boisé, ils tournent, ils enveloppent les colonnes de Kléber. On s'était approché si près les uns des autres que l'artillerie avait été inutile. Kléber, qui n'en a reçu aucun secours, songe enfin qu'il faut la défendre. Il veut faire faire volte face à ses troupes. Boisgérard, son chef d'état-major, se précipite pour diriger la ma-

Digitized by Google

nœuvre. Ce mouvement de prudence dont les royalistes savent profiter, amène le désordre. Le bataillon de la Nièvre, qui a la garde des canons, est écrasé. Les artilleurs sont égorgés sur leurs pièces qu'ils défendent avec une admirable bravoure; mais les Mayençais formés en carrés, et que Kléber épuisé anime encore de son audace, les Mayençais ne reculent que peu à peu, et donnent ainsi le temps de préparer la retraite. On les voit se remettre en ligne sur le premier espace assez large qu'ils rencontrent, puis faire des feux de file dont le bruit égal ressemble à un roulement de tambours. Les blancs les suivaient pied à pied, les entamaient sur un point, les attaquaient sur un autre, s'élançaient sur les bataillons, les décimaient à bout portant, ou étaient tués par eux.

L'armée révolutionnaire fut ainsi poursuivie par d'Elbée et les autres chefs pendant plus de deux lieues. Le désespoir était si grand parmi ses soldats, que l'on vit plusieurs officiers, et même une femme, se brûler la cervelle pour échapper à la honte. La république allait peut-être trouver son tombeau dans cette partie du Bocage, mais arrivé au pont de Boussay, Kléber s'approche de Chevardin, commandant des chasseurs de Saône-et-Loire. « Mourez ici avec votre bataillon », lui dit-il. — Oui, mon général, répond le commandant avec un laconisme effrayant d'éloquence. Chevardin place sur le pont deux pièces de huit, se fait tuer à la place désignée, et sauve l'armée. « On ne vit jamais, dit Kléber dans son rapport, un combat, un acharnement plus terribles. »

Canclaux, Aubert-Dubayet et Vimeux arrivaient en toute hâte de Clisson pour offrir des secours à Kléber.

Digitized by Google

Parvenus à Gétigné, ils sont contraints de rétrograder devant l'impulsion donnée aux Vendéens. Les pertes des bleus étaient considérables, mais ces pertes pouvaient-elles égaler même dans leur immensité la joie des blancs qui, du premier coup, venaient de lutter victorieusement contre les meilleures troupes de la république, et de vaincre les Mayençais dont l'Europe n'avait pu triompher?

Il fallait couronner une aussi belle journée par de nouveaux exploits. Lescure et Charette se dirigent ensemble contre Beysser dont ils redoutent la jonction avec les nouvelles troupes de Canclaux et de Dubayet. Beysser est à Montaigu. Il a huit mille hommes bien aguerris et il ne connaît pas encore l'issue de la bataille de Torfou. Joly, qui commande l'avant-garde de Lescure et de Charette, et qui, sur le plateau de Torfou, a rivalisé de courage avec les paysans de l'Anjou, Joly, en l'attaquant le 20, lui en porte la première nouvelle. On annonce à Beysser l'approche de l'ennemi. « C'est impossible, s'écrie-t-il, les brigands n'oseraient m'attaquer. »

Fort de cette sécurité, il attend sans vouloir prendre de précautions. Tout à coup, le bruit du canon retentit. Joly est dans Montaigu; Charette et Lescure le suivent avec six mille hommes. Le conventionnel Cavaignac et le général se hâtent de disposer quelques bataillons. Ces bataillons, enveloppés dans les feux roulants des royalistes, disparaissent. Beysser veut déployer son artillerie. Avec leur manœuvre ordinaire, les Vendéens laissent passer au-dessus de leurs têtes la première décharge, puis se relèvant, ils tombent à coups de sabres et de baïonnettes sur les canonniers. La cavalerie des bleus prend la fuite.

Digitized by Google

Le reste de l'armée se débande. Beysser grièvement blessé, et Cavaignac plus d'une fois mis en danger, suivent les débris de cette division qui ne se regarde en sûreté que sous les murailles de Nantes. Joly s'est porté contre le château de Montaigu où sont renfermés cinq cents républicains, les grenadiers du régiment de la Mark et un bataillon de la ligne. Pour ne pas tomber prisonniers entre les mains des vainqueurs, ces soldats tentent une sortie. Joly les anéantit en face même du château.

Beysser était vaincu : il savait que la révolution ne pardonnait pas à ses généraux une défaite souvent inévitable, et pour amortir le coup qui allait lui être porté, il terminait ainsi son rapport au général en chef Canclaux :

« Je me décidai à revenir moi-même à Nantes pour soigner une blessure que j'ai reçue au côté droit d'un biscaïen dont le coup déjà amorti n'a fait que m'enfoncer une côte. Cette blessure ne sera pas dangereuse sans doute; mais, mon général, il en est une autre dont une âme républicaine ne peut guérir que difficilement. Voilà donc le fruit de quinze jours d'une campagne heureuse ! »

Le comité de salut public ne lui tint aucun compte de ses services et de sa valeur. Il fut suspendu, et il ne reparaît plus dans l'histoire que pour mourir sur l'échafaud.

Des trois corps d'armée qui ont pénétré dans la Basse-Vendée, il ne reste plus à atteindre que celui de Saint-Fulgent. Les habitants des paroisses voisines réclamaient l'assistance des paysans pour les délivrer du pillage et des

Digitized by Google

persécutions. Malgré la promesse donnée à Bonchamp et à d'Elbée, que le lendemain de la bataille de Torfou, on attaquerait en commun les Mayençais retirés à Clisson, où Canclaux a établi de vastes dépôts de vivres et d'armes, Charette et Joly, qui ont à tirer vengeance des excès commis dans leurs cantonnements par cette division de Saint-Fulgent, prient Lescure de les seconder et de marcher avec eux contre le général Mieskouski. Lescure y consent.

L'on arrive à Saint-Fulgent. La nuit approchait, et en avant du bourg, Mieskouski a rangé ses six mille hommes en bataille. Des deux côtés, l'artillerie commence l'affaire; mais fatigué de ses insignifiants résultats, Charette prend un tambour en croupe. Il lui ordonne de battre la charge, puis suivi de Joly, de Savin et de quelques soldats, il pénètre dans la longue rue de Saint-Fulgent. Les blancs sont sur ses pas. Les bleus y rentrent avec eux. Une affreuse mêlée s'engage dans les ténèbres. On se fusille à bout portant, on s'égorge à coups de baïonnettes. Avril, un des plus braves paysans de l'Anjou et frère d'armes de Legeay, a le bras cassé. Il ne s'en bat qu'avec plus d'acharnement. D'autres paysans combattent avec une audacieuse bravoure, et pour eux c'était un grand pas de fait vers l'obéissance, car jusqu'à présent il avait été impossible de les amener à des attaques nocturnes, que les accidents de terrain et leur genre de guerre auraient pourtant rendues si redoutables. Ils avaient pour la nuit une horreur instinctive. L'affaire de Saint-Fulgent les en guérit complètement. A travers les cris des mourants et des blessés, quelques sons aigres arrachés à un flageolet,

Digitized by Google

dominent de temps à autre les bruits étouffés de la foule. C'est un paysan qui, à cheval, au milieu du sang qui coule, fait entendre aux bleus, avec le plus intrépide sang-froid, le fatal *ça ira* dont ils reçoivent ici une bien cruelle application. Un boulet de canon emporte la tête de son cheval. Ce singulier ménétrier saute par terre, se place sur une borne, puis avec une ténacité et un bonheur qui ont quelque chose de miraculeux, il continue ses refrains révolutionnaires. On entend de minute en minute la voix stridente de Charette qui excite les siens, qui leur annonce la victoire. Un bataillon des volontaires de la Marne qui s'est surnommé *l'invincible* meurt tout entier sous le fer des royalistes, tandis que les deux partis, seulement éclairés par le feu des décharges, prenaient des cartouches aux mêmes caissons. Mieskouski a perdu la meilleure portion de son armée. Après huit heures de combat, il se décide à la fuite. Saint-Fulgent était délivré.

Il fallait atténuer d'aussi grands succès aux yeux de la nation. Rossignol et Ronsin se chargèrent de cette tâche; mais le représentant Philippeaux, qui ne voyait pas sous le même aspect les événements de la Vendée, ne voulut pas laisser la Convention dans l'erreur, et le 22 septembre, il disait au comité de salut public : « Le général Rossignol qui, depuis un mois, accuse à la Convention de prétendues victoires obtenues par sa vigilante bravoure, tandis qu'il n'est pas sorti de sa baignoire ou de son lit, n'a dirigé dans le fait que des mouvements désastreux ».

Et comme si une pareille incurie révolutionnaire mise en regard des efforts royalistes ne devait pas encore porter

Digitized by Google

la conviction dans l'esprit prévenu des membres du comité, Philippeaux continuait ainsi sa dénonciation :

« Vous voyez, citoyens collègues, le mal et ses causes. Nous n'accusons pas directement Rossignol d'une perfidie caractérisée; mais Ronsin qui dirige en maître absolu tous les mouvements militaires, peut encourir ce reproche; et il nous semble qu'un homme sans expérience, sans la moindre notion du commandement, qui ne désempare pas de sa chambre depuis son retour de Paris, et que le premier intrigant fait mouvoir dans tous les sens possibles, fera périr la république, s'il continue à être dépositaire de sa destinée. »

Dans toutes les paroisses de la Vendée, des *Te Deum* d'actions de grâces furent chantés pour remercier le ciel de cette triple victoire. C'était une digne récompense de tant de dévouements; mais cette dernière bataille que l'entraînement seul fit livrer était une faute irréparable, car elle laissait Bonchamp sans appui au moment où il lui était si facile de détruire les restes des Mayençais et la colonne de Canclaux qui les avait recueillis. Un courrier avait été envoyé à Bonchamp par Charette et Lescure. Ils le prévenaient de leur marche sur Saint-Fulgent, et lui demandaient de suspendre ses opérations jusqu'à leur retour. Le courrier fut intercepté, et Bonchamp, comptant sur leur concours, attaqua le 22 septembre, près du château de la Galissonnière, l'armée de Canclaux qui se retirait sur Nantes.

Bonchamp et Lyrot n'ont avec eux que six mille

Digitized by Google

hommes; Canclaux commande à plus de quinze. Malgré la disproportion des forces, Bonchamp, repoussé quatre fois, revient quatre fois à la charge. Il enlève même à Canclaux ses bagages et la meilleure partie de son artillerie. Les bleus succombaient tous dans cette plaine, si Charette et Lescure, par leur absence imprévue, n'eussent amorti ce coup qui, pour la république, était le plus funeste et le dernier peut-être.

Au milieu du combat, des paysans de la division de Lyrot aperçoivent dans quelques chariots d'ambulance des blessés qui appartiennent au 95e de ligne. Ils se précipitent sur eux, et les égorgent. Bonchamp accourt sur ce théâtre de massacre. « Arrêtez, s'écrie-t-il, que faites-vous, misérables? — « Ce sont eux, vocifèrent les paysans, qui ont détruit nos moissons, brûlé nos métairies et massacré nos femmes ». A ces paroles de vengeance, Bonchamp répond : « Dieu, mes enfants, a pardonné à ses bourreaux. Comme lui, ne voulez-vous pas pardonner aux vôtres? » Le massacre cessa.

Mais, après ces soixante heures victorieusement employées, la Vendée n'avait encore rien fait, elle n'avait pu que se couvrir d'une gloire condamnée à la stérilité; car ce n'était point par de grandes batailles que l'insurrection devait triompher : il fallait se borner à une guerre de partisans, et préférer à des exploits plus brillants, mais moins sûrs, la tactique plus tard adoptée par Charette. Les royalistes usaient ainsi successivement toutes les armées envoyées contre eux; mais l'art de la guerre, dans l'Ouest, n'avait encore reçu aucun développement : il résidait tout entier dans le génie de quelques jeunes gens et

Digitized by Google

dans la bravoure des paysans. Il était donc naturel que tous se laissassent entraîner à des opérations que leurs éclatants succès légitimaient : ils livrèrent ou acceptèrent des batailles. Il eût été plus politique de se les interdire. Les grandes victoires font marcher rapidement un parti naissant; mais les grandes défaites compromettent jusqu'à son existence. La Vendée était un pays trop petit pour former seule une puissance militaire. Elle aurait donc dû tout sacrifier, jusqu'à la gloire, pour conserver ce berceau de la force royaliste qui devait se former, et ne tarda pas à se former, en effet, dans la Bretagne et dans la Normandie. Abandonnée à ses propres ressources, la Vendée devait succomber, à la longue, dans cet incessant conflit, avec des forces qui, à une moralité militaire poussée à un très haut degré, joignaient la discipline, l'instruction et une proportion toujours suffisante de cavalerie et d'artillerie.

Ce que nous généralisons ici s'applique pourtant d'une admirable façon aux événements qui viennent d'être racontés. La Vendée avait remporté trois victoires, et des six corps d'armée qui, il y a peu de jours, accouraient pour l'envahir, le plus redoutable était celui qui avait le moins souffert. Les Angevins de Bonchamp accusaient à haute voix Charette de les avoir cruellement abandonnés, lorsqu'eux étaient venus avec tant de générosité le secourir à Torfou. Bonchamp lui-même se montrait ulcéré; il soupçonnait Charette d'avoir cherché, au détriment des autres divisions, à dégager son propre territoire et à laisser aux prises avec l'Anjou ces Mayençais, qui naguère encore menaçaient les cantonnements du Bas-Poitou.

Cette faute, que Charette fit partager à Lescure, fut

Digitized by Google

fatale à la Vendée; elle amena de sourdes discordes, d'amères récriminations, au moment même où l'union était plus nécessaire que jamais. Une frivole question de partage du butin acquis dans les grandes affaires où les armées avaient si heureusement combiné leurs efforts, fit éclater les germes d'inquiétude ou de rivalité qui travaillaient les esprits. Après la triple bataille qui a commencé par la défaite de Kléber pour finir à celle de Mieskouski, Charette a pris ses cantonnements provisoires aux Herbiers; puis, en son nom, La Robrie vient à Châtillon réclamer la part des munitions et des assignats sur laquelle l'armée du Bas-Poitou peut avoir des droits. Cette demande était juste. Lescure y satisfit. Mais l'artillerie et les ambulances avaient déjà été transférées à Mortagne, afin de les mettre à l'abri d'un coup de main. Les Angevins, depuis longtemps sans vêtements et sans chaussures, s'étaient distribué, contre l'ordre de leurs chefs, les effets d'équipement. La Robrie propose à Lescure, au nom de Charette, d'agir de concert avec lui et de combiner toutes leurs forces pour achever la délivrance du pays. Lescure croyait prudent de se porter d'abord sur La Châtaigneraie. Charette trace un autre plan; il désire qu'on attaque par Chantonnay. Lescure se hâte d'écrire au général poitevin que, malgré des projets antérieurs, ses officiers et lui s'empressent de déférer à l'avis qu'il émet. Il fut convenu que le surlendemain, les deux corps d'armée se réuniraient aux Herbiers.

Le lendemain, Charette arrive à Mortagne, réclamant toujours le partage du butin fait à Saint-Fulgent. En l'absence de Donnissan, qui commandait en cette ville,

Digitized by Google

Marigny a laissé les paysans se partager quelques centaines d'habits et de souliers. Charette est mécontent; il le fait entendre; ses soldats se plaignent avec aigreur. De funestes préventions, excitées par d'habiles émissaires de la révolution, se font jour dans les esprits. Charette craint de voir ses divisions sacrifiées à l'intérêt de la grande armée; il abandonne brusquement Mortagne, et, au lieu de se rendre aux Herbiers, où Lescure doit venir le rejoindre, il rentre dans ses anciens cantonnements de Légé. Cette infraction à la parole donnée, fruit d'une irritation ou d'une défiance coupable, mais que déjà Savin, La Cathelinière et Joly, agités par les mêmes passions, ont commise en rentrant les premiers sur leur territoire, cette infraction détruisit tous les plans. Elle isolait les chefs; elle les plaçait dans l'alternative d'être écrasés les uns après les autres, ou de n'obtenir que des avantages partiels, insuffisants par conséquent, pour contre-balancer les désastres; elle donnait gain de cause à la révolution : la révolution sut en profiter.

Il était sans doute difficile de faire vivre long-temps en bonne intelligence des hommes qui, n'obéissant que volontairement, avaient des mœurs si différentes et des passions locales si opposées; mais tous tendaient au même but; tous étaient énergiques et fidèles : tous auraient dû être sans ambition personnelle. C'était aux chefs qu'il appartenait de calmer ou d'étouffer ces rivalités naissantes, dont ils devaient, par prescience ou par calcul, sentir la portée. Quand on veut réussir, en révolution, c'est par l'abnégation, encore plus que par le génie, qu'il faut procéder : les individualités ne sont rien au moment où la force

Digitized by Google

est tout. La plupart des chefs vendéens ne s'écartaient pas de ce principe, dont ils étaient à même d'apprécier la justesse. Bonchamp, Lescure et La Rochejaquelein avaient déjà fait à leur cause de grands sacrifices d'amour-propre; mais, à côté d'eux ou au-dessous d'eux, tout le monde ne prenait pas modèle sur un pareil désintéressement. Ce fut donc plutôt contre ces ambitions vulgaires et ces vanités individuelles, que contre les armées de la Convention, que la Vendée vint échouer.

La retraite des Herbiers, que Charette opéra d'une si malencontreuse façon, sauva sa division, mais elle perdit la grande armée; elle laissa les bleus maîtres d'une partie du territoire conquis. Dès le 26 septembre, ils y rentrèrent, ayant pour avant-garde les Mayençais. Bonchamp prévoyait cette invasion; il chercha à s'y opposer; il demanda des secours à Charette et à Lescure. Charette répondit en transmettant au général angevin la délibération de son conseil de guerre.

Cette délibération porte que désormais chaque chef pourra agir isolément pour la défense de son territoire.

Lescure avait en face de lui Westermann, brûlant de réparer sa honteuse défaite. Bonchamp se trouve donc réduit à ses propres forces. Cependant il sent l'importance d'arrêter les ennemis par une vigoureuse démonstration. Avec sept mille hommes, il va seul à leur rencontre à Saint-Symphorien. Kléber les commandait. On se bat pendant deux heures; mais la supériorité du nombre décide l'affaire. Bonchamp est obligé de se retirer avec perte.

Le lendemain de ce combat, Canclaux, le général en

Digitized by Google

chef dont les plans ont trouvé tant d'objections dans les conseils de guerre de Saumur, Aubert-Dubayet, Grouchy, Salomon, Turreau, Menou, Burac, Gauvilliers, Mieskouski, Beffroy et Nouvion, sont révoqués ou suspendus de leur commandement. Canclaux se hâte de se conformer à l'ordre du comité de salut public. « Le génie de la liberté, écrit-il aux représentants en mission, m'avait sans doute inspiré le projet de cette marche en avant qui a déjoué ceux de l'ennemi, et dont le succès a dû arrêter l'effort des autres colonnes. Je lui rends grâces, à ce génie conservateur qui m'a soutenu jusqu'au bout de ma carrière. Puisse-t-il en guider d'autres ! Je n'ai plus de droit qu'à former ce vœu, qui est bien dans mon cœur; et, venant de recevoir ma lettre de rappel, je me retire avec la soumission d'un républicain qui ne sert sa patrie que quand et comme elle le veut. »

L'armée de Mayence aimait Canclaux; elle adorait Dubayet, quoiqu'ils fussent ou parce qu'ils étaient gentilshommes. Ces troupes avaient assez fait; elles devaient même encore assez faire dans l'intérêt de la république, pour que la république leur conservât les chefs auxquels elles avaient accordé leur confiance. Le comité de salut public, habitué qu'il est à tout voir s'incliner devant sa volonté de fer, ne cassera pas, pour complaire à des soldats, un arrêté que les passions personnelles de quelques-uns de ses membres lui ont inspiré. Les Mayençais n'ignorent pas le résultat déjà certain pour eux de leurs prières.

Mus par une pensée d'égoïste calcul, ou par un grand sentiment de patriotisme, ils envoient une députation de huit grenadiers aux officiers royalistes cantonnés à Saint-

Digitized by Google

Fulgent. La veille de la bataille de Torfou, Lescure lui-même avait reçu des propositions de ce corps d'armée; elles sont encore les mêmes. Les Mayençais demandent qu'on leur garantisse une solde régulière de sept sous par jour, et qu'une somme de 400,000 livres soit mise à leur disposition. A ces deux conditions, ils s'engagent sur l'honneur à passer tous au service de la cause royale. Desessarts, qui commandait le camp de Saint-Fulgent, comprend tous les avantages moraux et matériels de cette transaction, beaucoup plus fréquente dans l'histoire secrète des révolutions qu'on ne serait tenté de le supposer du rigorisme affecté de leurs héros. Il adresse un courrier à Beauvolliers, intendant-général de l'armée. Beauvolliers était par malheur à Châtillon. Il communique cette dépêche au conseil supérieur; il propose de suite de faire monnayer les vases sacrés et l'argenterie des églises pour satisfaire aux exigences des républicains.

Cette proposition fut rejetée comme sacrilége. C'était une première erreur. L'abbé Bernier et M. Jagault, qui, en hommes sensés, ne la partagèrent pas, offrirent alors de livrer tout l'argent des caisses royales, et de prendre, au nom du souverain, des engagements pour le reste de la dette que l'on contractait envers les Mayençais. Cet avis fut débattu par les avocats. Ils discutaient afin de savoir si les engagements au nom du roi n'emportaient pas engagements personnels pour eux-mêmes; et lorsqu'il fallait acheter en secret ou démasquer publiquement ceux qui cherchaient à se vendre, le conseil, se laissant aller à des craintes chimériques, n'avait pas encore donné de solution à ces difficultés de forme au moment où le géné-

Digitized by Google

ral Léchelle, successeur de Canclaux, arrivait dans les murs de Nantes, accompagné de Prieur (de la Marne) et de Hentz, commissaires de la Convention.

On était dans les premiers jours d'octobre. Le conseil supérieur délibéra si long-temps, que les Mayençais, entraînés par les événements, se trouvèrent postés sur d'autres points, et qu'ils ne songèrent plus à leurs propositions que pour en faire expier l'impolitique refus.

Un nouveau plan de campagne est arrêté, le 2 octobre, à Saumur, dans une réunion de généraux républicains, et de membres de la Convention. Le comité de salut lui a donné son approbation. Les conventionnels Hentz et Prieur sont chargés de le faire exécuter. Ils débutent en Vendée par une proclamation. La république, alors, avait besoin de toute l'énergie de ses partisans, et pour stimuler cette énergie, le comité de salut public ne craignit pas de flétrir la gloire de Canclaux et de cet Aubert-Dubayet, le héros de Mayence.

«Soldats républicains, disaient Hentz et Prieur, dans cette proclamation, datée de Nantes, le 9 octobre, seize cent mille Français sont en ce moment sous les armes; ils exercent la vengeance nationale sur les deux villes rebelles de Lyon et de Toulon; ils sont en marche pour chasser les rois et leurs vils esclaves, du sol de la république. Votre tâche est de purger la Vendée d'une horde de brigands qui la désolent.

» Les deux armées, des côtes de La Rochelle et de Brest, n'avaient pas l'unité nécessaire dans leur direction, parce qu'elles étaient conduites chacune par un général en chef

Digitized by Google

séparé, dont les vues se croisaient quelquefois. Cet ordre de choses n'a pas encore présenté à l'ennemi une masse de forces suffisantes, et nos armes n'ont pas toujours été heureuses.

» Mais la Convention nationale, dont vous fixez sans cesse l'attention et l'intérêt, vient de faire cesser cet inconvénient. Elle a décrété qu'un général en chef commandera tous les soldats qui combattent dans la Vendée, et cette armée sera appelée *Armée de l'Ouest*.

» Le souvenir des Lafayette, des Dumouriez, des Custines qui, pour mieux voiler leur trahison, ont signalé les commencements de leur carrière par des victoires, donne à la nation de justes inquiétudes sur les hommes d'une caste qui a soulevé l'Europe contre nous, et qui grossit les bataillons de nos ennemis. Il n'y en a plus à la tête de nos armées : Canclaux et Dubayet, ci-devant nobles, sont rappelés. Léchelle, homme du peuple, ancien soldat, est votre général en chef.

» Soldats! un homme n'est rien, la république est tout; vous n'êtes pas l'armée d'un général, mais l'armée de la république : vous n'appartenez à personne, vous n'obéissez qu'à la loi. Ce ne sont pas les généraux qui, jusqu'ici, ont remporté les victoires; c'est votre audace, c'est votre seule bravoure.

» La guerre a formé des républicains; nous pouvons nous passer des nobles, dont la plupart n'étaient que des conspirateurs. Tout a les yeux sur vous; les représentants du peuple sont là; les traîtres sont livrés à la justice, les ignorants sont éloignés, les intrigants sont connus et chassés. »

Digitized by Google

Afin de faire exécuter ce plan dans toute sa rigueur, Léchelle convoque lui-même, à Nantes, un conseil de guerre, où Canclaux est invité à se rendre. Canclaux possède une parfaite connaissance de la tactique vendéenne. Son coup d'œil a pu, sur le champ de bataille et dans les mouvements stratégiques, percer le secret des succès et des fautes de chaque parti; mais cette destitution à laquelle il ne peut s'attendre, a droit de froisser son orgueil. Canclaux pourtant, sacrifiant à l'intérêt général, tous ses justes ressentiments, initie l'inexpérience de Léchelle, à toutes les combinaisons qu'il a préparées lui-même; puis, après cet acte d'un dévouement qui n'est peut-être pas assez apprécié, il fut décidé, sur la proposition du général destitué, que, le 7 octobre, les colonnes républicaines de Fontenay, de Thouars et de Saumur se porteraient à Bressuire, pour pénétrer ensemble par Châtillon, dans le cœur de la Vendée.

Le vieux Chalbos est parti de Fontenay avec sa division. Il ramasse sur sa route les bataillons épars, et marche, à travers le Bocage, répandant partout la terreur et l'incendie. Le château de Puy-Guyon, propriété de Lescure, se trouve sur son passage. Puy-Guyon est livré aux flammes. Lescure part de son camp de Saint-Sauveur, pour se replier sur Châtillon; mais il n'a que trois mille hommes à sa disposition. Les paysans des environs de Bressuire et de Cérisay, tâchent, par leur présence, de préserver du feu ou de la mort, leurs familles et leurs bestiaux. Avec d'aussi faibles troupes, Lescure sent qu'il lui est impossible de résister. Il réclame des secours. La Rochejaquelein, toujours souffrant de sa blessure, et qui n'a pu assister à la bataille de

Digitized by Google

Torfou, répond à la voix de son ami. Stofflet accourt, lui aussi; mais Bonchamp, mais d'Elbée, mais Talmont, mais Donnissan sont tenus, ou vont être tenus en échec par de nouvelles troupes.

Dans ce pressant danger, La Rochejaquelein, Stofflet et Lescure ne prennent plus conseil que de leur courage. Il faut arrêter ces masses républicaines, ou s'ensevelir dans un dernier triomphe. Ils n'ont que six mille Vendéens, campés au Moulin-aux-Chèvres, près des Aubiers, et deux ou trois cents hommes de cavalerie, sous les ordres de Beaurepaire. Le 8 octobre, Chalbos attaque les royalistes; Chalbos, après une charge brillante, est repoussé par Lescure.

Dans cette charge, le général Chambon, tombe mort, au cri de vive la république! Le centre, la droite et la gauche de Chalbos sont rompus ou ébranlés. Les tirailleurs vendéens commencent à crier victoire, et à poursuivre les fuyards. Tout-à-coup, Westermann et les grenadiers de la Convention paraissent sur le champ de bataille. Westermann a épié ce moment, que son expérience de la Vendée lui faisait prévoir. Il tombe sur les blancs et les disperse. Chalbos, de son côté, a repris l'offensive. Lescure, Stofflet et La Rochejaquelein veulent en vain rétablir l'équilibre. Lescure est blessé, du Rivault reçoit une balle dans la poitrine, Stofflet est assailli par trois chasseurs, qu'il tue; mais tous ces efforts ne ralentissent pas le succès de Westermann, qui entre à Châtillon, le même jour, après avoir vu fuir une seconde fois devant lui le conseil supérieur.

Lescure n'a plus d'armée. Ses soldats sont dispersés

Digitized by Google

dans les campagnes, ou tombent sous la baïonnette des bleus qui, afin d'annoncer leur victoire, saccagent les Aubiers, Rorthais, Neuil, Saint-Aubin, et toutes les paroisses voisines. A cette nouvelle, Bonchamp et d'Elbée, oubliant les dangers qui les menacent, volent au secours de Lescure, avec la grande armée, dont ils sont enfin parvenus à reformer les cadres à Chollet. Les officiers blessés marchent eux-mêmes à l'avant-garde, où l'on voit Bonchamp, La Rochejaquelein et Duchaffault, le bras en écharpe. C'était le 11 octobre.

Les postes de Westermann sont surpris et égorgés. Ses colonnes veulent se ranger en ligne. L'impétuosité vendéenne ne leur en laisse pas le temps. L'adjudant-général César Faucher (de la Réole) tombe, atteint de dix coups de sabre sur la tête, et d'une balle dans la poitrine. Ses soldats l'enlèvent mourant; mais les paysans s'acharnent toujours sur les bleus. On les massacre aux portes même de la ville. Westermann fuit avec les débris qu'il peut entraîner; il abandonne son artillerie, ses vivres, ses bagages; puis, les vainqueurs pénètrent dans Châtillon, après un combat qui ne fut qu'une déroute.

Ils avaient long-temps marché sous le soleil, long-temps souffert de la faim et de la soif; ils se précipitent sur les vivres et sur les liqueurs de Westermann; ils boivent, ils mangent avec une funeste précipitation, et, bientôt plongés dans l'ivresse, ils s'endorment. Mais emportés par le désir de poursuivre et de prendre Westermann, quelques soldats, conduits par Beaurepaire et par Legeay, se montrent sur la route de Bressuire. Westermann les voit si peu nombreux qu'il s'arrête pour les re-

Digitized by Google

pousser. Au même moment, il rencontre Chalbos qui arrive à son aide. Il lui présente son sabre. « Tout le monde m'abandonne, dit-il, écumant de rage; je ne veux plus servir avec des lâches. » Ces paroles font rougir les bleus de honte; ils jurent qu'ils ne reculeront plus. « Eh bien ! s'écrie Westermann, retournez mourir avec moi à Châtillon. » Il prend une centaine de hussards ivres comme lui de sang, de vin et de poudre ; il leur donne à chacun un grenadier en croupe, culbute en passant Beaurepaire et Legeay qui poursuivaient les fuyards, taille en pièces les avant-postes, et, au cri trompeur de vive le roi ! il s'élance au galop dans les rues de Châtillon.

La division, conduite par Chalbos, le suit de près. Il est onze heures du soir, tout dort dans la ville. Westermann commence par mettre le feu à quelques habitations, puis il ordonne de tout massacrer sans pitié. Les royalistes sont sortis de leur fatal sommeil. Les uns tuent, les autres égorgent. On lutte corps à corps dans les rues ; on combat dans les maisons ; la voix des chefs n'est pas plus reconnue que la couleur des cocardes ; il n'y a plus de bleus, plus de blancs, plus de chefs, plus de soldats. Dans Châtillon, livrée à toutes les horreurs, il n'y a que des ennemis qui se déchirent, que des frères peut-être qui se mutilent dans les ténèbres de la nuit. Talmont, surpris au milieu de son sommeil, descend l'escalier de la maison qu'il habite. Les hussards, qui montaient ce même escalier, renversent le prince sans lui faire aucun mal, et assassinent la maîtresse de la maison et sa fille qui étaient révolutionnaires. Henri, Lescure, Tal-

Digitized by Google

mont, Bonchamp et d'Elbée, au milieu du sac de cette ville prise sans assaut, veulent rallier quelques soldats, afin de former un noyau; ils ne voient que des républicains qui les attaquent, que des blancs qui les frappent ou sont frappés par eux. Le sang ruisselle au milieu de ces rues montueuses et étroites. Le feu grandit, et, à travers cet épouvantable désordre où trente mille royalistes se battent contre quelques milliers de républicains, c'est à peine si la prévoyance de Soyer et de Legeay a le temps d'arracher au désastre la division de Chemillé.

Ce fut une horrible nuit. Westermann la rend encore plus horrible; il s'élance à la poursuite de l'état-major, brûle presque sous ses yeux le village du Temple, revient à Châtillon que les deux partis ont enfin évacué; mais n'y trouvant plus que des cadavres, il met pied à terre, puis il achève de piller les maisons et de les incendier après. Au point du jour, il sort de la ville saccagée en hurlant la *Marseillaise*. Deux heures ne s'étaient pas écoulées, que les Vendéens se présentaient à Châtillon pour tirer vengeance de cette sanglante surprise. A la vue de ces ruines, encore fumantes et si rapidement accumulées sur des milliers de cadavres, ils s'arrêtèrent stupéfaits. Personne n'osa pénétrer au milieu des décombres, et tous se retirèrent en pleurant.

La crise était arrivée. L'armée de Luçon et les Mayençais menaçaient Chollet et Mortagne. Une grande victoire comme celle de Torfou pouvait seule délivrer la Vendée; mais il fallait que Charette attaquât les bleus en flanc ou sur leurs derrières. Il le fallait dans l'intérêt général. Les chefs de l'armée le sollicitent et le conjurent.

Digitized by Google

On lui dépêche courriers sur courriers afin que, de concert avec eux, il vienne opposer une digue au torrent révolutionnaire. Charette ne répond point, et il marche sur Noirmoutiers, s'éloignant encore davantage du théâtre de la guerre.

Les communications étaient difficiles. Charette n'a pas dû recevoir ces messages. Peut-être même ne connut-il que plus tard la position désespérée de la grande armée; mais son esprit militaire était assez prévoyant pour pressentir le coup qui allait être porté; il était donc de son devoir de venir, même sans être appelé, tenter une diversion qui ne pouvait être que salutaire. Il devait s'opposer aux Mayençais, s'avançant sur Mortagne, pour renforcer les autres corps d'opération. Ces reproches, que l'on adresse à sa mémoire, ont été sans doute bien effacés par ses triomphes et par sa mort; mais il faut qu'ils soient consignés dans les annales de la Vendée comme une expiation, comme un souvenir ou comme une leçon.

A partir du 14 octobre, l'armée royaliste se recrute d'heure en heure de tous les paysans que l'incendie ou la terreur ont chassés de leurs métairies. Ses camps s'ouvrent, avec un triste sentiment d'hospitalité, aux femmes, aux vieillards et aux enfants que les divisions ennemies, se rapprochant du centre, ont chassés devant elles. Ces troupeaux de chrétiens, sans asile, arrivent, apportant l'effroi qui les domine et le désir de la vengeance qui respire même sur leurs visages baignés de larmes. L'armée couvre Chollet. Chollet est devenu pour elle le rempart de la Vendée. C'est là qu'affluent tous les

Digitized by Google

hommes en état de faire le coup de feu. Royrand lui-même abandonne ses quartiers du Bas-Poitou, harcelé, poursuivi, battu par les colonnes républicaines.

Le 14, le général en chef Léchelle, l'*homme du peuple*, ainsi que l'ont surnommé Hentz et Prieur, est en présence des généraux sous ses ordres et du représentant Merlin; il veut interroger Kléber et lui demander compte de la situation de l'armée. Il balbutie, il confond tout. A une révélation aussi complète de cette incapacité civique, Merlin (de Thionville) jette un regard d'intelligence aux généraux, et il dit : « En vérité, on croirait que le comité de salut public a pris à tâche de nous envoyer ce qu'il y a de plus ignorant dans l'armée ». Pendant cette conférence, un courrier arrive et remet à Merlin des dépêches. Après les avoir parcourues, Merlin s'écrie : « L'île de Noirmoutiers est au pouvoir de Charette ». Léchelle, qui a entendu sans comprendre, demande : « Noirmoutiers, qu'est-ce que cela? dites-donc; où cela est-il situé? » Il venait d'avoir le commandement des côtes de La Rochelle, et il ignorait où était Noirmoutiers! C'était un digne général révolutionnaire.

Léchelle pourtant, que Kléber seconde, s'entoure de toutes les divisions qui n'ont sur la route rencontré aucun obstacle; il ordonne à l'armée de Luçon, soutenue par les Mayençais, de marcher sur Chollet. A cet ordre, ces corps s'ébranlent. Le 15, Lescure, campé au château de la Tremblaye, est averti; il monte sur un tertre, et découvre, à vingt pas de lui, un poste ennemi. « En avant! » s'écrie-t-il. A peine a-t-il prononcé ce mot, qu'une balle le frappe au sourcil gauche et sort derrière l'oreille. Le

Digitized by Google

général tombe. Les paysans, qui ont entendu son commandement, s'élancent, passent sur son corps et courent aux bleus. Le jeune Beauvolliers, Renou, et Bontemps, le fidèle domestique du général, l'arrachent tout sanglant de ce funeste champ de bataille et le transportent à Beaupréau. Le combat continue cependant; Bard et Marceau ont pris de savantes dispositions; mais les royalistes, qui n'ignorent pas que Lescure est blessé, veulent venger leur chef. Ils ne cèdent même pas le terrain devant une charge des Mayençais que Beaupuy conduit. L'adjudant-général Besson, et le chef d'escadron Tyran, commandant les chasseurs de Cassel, perdent la vie. Le général Labruyère a le corps traversé de deux balles; il reçoit vingt-un coups de baïonnette, et ne se retire que lorsque Marceau ordonne à ses soldats de l'enlever. Ce combat sanglant n'est encore que le prélude d'une bataille plus décisive.

Au moment de voir jouer l'avenir de la monarchie sur les chances hasardeuses d'un engagement, le général Bonchamp, dont l'idée fixe depuis les premiers jours de l'insurrection a été de soulever la Bretagne par le contact de la Vendée, propose encore, dans une réunion des généraux, de passer sur la rive droite de la Loire; il désire qu'on appelle aux armes une province dans laquelle La Rouërie a jeté tant de ferments de haine contre la révolution, et qui a déjà fourni à la grande armée son contingent de sacrifices et de courage. En tout état de cause, Bonchamp demande qu'on s'assure le passage de la Loire, car un revers est à craindre; ce revers peut tout compromettre. Officier aussi habile que soldat dévoué, dans

Digitized by Google

ce dernier conseil auquel il assiste, il répond à toutes les objections de d'Elbée dont il n'approuve pas les plans. « Les ennemis ont enfin appris le secret de la victoire, disait-il, puisqu'ils veulent former des masses pour nous accabler. »

Sur la proposition de Bonchamp, proposition qui, alors, était une dernière, mais impolitique ressource, car elle promettait à la Vendée une arrière-pensée de salut, —et, en guerre civile, il y a des instants où il ne faut pas même laisser une espérance pour obtenir du désespoir les miracles que la valeur refuse—sur cette proposition, le prince de Talmont, les chevaliers Duhoux et de Turpin, avec un corps de quatre mille Angevins et Bretons, sont détachés pour ouvrir le passage de la Loire à Saint-Florent, et le maintenir libre de l'autre côté du fleuve à Varades. A la tête de trois autres compagnies bretonnes, d'Autichamp occupe lui même Saint-Florent-le-Vieil depuis quelques jours.

Mais, dans ce conseil de guerre, où manque déjà l'un des généraux les plus aimés de la Vendée, il s'élève une question de vie ou de mort. La Rochejaquelein et Stofflet proposent de tirer avantage de la position en amphithéâtre de Chollet, pour se défendre là, ou pour mourir dans un généreux effort. Les autres chefs se rendent à cet avis.

La masse de l'armée en avait autrement décidé. Sans ordre, elle se repliait sur Beaupréau; car de vieux Vendéens de ce temps-là le disent encore, ils avaient peur de cette agglomération de troupes républicaines accourues de tous les points à la fois. Le même jour, arrive la divi-

Digitized by Google

sion de Fontenay, qui a été battue à Châtillon, mais qui sous l'inspiration de Westermann, a tiré une sanglante vengeance de sa défaite. Elle est conduite par les représentants du peuple Bourbotte, Bellegarde et Fayau.

Les armées républicaines ont donc fait leur jonction. Elles ont traversé le Bocage en y répandant partout l'incendie et la mort. Dans les *Mémoires relatifs à la révolution française*, on trouve de pénibles détails sur les excès commis à cette époque par les révolutionnaires; et c'est au manuscrit d'un ancien administrateur militaire des armées révolutionnaires que nous les empruntons.

« Qu'il me soit permis, dit-il, page 97, de peindre ici l'horreur qui régnait dans ces contrées, que j'ai parcourues immédiatement après le passage des soldats. Je ne vis pas un seul homme à Saint-Hermand, à Chantonnay, aux Herbiers; quelques femmes avaient échappé au fer. Tout ce que je pus voir de maisons de campagne et de chaumières, sur la route et dans les bois riverains, était la proie des flammes. Le ciel était obscurci de fumée. Quantité de cadavres répandus çà et là commençaient à infecter l'air. Les troupeaux n'osaient approcher de leurs étables incendiées; les bœufs, les génisses, les taureaux égarés faisaient retentir l'air de leurs mugissements prolongés. J'étais surpris par la nuit; mais loin que ses sombres voiles vinssent me dérober les ravages de la guerre, le reflet des incendies, qui éclairaient ma marche incertaine, me les reproduisait avec plus d'horreur. Au bêlement des troupeaux, au beuglement des taureaux, se joignait le croassement des corbeaux et des hurlements des animaux carnassiers qui, du sein de leurs retraites ob-

carès venaient de livrer les victimes éparses des combats. Enfin, j'aperçus dans le lointain et dans la direction de la route que je tenais, une colonne de feu qui grossissait à mesure que j'avançais. C'était Mortagne qui brûlait. Qu'on se fasse une idée, si l'on peut, du désastre de cette ville où je ne trouvai que quelques femmes éplorées et occupées à retirer leurs effets du milieu des flammes. »

Enfin, le 17 octobre se leva sur la Vendée. Dès le point du jour, d'Elbée, La Rochejaquelein, Bonchamp, Stofflet, Donnissan, Royrand, Forestier avec la cavalerie, Marigny à la tête de son artillerie, se sont mis en marche sur Cholet. Quarante mille hommes sont rassemblés autour d'eux. Ce jour-là, c'est, pour les royalistes, un jour de deuil éternel ou de victoire, car, cernés de toutes parts, il faut qu'ils triomphent ou qu'ils meurent. Ils espèrent surprendre les bleus qui, forts de la supériorité du nombre, et de leurs succès, ne s'attendent pas à être attaqués. Mais Léchelle et Beaupuy, qui a remplacé Kléber dans le commandement des Mayençais, car Kléber fait l'office de général en chef, sous le nom de Léchelle, mais les conventionnels Bourbotte, Fayau, Merlin, Choudieu, Bellegarde, Turreau et Garrier ont fait prendre à leurs différents corps d'armée toutes les précautions imaginables. Léchelle va donner l'ordre de marcher contre les Vendéens, quand tout à coup ceux-ci se jettent avec rage sur les avant-postes. La générale bat et les républicains sont rangés en bataille au milieu de la lande de Bégrolle.

La Rochejaquelein et Stofflet pressent le centre des républicains, où Kléber, Marceau et Nattes leur tiennent tête. La division républicaine de Muller, forte de quatre

mille hommes, paraît sur le terrain. A la vue de ce qui se passe, cette division, saisie de frayeur, fait volte-face et se retire sur Chollet, sans vouloir prendre part à l'action. Bonchamp et d'Elbée s'élancent à la droite. Leurs volontaires avancent au feu en colonne serrée comme de vieilles bandes. Les troupes qu'on leur oppose, et que Chalbos, Bard et Damas commandent, sous les yeux de Carrier, sont enfoncées. Le général Bard est blessé. Carrier fuit en tremblant, et les paysans s'égaillent pour assurer leur victoire. Au centre, le choc de M. Henri et de Stofflet est si impétueux, que d'abord rien ne peut leur résister, et qu'ils pénètrent dans le faubourg de Chollet. Ils se sont déjà rendus maîtres de l'artillerie des républicains; ils l'ont même fait tourner contre eux. Le fatal sauve-qui-peut retentissait dans leurs lignes frappées d'épouvante.

Soudain, le général Haxo, qui, avec Sainte-Suzanne, a le commandement de l'arrière-garde, change la face du combat. Il coupe entre Chollet et un ravin, se jette sur le flanc des royalistes, culbute, par cette manœuvre, les troupes de Stofflet, et, sur les canons qu'ils viennent de conquérir, il tue leurs nouveaux artilleurs. Le général Bard, dont le sang coule par trois blessures, saisit l'importance de la manœuvre que tente Haxo. Beaupuy se place au front de la cavalerie des Mayençais, et les grenadiers de Bloss, et les dragons de Bard percent la ligne épaisse que les Vendéens ont formée. Le 109e régiment de ligne se jette, musique en tête, au milieu de la mêlée. Son attitude menaçante rend le courage aux bleus. Dans ce moment de bataille générale, un cri sort de quelques bouches. A la Loire! vers la Loire! entend-on dans les rangs où répu-

Digitized by Google

blicains et royalistes combattent avec un égal acharnement.

A la Loire! c'était la défaite, c'était la fuite.

Les généraux vendéens ont compris cet horrible vœu que leurs soldats ne formaient sans doute pas, mais que des traîtres proféraient pour amener la confusion. Ces cris ont été entendus. Les paysans se troublent. Les uns s'élancent vers Beaupréau, les autres se débandent. Mais il s'en trouva que rien ne put ébranler.

Bonchamp, d'Elbée et La Rochejaquelein unissent leurs efforts. Ils veulent, par un prodige, sauver l'armée ou s'ensevelir sous ses débris. Ils parcourent les rangs où la terreur et la mort ont laissé tant de vides. Leurs prières rassemblent quatre cents volontaires, bataillon sacré de cavaliers et de fantassins. La plupart de ces volontaires sont des hommes qui, même en Vendée, ont mérité d'être réputés braves. C'est Dupérat, Beaurepaire, Forêt, Desessarts, Legeay, Duchaffault, Renou, de Baugé, Soyer, de Royrand, Cadi, Allard, Loyseau, Picherit, Delaunay, Tonnelet, Mondyon, Tranquille, Vandangeon, de Brocourt; de Grellier et Genest. Groupés autour de leurs trois généraux, ils s'élancent au cri de : mort aux républicains! qui sort de toutes les bouches à la fois.

Rangs, drapeaux, chefs et soldats, tout est confondu. Le sang inonde la terre sur laquelle ils passent. Républicains et royalistes, tous se fusillent à bout portant, s'égorgent à coups de sabres ou de baïonnettes. Le général Beaupuy a deux chevaux tués sous lui. Il est attaqué par Loyseau et dégagé par une charge de cavalerie. Le général Bloss est ajusté par un Vendéen. Un autre paysan l'at-

Digitized by Google

taque à coups de sabre. Bloss, qui se défend avec sang-froid, va périr. Buquet, l'aide-de-camp de Kléber, relève le fusil avec son sabre et tue le royaliste. Target, Vermanges, Saint-Sauveur et Dubreton, tous officiers-généraux des Mayençais, sont dangereusement blessés et n'en combattent qu'avec plus d'acharnement. Patris, le nouveau chef de bataillon des chasseurs de Cassel, est frappé à mort; Ageron, vieil officier qui a quarante ans de service, expire sous la baïonnette de Vandangeon. L'état-major seul de Kléber avait perdu quatorze chefs de brigade ou commandants. Mais le trépas n'épargnait pas plus les royalistes que les républicains. Le Vendéen La Roche-Courbon est frappé à mort. Bonchamp et d'Elbée sont attaqués à leur tour. Ils se battent encore. Un coup de feu renverse l'un. Une balle traverse la poitrine de l'autre. Tous deux presque au même instant tombent sur les cadavres qu'ils ont annoncés. Tous deux seraient restés parmi les morts, si Piron et Lyrot, qui arrivaient, mais quelques minutes trop tard, conduisant une nouvelle division, ne les eussent préservés de ce malheur. A cette vue, La Rochejaquelein brandit sur sa tête son sabre ensanglanté. « Mourons avec eux dans ces landes, s'écrie-t-il, mais ne reculons pas. » Bientôt entraîné lui-même, il ne peut ni revenir au combat, ni périr à côté de ses amis.

Ainsi dit Kléber dans son rapport, se termina cette sanglante et mémorable journée. L'ennemi perdit douze pièces de canon, dont plusieurs du calibre de douze. Jamais ils n'ont donné un combat si opiniâtre, si bien ordonné, mais qui leur fut en même temps si funeste. Les

Digitized by Google

rebelles combattaient comme des tigres, et nos soldats comme des lions. »

La bataille était perdue. Les royalistes fuyaient vers Beaupréau. La colonne de Piron et de Lyrot ne peut que protéger la retraite ; mais, avant de paraître sur le terrain, elle a forcé une division ennemie à se replier. Les bleus ont pris en désordre la route de Saint-Laurent-sur-Sèvre. Les paysans de ces contrées se réunissent, et veulent exterminer les soldats que le hasard livre à leur vengeance. Les missionnaires du Saint-Esprit, les sœurs de la Charité sortent de leur maison transformée en ambulance pour les blessés des deux partis. Les prêtres menacent. Les sœurs prient afin d'arrêter le massacre. Leur voix est entendue, et un chemin s'ouvre aux bleus qui retournèrent sur leurs pas, égorgeant dans la plaine du Puy-Saint-Bonnet tous les fuyards qui se dirigeaient du côté du Bocage.

Les républicains dédaignèrent de poursuivre l'armée dispersée. Après la victoire, Carrier se plaça à leur tête et les reconduit à Chollet, où ils mettent tout à feu et à sang, pillant les manufactures, tuant les chevaux, massacrant les femmes et les enfants, ou vendant d'une main, au plus vil prix, ce qu'ils venaient de voler de l'autre. Mais ces honteuses orgies du triomphe ne pouvaient rassasier Westermann. Il y était trop habitué. On le chargea de suivre enfin les traces des fuyards.

Quelques jours auparavant, Bonchamps avait été dangereusement blessé au bas-ventre. Bonchamps est remonté à cheval ; mais il ne peut s'y soute-

nir. Alors ses soldats, témoins de cette cruelle agonie, reprennent courage. Ils se rangent autour du mourant. Des larmes d'admiration et de respect couvrent le brancard sur lequel il est étendu, et pendant tout le trajet, on le porte, malgré la poursuite des républicains. D'Elbée, lui aussi, arrivait de son côté à Beaupréau, conduit par d'Hauterive, son beau-frère.

Dans ce moment, trois des principaux chefs de la Vendée se rencontraient, après une aussi fatale journée, dans les mêmes murs et dans la même position. Ils étaient tous trois blessés à mort, et à quelques heures de distance. Lescure a su le désastre par La Rochejaquelein. Avec lui, il essaye de mettre quelque régularité dans la retraite. Ils veulent surtout réunir assez de forces pour retarder la marche de Westermann que rien n'arrête, rien pas même la fatigue dont ses soldats et lui-même doivent être accablés. Westermann est, pendant la nuit, aux portes de Beaupréau. Il renverse tout ce qui se présente sur son passage. Les blancs fuient encore, et ils vont tous périr sous le fer républicain, lorque épuisés d'insomnie, de marches et de combats, les bleus sont forcés de prendre quelques heures de repos.

Ce fut le salut de l'armée royale. Le 18, au matin, Henri, désormais le seul espoir de la Vendée, Lescure, Bonchamp et les autres officiers rencontrent plus de cent mille personnes, de tout âge et de tout sexe, qui tendaient les mains vers la Loire, comme si, là, ils avaient à espérer un asile ou une patrie. A la vue de cette désolation, à la pensée surtout que, vaincus, ils abandonnent le Bocage, La Rochejaquelein s'abime dans sa douleur, et

Digitized by Google

morne et le cœur désespéré, il suit ce convoi funèbre qui va aboutir à la Loire.

Le fleuve est libre, le passage assuré. Talmont et d'Autichamp ont rempli les ordres qui leur furent donnés avant la bataille de Chollet. Gourdon, et quatre cents chasseurs de Bonchamp, soutenus par un égal nombre d'Angevins et de Bretons de Turpin et de Scepeaux, ont traversé la Loire sur de frêles barques. Ils attaquent la garnison de Varades, la mettent en fuite; puis, maîtres des deux rives, Talmont, d'Autichamp, de Scepeaux et le chevalier de Turpin, qui savent déjà la funeste issue du combat de la veille, attendent les débris de la grande armée.

Digitized by Google

mence et le cœur désespère, il suit ce convoi funèbre qui va aborder à la Loire.

Le Franc et Hire, le passage assuré. Talbonet et d'Antelarep, ont rempli les ordres qui leur furent donnés avant le bataille de Cinelle. Gourdon, et quatre cents chasseurs de Bonchamp, soutenus par un égal nombre d'Agesins et de Bretons de Turpin et de Scepeaux, ont traversé la Loire sur de frêles barques. Ils attaquent la garnison de Varades, la mettent en fuite; puis, maîtres des deux rives, Talbonet, d'Autelarep, de Scepeaux et le chevalier de Turpin, qui savent déjà la funeste issue de combat de la veille, ont rendu les débris de la grande armée.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

Humanité de Beauchamp. — Sa mort. — Talmont à Ancenis. — Passage de la Loire. — Henri de La Rochejaquelein, général en chef de la grande armée. — Prise de Noirmoutiers par Charette. — Position de la Vendée pendant la campagne d'outre-Loire. — Marche de la grande armée sur Laval.

C'était un bien désolant spectacle que celui qu'offrait l'armée vendéenne désorganisée, n'écoutant plus la voix de ses chefs, et ne trouvant presque dans ses rangs que des femmes, des enfants, des vieillards ou des blessés. Tous étaient chassés de leur patrie, tous tendaient les bras vers la Bretagne dont le rivage leur apparaissait comme une terre hospitalière. Dans les pleurs des uns, dans les désespoirs contenus des autres, dans la même attitude de tous, il y avait quelque chose de si lugubre, que les plus braves même étaient saisis au cœur. A chaque minute, il arrivait de nouveaux convois; à chaque instant, cette multitude sans vivres, sans armes, presque sans vêtements, au milieu d'une sombre et froide matinée d'octobre, se grossissait d'une autre multitude qui, repoussée par l'incendie ou par le fer, venait essayer de mettre la Loire entre la mort et elle. On se pressait dans

l'étroite vallée de Saint-Florent. On s'appelait avec des cris lamentables, on s'asseyait sur ce rivage où il ne se rencontrait ni barques de transport, ni ponts de bateaux pour arracher aux bleus les débris vivants de la Vendée émigrant en masse. « Beaucoup d'autres, nous dit madame la marquise de La Rochejaquelein, témoin de ce grand et triste spectacle, comparaient ce désordre, ce désespoir, cette terrible incertitude de l'avenir, cette foule égarée, cette vallée, ce fleuve qu'il fallait traverser aux images que l'on se fait du redoutable jour du jugement dernier. »

Dominés par une invincible terreur, entourés de leurs vieux pères, de leurs mères éplorées et de toutes ces familles qui n'ont plus d'asile, les soldats veulent franchir le fleuve; mais à la pensée qu'il faut abandonner le Bocage et fuir, en vaincus, sur une terre qu'ils n'ont pas sanctifiée de leur sang, les généraux calculant les périls de toute espèce qui attendent cette armée, sont transportés d'une sublime fureur. On aperçoit La Rochejaquelein se multipliant partout, s'efforcer de ranimer dans chaque cœur les sentiments qui agitent le sien. Il veut qu'on s'attache à ce rivage, qu'on y laisse pénétrer les républicains, et qu'on meure de leurs mains, s'il le faut, mais qu'on meure en Vendée. Il n'écoute ni les représentations ni les conseils. Son génie, qui l'a toujours si bien servi, lui dit que, loin du sol natal, les paysans ne combattront plus avec la même ardeur, avec les mêmes ressources. Il le sent, il l'explique, il le développe avec cette éloquence d'une âme convaincue. Des pleurs de rage coulent de ses yeux. Lescure, blessé, et qui vient d'arriver

Digitized by Google

aussi à Saint-Florent dans cette fatale matinée du 18 octobre, Lescure retrouve quelque force pour protester contre une mesure dont sa haute intelligence comprend tous les dangers. Forestier s'écrie que si M. de Bonchamp n'était pas agonisant, on pourrait tenter le passage, parce que lui seul a le secret des espérances qu'offre la Bretagne et des secours qu'elle peut réaliser; mais les autres chefs, attérés par l'immense scène de désolation qu'ils ont sous les yeux, assurent que rien ne peut arrêter le funeste élan qui pousse les Vendéens sur la rive droite. Au-delà du fleuve, disent-ils, lorsque toutes ces images de deuil n'attristeront plus leurs regards, lorsqu'ils ne verront plus les dernières flammes qui dévorent leurs chaumières, ils pourront reprendre courage; mais jusqu'à cette heure, vouloir les retenir sur la rive gauche, c'est consommer la ruine du pays.

Il était impossible de calculer long-temps avec cette foule qui, à la première vue des cavaliers envoyés à sa poursuite, pouvait se précipiter dans la Loire. La Rochejaquelein et Lescure ne se laissent pas convaincre, mais ils se soumettent à la plus impérieuse de toutes les nécessités. Le passage est résolu.

Quoique en proie à d'inexprimables angoisses individuelles, les royalistes ont encore à pleurer sur de plus grandes calamités. Ils ont vu Bonchamp et Lescure tous deux blessés à mort, tous deux apparaissant comme un témoignage de tant d'affreuses défaites. Bonchamp est déposé dans une maison particulière, Lescure aussi, Lescure, que n'abandonne pas sa jeune femme enceinte.

Tout à coup un mouvement d'effrayante fureur se mani-

Digitized by Google

reste dans cette population qui n'a plus pour elle que l'exil ou les persécutions. Cesbron d'Argognes, mieux chevalier de Saint-Louis qui, au nom du roi, commandait à Chollet, vient d'entrer à Saint-Florent, conduisant avec sa garnison cinq mille prisonniers républicains. Cesbron d'Argognes est un homme endurci au métier des armes. Sur la route, il a déjà fait preuve de fermeté en faisant fusiller plusieurs de ces prisonniers que la déroute des blancs a rendus audacieux. Sans l'intervention de madame de Bonchamp, qui suivait cette colonne, ignorant encore l'étendue du malheur dont elle était menacée, Cesbron ne s'arrêtait pas là. Il était impossible de traîner au-delà du fleuve ces cinq mille bleus. Cesbron d'Argognes les dépose dans l'église et va demander aux généraux ce qu'il reste à faire. Son avis à lui, et il ne s'en cachait pas, était de les mettre tous à mort. Le conseil s'assembla dans la chambre même où Lescure était étendu sur un matelas. Dans le premier moment, un grand nombre d'officiers partagèrent l'avis de Cesbron. A cette résolution désespérée, Lescure, que la douleur rend presque muet, balbutie : « C'est une horreur ! » Et pourtant, pendant cette délibération, le conseil de guerre entendait de funestes cris, d'ardentes provocations. C'étaient plus de cent mille proscrits qui, poussés hors de l'humanité par des misères de toute nature, appelaient la vengeance, et pour mot d'ordre aux représailles s'écriaient : « Tuons les bleus ! »

Quelques-uns même montraient, à cette foule abandonnée, des villages et des chaumières encore fumants. Ils lui rappelaient les crimes dont le Bocage avait été le théâ-

tre. Au même instant, un long cri s'échappait de toutes les bouches : « Tuons les bleus ! » répétait-on dans les rangs. Déjà les canons étaient braqués sur l'église. Le conseil écoutait ce vœu, mais aucun de ses membres n'osait prendre sur lui l'initiative d'une pareille boucherie. Personne ne voulait accepter les fonctions de bourreau. A ce refus, Lescure laisse échapper cette parole : « Je respire », qui exprimait bien les sentiments de joie dont son cœur était pénétré.

Ce que les chefs n'avaient pas le courage de tenter, la multitude exaspérée allait l'exécuter, lorsque ces cris de rage parviennent aux oreilles de Bonchamp qui déjà lutte avec la mort. Bonchamp a sous les yeux le déchirant tableau de sa femme, veuve en quelques heures, et de ses enfants orphelins. C'est sa femme qui, par ses prières, a pendant le trajet empêché Cesbron de faire égorger les prisonniers. Il apprend ces funestes débats. On lui dit que la voix des chefs va être méconnue. Ses forces défaillantes se ranimeront. Il se tourne vers ses officiers en pleurs. D'Autichamp se baisse pour recueillir ses paroles. « Mon ami, dit le mourant, qu'on épargne ces malheureux. C'est sûrement le dernier ordre que je vous donnerai ; laissez-moi l'assurance qu'il sera exécuté. » D'Autichamp sort. Un roulement de tambours annonce une proclamation. Tous les Vendéens entourent le jeune officier qui, en pleurant, répète quel est le dernier vœu du général.

Au nom de Bonchamp, à ce nom si révéré, des larmes s'échappent de tous les yeux. La prière succède à la fureur. Les canons déjà braqués sur l'église sont détournés. Un

cri universel de : « Grâce ! grâce ! sauvons les prisonniers ! Bonchamp l'ordonne ! » retentit dans toute la ville. Le héros chrétien est obéi. Avant de mourir, il a remporté sur lui-même et sur les autres la plus difficile de toutes les victoires. De son cœur, la miséricorde est descendue dans le cœur de ces cent mille hommes sans asile, dont un quart d'heure de vengeance aurait adouci les maux.

Les royalistes ont pardonné à la révolution, qui ne leur pardonna jamais. Ce fut une sainte action que celle-là. La religion l'exigeait. La politique ne l'eût peut-être pas conseillée.

Bonchamp, à qui cette secousse rend quelque force, profite de ce relâche dans ses souffrances pour traverser la Loire. On le porte au village de La Meilleraie ; mais la fièvre devient plus intense. Déposé dans la chaumière d'un pêcheur, le général sent approcher sa fin. Alors, oubliant toutes les affaires terrestres, il ne s'occupe plus que de l'avenir. L'abbé Courgeon, curé de la chapelle Saint-Florent, l'assiste à son agonie. C'est le confident de ses bonnes œuvres pendant la prospérité, l'ami de tous les temps et son consolateur dans ce suprême instant. Il lui promet la récompense réservée à une vie passée dans l'accomplissement de tous les devoirs. « Oui, répond le général d'une voix fortement accentuée, j'ose compter sur la miséricorde de Dieu, car je n'ai agi ni par orgueil, ni pour obtenir une réputation qui s'anéantit dans l'éternité. » A peine a-t-il proféré ces paroles, sublime testament légué à la Vendée, qu'il murmure encore : « Je compte sur la grâce des prisonniers ». Ce fut sa dernière pensée. Quelques minutes après, il expira.

Digitized by Google

En tirant l'épée, Bonchamp avait dit : « Les guerres civiles ne donnent point la gloire ». Pendant les sept mois qu'il prit une si large part aux événements de la Vendée militaire, sa vie offre un heureux démenti à ces paroles prononcées dans l'effusion de son âme. Il a été dit, il a été écrit que, pour constater la mort du général angevin, la Convention avait ordonné qu'on déterrât son cadavre et qu'on lui envoyât sa tête. Le fait est faux. On assura aussi, dans le temps, que les cinq mille prisonniers sauvés par Bonchamp lui témoignèrent leur reconnaissance en faisant pleuvoir la mitraille des canons tout à l'heure dirigés contre eux sur la barque qui le conduisait à Varades. Cette assertion n'a pas plus de fondement que la première. Les bleus ne commirent pas, ils étaient même dans l'impossibilité de commettre un aussi épouvantable attentat. Mais ce qui est vrai, c'est qu'à peine libres, à peine rentrés sous leur drapeau ou dans leurs foyers, ils ne se rappelèrent par aucun sentiment de pitié cette mémorable journée du 18 octobre à Saint-Florent.

Un jour pourtant il y eut une exception à cette cruauté de toutes les heures. Madame de Bonchamp et sa fille entraient prisonnières à Nantes. Les honneurs militaires leur furent spontanément rendus; et, dans ces temps où tout ce qui était captif périssait dans les noyades ou sur l'échafaud, madame de Bonchamp et sa fille échappèrent à toutes ces morts, protégées qu'elles étaient par la mémoire de celui dont elles portaient le beau nom.

Pelloutier, Haudaudine, Painparey, Maucomble et Marion, notables habitants de Nantes, se trouvaient au nombre des prisonniers. Plus d'une fois, ces républicains

Digitized by Google

d'un autre âge saisirent l'occasion de témoigner à la Vendée leur reconnaissance, et les quatre derniers publièrent même plus tard la pièce suivante :

« Nous soussignés, habitants de Nantes, déclarons et attestons sur l'honneur qu'ayant fait partie des prisonniers républicains qui se trouvèrent, le 18 octobre 1793, entassés, au nombre de cinq mille cinq cents environ, à Saint-Florent-le-Vieil, où notre délivrance eut lieu le lendemain par l'armée républicaine, nous ne dûmes notre salut, à cette fatale époque, qu'au caractère noble et généreux de M. de Bonchamp, l'un des généraux de l'armée vendéenne, qui, peu d'instants avant sa mort, parvint, par ses exhortations, à contenir la fureur de ses troupes, et leur fit même la défense la plus rigoureuse d'attenter à la vie des prisonniers, dont le sacrifice paraissait résolu.

» Nantes, ce 2 juillet 1817.

» Signé : HAUDAUDINE, PAINPAREY,
J. B. MAUCOMBLE, F. MARION. »

Afin de faire franchir le fleuve à ces cent mille exilés que les bleus pressent de toutes parts, il fallait des embarcations. Les chefs, qui sentent le besoin de conserver l'artillerie et les caissons, ne veulent pas les abandonner à la veille de tenter une course aussi aventureuse à travers un pays inconnu. Une opération hérissée de difficultés peut seule aplanir les obstacles. Il s'agit, quoique battus, quoique frappés de vertige, de descendre la Loire

Digitized by Google

au port des Leards, vis-à-vis Ancenis, et de se rendre maître de cette ville. Bonchamp expirait; Lescure aussi. La Rochejaquelein s'opposait au passage avec toute l'énergie de ses convictions et de sa douleur; mais, enfin, vaincu par les représentations de ses amis, il cède et charge Talmont de veiller au salut de l'artillerie.

Le prince s'adresse aux volontaires les plus résolus. Il ne leur cache ni les périls qu'ils ont à affronter, ni la gloire qu'ils doivent peut être payer de leur vie, ni le service qu'ils sont appelés à rendre à cette multitude inerte ou frappée de stupeur, qui ne peut d'elle-même prendre une résolution. Talmont le premier se jette dans une barque. Ceux que ses discours ont convaincus le suivent. Tous abordent à Varades, où déjà les Bretons de d'Autichamp et de Turpin se sont ralliés. Le prince prend la route de Paris et marche sur Ancenis. Les barrières, les grilles de fer, une forte garnison animée par les harangues du conventionnel Meaulle, ne peuvent mettre cette ville à l'abri d'une attaque aussi désespérée. Ancenis est emporté d'assaut par Talmont, tandis que Piron, avec l'artillerie traînée à bras d'hommes jusqu'en face de la ville, opère sur l'autre rive la plus utile diversion. Une cinquantaine de barques amarrées dans le port tombent au pouvoir de l'armée royale. Talmont les envoie à Piron, qui alors effectue le passage de tout cet important matériel. Il ne restait plus qu'à jeter sur la rive droite cette foule de malheureux qui, sans préparatifs, sans pontons, et avec quelques bateaux seulement, tentaient une chose à peu près impossible.

Dès le 18 au matin, cinq ou six cents volontaires roya-

Digitized by Google

listes, conduits par Desessarts, Duhoux et Dehargue, s'étaient présentés à Varades, marchant, pour ainsi dire, en éclaireurs, et ne se laissant pas aller au désespoir dont ils étaient les témoins. Ce corps s'est porté à Ingrande pour repousser l'ennemi, qui pouvait accourir d'Angers, afin de troubler le passage. Le républicain Tabari a été battu et forcé d'abandonner deux canons. Le général Olanier, accouru des ponts de Cé avec une partie des garnisons capitulées de Valenciennes et de Condé, a été arrêté et mis dans l'impossibilité de s'opposer aux projets des royalistes. La route est donc libre, aussi bien du côté d'Ancenis et de Nantes que du côté d'Ingrande et d'Angers.

Le passage commença. C'était partout un silence de mort : il n'y avait plus de larmes dans les yeux des femmes, plus de douleur dans l'âme des hommes : le sentiment de la conservation absorbait toutes les pensées. Les prêtres comprirent alors quel immense devoir la charité chrétienne leur imposait. Pour ne pas affaiblir le tableau de leur sainte pitié et de toutes ces douleurs, c'est à un témoin oculaire que nous empruntons le récit de tant de misères. Dans des mémoires inédits, qui, s'ils étaient publiés, offriraient à l'esprit et à l'âme autant de charmes douloureux que ceux de la marquise de La Rochejaquelein sa fille, madame de Donnissan raconte en ces termes ce lugubre épisode des guerres de la Vendée.

« Il est impossible qu'on puisse se figurer le passage de la Loire, sans se rappeler celui de la mer Rouge. Le miracle a été moins apparent, mais non moins surprenant. Cent mille personnes, parmi lesquelles, grand nombre de

Digitized by Google

vieillards, de femmes et d'enfants, emportant leurs bagages, sur le bord de cette grande rivière, n'avaient pour la traverser, que dix à douze petits batelets, conduits par des prêtres, qui s'étaient dévoués d'une manière sublime, pour sauver cette peuplade fugitive. Leur succès a, sans doute, été la douce récompense de leurs peines. La cavalerie passa à gué la première partie de cette rivière, coupée en deux îles, vis-à-vis Varades. Ces deux îles pensèrent nous être funestes; je fus trompée relativement à la première, comme beaucoup d'autres.

» J'étais séparée de ma fille, parce qu'on m'avait fait monter à cheval, pour franchir à gué ce premier bras. Je courais, je criais, avec mes compagnons d'infortune. De petits îlots me cachaient de nouvelles difficultés; je parvins enfin à l'autre point de l'île. J'aperçois un grand bateau, et beaucoup de monde sur le pont; je veux m'élancer dedans. J'entends mille cris qui me font tressaillir. Je n'ai que la force de m'asseoir sur le bord. Le bateau était sans fond. Je me glisse, en me tenant toujours sur le bord, jusqu'au pont; on me donne la main, et me voilà sauvée du danger. Mais c'était pour tomber dans un autre, car nous n'avions aucun moyen pour traverser le bras de rivière. Tout ce qui était sur ce pont, hommes, femmes, enfants, faisaient vainement retentir l'air de leurs cris, point de bateaux. Qu'allions-nous devenir? Un brave de notre armée, fort comme Hercule, s'aperçoit que l'eau n'est pas trop profonde; il s'y jette, prend les femmes l'une après l'autre, et les sauve ainsi toutes. Je dois ajouter à sa louange et à ma honte que, quand je fus passée, je lui offris de l'argent pour qu'il ne me quittât pas. Il me

Digitized by Google

dit : « Quand les autres seront sauvées, je vous suiverai. »

» Je m'assis sur le sable, en réfléchissant à la générosité de cet homme, et au tort que j'avais eu, de ne pas avoir la même en moi. Enfin, il vint me donner le bras. L'espérance de revoir ma fille, me rendit des forces. Je me traînais, quand la grande rivière s'offrit à mes regards. Les trois quarts de l'armée réunis et levant les mains au ciel, appelaient à leur secours les malheureux prêtres qui faisaient l'office de bateliers. A force de rames, ils s'empressaient de se rendre aux vœux de cette foule : lorsque je vis ce spectacle, je fus glacée d'effroi. Mes lèvres n'avaient plus la force de prononcer le nom de ma fille, je me croyais séparée pour jamais d'elle, de son malheureux père, de son mari, qui était blessé à mort, et je me disais : « Je les ai vus pour la dernière fois. Tout est fini pour moi, que le ciel daigne les protéger ! »

» Que de pensées venaient rapidement abattre et relever mon courage ! Je les voyais tous les trois, dignes de la protection du ciel. Le père de ma fille avait éminemment le désir de bien faire, mais il ne se laissa jamais séduire par ces illusions de prospérité qui dérobèrent à la jeunesse de la Vendée, la vue de l'avenir. Son expérience le rendait timide. Mon gendre s'était signalé par une ardeur et une détermination qui contrastaient avec le calme de son courage, plein de religion. Il avait jugé du succès, par la pureté de son cœur ; l'expérience ne lui avait pas encore appris que la Providence réserve ses épreuves pour les gens de bien, et permet souvent le triomphe du crime. Quant à ma fille, la gloire que son mari acquérait tous les jours, transportait son âme ; elle le voyait partir, reve

Digitized by Google

nir blessé, sans imaginer qu'il pût finir. Voilà les trois êtres que je recommandais à Dieu, dans le fond de mon cœur. Dans cette situation de mon âme, mes genoux pouvaient à peine me soutenir; mon protecteur me retenait sur ses bras. Je sortis de l'état d'angoisses où j'étais, par les cris d'une multitude de personnes qui prononçaient mon nom. Je revins à moi, toute étonnée d'être encore dans ce monde, et qu'on voulût bien me sauver. On crie d'un petit bateau, que c'est le troisième voyage qu'il a ordre de faire pour venir me chercher; il approche, on m'y porte; mais, dans le même instant, il fut si bien rempli, que je restai sur le bord, à moitié évanouie. Le batelier fait signe à mon conducteur de m'éloigner de la foule, mais je suis aussitôt entourée; madame, disait l'un, je suis un tel émigré; une autre, je suis une telle; hélas! leur dis-je, je ne suis pas plus sûre que vous d'être embarquée : le ciel fait son choix.

» Le petit bateau arrive; un officier, que je n'oublierai jamais, nommé Delaville-Baugé, avait déjà fait quatre voyages pour me sauver; il met le sabre à la main, mon conducteur en fait autant; on m'emporte dans la barque, qui se remplit de telle manière, qu'elle pensa s'enfoncer. Mon conducteur me saisit dans ses bras, à moitié évanouie, et me conduisit dans ceux de ma fille, qui m'attendait sur le bord de la rivière. Quel spectacle, grand Dieu! mon gendre était sur son lit de mort, blessé à la tête; ma fille pleurait à ses côtés, et gémissait de ce que nous allions partager son infortune. Plus loin, était une vieille dame, nommée madame de Ménard; elle était tombée de charrette. Elle s'était cassé la cuisse, et meurtri tout le visage.

Digitized by Google

Son sang, sa pâleur, ses douleurs, me firent regretter de n'être pas restée dans l'île que je venais de quitter. En ce moment, on annonça les ennemis, nous nous faisions de tristes adieux, lorsque MM. d'Autichamp, de Talmont et tant d'autres furent à leur rencontre. L'ennemi se retira, et nous entrâmes à Varades, petit village qui ne pouvait contenir la centième partie de notre armée. Mes sens un peu remis, je jette les yeux autour de moi, et je ne trouve point ma malheureuse tante. Une déroute nous avait séparées; elle était en voiture, moi à cheval; je n'avais pu la suivre, M. de Donnissan avait fait courir après elle ; le bonheur ou le malheur ne rendit pas ses peines inutiles. Elle vint me joindre le soir même à Varades. »

Au milieu de toutes les désolations que ce récit des souffrances particulières d'une femme fait pressentir pour les masses, l'armée est à peu près en sûreté, lorsque les représentants Merlin et Boursault, avec trois ou quatre cents cavaliers, se présentent sur la rive gauche. Merlin prend et noie quelques soldats, quelques pauvres femmes qui n'ont pas encore eu le temps de se sauver. Il égorge, de ses propres mains, un prêtre qui est resté avec les traînards pour soutenir leur courage.

Mais déjà l'armée, qui n'est plus assaillie par de lugubres images, a retrouvé quelque peu d'énergie dans l'énergie de ses chefs. Elle s'est formée en bataillons sur la rive droite qu'elle vient de toucher, et elle répond par des décharges de mitraille aux massacres de Merlin (de Thionville). Pour ne pas être inquiétée dans les premiers moments de sa fuite, elle brûle les barques qui ont servi à

Digitized by Google

transporter son personnel et ses bagages; puis, à peine a-t-elle pris ces indispensables précautions, que le 19 octobre, l'avant-garde de Westermann paraît sur les hauteurs de Saint-Florent.

A cette vue, le révolutionnaire pousse un long cri de rage. Ses victimes lui échappaient, et avec Merlin (de Thionville), il prend le parti d'attendre les ordres des généraux et des conventionnels assemblés à Beaupreau. C'est de là que, le 19, Merlin adresse au comité de salut public la dépêche qu'on va lire : « J'arrive avec Boursault et quelques troupes, mais j'arrive trop tard pour noyer les débris des brigands. Cette armée du pape, qui nous a fait tant de mal et que l'on n'a pas poursuivie avec une activité assez révolutionnaire, nous échappe encore; mais elle n'a plus de chefs. Lescure agonise. D'Elbée est blessé à mort. Bonchamp n'a plus que quelques heures à vivre. Ces lâches ennemis de la nation ont, à ce qui se dit ici, épargné plus de quatre mille des nôtres qu'ils tenaient prisonniers. Le fait est vrai, car je le tiens de la bouche même de plusieurs d'entre eux. Quelques-uns se laissaient toucher par ce trait d'incroyable hypocrisie. Je les ai pérorés, et ils ont bientôt compris qu'ils ne devaient aucune reconnaissance aux brigands. Mais comme la nation n'est pas encore à la hauteur de nos sentiments patriotiques, vous agirez sagement en ne soufflant pas mot sur une pareille indignité. Des hommes libres acceptant la vie de la main des esclaves ! Ce n'est pas révolutionnaire. Il faut donc ensevelir dans l'oubli cette malheureuse action. N'en parlez pas même à la Convention. Les brigands n'ont pas le temps d'écrire ou de faire des journaux. Cela

Digitized by Google

s'oubliera comme tant d'autres choses. Nous allons maintenant marcher contre eux et déployer toutes les forces de la république; mais je regretterai long-temps de n'avoir pu leur faire prendre un immense bain de pieds dans la Loire. Le fleuve est si large ! »

Le comité de salut public suivit les conseils que lui donnait Merlin, et dans le *Moniteur*, comme partout, on garda le silence sur l'humanité des royalistes. A la même date, on ne rencontre dans les feuilles publiques que des imprécations contre eux.

Le passage de la Loire a été heureusement effectué. La grande armée a, devant elle, pour mettre un peu d'ordre dans ses rangs, quelques jours dont la promptitude de ses mouvements, et la fatigue de ses ennemis lui ont laissé le bienfait. Elle veut en profiter; et afin de ne pas marcher en aveugle dans ce pays, inconnu même à ses officiers, où elle n'apporte que des débris d'artillerie, peu de munitions et pas de vivres, elle songe à se choisir un général. Bonchamp est mort. Les amis de Lescure ont perdu toute espérance de le conserver. On ignore ce qu'après sa blessure, reçue dans les landes de Bégrolle, d'Elbée est devenu. Il faut pourtant donner une force morale à tant de découragements. Lescure, qui veille avec toute l'activité de son zèle sur le sort de ses compagnons d'armes, convoque autour de son lit de mort les principaux divisionnaires. Il leur expose la situation des choses; il leur dit que si Bonchamp vivait encore, ce serait lui qu'il faudrait charger des lourdes fonctions du commandement, car la force des événements sanctionne les projets de ce général. Ce n'est plus en triomphateurs qu'ils ont mis le

Digitized by Google

pied sur le territoire de la rive droite, c'est en vaincus. Mais, pour rétablir la confiance ébranlée, il demande qu'un homme actif, aimé de tous, connu des soldats, et possédant l'estime des officiers, soit élu sur-le-champ. Lescure allait proposer Henri de La Rochejaquelein ; c'était son portrait qu'il venait de tracer, lorsqu'une éloquente unanimité ne lui en laisse pas le temps.

La Rochejaquelein est reconnu le seul digne de remplacer ceux qui sont morts. Mais La Rochejaquelein s'effraie du fardeau dont sa jeunesse va être chargée. Lui qui a toujours combattu sans nourrir une pensée d'ambition, il résiste à cette unanimité; il pleure à chaudes larmes, et caché à tous les yeux, il ne peut se consoler d'un honneur qu'il n'a jamais ambitionné. Lescure et les autres chefs l'encouragent, le consolent de ces dignités qui viennent le chercher au plus fort des dangers; puis aux acclamations de la Vendée qui émigre, aux cris de vive le roi! vive La Rochejaquelein! qui le saluent, M. Henri est reconnu général en chef.

Il avait alors vingt-un ans.

Depuis le commencement de l'insurrection vendéenne, ce jeune homme qui, à son début aux Aubiers, se disait encore un enfant, n'a été qu'un audacieux volontaire, qu'un de ces hardis soldats, qui, toujours à l'avant garde, sont heureux d'essuyer la première décharge et de recevoir la dernière. Dans les combats, on l'a vu sans cesse où la mêlée était la plus sanglante, s'inspirant de la situation, entraînant, par un geste ou par une parole, ces paysans tout joyeux de se jeter après lui dans les combats; mais au conseil où il n'osait que rarement faire pré-

Digitized by Google

valoir ses avis toujours judicieux, au conseil, on l'a souvent entendu s'écrier : « Pourquoi veut-on que je sois un général? Je suis trop jeune et n'aime qu'à me battre. » Plus d'une fois même, tant il aimait à prolonger la bataille ou à donner à ses ennemis une nouvelle chance, plus d'une fois on l'avait vu offrir aux prisonniers qu'il faisait d'engager une autre lutte avec eux, une lutte corps à corps. Cet amour du péril n'a pourtant point endurci son cœur. Il ne lui a rien fait perdre de cette généreuse humanité, dont il est si heureux de donner des preuves à l'ennemi. Cet ensemble de qualités l'avait rendu l'idole des paysans et l'ami des gentilshommes. Mais à partir de son élection, La Rochejaquelein développe un caractère plein de maturité. Il prend de l'empire même sur son courage. Il le domine, il le soumet presque de vive force au commandement dont il est investi; il ne va plus de gaîté de cœur affronter les dangers, car il sent qu'il ne suffit pas d'être audacieusement courageux pour conduire l'armée sur le terrain difficile où elle est engagée. Il devient grave et pensif; plus d'une fois cependant les Vendéens s'aperçurent encore que leur jeune général en chef n'avait pas entièrement oublié ses brillantes habitudes d'officier d'avant-garde.

Cette nomination rendit aux soldats le courage que tant de désastres avaient affaibli. Ils sentirent qu'avec un homme tel que M. Henri, ils n'avaient pas le droit de reculer, et, mis à l'abri des poursuites républicaines par ce miraculeux passage de la Loire, qui renversait le plan d'extermination dont les bleus avaient bercé leur haine, ils se préparèrent à défendre leur vie et leurs familles.

Digitized by Google

Ils possédaient trente canons placés sur les hauteurs de Varades, un matériel incomplet en munitions; mais ils connaissaient le secret de le renouveler, et, avec M. Henri, ils espéraient bien se trouver promptement à même de l'appliquer.

Ce n'était pas seulement sur la rive droite de la Loire qu'alors la guerre portait ses ravages; la grande armée, sortie de la Vendée, n'a pas eu le temps d'entraîner sous ses drapeaux tous ceux qui ont combattu avec elle. Il s'est trouvé quelques chefs secondaires qui, placés sur des points plus éloignés, n'ont pu venir prendre part à la bataille de Chollet. Maintenant, sans communication avec le quartier-général, ces chefs vont guerroyer pour leur propre compte et occuper des troupes républicaines que l'on aurait pu enlever de leur territoire dévasté.

Outre ces divisions affaiblies, mais qui, bientôt, se recruteront de tous les insurgés que les persécutions feront naître, il y a Charette dans le Bas-Poitou. Charette, on l'a vu, a refusé son concours à la grande armée; il l'a laissée aux prises avec toutes les forces que la révolution put mettre sur pied contre elle. Tandis que ses généraux allaient attaquer les bleus de leur côté, lui, tentait du sien, une entreprise qui pouvait sans doute être utile, mais qui, dans la position des choses, devenait inopportune. En se séparant des royalistes de la Haute-Vendée, Charette avait établi une ligne de démarcation qui, fatale aujourd'hui à la grande armée, devait plus tard tourner au détriment de ses propres divisions. Charette n'avait jamais, il est vrai, partagé l'avis de porter la guerre sur la rive droite; c'était un pays qu'il ne connaissait pas et dans lequel il pensait ne jamais trouver de ressources

Digitized by Google

suffisantes ; mais était-ce bien un motif pour s'éloigner avec tant d'aveuglément, et pour abandonner sans secours Bonchamp, d'Elbée, Lescure, La Rochejaquelein et Stofflet, qui le conjuraient de leur venir en aide?

Charette comprenait que les royalistes étaient en droit de lui adresser des reproches. Pour ramener à lui l'opinion publique qui l'accusait, et pour donner à ses troupes une preuve de ce qu'il pouvait oser, on le vit, dans ces difficiles circonstances, tenter une entreprise téméraire. Il avait calculé depuis long-temps les avantages qu'il recueillerait de la possession d'une ville maritime, le mettant en rapport avec l'Angleterre et lui ouvrant une voie de communication pour recevoir les secours d'armes et de munitions dont il aurait besoin. Noirmoutiers fut le point sur lequel il jeta ses vues.

Fermant au sud la baie de Bourgneuf, cette île, située à la pointe nord-ouest du département de la Vendée, renferme dans un espace de trois lieues plus de six mille habitants. Dans les premiers moments de l'insurrection vendéenne, René de Tinguy, à la tête de quelques centaines de paysans du Marais, s'en était rendu maître; mais le général Beysser ne lui avait pas donné le temps de s'y établir. Noirmoutiers, depuis cette époque, était restée sous l'empire de la république.

Pour parvenir dans cette île, il faut traverser un banc d'une lieue de long, appelé le Goi. Ce passage n'est qu'un étroit sillon au milieu d'une grève vaseuse d'où il serait impossible de se retirer si l'on se jetait de l'un ou de l'autre côté du gué. Il aborde cette île sur le flanc de son extrémité, qui n'est qu'une langue de terre conquise sur

Digitized by Google

les eaux et couverte par une digue. En rompant cette digue, on peut inonder toute cette partie de l'île. Charette a rassemblé ses soldats, pris ses dispositions; il s'est même assuré de quelques intelligences dans l'île, et, le 11 octobre, aidé par les habitants de Barbastre, petite ville située sur la côte, à l'autre extrémité du Goi, il pénètre sur le banc à deux heures du matin. Il y pénètre par un chemin jusqu'alors inconnu. La marée est haute, la retraite par conséquent aussi impossible pour lui que pour les bleus; il a calculé avec précision ce moment pour donner l'assaut. Les pieds dans la mer qui monte sans cesse, ses trois mille hommes s'élancent à la voix de leur général. Le républicain Richer, qui commande l'artillerie de Barbastre, est sur le rivage, combattant comme un soldat. Charette le tue de sa propre main sur ses canons; puis, touché de la jeunesse du fils de Richer qui combattait auprès de son père, le général lui offre la vie. « Mon père, dit ce jeune homme, est mort pour la république; je déteste les rois et j'aime la liberté : tuez-moi. » Son vœu fut exaucé. A quatre heures, Charette entrait dans Barbastre. Au point du jour il sommait la garnison de Noirmoutiers d'avoir à mettre bas les armes; elle était dans l'impossibilité de se défendre. Wiéland, son commandant, homme de courage et d'honneur, capitula sans tirer un coup de canon, et les Vendéens y établirent une espèce de gouvernement. Le premier soin du général, qui connaissait les avances faites aux chefs de la grande armée par Tinténiac, fut, aussitôt après la prise de cette île, d'ouvrir avec l'Angleterre des communications directes. Il fit équiper un bâtiment marchand, et envoya

Digitized by Google

Pierre de la Robrie, un de ses aides-de-camp, annoncer au cabinet britannique la conquête de Noirmoutiers.

Il avait à peine eu le temps d'organiser le gouvernement de l'île, de lui donner une garnison et des chefs civils et militaires, car il espérait s'en faire une place forte et un lieu de refuge, lorsqu'un de ses lieutenants, nommé Bodereau, qui amenait un détachement de cavalerie, lui apporta de tristes nouvelles. C'était la bataille de Chollet et le passage de la Loire.

A ces récits, Charette d'abord se récrie; il refuse d'y ajouter foi; puis, tout à coup, pressé par la réalité : « J'ai peut-être eu tort, dit-il, de ne pas tout sacrifier pour marcher à leur secours. » Sur cette parole de remords qu'il s'adressait, il ne voulut pas rester plus longtemps à Noirmoutiers. On eût dit que cette pensée d'avoir vaincu, tandis que ses compagnons d'armes mouraient en l'appelant, lui faisait mal. Il rentra dans le Bocage. A peine parvenu à Touvois, tous ses doutes, s'il en concevait encore, furent levés. A Touvois, il rencontra d'Elbée couché sur un brancard et accompagné de sa femme, de Boisy et d'Hauterive.

Cathelineau, un des jeunes frères du premier généralissime de la Vendée, avait rassemblé quinze cents Angevins. Avec cette escorte il protégeait les jours du second. L'entrevue fut touchante. « Je viens, dit d'Elbée, me jeter dans vos bras. » —Votre vie appartient à la Vendée, répond Charette; elle est sous ma sauve-garde. Ai-je besoin de vous dire que je la défendrai? » Puis, après avoir déploré avec d'Elbée la perte de Bonchamp et le passage de la Loire, Charette l'engage vivement à se retirer à

Digitized by Google

Noirmoutiers où il pourra se rétablir de ses blessures. D'Elbée accepta cette proposition; mais les quinze cents Angevins du jeune Cathelineau ne le suivirent pas. D'Elbée pensa qu'il valait mieux les laisser dans le pays pour former un noyau, et tenter d'opérer d'utiles diversions, en appelant tantôt sur un point, tantôt sur un autre, les forces de la république.

Les habitants de l'Anjou et du Haut-Poitou qui n'avaient point suivi la grande armée ne se montraient plus en armes. Sur tout ce territoire, naguère encore retentissant des bruits de guerre, on ne rencontrait plus de soldats. A cette tranquillité apparente, on eût cru que le pays était soumis ou qu'il ne s'y trouvait plus d'hommes en état de porter les armes. Les bleus occupaient toutes les positions militaires; ils avaient repris Montaigu, Tiffauges, Mortagne, Chollet, Bressuire et Saint-Florent. Leur domination s'étendait partout, et déjà la Convention discutait pour savoir si elle partagerait et distribuerait aux révolutionnaires ce sol maudit par elle.

Merlin (de Thionville) proposait de nommer désormais le département de la Vendée, *le département vengé*, au même titre que Lyon, après les horreurs de son siége, s'appelait *commune affranchie*. Il voulait qu'on donnât à des Allemands ou à de pauvres laboureurs. des portions de terre qu'ils cultiveraient en toute propriété, à la seule charge de détruire, dans l'espace de six mois, tous les fossés et toutes les haies. C'était, selon Merlin, le seul moyen d'effacer la Vendée royaliste du nombre des départements, ou de la républicaniser.

Le représentant Fayau n'avait pas ces expéditives ma-

Digitized by Google

nières de coloniser; mais pour cela il n'en était pas moins révolutionnaire dans ses motions. « Charette, disait-il, est maître de Noirmoutiers; il a sous son commandement les districts de Challans, de Légé, des Sables, de Montaigu et de Clisson qui lui fournissent des hommes et des vivres. La Vendée est si peu soumise, qu'il faut encore des armées pour accompagner les représentants en mission dans ce pays où l'on n'a pas encore assez incendié. Or, je pense qu'il faut d'abord y envoyer une armée incendiaire, pour que, pendant un an au moins, nul homme, nul animal ne puisse trouver de subsistance sur ce sol ennemi. »

C'était un monstrueux projet. La Convention devait l'approuver. Le comité de salut public se chargea de le mettre à exécution.

Grâce à Charette, la Vendée renaissait de ses cendres. Le Bas-Poitou même avait enfin pris une attitude menaçante. Aucun de ses chefs ne s'était enrôlé dans la croisade d'outre-Loire. Couëtus et Joly seuls avaient témoigné le désir de ne pas abandonner leurs frères dans ce moment suprême; mais ce désir fut contrarié par les événements. Après le passage, il devint impossible de le réaliser, car les armées républicaines suivaient les Vendéens à la piste. Couëtus et Joly, la Cathelinière et Savin, Pajot et Guérin restèrent autour de Charette. Ainsi que Prudhomme et Bérard, ils ne cessèrent jamais de harceler les républicains. Ces derniers n'avaient pas songé que la guerre pouvait se raviver dans ces contrées. Aussi s'étaient-ils tous élancés à la suite de leurs généraux sur les traces de La Rochejaquelein. Mais la prise de Noirmoutiers, mais les

Digitized by Google

diverses attaques dont étaient victimes les cantonnements disséminés dans le pays, leur firent sentir la nécessité de veiller sur ce volcan, que des flots de sang n'éteignaient pas.

Les généraux Dutruy et Haxo reçurent ordre de sortir à tout prix de leur dangereuse inactivité. Ils vinrent s'opposer aux envahissements de Charette, qui, seul resté dans le Poitou, réunissait sous son drapeau tous ceux que les persécutions mettaient dans la nécessité de guerroyer. Le général Moulin jeune fut chargé du même rôle pour la haute Vendée. L'arrivée de ces troupes excita des inquiétudes. Leur présence souleva des haines. Les crimes dont elles se glorifiaient enfantèrent de nouveaux soldats. Les quinze cents hommes que commandait le jeune Cathelineau se recrutent de tous ceux qui ne veulent pas courber la tête sous le joug de la liberté. Ils menacent presque en même temps Saint-Florent et Chollet, ils attaquent les détachements, les dispersent et vont même jusqu'à provoquer les bataillons que l'adjudant-général Desmares maintenait à Jallais comme une garnison indispensable pour protéger les républicains.

Au milieu de toutes ces escarmouches, bien moins importantes sans doute que les opérations de l'armée royale, Charette grandit en ressources militaires, en talents et en pouvoir. Le général Haxo, déjà trop faible pour agir contre lui, s'est résigné à contempler presque l'arme au bras les progrès du général poitevin; mais déjà Dutruy, tour à tour forcé au combat par Joly, Ducloudy et Savin, s'est vu chasser des marais de Challans. Il a été obligé de se réfugier sous le canon de Saint-Gilles. Le 31 octobre,

Digitized by Google

les divisions de Joly et de Savin le poursuivent jusque dans ce port dont les retranchements sont couverts de soldats et armés de batteries. Le combat dura quatre heures; les Vendéens étaient à trente pas des canons, affrontant la mitraille et visant les canonniers homme par homme. Les deux chefs royalistes comprirent que tous leurs efforts ne pouvaient aboutir qu'à une inutile effusion de sang. Ils donnèrent le signal de la retraite, espérant ramener quelque ordre dans leurs rangs. A la suite de cet échec, le général Charlery se met à la poursuite des royalistes. Joly, placé à l'arrière-garde, le laisse approcher, puis à bout portant, il ordonne une décharge, et le sabre en main, s'élance après dans les rangs où son feu a répandu la terreur. Charlery n'alla pas plus loin.

Au retour de cette expédition, Joly se présente au quartier-général de Légé, pour demander de la poudre dont sa division et celle de Savin ont le plus pressant besoin. Afin d'en obtenir, il s'adresse à Leblanc, chef de l'artillerie. — « Je n'ai point d'ordres à recevoir de vous, » dit ce dernier. Joly avait dans le caractère quelque chose de dur et d'emporté, qui le rendait aussi terrible à ses partisans qu'à ses adversaires. C'était la guerre civile faite homme. Il enjoint d'un ton bref au chef de l'artillerie d'obéir. Celui-ci refuse de nouveau. Joly tire un de ses pistolets, et en prononçant ces paroles : « Un blanc qui n'obéit pas à l'ordre de son chef ne vaut pas mieux qu'un bleu », il brûle la cervelle à cet officier dont Charette tenait en grande estime les talents et la personne. A cette nouvelle, le général conserve son sang-froid. « Je regrette beaucoup, dit-il, la mort de Leblanc, mais qu'elle serve

Digitized by Google

d'exemple aux insubordonnés». Et cela dit, cela offert comme un souvenir au mort, comme une leçon aux vivants, profita plus à ses officiers si souvent indisciplinés que toutes les prières.

A cette époque où, avec des mesures moins acerbes que celles déjà employées, la Convention pouvait tenter de pacifier la Vendée, et le tenter avec quelques chances de succès; elle sembla, par ses décrets ou par ses agents, vouloir encore la pousser plus avant dans la voie de l'insurrection. Barrère avait dit à la tribune : « Il faut désoler jusqu'à leur patience». Cette parole trouva plus d'un affreux commentateur. La paroisse d'Izernay surtout fut témoin d'un de ces traits si communs alors et qu'il faut enregistrer comme la honte d'un parti et la gloire de l'autre.

La paroisse d'Izernay avait vu naître le père Vandangeon, célèbre dans les deux camps par son courage et par son inépuisable charité. Tandis que la grande armée, à peine de l'autre côté de la Loire, s'avançait vers Laval, quelques républicains se présentent à la ferme de Vandangeon, l'enlèvent et le conduisent à Chollet, où il doit subir un jugement en qualité de coupable ou de suspect du crime de lèse-nation. En apprenant cette arrestation, sa famille et ses voisins sont consternés comme si un malheur allait fondre sur le pays. Vandangeon seul reste impassible. Malgré les injures dont elle est accablée, sa fille aînée s'attache à ses pas. Elle le suit jusqu'à Chollet, et sentinelle de la piété filiale, elle passe les jours, elle passe les nuits en face du cachot où son père est enfermé.

Témoins d'une pareille tendresse, les bleus l'assurent

Digitized by Google

que son père sera rendu à la liberté si elle consent à entendre la messe de l'intrus. A ces propositions qui, acceptées, doivent la réhabiliter dans l'esprit du général républicain, elle répond : « La vie de mon père m'est bien chère, mais je ne puis consentir à ce que vous exigez. Cependant, avant de prendre un parti, je désire en parler au prisonnier. » Le prisonnier loue sa fermeté, exalte son courage, bénit sa foi. A force de supplications, d'importunités et de larmes, elle obtient d'être enfermée avec son père. Là, dans un cachot fétide, elle est à côté de lui, soutenant de ses faibles mains et avec une corde passée à son cou les chaînes dont il est chargé, et qui déchirent ses bras et ses jambes. Pendant un mois, la vertueuse jeune fille donne ce sublime exemple. Quelques amis du père Vandangeon, des patriotes même de Chollet, obtiennent enfin sa liberté, à la condition que, dorénavant, il ne cachera plus de nobles ou de prêtres.

A la nouvelle de sa délivrance, toute la paroisse d'Izernay court au-devant de lui. Toute la paroisse le conjure de renoncer à une charité qui a failli lui coûter la vie : « Je serai catholique et royaliste de cœur et d'action, » répond-il avec une simplicité que l'on ne trouve plus que dans les actes des martyrs. Le soir, il se coucha. Après quelques heures de sommeil, « Ma fille, dit-il, lève-toi. Allons tous deux à la Chalboire où nos dignes prêtres sont cachés. Ils ont tant pleuré depuis mon arrestation qu'il faut bien les consoler. » — « Mais, mon père, vous ne pourrez jamais vous y rendre, interrompt la jeune fille; il y a plus d'une lieue. » Le vieillard s'y transporta cependant. Trois jours après, les républicains le fusillaient.

Digitized by Google

A quelques semaines de là, un engagement où la troupe de Cathelineau avait eu le dessus, laissa dix-sept prisonniers républicains à Izernay. On renferma ces malheureux dans une chambre basse du presbytère; puis à la nouvelle que des soldats sont captifs près d'eux, une foule de femmes et d'enfants se réunit. De tous côtés, l'on n'entend que ce cri : « Ce sont eux qui ont tué nos maris, eux qui ont tué nos frères, eux qui ont massacré nos fils. Ils méritent la mort. » — « Qu'en ferez-vous, répètent quelques hommes aux sentinelles préposées à leur garde. Ils vont vous échapper, puis ils recommenceront. Qu'on les fusille. » Déjà les armes s'apprêtaient. Un jeune homme accourt. C'est Jacques Vandangeon, dit le *sabreur*, fils de ce Vandangeon dont il était question tout à l'heure. Il s'élance sur le seuil de la porte derrière laquelle les soldats criaient miséricorde. — « Que voulez-vous? dit-il. Tuer ces hommes? et ne savez-vous pas qu'un prisonnier est chose sacrée. Je les prends tous sous ma sauve-garde. »

Alors tirant son sabre du fourreau et l'agitant sur sa tête : « Si quelqu'un, reprend-il, veut toucher à ces bleus qui ont peut-être fusillé mon père, il faudra qu'auparavant il me passe sur le ventre ». A ces paroles, chacun s'écrie : « Jacques Vandangeon a raison ». Puis au même instant, tous, emportés par un élan de générosité, se retirent et reviennent bientôt apportant aux prisonniers du pain et des vêtements.

Les excès commis à Yzernay se renouvelaient sur tous les points à la fois. Jamais pays vaincu ne fut soumis d'une aussi cruelle manière à l'arbitraire du sabre, qui encore pourtant eut quelquefois des élans de générosité à opposer

Digitized by Google

à l'impitoyable système dont la Convention s'était armée. Mais cette pitié que nous trouvons dans quelques cœurs n'animait qu'une faible partie des troupes. Il y en avait qui s'acharnaient à commettre des crimes inutiles, ou, par des tortures dignes des siècles de barbarie, qui cherchaient à exaspérer les populations. Ainsi, à la porte des écuries où la cavalerie républicaine abritait ses chevaux, il n'était pas rare de voir clouées les oreilles ou la langue des Vendéens que l'on avait mutilés. C'étaient les trophées que la cavalerie ambitionnait le plus, et elle ne se faisait pas faute d'en conquérir. Il y eut même des représentants du peuple qui, à l'exemple des Arabes du désert, accordèrent une prime d'encouragement à de pareilles victoires remportées sur l'humanité; ces primes horribles furent souvent disputées avec un acharnement plus horrible encore.

Voilà ce qui se faisait en Vendée lorsque les royalistes l'eurent abandonnée. Suivons maintenant la grande armée dans la marche aventureuse que les événements vont tracer à son nouveau généralissime.

Le général Léchelle a convoqué en toute hâte un conseil de guerre à Beaupréau. On y connaît déjà le passage de la Loire, et cette mesure regardée impossible par tous les officiers républicains, excepté par le général Haxo, modifie complètement le plan d'extermination adopté après leur victoire dans la lande de Bégrolle. Léchelle propose de suivre le même chemin que les royalistes ont pris, de traverser sur-le-champ la Loire au point où ils l'ont traversée, puis de se mettre à leur poursuite, sans laisser à La Rochejaquelein le temps de les rallier ou de

Digitized by Google

les rassurer. Mais l'exécution de ce plan offrait bien des difficultés. Les Angevins et les Bretons de Talmont, de d'Autichamp et de Piron, ceux de Desessarts et de Duhoux avaient brûlé toutes les barques et les pontons; dans un aussi bref délai, il était impossible d'en trouver d'autres sur le fleuve; puis l'artillerie de la grande armée, braquée par Marigny sur les hauteurs de Varades, annonçait assez que ce ne serait pas sans danger que l'on s'exposerait à tenter un pareil projet. On craignait en outre que la masse des Vendéens ne se portât sur Nantes ou sur Angers, alors dégarnis de troupes, et qu'elle n'étendît la guerre autour de ces cités où la foi en la révolution était chancelante.

Après plusieurs heures d'hésitation, il fut convenu que l'armée allait se séparer et prendre la double direction de Nantes et d'Angers, pour se trouver ainsi de l'autre côté du fleuve sans s'exposer à une bataille à Varades, dont les conséquences pouvaient devenir affreuses pour elle. Le général Beaupuy se dirigea sur Angers, Léchelle prit la route de Bretagne.

Deux jours passés à Varades avaient affamé cette ville et les environs. Les cinquante mille Vendéens qui émigraient à main armée, mais qui, dans leurs rangs, comptaient presque autant de femmes, d'enfants et de vieillards, que de soldats, n'avaient point de vivres. S'arrangeant pour se battre dans leur pays, ils apportaient eux-mêmes le pain nécessaire pour les nourrir pendant leurs expéditions, puis, vainqueurs ou vaincus, ils rentraient dans le Bocage. Cette façon de faire la guerre avait dispensé les généraux de s'occuper des subsistances et d'établir une intendance. Tant que l'armée combattit dans le Bocage, cet

Digitized by Google

oubli ne fut jamais remarqué, mais après le passage du fleuve, il fallut y pouvoir. On se vit donc dans la nécessité de lever ce premier camp et de parcourir chaque jour un pays nouveau. Le conseil résolut de marcher sur Laval.

Le prince de Talmont, dont les ancêtres étaient les seigneurs de toutes ces contrées, assurait y avoir des intelligences et pouvoir faire soulever une grande partie des campagnes. L'abbé Bernier, dont les avis avaient presque encore force de loi, quelques généraux même parlaient déjà de se diriger sur Saint-Malo, en appelant la Bretagne aux armes. Pour corroborer ce conseil, que Lescure repoussait, le chevalier de Saint-Hilaire, émigré breton, arrivant de Jersey, annonçait qu'un débarquement de troupes britanniques était sur le point de s'opérer.

La mission de Saint-Hilaire était sans doute authentique, car elle coïncidait parfaitement avec celle de Tinténiac; mais il n'avait point de dépêches du gouvernement anglais. Sa présence pouvait paraître suspecte. On n'écouta qu'avec réserve ses ouvertures; elles blessaient les susceptibilités vendéennes de La Rochejaquelein, de Lescure et de Marigny. Pourtant c'était une planche de salut offerte à l'armée. Quelques chefs du nombre de ceux qui avaient toujours partagé la pensée de Bonchamp sur une expédition en Bretagne, mais qui, pour la faire réussir, n'avaient ni ses talents militaires, ni ses relations avec cette province, prirent prétexte de cette mission et de ces armements annoncés par l'Angleterre. Ils insistèrent pour que l'armée essayât une pointe vers la côte.

La mission de Saint-Hilaire n'eut qu'un résultat assez insignifiant en politique; pour l'abbé Bernier, elle

Digitized by Google

fut d'une importance dont plus tard la grande armée ressentit tristement les effets. A l'arrivée de l'évêque d'Agra à Thouars, le curé de Saint-Laud, dont l'omnipotence n'était pas encore solidement établie, laissa ce faux prélat se glorifier des respects et des hommages qui entouraient sa dignité pontificale. Puis, soupçonnant quelque mensonge dans les récits de l'abbé Guyot de Folleville, il s'empressa d'écrire en Cour de Rome pour obtenir des renseignements précis. Le temps s'écoula, et à défaut de dépêches du cabinet de Saint-James, Saint-Hilaire, par une étrange coïncidence, apporta aux chefs vendéens un bref du pape qui leur était envoyé de Rome. Ce bref, adressé aux évêques français émigrés à Londres, annonçait que le prétendu vicaire apostolique était un imposteur sacrilége. L'étonnement des généraux fut grand et leur embarras extrême. L'abbé Bernier s'attendait à cette nouvelle ; il avait pris ses mesures en conséquence ; par respect pour le sacerdoce dont les royalistes ne devaient pas compromettre la sainteté, il demande que la fraude de l'évêque d'Agra ne soit pas rendue publique, mais que seulement et peu à peu on lui retire la confiance que jusqu'à ce jour chacun a été heureux de lui témoigner. Il donne même à entendre que Folleville peut très-bien n'être qu'un agent secret de la république. Les raisons de l'abbé Bernier étaient plausibles ; elles convainquirent les chefs qui, sans manifester aucun mépris à l'évêque, l'éloignèrent des conseils où sa présence n'avait jamais été remarquée. Pour le faire disparaître sans scandale, on attendit une occasion favorable. L'évêque d'Agra ne tarda pas à s'apercevoir des soupçons auxquels il était en butte et de la défiance qu'il

Digitized by Google

inspirait. Il n'osa ni avouer son mensonge ni mourir sur un champ de bataille en excitant l'ardeur des paysans ; il abdiqua par le fait même entre les mains du curé de Saint-Laud, qui alors, sans concurrent ecclésiastique, imposa souvent sa volonté à quelques officiers tenant en profonde estime ses incontestables talents, mais qui auraient peut-être dû se méfier un peu plus de son ambition.

Le 20 octobre, au moment de s'ébranler pour ce voyage, dont elle ne connaît point le terme, l'armée apprend que la reine Marie-Antoinette a enfin expié sur l'échafaud révolutionnaire, ses vertus toutes françaises. Cette nouvelle, arrivant dans un aussi cruel moment, arracha cependant des larmes à tous les soldats : ils pleurèrent, ils prièrent. Mais la révolution fit éclater sa joie. Elle dansa sur ce cadavre royal, et c'est dans la correspondance des représentants en mission dans les villes de l'Ouest, que se trouve relatée cette insulte faite à toutes les convenances.

« Après les cris mille fois répétés de vive la Montagne ! que la foule profère, en sortant du club, la joie dont tous les cœurs sont pénétrés, disent les représentants, devient si vive, que nous sommes forcés de céder aux instances qui nous sont faites pour qu'il soit donné un bal qui s'improvise à la sortie du club, au moment où la ville s'illumine de toutes parts. »

Malgré la douleur dont les royalistes étaient frappés et la vengeance qu'il leur eût été si doux de tirer de ces féroces démonstrations de joie, il fallut partir. L'armée se

Digitized by Google

mit en mouvement, suivant la route d'Ingrande. Après quelques heures de marche, ses éclaireurs sont assaillis par l'adjudant-général Tabari, auquel le district de Maine-et-Loire, peu confiant dans ses lumières ou dans son courage, a donné deux de ses membres pour conseil. Tabari et Duverger, l'un des commissaires du district, voient les avant-postes vendéens reculer à leur approche. Ils s'élancent à la poursuite des royalistes, mais bientôt ils sont enveloppés par les tirailleurs, au milieu même des vignes de la coulée de Serrent. Tabari prend honteusement la fuite. Duverger cherche à en faire autant. Il est atteint d'une balle, cerné et massacré par quelques cavaliers. Les hussards de Tabari se débandent. Ils prennent au galop la route de Champtocé; mais là, on vit encore ce qui se présentait souvent dans toutes ces rencontres, un homme seul, tenant tête à l'ennemi, et se faisant glorieusement tuer, plutôt que de se rendre. Cet homme se nommait Marchand. C'était un gendarme. Acculé contre un petit mur d'enceinte, il résiste tant que ses forces le lui permettent; puis, lorsqu'il s'aperçoit que personne ne songe à venir à son secours, il se laisse tuer, en poussant un dernier cri de : Vive la république!

Le même jour, 20 octobre, Beaupuy écrivait au général en chef Léchelle, pour lui rendre compte de sa marche :

« Nous allons, nous allons toujours, rien n'arrête l'avant-garde; elle suit les représentants du peuple.

» A Saint-Florent, j'ai fait de nouvelles dispositions d'attaque sans votre participation, mais j'étais avec les repré-

Digitized by Google

sentants du peuple, qui, non-seulement, les ont agréées, mais même me les ont conseillées.

» Le citoyen Merlin, avec un détachement, s'est chargé d'observer la partie d'Ancenis, et d'empêcher le général Canuel de passer la Loire avec la colonne de Luçon ; et moi, avec l'avant-garde, je suis arrivé après douze heures de marche, à Angers, où les rebelles se dirigeaient. Il paraît que déjà ce mouvement a produit quelques effets. L'ennemi, qui paraissait très irrésolu, s'est décidé; il marche sur Candé, et moi aussi je vais marcher sur Candé. Je vous promets, général, avec les représentants qui me secondent, de ne pas cesser de les poursuivre, qu'ils ne soient tous rendus ou détruits. D'après l'état actuel des choses, je suis décidé à partir demain, à trois heures du matin; je me dirigerai sur Candé. Je ne puis attendre vos ordres : trop de distance est entre nous deux; mais je me concerterai avec le général Canuel et le général Olagnier qui occupe une position à Saint-Georges, et j'espère que la république verra dans peu de jours la fin de cette étonnante et affreuse guerre. »

L'armée royale arrive à Candé, d'où la garnison s'est retirée. Le 21, les Vendéens partent de Segré, prenant la route de Château-Gonthier. La pluie inondait les chemins, et portait encore une plus triste confusion dans ces masses que personne ne pouvait diriger. De l'avant garde à l'arrière-garde, elles s'étendaient sur un rayon de plus de quatre lieues. A l'avant-garde, que commandait Forestier, il avait été possible, à force de prières, d'établir quelque régularité; mais au centre, mais sur les derrières, où l'on

Digitized by Google

traînait les derniers canons, quelques débris de bagages, et où ne se rencontraient que des milliers de femmes, portant à leur cou et sur leurs épaules, les enfants à la mamelle; où l'on ne voyait que des vieillards, soutenus par leurs fils, des blessés qui, pour éviter la mort, allaient peut-être au-devant d'elle, il était au-dessus des forces humaines d'établir quelque ordre. Partout régnait la confusion; de tous côtés, des cris de désespoir se faisaient entendre, et, pour toute réponse aux prières des généraux, on ne recueillait que ce cri : Nous sommes perdus!

La Rochejaquelein, au milieu de cette épouvante, fait un cruel noviciat de son autorité. Il ne perd pourtant pas courage. Il se porte sur tous les points, au galop de son cheval, qu'à cause de sa vitesse, les paysans, dans des temps plus heureux, ont surnommé le *Daim*. Il encourage Forestier, chargé seul de la défense de l'armée; il rallie les fuyards, organise des bataillons, presse la marche des uns, compatit aux souffrances des autres, et de retour au centre, il attend, avec une anxiété que partage son état-major, les attaques des bleus, qui, d'un seul coup, peuvent détruire toute cette population, marchant sans espérance et sans but.

Après une course aussi longue que fatigante, sous une pluie qui ne cesse point, l'armée est en face de Château-Gonthier. La garnison de la ville n'est pas plus heureuse que celles de Candé et de Segré. Elle veut se défendre. Après deux heures d'un inutile combat, elle abandonne Château-Gonthier aux royalistes; mais là, on apprend que les bleus, revenus à Candé, ont massacré sans pitié quelques blessés, abandonnés par force à la merci publique.

Digitized by Google

Sur le chemin, elle a trouvé à chaque pas, des cadavres mutilés, des cadavres de femmes, d'hommes et d'enfants. Ce spectacle a ému tous les cœurs, déjà en proie à tant de poignantes inquiétudes. A peine arrivé à Château-Gonthier, Marigny qui, pendant toute la route, s'est exaspéré de tous les cris de vengeance, poussés par ses soldats, Marigny, qui ne comprend pas la guerre civile, avec l'humanité d'un seul côté, et la terreur de l'autre, fait saisir le juge de paix, qui s'est caché dans une cave. Chacun s'accorde à le dénoncer, lui et le curé constitutionnel, comme les provocateurs de toutes les barbaries. On traîne le magistrat sur la place. A la vue de ce visage irrité et de ces yeux menaçants, il recule, saisi d'épouvante. « Vous avez, lui dit Marigny, trempé vos mains dans le sang de nos frères blessés. Vous avez égorgé des femmes et des enfants. Vous méritez la mort, car vous êtes un lâche. » Au même instant, il tire son épée et le tue de sa propre main. Le curé constitutionnel a le même sort. Les paysans applaudissent à cette justice militaire.

A Château-Gonthier, La Rochejaquelein est cependant parvenu à rétablir quelque discipline. Des soldats alsaciens, excités par le besoin, s'étaient seuls livrés à des pillages de vivres que la faim pouvait autoriser, mais qui, en se renouvelant, devaient compromettre la moralité des Vendéens. L'un de ces Alsaciens fut saisi au moment où, après avoir frappé une femme à coups de sabre, il la dépouillait de son argent. Cet Allemand est fusillé, car on sentait de quelle importance il était pour l'expédition de ne pas effrayer, par le pillage, les populations dont on espérait le concours, ou tout au moins la neutralité.

Digitized by Google

Le lendemain, à neuf heures du soir, l'armée laisse Château-Gonthier, et se dirige sur Laval. C'est là que Talmont a promis de secouer la torpeur de ses partisans, et de les appeler tous à se ranger sous le drapeau. Cette espérance donne quelque énergie aux Vendéens. Ils marchent jusqu'à Entrames sans rencontrer un ennemi, et ne trouvant partout que des cœurs dévoués; mais là, ils ont connaissance des proclamations que le représentant du peuple Esnue-Lavallée fait répandre dans les campagnes, dans les villes, et surtout dans les corps d'armée républicains. Il y a de ces proclamations qui sont l'œuvre du comité de salut public.

Celles-ci ne sont qu'affreuses; c'étaient Robespierre, Hérault (de Séchelles), Billaud-Varennes et Carnot qui les avaient signées.

Une autre est adressée aux habitants et aux soldats républicains, par les représentants en mission. Celle-là, rentre dans l'histoire de cette guerre; elle nous appartient donc. Elle était ainsi conçue :

« Frères et amis,

» Les brigands de la Vendée, battus et mis en déroute par les soldats de la république, viennent de passer la Loire. Ils vont porter dans vos contrées les fléaux qu'ils ont si long-temps répandus dans un pays dont ils se croyaient les maîtres, et qui n'offre, en ce moment, qu'un monceau de cendres et de cadavres.

» Tel est le sort qui vous attend, si vous n'employez toutes vos forces pour chasser de votre territoire les monstres, qui vous portent la désolation et la mort.

Digitized by Google

» Nous poursuivons sans relâche cette horde épouvantée. Hâtez-vous de lui opposer des barrières impénétrables. Marchons ensemble. Noyons dans la Loire, et exterminons sur ces rives les lambeaux de l'armée catholique et royale. »

A la suite de cette proclamation, qui, on le voit, jette au compte des paysans les crimes ordonnés par la révolution et commis en son nom, crimes dont les paysans étaient les premières victimes, il s'en trouve une autre adressée aux soldats républicains :

« Braves soldats,

» Vous avez mis tout à feu et à sang sur le territoire des brigands ; vos victoires ont été terribles comme la loi qui vous avait chargés de venger la république. Il ne fallait rien moins que ce grand exemple aux rebelles et aux ennemis du dedans. Vous vous êtes couverts de gloire, et la patrie est satisfaite.

» Il ne vous reste plus qu'à détruire une partie des scélérats que vous poursuivez sans relâche ; bientôt vous allez les atteindre et les exterminer. Mais ils ont passé la Loire ; vous quittez la terre de proscription, et vous êtes déjà sur la terre de la liberté.

» Là, le fer et la flamme vous avaient été remis pour exercer une juste vengeance ; ici, l'honneur et la loi vous disent de respecter et de protéger les propriétés. C'en est assez pour de braves républicains qui connaissent leurs devoirs : ils n'oublieront pas qu'ils sont chez des frères et amis ; ils ne flétriront pas les lauriers qu'ils viennent de cueillir.

Digitized by Google

» Les représentants du peuple aiment à croire que les défenseurs de la liberté ne porteront aucun dommage aux propriétés des patriotes; ils ne laisseront, dans les départements soumis aux lois, que le souvenir de leur courage et de leurs vertus.

» Si l'espoir des représentants du peuple était trompé, si quelques individus se livraient au pillage, alors, ils appelleraient sans pitié le glaive de la loi sur leurs têtes coupables; ils ne veulent pas laisser une seule tache à l'armée victorieuse des côtes de l'Ouest.

» Les représentants du peuple en mission dans les départements insurgés.

» BELLEGRADE, RUELLE, BOURSAULT, CARRIER, FAYAU, GILLET, MÉAULLE. »

A la lecture de ces pièces, La Rochejaquelein est saisi d'indignation; mais Forestier, Talmont, Stofflet et Marigny demandent qu'elles soient communiquées aux royalistes, afin qu'elles puissent leur apprendre le sort qui leur est réservé, s'ils sont tentés de reculer. L'armée écoute ces paroles tombant sur sa tête comme une condamnation, et elle jure de ne pas faire aux bleus la victoire si facile. Avec un instinct admirable, elle se prête à une organisation jusqu'à présent impossible. M. Henri la conduit sous les murs de Laval où Esnue-Lavallée a réuni quinze mille volontaires de Craon, d'Ernée et de Mayenne. Esnue-Lavallée veut défendre la ville; mais les Vendéens, espérant réparer tous leurs désastres par un coup d'éclat, se jettent en aveugles sur ces bataillons et sur l'artillerie. Les Vendéens ont encore leur intrépidité des jours heureux.

Digitized by Google

Esnue-Lavallée et ses quinze mille hommes ne peuvent résister à ce choc. Ils se dispersent à la voix du général républicain Letourneux, qui s'échappe à travers les rangs de ses soldats et les entraîne dans sa fuite. Les bataillons de la Mayenne ne cèdent pourtant pas si vite le terrain. Deux administrateurs de ce district sont tués à leur tête; mais l'impétuosité des paysans est telle, qu'après quelques heures de résistance, ces bataillons sont obligés de fuir en désordre.

En les poursuivant, La Rochejaquelein se trouve seul, dans un chemin creux, aux prises avec un grenadier. Depuis l'affaire de Martigné, M. Henri a toujours le bras droit en écharpe. Le républicain le couche en joue. Le coup part. Il est adroitement esquivé. De la main gauche, Henri saisit le grenadier au collet, et avec les jambes, il maîtrise si adroitement son cheval, qu'il parvient à terrasser le républicain. Quelques paysans accourent. Ils se jettent sur le bleu, pour le massacrer. Le général arrête leurs bras déjà levés, puis, s'adressant au soldat : « Retourne vers tes républicains, dit-il, et annonce-leur que tu t'es rencontré seul avec le général des brigands, qui n'a qu'une main et point d'armes, qu'il t'a terrassé et laissé la vie. »

Le même jour, il entrait à Laval où l'armée fut accueillie avec transport. A la porte de cette ville, lorsque le combat avait cessé, La Guérivière est frappé à mort par une balle républicaine que les Vendéens croient destinée à La Rochejaquelein, auprès de qui cet officier se trouvait. Ce meurtre les irrite contre les vaincus, et ils se décident à n'accorder aucun quartier; mais ainsi qu'à Fontenay, une femme se présente pour implorer leur pi-

Digitized by Google

tié. Madame de Montfranc a donné asile à un grand nombre de bleus, et elle vient supplier M. Henri d'être humain dans la victoire. C'était le plus cher de ses vœux. La Rochejaquelein fait grâce à ses ennemis. « Ils ont voulu tirer sur moi, madame, dit-il; c'est donc moi qui dois pardonner le premier. »

Le conventionnel Esnue-Lavallée ne comprenait pas ainsi l'humanité.

Madame de Monfranc avait arraché à la mort plus de six cents républicains. Après l'évacuation de Laval par la grande armée, cette dame fut déclarée suspecte d'aristocratie et d'incivisme. On la jeta pendant quelques jours dans un cachot, puis on la fit périr sous le couteau de la guillotine comme coupable de générosité.

Le prince de Talmont est au centre des propriétés de sa famille. Il appelle aux armes les royalistes qui jusqu'alors ont souffert sans pouvoir se plaindre; mais les habitants de Laval, quoique bien dévoués à la cause des Bourbons et à la religion dont le culte leur est solennellement rendu, n'osent qu'avec effroi se livrer à leurs sentiments. Ils craignent que les Vendéens ne soient bientôt contraints d'abandonner leur ville. Cette pensée arrête les démonstrations de leur zèle, car ils savent les supplices que la révolution exercerait contre eux, et ils n'ont pas le courage de les affronter. Les habitants de Laval montrèrent donc peu d'empressement à combattre la révolution; mais les paysans du Maine ne s'étaient pas endormis dans cette fatale apathie qui empêche de soutenir un ami, sous prétexte de ne pas exaspérer un ennemi; ils accoururent de toutes les campagnes voisines offrant,

Digitized by Google

aux royalistes leur bonne volonté et leurs bras. Ils n'avaient pas la lâche timidité, le funeste amour du repos, qu'à diverses époques les partis ont tant reproché aux classes intermédiaires, ostensiblement contentes de tout gouvernement qui ne leur demande pas, d'un seul coup, leur fortune et leur vie. Ils accoururent couverts de leurs peaux de chèvre, et cachant sous des chapeaux à larges bords leurs longs cheveux plats. Armés de fusils de chasse, ou plus souvent de fourches ou de bâtons seulement, ils se placèrent en ligne.

Ce fut à Laval aussi que la grande armée se recruta de quelques pauvres villageois, dont plus tard le nom jouira d'une célébrité historique. De ce nombre est Jean Cottereau, plus connu sous le titre de Jean *Chouan*, que les Bretons ont immortalisé. Accompagné de ses trois frères, Cottereau est venu offrir au général La Rochejaquelein ses quelques hommes servant de noyau à la division qu'il commandera bientôt. C'est l'éclaireur de l'avant-garde, un éclaireur dont les connaissances locales et le courage de tous les instans sont d'un immense secours.

Jean-Louis Treton, un boiteux, que son agilité a fait surnommer *Jambe d'argent*, s'est présenté, lui aussi, au moment du départ de Candé. Il a sollicité une arme. Cette arme fut refusée à son infirmité. Jambe d'argent jura qu'il saurait bien en conquérir une. A l'affaire de Château-Gonthier, le boiteux tint parole. Il se jeta avec tant d'intrépidité au milieu des bleus, que quelques secondes après il était muni d'un fusil, d'un sabre et de plusieurs gibernes, dont il sut faire un héroïque usage.

La Bretagne ne resta pas plus sourde que le Maine à

Digitized by Google

l'appel de ses frères de l'Anjou et du Poitou. La Bretagne avait déjà de courageux représentants dans cette armée. Georges Cadoudal et son ami Lemercier, que sa valeur faisait désigner sous le nom de *la Vendée*, combattaient depuis le commencement de la guerre dans la division de Stofflet. Les Bretons, qui vinrent se réunir à eux, se rangèrent tout naturellement sous leur patronage. Georges en fut le chef, et cette troupe par son zèle à toute épreuve donna, dans ces circonstances difficiles, un nouveau témoignage de son intrépidité.

Les royalistes avaient deux jours de marche sur l'armée républicaine. Ces deux jours furent consacrés à se reconnaître dans les murs de Laval, et à faire reposer les paysans que, depuis la bataille de Chollet, tant de fatigues et d'inquiétudes avaient épuisés. Mais bientôt on apprit que l'avant-garde des bleus, commandée par Westermann, était à Château-Gonthier. Deux avis furent ouverts : se porter à la rencontre des ennemis ou poursuivre sa route jusqu'en Bretagne. La majorité des généraux, entraînée par La Rochejaquelein, décida qu'il ne fallait plus fuir devant les républicains. On les attendit.

Le général Léchelle avait voulu que son armée *avançât majestueusement et en masse*, — ce sont ses paroles de prédilection, les mots que l'on rencontre dans chaque ordre du jour et dans tous ses bulletins ; — mais Westermann, toujours ardent, toujours pressé de faire parler de lui à tout prix, selon le témoignage de Kléber, n'a pas assez de patience pour dépendre des mouvements du corps d'armée. Il en est déjà éloigné de plus de six lieues, et il ne compte avec lui que quatre mille hommes. De faux

Digitized by Google

rapports lui annoncent que les blancs viennent d'évacuer Laval. Il court dans l'espérance de tomber à l'improviste sur leur arrière-garde. Il entraîne à sa suite le général Beaupuy, qui lui représente inutilement que le corps d'armée de Léchelle et la division du général Canuel ne sont plus qu'à une journée de marche. Ces conseils ne sont pas écoutés.

Dans la nuit du 24 au 25 octobre, il est à la lande de la Croix-de-Bataille, à moins d'une lieue de Laval. Le capitaine Hauteville trouve les blancs embusqués à droite et à gauche. Westermann charge les premiers postes, il les poursuit vivement. Mais aussitôt l'infanterie mayençaise est enveloppée. Elle a prévu cette attaque. Elle la repouse avec vigueur. Alors, au milieu des plus épaisses ténèbres, il s'engage un de ces combats meurtriers dans lesquels la victoire ne se range pas toujours du côté du nombre. On se battait si près les uns des autres que l'on se partageait les cartouches des mêmes caissons, et que les royalistes et les républicains s'entre-tuaient à l'arme blanche. Forêt a combattu pendant plusieurs minutes à côté d'un officier bleu. Il lui tend la main pour l'aider à franchir un fossé; mais, à la lueur de quelques coups de feu, il reconnaît un ennemi. D'un coup de sabre Forêt lui ouvre la tête. Ce n'était plus un combat, c'était un carnage. Westermann ne veut pas abandonner le terrain; Beaupuy, plus prudent et qui craint d'être tourné par Stofflet, ordonne la retraite. Elle ne se fit pas sans perte. Une batterie de canons, placée au pont d'Entrames, décima les républicains que le sabre des Vendéens avait épargnés.

Digitized by Google

Westermann et Beaupuy se replièrent sur Château-Gonthier, où le lendemain, 26, l'armée se trouvait réunie. Malgré les réquisitions forcées des représentants du peuple, et le pillage des soldats, cette armée était à peu près dans un aussi triste état que celle de La Rochejaquelein. Elle manquait de vivres, elle n'avait pas de souliers. Pourtant, à travers les boues et les pluies de l'automne, elle venait de faire une route longue et difficile. Les conventionnels et Westermann ne tiennent aucun compte de tous ces motifs que Kléber faisait valoir pour obtenir un ou deux jours de repos. Les conventionnels et Westermann ont soif de sang. Ils croyent pouvoir en finir dans une première bataille. On décide cependant que les républicains ne dépasseront pas Villiers, situé à moitié chemin de Château-Gonthier à Laval.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

Bataille de Laval.—Le général Léchelle.— Les bons royaux.— Mesures de salut public. — Les représentants en mission. — Plan de la grande armée. — Sa marche sur Fougères.

C'était pour les blancs une belle nuit que celle où enfin ils reprenaient l'avantage sur les bleus. Ils étaient dans l'ivresse de ce triomphe inespéré, ne se gardant pas par des sentinelles et même n'établissant aucune surveillance autour de la ville; il avait été impossible de leur faire comprendre l'avantage des postes avancés, encore moins celui des patrouilles. Les Vendéens ne voyaient l'ennemi que sur les champs de bataille. Là, ils l'attaquaient, le battaient ou étaient vaincus; mais après l'affaire, quels qu'en eussent été les résultats, personne ne pouvait les décider à s'entourer des précautions les plus ordinaires. Cette nuit pour eux se passait donc comme les autres, lorsque Forestier, ce pauvre enfant de village, à la figure si noble, au courage si chevaleresque, et devenu en quelques semaines un brillant général de cavalerie, part avec le prince de Talmont pour aller à la découverte. Il est minuit. Tous deux, accompagnés d'une vingtaine d'hommes détermi-

Digitized by Google

nés, se dirigent sur Entrames. Bientôt, par les dispositions prises dans le camp républicain, ils comprennent qu'une attaque générale va être ordonnée sur toute la ligne.

Forestier et Talmont, de retour à Laval, annoncent à La Rochejaquelein les préparatifs de l'ennemi. M. Henri veut à lui tout seul avoir une journée comme celle de Torfou, dont quatre généraux se partagent la gloire. Il sait que de l'issue de cette bataille dépend le sort de la cause royale, et il ne laisse rien au hasard. En général consommé qui calcule toutes les chances, il ne s'en rapporte qu'à lui de l'exécution de ses principales mesures. Au point du jour, il a réuni ses divisions : « Nous n'avons, leur dit-il, de salut que dans la victoire. Vos femmes, vos enfants, comme vous chassés de leur patrie par l'incendie ou par la mort, attendent, dans une effrayante anxiété, le résultat de la bataille. C'est la cause de Dieu, la cause du roi, la cause de toutes les familles, que nous défendons. Vendéens, rappelez-vous la défaite de Chollet. Que ce jour qui se lève, répare cette funeste bataille et les horreurs qui en ont été la suite ! »

Ces quelques paroles, prononcées avec un entraînement plein d'émotion, produisirent sur les soldats un effet électrique. Ils venaient de voir la force et la jeunesse les exciter au combat. Un peu plus loin, c'était l'agonie qui allait leur parler de leurs devoirs, leur parler de Dieu et de la patrie.

Depuis le passage de la Loire, Lescure a repoussé avec une sainte indignation les offres qu'on lui faisait de se cacher, tantôt à Varades, tantôt dans les campagnes. A

Digitized by Google

toutes ces propositions, « Je suis soldat et chrétien, répond-il. L'armée catholique et royale est dans le malheur; je ne veux ni ne dois l'abandonner ». Il l'a suivie, tour à tour traîné dans une charrette, dont les mouvements trop durs, au milieu de ces chemins pleins d'ornières, arrachent des cris de douleur même à sa patience, tour à tour porté sur un brancard fait avec un vieux fauteuil. Sa jeune et noble femme, que tant d'infortunes ont déjà éprouvée, que des calamités de toute sorte attendent plus tard, marche à pied derrière ce convoi, sur lequel toute l'armée, en passant, porte un regard de deuil et d'amour. Dans cette cruelle situation, il est arrivé à Laval. Le repos, les bons soins, et surtout les premiers succès remportés par l'armée, ont produit une sensible amélioration dans son état; mais en entendant battre la générale, en apprenant qu'une bataille décisive va se livrer, le blessé se lève; il veut monter à cheval et prendre part à une affaire dont il sent l'importance. Ses amis s'opposent à ce projet; mais, une dernière fois au moins, Lescure désire revoir son drapeau et les paysans qu'il a si souvent conduits à la victoire. On le place à la fenêtre de sa chambre; puis, de sa voix affaiblie et de son geste mourant, il encourage les soldats partant pour combattre et se donnant pour cri de ralliement un vœu qui ne devait pas être exaucé : Vive Lescure ! criaient-ils dans les élans de leur courage. L'émotion de ces quelques instants le tua.

La Rochejaquelein a intimé l'ordre de s'emparer des hauteurs que Westermann avait occupées l'avant-veille; Martin de la Pomeraie a reconnu la position de l'ennemi,

Digitized by Google

et Marigny s'apprête à foudroyer, avec son artillerie, les Mayençais placés à l'avant-garde.

L'armée royale compte dans ses rangs tous les généraux que la mort n'a pas encore frappés. Stofflet et Royrand, Talmont et Forestier, Piron et Donnissan, d'Autichamp et Fleuriot ont pris les commandements qui leur sont assignés; ils n'attendent plus que le signal de l'attaque.

Tout était admirablement réglé dans le camp vendéen. Sur la ligne républicaine, il n'en est pas encore ainsi. Le général Léchelle compte autour de lui plus de trente mille soldats aguerris, qui, eux, n'ont foi ni en Dieu ni en la royauté, mais qui croient aux prodiges que le patriotisme et la liberté peuvent enfanter. A l'avant-garde de cette armée, dont les généraux sont pour la plupart des soldats éprouvés, se trouvent les Mayençais et Kléber, puis Westermann, dont le nom a quelque chose de si horriblement courageux; Chalbos, Beaupuy, Dambarrère, Ménard, Savary, Bloss et Marceau.

Au moment où les républicains vont s'ébranler, l'ordre suivant, émané du général en chef Léchelle, le protégé de Carnot et du comité de salut public, est communiqué aux généraux. Dans les fastes de l'armée française, cet ordre du jour n'a de comparable que celui du général Cartaux au siége de Toulon : Léchelle disait :

« L'armée va se mettre en mouvement; l'avant-garde, commandée par le général Beaupuy, sera éclairée dans sa marche par les tirailleurs; les généraux de division auront soin de faire tenir l'ordre dans la marche. Arrivés au champ de bataille dit Croix-de-Bataille, les officiers d'in-

Digitized by Google

fanterie mettront pied à terre et enverront leurs chevaux à la queue de l'armée. Arrivés au champ de bataille, on enverra un parti pour reconnaître la position de l'ennemi.

» 27 octobre. » LÉCHELLE. »

En lisant cet ordre, « marqué, selon Kléber, au coin de la plus crasse ignorance », les généraux s'indignent; mais il fallait obéir. « Vingt mille hommes filant sur une colonne pour attaquer un poste accessible par plusieurs grandes routes, sans faire aucune fausse attaque, aucune diversion, nous paraissait une chose bien extraordinaire, » ajoute Kléber dans son rapport. Cette chose extraordinaire pour Kléber, le parut encore davantage aux yeux de La Rochejaquelein, qui, embrassant du premier coup d'œil le défaut de combinaison des bleus, les fait brusquement charger. L'avant-garde républicaine est enfoncée, malgré Beaupuy, Kléber et Marceau, qui combattent au premier rang. Le corps d'armée est bientôt défait; il recule jusqu'à Entrames. Une batterie arrête les blancs, et, protégés par leurs canons, les bleus se rallient à la voix de leurs chefs.

Stofflet voit les ravages causés par cette batterie, que Kléber et Marceau ont fait si merveilleusement pointer contre les royalistes. « Voulez-vous, dit-il à Saint-Hilaire, l'émigré breton venu au nom de l'Angleterre pour offrir des secours, voulez-vous que je vous montre comment les Vendéens enlèvent des canons ? » Il fait signe à Martin de la Pommeraie de se précipiter en avant. Martin obéit; il tue les canonniers sur leurs pièces, et tourne en même temps ces pièces contre les bleus.

Digitized by Google

Cette batterie devient le centre de l'action. La Rochejaquelein s'y jette. Il fait toujours avancer les canons sur l'ennemi, que Kléber, que Marceau, que Savary, enflamment de leur courage; mais toujours, au milieu du feu le plus vif, Henri est là, donnant ses ordres avec le plus admirable sang-froid. La Marsonnière est grièvement blessé. Royrand accourt au galop et apporte des gargousses; il tombe mortellement frappé à la tête. La Rochejaquelein, pour qui cette mort est un deuil, voit quelques Poitevins pleurer leur vieux général. « Mes amis, s'écrie-t-il en pleurant, lui aussi, nous prierons demain pour M. de Royrand; vengeons-le aujourd'hui! »

Ils le vengèrent si bien que les Mayençais eux-mêmes ne purent d'abord tenir contre cette impétuosité. Mais les généraux républicains n'ont pas encore pris le parti de la fuite dont Léchelle le premier offre l'exemple. Ils veulent ramener au combat leurs divisions et les Mayençais.

Ces derniers s'aperçoivent qu'ils sont seuls en présence de l'ennemi. Comme tous les soldats, qui au dire de Kléber, un toujours un œil sur le dos, les Mayençais se laissent entraîner dans la confusion; ils prennent la déroute, abandonnant leur artillerie, que La Rochejaquelein et Stofflet dirigent contre eux. Le général Bloss, qui arrive de Château-Gonthier avec sa division républicaine, barre la route au général en chef Léchelle et à ceux qui imitent sa lâcheté. Le torrent des fuyards entraîne Bloss lui-même. En ce moment, les blancs s'égaillent et vont s'élancer à la poursuite des vaincus.

Henri, dont une telle manœuvre dérange la savante tactique, s'oppose à un mouvement qui a tant de fois com-

Digitized by Google

promis le succès des royalistes; il défend sous peine de mort de sortir des rangs, et il force son armée à s'avancer au pas de charge comme si l'ennemi était encore en ligne. Les conventionnels Turreau et Merlin (de Thionville) s'efforcent de rallier leur colonne sous le feu des Vendéens qui forment une masse inexpugnable; cette colonne est refoulée; elle se débande et va tenter un dernier combat derrière les bagages dont elle essaie de se faire un rempart.

Ce rempart est franchi à la baïonnette. L'armée a balayé devant elle Kléber et Marceau, Turreau et Merlin. L'adjudant-major des *Francs*, nommé Kuhn, se place à la tête du pont de Château-Gonthier. O'Kelli, officier âgé de plus de 70 ans, le jeune Gérard, capitaine au 2e bataillon du Jura, réunissent leurs efforts pour arrêter les Vendéens. Le général Bloss, déjà blessé, se place à côté d'eux. Ils sont écrasés par cette masse que rien ne peut entamer.

La nuit arrivait. Stofflet, à la tête des tirailleurs, se glisse derrière les colonnes ennemies. Là, les deux armées se confondent dans une dernière étreinte de mort. Le champ de bataille n'est plus qu'un théâtre de carnage. Les royalistes coupent des corps entiers de républicains. On en cerne d'autres. Les Mayençais, ne pouvant ni se rallier ni opérer leur retraite, se jettent dans la Mayenne qui coule à leurs pieds. Un bataillon met bas les armes. C'est celui qui a commis le plus d'excès dans le Bocage. Stofflet donne un ordre. Un officier angevin, Chetou, le plus habile tireur de l'armée, fait entourer les prisonniers; ils sont fusillés sur-le-champ. Justes, mais atroces représailles!

Digitized by Google

Alors le général Bloss, sans chapeau, la tête couverte d'un mouchoir ensanglanté qui bande sa plaie, se dirige avec quelques cavaliers sur le pont que la colonne vendéenne va occuper. Savary court à lui : « Viens avec moi, dit-il, tâchons de rétablir l'ordre dans la retraite. — Non, s'écrie Bloss, il n'est pas permis de survivre à la honte d'une pareille journée ! » Il s'élance sur le pont; il tombe sans vie, frappé de plusieurs balles dans la poitrine et à la tête; ses cavaliers éprouvent le même sort.

Beaupuy le remplace avec des bataillons qui ont juré de vaincre ou de mourir. Le général Beaupuy, en face à son tour de cette colonne que rien n'ébranle, et qui avance comme un seul homme à la voix de La Rochejaquelein, est blessé d'une balle dans la poitrine. « Je n'ai pu vaincre pour la république, s'écrie-t-il; je meurs pour elle. » Retiré du champ de bataille, il envoie à ses grenadiers sa chemise trouée de balles et teinte de sang. En recevant ce drapeau d'une nouvelle espèce, héroïque souvenir de leur général, le courage des bleus se ranime; des batteries à mitraille sont braquées. A l'aspect de ces préparatifs de défense : « Eh bien ! mes amis, dit La Rochejaquelein en souriant, est-ce que par hasard les vainqueurs coucheraient dehors et les vaincus dans la ville ? »

A la tête des siens, M. Henri se jette sur le pont; les canons sont enlevés. L'armée de Mayence, renfermée dans Château-Gonthier, veut résister; elle est culbutée, malgré son intrépidité, et La Rochejaquelein, un drapeau blanc à la main, pénètre dans cette ville, qui lui a coûté plus de douze heures de combat.

A minuit, les républicains attaquent les avant-postes.

Digitized by Google

C'est Marceau qui les conduit. La Rochejaquelein, Stofflet et Forestier sont encore prêts à combattre. Les deux armées se heurtent, et le choc est si violent que plusieurs soldats périssent suffoqués. Stofflet lui-même a un cheval étouffé entre ses jambes. Marceau se retire en désordre. La victoire avait été long-temps incertaine; elle fut disputée de part et d'autre avec un rare acharnement; mais cet acharnement même, dont La Rochejaquelein a prévu les conséquences, révéla tout d'un coup dans ce chef de vingt-un ans le génie militaire des vieux capitaines, et le sang-froid dans l'action qui, pour un général, vaut encore mieux que le génie. Ce n'est pas la Vendée seule qui glorifie ainsi La Rochejaquelein. Le général Jomini, le juge infaillible en stratégie, écrivait plusieurs années après : « Cette grande bataille place bien haut ce jeune homme dans l'estime des gens de guerre ».

En calculant les immenses résultats de cette journée de dix-huit heures, en voyant l'artillerie et les bagages pris à l'ennemi, les royalistes n'avaient pas assez de louanges pour célébrer la gloire et le triomphe de leur général. Sortis par une éclatante victoire de la stupeur dans laquelle ils étaient plongés, on les entendait à chaque instant faire retentir les airs des cris de : Vive le roi! vive M. Henri!

Dans l'armée anéantie des bleus, il y avait bien aussi des clameurs à l'adresse de leur général, mais elles se résumaient toutes en malédictions. Elles accompagnaient Léchelle qui avait fui. Westermann, dans son exaspération militaire, s'écriait : « Je n'obéirai plus à un pareil coquin. Je suis un insubordonné. J'aime mieux servir avec

Digitized by Google

les Vendéens qu'avec un pareil homme». Près du pont d'Entrames, Léchelle, fanfaron comme un révolutionnaire de club, ose dire à un Mayençais : « Qu'ai-je donc fait pour commander à de pareils lâches» ? Et le Mayençais blessé à mort lui a répondu : « Qu'avons-nous fait, nous, pour être commandés par un pareil Jean f... » ? Et sur ce pont, les bleus couvrent de leurs justes huées le jacobin qui n'osait pas regarder les brigands en face. Kléber, Westermann, Chalbos, Marceau et les représentants du peuple se réunissent. Merlin (de Thionville) force Léchelle à se démettre du commandement. Le vieux Chalbos est provisoirement nommé à sa place. L'incapable généralissime du comité de salut public se réfugie à Nantes, où peu de jours après il expira de honte et de remords dans les bras de son ami Carrier; d'autres prétendent que Léchelle s'empoisonna. C'était une fin digne d'un pareil homme.

Kléber avait des raisons pour craindre que Prieur et Turreau, ses ennemis particuliers, ne missent à profit contre lui les fautes de Léchelle. Kléber et Marceau avaient inspiré, dirigé tout ce qui s'était fait de bien dans cette journée si fatale à la révolution, et pourtant le premier de ces généraux, au nom de tous les autres qui avaient dignement combattu, crut devoir se justifier d'avoir empêché de plus grands malheurs.

« On vous a peut-être déjà dit, écrivait-il, le 29 octobre, au comité de salut public, que nous avions refusé d'obéir aux ordres de Léchelle. Le fait est faux. Ses ordres étaient absurdes; mais par subordination, nous les avons exécutés jusqu'au moment où le général en chef a jugé à propos d'abandonner le champ de bataille. Alors, sans

Digitized by Google

direction supérieure, nous avons tâché de ramener la victoire sous notre drapeau; mais les brigands déployaient une tactique inaccoutumée. Nous avions contre nous leur impétuosité vraiment admirable et l'élan qu'un jeune homme leur communiquait. Ce jeune homme qui s'appelle Henri de La Rochejaquelein, et dont ils ont fait leur généralissime après le passage de la Loire, a bravement gagné ses éperons. Il a montré dans cette malheureuse bataille une science militaire et un aplomb dans les manœuvres que nous n'avions pas retrouvés chez les brigands depuis Torfou. C'est à sa prévoyance et à son sang-froid que la république doit cette défaite qui a consterné nos troupes; mais quel que soit son empire sur l'esprit des paysans, il est bien difficile qu'il puisse long-temps se maintenir au milieu d'un pays qui n'est plus la Vendée, et où il ne trouvera pas aussi facilement des ressources que là-bas. Je pense donc que ce que le comité a de mieux à faire, c'est de pousser les choses à l'extrême, de faire de nouvelles levées, d'appeler aux armes la France entière, car il faut que la nation ait raison de ces quelques milliers de paysans. On dit qu'ils ne se battent pas, qu'ils sont lâches. C'est très-bon à dire comme stimulant; mais comme vérité, cela n'est pas aussi exact. Ne vous laissez donc pas endoctriner par tous ces hommes qui n'entendent rien à la guerre et qui vous disent que la Vendée est morte. Elle vit encore malheureusement; mais on peut l'étouffer. Nous y aviserons, si chaque jour nous ne sommes pas contrariés dans nos projets. »

Pour faire connaître l'affreuse situation dans laquelle la bataille de Laval plongeait les républicains, il n'y a encore

Digitized by Google

qu'à laisser parler Kléber. « Le lendemain matin, dit-il, après avoir raconté cette journée de Laval, si triste pour les armes de la nation, on tint conseil de guerre. On mit en question si on garderait la position du Lion d'Angers, ou si on se porterait de nouveau sur Château-Gontier pour attaquer l'ennemi. Merlin, Turreau et plusieurs autres étaient d'avis de faire avancer l'armée. On m'invita à m'expliquer à ce sujet. — Je crois, dis-je, qu'il faudrait d'abord mettre en question, si nous avons une armée, ou si nous n'en avons pas. Déjà vous auriez décidé cette question, si, comme moi, avant le jour, vous aviez parcouru le front du camp; si vous aviez vu le soldat mouillé jusqu'aux os, sans tentes, sans paille, sans souliers, sans culottes, quelques-uns sans habits, dans la boue jusqu'à mi-jambe, grelottant de froid, et n'ayant pas un seul ustensile pour faire sa soupe; si, comme moi, vous aviez vu des drapeaux entourés de vingt, trente ou cinquante hommes au plus, qui forment les divers bataillons; si, comme moi enfin, vous les aviez entendus s'écrier : *les lâches sont à Angers, et nous, nous sommes ici dans la plus profonde misère.* Alors vous penseriez comme moi, qu'il n'est pas possible de rien entreprendre avant d'avoir réorganisé l'armée, avant de l'avoir remontée, tant au moral qu'au physique; or, je déclare que, dans l'état où je vois nos soldats, il est impossible que l'on puisse en espérer la moindre chose. — Tu conclus donc, me dit-on... — Je conclus qu'il faut faire rentrer les débris de l'armée à Angers... — Et comment les tireras-tu ensuite de ce gouffre?... — Plus facilement que vous n'en retireriez actuellement plus de la moitié de l'armée qui

Digitized by Google

y est déjà, et sans laquelle, je vous défie de rien entreprendre. — Mais ils vont se livrer à la débauche... — C'est là le pire, aussi mon intention serait-elle de ne les y laisser que le temps nécessaire pour réorganiser l'armée dans sa totalité, et pour lui procurer des souliers et autres effets indispensables dans une saison rigoureuse. De fréquents appels, des revues, les tiendront en haleine... Ils iront au café, au cabaret, tant mieux; chaque verre de vin qu'ils boiront ranimera leur courage. Ils raconteront à leurs hôtes, à leurs maîtresses, leurs exploits passés; ceux-ci applaudiront et les rendront avides de nouveaux lauriers. Vous aurez ainsi dans quelques jours une armée, non-seulement réorganisée, mais pour ainsi dire régénérée.

» Mon avis passa; et il fut arrêté que l'armée nationale se rendrait à Angers. »

Le lendemain de la bataille de Chollet, il n'y avait plus d'armée royaliste. La république la crut anéantie dans la lande de Bégrolle. Trente-sept jours après, elle reparaissait victorieuse. Elle avait même à son tour écrasé à Laval les meilleures troupes de la république, celles qui venaient de la vaincre à Chollet. Mais l'incompréhensible effort qu'a fait la Vendée, pour mettre sur pied une nouvelle armée, la révolution va le tenter et elle réussit; car alors dans les deux camps, l'exaltation était arrivée à son paroxisme; alors rien ne paraissait extraordinaire à des hommes que travaillaient toutes les passions.

Douze jours après cette déroute, la révolution a une armée.

Pour retirer d'une victoire aussi inespérée les fruits que l'on devait en attendre, il aurait fallu se porter sur

Digitized by Google

Angers où les débris des forces républicaines cherchaient à se rallier, puis de là se frayer une route vers le Bocage. On devait la reconquérir avant de laisser le temps aux bleus de revenir de leur stupeur. La Rochejaquelein le désirait, le conseillait vivement; mais il se trouvait beaucoup d'officiers qui croyaient plus opportun de soulever la Bretagne; M. Henri craignit de prendre sur lui une pareille résolution qui cependant évitait tous les désastres dont sa perspicacité lui faisait entrevoir l'approche. D'ailleurs, une partie de l'armée était déjà rentrée à Laval pour se reposer de ses fatigues, et l'on ne pouvait rien décider, rien entreprendre sans le concours de tous. La Rochejaquelein abandonne donc à regret le plan qu'il a formé, et lui-même regagne la route que, deux jours auparavant, il a immortalisée par sa victoire.

On lui apprend alors que la division républicaine d'Olanier, à laquelle sont venues se joindre les troupes du général Chambertin, s'est retirée à Craon. La Rochejaquelein envoie d'Autichamp à leur poursuite. Olanier et Chambertin croient avoir sur les bras le corps d'armée des royalistes, et jugeant la position trop mauvaise, ils opinent pour la retraite. Meaulle et Esnue-Lavallée, commissaires de la Convention, s'y opposent; ils font couper les ponts sur la route de Château-Gontier à Craon. Ces obstacles n'arrêtent point les blancs. Les bleus veulent leur disputer le passage; les bleus sont repoussés. Craon est pris; mais un affreux spectacle attend les vainqueurs dans les rues de cette ville; elles sont couvertes des cadavres encore chauds de leurs frères. C'est Esnue-Lavallée qui, en se retirant, a fait, malgré les prières de Cham-

Digitized by Google

bertin et d'Olanier, fusiller tous les prisonniers. A cette vue, la colère s'empare des soldats de d'Autichamp; à leur tour, ils n'épargnent personne.

Cette expédition rendait tout sujet de crainte impossible pour le moment. D'Autichamp revint à Laval, et l'armée goûta, pendant quelques jours, un repos qu'elle avait si courageusement conquis. On profita de ce répit, au milieu des marches et des combats, pour faire un recensement général ordonné par La Rochejaquelein.

Dans cette multitude, que les revers et les victoires grossissaient sans cesse, on ne comptait que trente-neuf mille hommes en état de porter les armes et à peine mille cavaliers, mal montés, plus mal équipés, mais d'une bravoure digne de Talmont et de Forestier, leurs chefs. Ces quarante mille hommes, qui ont à défendre plus de soixante mille femmes ou enfants réfugiés sous la protection de l'épée de M. Henri, furent répartis en cinq divisions. Fleuriot et d'Autichamp commandèrent la première, les autres eurent pour généraux Royrand, qui mourut quelques jours après de ses blessures; Villeneuve du Cazeau, Piron et Desessarts. Lyrot et Designy réunirent sous leurs ordres les gars du Loroux et de la Basse-Vendée qui s'étaient attachés à la grande armée. Marigny se trouvait à la tête de cinquante-cinq pièces d'artillerie, dont la moitié au moins avait été prise aux bleus dans la bataille de Laval. Stofflet fut conservé dans ses fonctions de major-général dont il s'était montré si digne; et Dehargue, Duhoux, Forêt, Rostaing, Bérard, Pérault, Beauvolliers, Allard le fidèle aide-de-camp de La Rochejaquelein, Greslier, Durivault et plusieurs autres qui,

Digitized by Google

tous, avaient déjà plus d'une fois fait leurs preuves, acceptèrent des commandements secondaires, ou consentirent à se battre en volontaires.

Dans cette foule d'hommes courageux, dont l'histoire regrette de ne pouvoir enregistrer tous les noms, on voyait à côté de quelques enfants qui, malgré la faiblesse de leur âge, faisaient leurs premières armes, des vieillards combattant encore et offrant aux jeunes gens des leçons de bravoure et de résignation. Un octogénaire, M. Lemaignan, ne déserta point l'armée, dans les positions même les plus difficiles. Toujours au feu, il ne sortait jamais du rang qui lui était assigné. Auprès de La Rochejaquelein, c'est-à-dire au plus fort de la mêlée, on apercevait sans cesse, sur un petit cheval angevin, un chef d'escadre, avec son cordon rouge de l'ordre de Saint-Louis sur la poitrine. C'était le contre-amiral Destouches qui, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, s'honorait de n'être que volontaire dans cette armée, et qui combattait ou donnait des conseils avec toute la vigueur de l'âge mûr.

Quand les cadres de l'armée furent formés, on établit un conseil militaire que le marquis de Donnissan présida. Le conseil supérieur, nous l'avons expliqué, n'avait pas répondu à l'attente des chefs qui l'avaient créé; il s'était même placé en opposition avec quelques-uns d'entre eux. Dissout par le fait de la prise de Châtillon, et surtout par le passage de la Loire, ses membres s'étaient séparés.

Les uns rentrèrent dans leurs familles ou suivirent l'armée du Bas-Poitou; les autres s'attachèrent à la grande armée, mais sans autorité. L'abbé Bernier seul conserva son

Digitized by Google

influence que d'abord il avait eu la sagacité de laisser ostensiblement effacer devant la crosse pontificale du prétendu évêque d'Agra. Mais après le passage de la Loire, les généraux sentirent que l'éloquence et les talents du curé de Saint-Laud étaient plus utiles à leur cause que l'incapacité épiscopale de l'abbé de Folleville. On donna donc au premier le titre d'aumônier-général de l'armée. Son courage de tous les instants, les ressources infinies que lui fournissait son esprit, faisaient de lui un des personnages les plus importants de la Vendée; il eut son entrée au conseil militaire, et, le 31 novembre, il fut appelé à signer les bons royaux dont ce conseil venait d'autoriser la création.

Le trésor était épuisé; il n'y avait plus d'argent pour pourvoir aux besoins incessants de cette multitude affamée. On ne pouvait ni liquider les dettes contractées soit dans le but d'obtenir des vivres, soit dans celui d'indemniser les habitants dont le passage de l'armée avait pu léser les intérêts. Pour les chefs, toutes ces affaires étaient des questions d'honneur. C'était ainsi que la Vendée entendait la guerre civile; mais dans l'impossibilité d'acquitter tant de dettes et de fournir du pain à cent mille bouches, car il répugnait trop aux royalistes de se servir des armes légales que la révolution leur mettait entre les mains, on proposa l'émission d'un papier-monnaie.

On pouvait, on devait peut-être faire valoir auprès des populations le système de terreur que la Convention proclamait. Cette idée, qui sauvait les défenseurs de la monarchie, ne se présenta à l'esprit d'aucun des officiers;

Digitized by Google

ils firent de la probité en politique, lorsque leurs ennemis ne faisaient que de la force. Ce fut un noble tort. En révolution, ce n'est pas la probité qui fait taire les convictions opposées, qui paralyse le mauvais vouloir ou stimule l'apathie; c'est la terreur! Les révolutionnaires en firent jouer tous les ressorts; à la longue, ils devaient triompher. Voyons d'abord les moyens mis en usage par la Vendée. Ceux de la révolution seront ensuite déroulés. Sur le registre des délibérations du conseil militaire, on lit à la date du 1er novembre le décret suivant; il explique les motifs qui contraignaient à prendre cette mesure dont la révolution, emportée alors par ses pensées de despotisme et d'arbitraire, se gardait bien d'imiter la sagesse :

« Le premier jour de novembre 1793, l'an premier du règne de Louis XVII, le conseil militaire des armées catholiques et royales étant assemblé, à l'effet de pourvoir aux besoins pressants et multipliés desdites armées, et de liquider les dettes urgentes contractées avec les particuliers, soit pour les subsistances, soit à titre d'indemnités, pour les dommages occasionnés par le passage et le séjour des armées; son vœu le plus cher et le plus sacré étant d'alléger, autant qu'il est en son pouvoir, le fardeau des peuples;

» Considérant que des bons ou effets royaux, représentatifs d'une valeur réelle, hypothéqués sur les revenus de l'État, signés et admis au nom du roi par les officiers les plus dévoués à sa majesté, ne pourraient qu'obtenir la confiance publique, et seraient acquittés, de préférence à toute autre obligation, par un prince qui n'a pu manquer

Digitized by Google

d'apprendre à l'école du malheur que le plus digne prix de l'attachement du peuple est la reconnaissance des rois :

» Voulant donner à tous, et à chacun des habitants du pays conquis et à conquérir pour sa majesté, une preuve authentique de la loyauté des intentions et de la justice des procédés des membres qui le composent,

» A arrêté et arrête unanimement ce qui suit :

» Art. Ier. Il sera créé, au nom du roi, une somme de neuf cent mille livres en bons ou effets royaux commerçables, portant intérêt à quatre et demi pour cent, hypothéqués sur le trésor royal, et remboursables à la paix.

» II. Lesdits bons ou effets royaux seront de valeurs différentes; savoir, depuis cinq jusqu'à trois cents livres inclusivement et l'intérêt courra pour les porteurs, à dater de la présente ordonnance, jusqu'au remboursement, au moyen de quoi lesdits bons ou effets royaux ne porteront aucune date précise, mais seulement la présente sera imprimée, lue, publiée, affichée, consignée sur le registre des délibérations du conseil militaire des armées catholiques et royales, et même délivrée gratis aux porteurs desdits bons ou effets royaux, s'ils le requièrent.

» III. Lesdits effets ou bons royaux seront signés par MM. de Donnissan, le prince de Talmont, de Beauvolliers, tous les trois membres du conseil militaire, et par M. Bernier, curé de Saint-Laud, vicaire-général d'Angers, et de suite admis, au nom du roi, pour avoir cours et valoir ce que de raison.

» IV. Se reposant entièrement sur le zèle et la confiance des Français demeurés fidèles à sa majesté, et comptant sur le repentir de ceux qui n'ont été qu'égarés

Digitized by Google

dans leurs opinions et dans leur conduite, le conseil militaire ose espérer que tel sera l'empressement des habitants du pays conquis et à conquérir pour sa majesté, à recevoir lesdits bons ou effets royaux, soit en paiement, soit à titre d'indemnité, qu'on ne pourra regarder que comme ennemis de la royauté, de la religion et du bien public, le petit nombre de ceux qui se refuseraient de les admettre.

» Fait en conseil militaire, assemblé au quartier-général de Laval, le 1er novembre 1793, l'an premier du règne de Louis XVII.

» Signé : DONNISSAN, DE LA ROCHEJAQUELEIN, LE PRINCE DE TALMONT, D'AUTICHAMP, DE LESCURE, CHEVALIER DE FLEURIOT, CHEVALIER DESESSARTS, DE BEAUVOLLIERS, DE VILLENEUVE, DE SOLÉRAC, DE ROYRAND, DE VERTEUIL, DE BERNARD DE MARIGNY, STOFFLET, CHEVALIER PÉRAULT, DE ROSTAING, DE SCÉPEAUX, DE HARGUES, ETC. »

La Vendée s'arrêtait-là. Avec d'aussi méticuleuses mesures, elle espérait avoir tout prévu, et n'osait pas se lancer dans la voie de l'arbitraire armé qui, seul, pouvait la sauver.

Afin de réorganiser son armée, et de pourvoir à sa subsistance, la révolution ne se montre ni si modérée ni si juste. Elle a le pouvoir en main ; la plupart des départements courbent la tête sous son joug ou sont entraînés par conviction dans son mouvement. Les couteaux de la guil-

Digitized by Google

lotine battent monnaie sur sa place. On tue les fermiers-généraux à Paris. Le génie de Lavoisier ne l'exclut pas de la proscription. On égorge légalement tout ce qui a un nom, de la vertu, de la gloire ou des richesses. En province, on massacre les aristocrates. Tant de crimes ne suffisent pas encore à la dévorante activité des conventionnels. Les hommes et les choses sont mis en réquisition permanente.

Voici de quelle manière, dans l'Ouest, cette réquisition permanente s'opérait : « Les jeunes gens, dit un arrêté révolutionnaire, iront au combat, les hommes mariés forgeront les armes, et transporteront les subsistances. Les femmes feront des tentes, des habits, et serviront dans les hôpitaux. Les enfants mettront le vieux linge en charpie. Les vieillards se feront porter sur les places publiques, pour exciter le courage des guerriers, prêcher la haine des rois et l'unité de la république ».

L'armée républicaine est affaiblie par les pertes qu'elle vient d'essuyer. On ordonne des levées en masse dans tous les départements où la guerre civile a étendu ou peut étendre ses ravages.

L'armée républicaine manque de poudre. Un arrêté du conventionnel Bréard oblige tous les propriétaires qui démolissent des maisons à livrer leurs décombres à la commission des salpêtres.

Cette armée a besoin de chevaux. Le conventionnel Boursault prescrit la levée de six chevaux par canton ; il y a des cantons qui n'en ont pas dans leur ressort de propres au service. — Ils en achèteront, réplique Boursault à toutes les objections.

Digitized by Google

Elle n'a pas d'armes de guerre; le comité de salut public ne peut lui en fournir. Vergnes, chef d'état-major de l'armée des côtes de Brest, sait où en prendre; il déclare aux districts que tous les fusils à un seul coup, n'eussent-ils de passable que le canon, sont armes de guerre.

On rencontre beaucoup de recrues patriotes qui n'ont pas de vêtements. Prieur (de la Marne) écrit à ses agents: « Mettez toutes les femmes en réquisition pour coudre les chemises et les habits; faites faire des souliers; mettez en réquisition les habits et autres objets d'équipement qui se trouvent chez les particuliers et chez les marchands. Allons! de l'action! sauvons la patrie! et ne souffrez pas que vos départements soient souillés par les brigands; ils commettent des ravages affreux ».

C'était insulter à la justice et à la vérité; mais en révolution, doit-on s'arrêter à si peu de choses?

Les cuirs manquent pour confectionner les chaussures. Les représentants Turreau, Bourbotte, Prieur (de la Marne), Esnue-Lavallée et Pochole signent un arrêté dont le troisième article est ainsi conçu :

« Tout citoyen qui ne marchera pas à la défense de la patrie sera tenu de remettre à sa municipalité les souliers et bottes qu'il a, sous peine d'être réputé suspect ».

En langage révolutionnaire, suspect voulait dire condamné à mort, et, aux termes de la loi du 17 septembre 1793, les catégories laissaient de la latitude aux dénonciateurs. Cette loi, faite pour des hommes libres, déclarait :

« Sont réputés suspects : 1° Ceux qui, soit par leur

Digitized by Google

conduite, soit par leurs relations, par leurs propos ou leurs écrits, se sont montrés partisans de la tyrannie, du fédéralisme, et ennemis de la liberté; 2° ceux qui ne pourront pas justifier de leur manière d'exister et de l'acquit de leurs droits civiques; 3° ceux à qui il a été refusé des certificats de civisme; 4° les fonctionnaires publics suspendus ou destitués de leurs fonctions; — ceux des ci-devant nobles, ensemble les maris, femmes, pères, mères, fils ou filles, frères ou sœurs et agents d'émigrés qui n'ont pas constamment manifesté leur attachement à la révolution, etc., etc. »

On cite aux représentants des communes où il serait impossible de trouver une paire de souliers. Les représentants mettent en réquisition tous les sabots disponibles.

Des soldats républicains se plaignent, dans une revue, de ne pas avoir de chaussures; ils montrent leurs pieds nus à Boursault. Le conventionnel trouve un nouveau moyen de venir au secours de l'armée. Tous les citoyens qui sont là, paisibles spectateurs, reçoivent ordre d'offrir incontinent à la patrie leurs bottes et leurs souliers, et, sous ses yeux mêmes, cette offrande, quelle que peu volontaire qu'elle soit, se réalise à l'instant, car il y allait de la vie.

Les caisses de la république sont aussi vides que celles de l'armée royale. La Convention décrète un emprunt forcé sur les riches. On taxe le commerce, la propriété, l'industrie, l'agriculture avec un arbitraire qui ne laisse pas même le droit de plainte. Les riches seuls devaient

Digitized by Google

supporter cet emprunt du *maximum*. Aux yeux de la Convention, il n'y eut bientôt plus que des riches en France. Les plus pauvres familles furent taxées à des sommes qu'elles n'avaient jamais eues en leur possession. Toujours, sous peine d'être réputé suspect, il fallait payer!

Pour stimuler le dévouement à la patrie, qui semblait raisonner sa générosité, Prieur (de la Marne), un avocat, et Turreau écrivaient aux districts soumis à leur guillotine, la circulaire dont nous publions un extrait. Cette circulaire, qui peint la révolution, est à la date du 4 novembre 1793 :

« Nous apprenons que, dans vos cantons, on ne se saigne pas avec enthousiasme pour la nation. Le comité de salut public entend que vous soyez responsables de cette apathie. Nous remplirons ses vues avec une vigueur toute révolutionnaire. Vous n'avez pas affaire à ces imbéciles d'honnêtes gens qui perdent les parties gagnées, parce que leur sotte probité ne sait pas tenir les cartes; nous voulons faire le bien du peuple, malgré le peuple. Il faut le contraindre à être libre, et pour cela, vous seuls pouvez avoir une action déterminante. Forcez-le donc à des sacrifices! Imposez-le pour son bonheur et pour sa gloire! Nous ne demandons que cela. Nous avons besoin d'hommes, de munitions, d'équipements, de chevaux, d'argent surtout. Vingt-quatre heures après la présente reçue, vous aurez fourni à la république ce qu'elle exige par notre organe, ou vous serez passibles des peines que vous n'aurez pas appliquées. »

Tant de sacrifices imposés n'atteignent pas encore le

Digitized by Google

but auquel tend la Convention. Ce n'est pas assez pour elle ou ses agents de ces réquisitions d'hommes et de denrées de toute espèce. Les représentants du peuple en mission changent de nature la propriété; ils déclarent biens de l'État tout ce qui est propriété particulière; et le conventionnel Bréard fait publier, dans les départements de l'Ouest, la proclamation dont le passage suivant est extrait :

« Dans un pays libre, obligé de combattre pour le maintien de sa constitution et de ses droits, les produits de l'industrie sont, comme les productions de la terre, une propriété nationale, et chaque citoyen a des sacrifices à faire. Ce langage est celui de la vérité : il sera, nous n'en doutons pas, entendu avec plaisir par des Français républicains.

» Si, contre notre attente, il existait encore, au sein de la grande famille, de ces vils égoïstes, de ces avides spéculateurs, pour qui les maux de leur patrie sont des jouissances, vous leur direz que le peuple français s'est levé tout entier pour exterminer ses ennemis extérieurs, mais qu'il est aussi debout pour anéantir les insatiables vampires qui, depuis long-temps, s'abreuvent de son sang; qu'ils tremblent de pousser à bout la patience de ce peuple bon et généreux; sa vengeance serait terrible : c'est là le langage de leur propre intérêt; les spéculateurs, les agioteurs, les accapareurs, s'il y en a, l'entendront. »

De pareilles mesures sont belles d'audace ; elles tou-

Digitized by Google

chent au sublime, mais à ce sublime que l'intervention de l'échafaud préserve du ridicule. Pourtant c'était mettre le pays en coupe réglée et l'affamer législativement.

Les conventionnels décrètent qu'un gendarme portera aux communes imposées pour l'approvisionnement des marchés, l'état des denrées à fournir. Les officiers municipaux sont responsables de l'accomplissement de ces mesures. Administrés ou administrateurs, rien ne peut les soustraire à la pénalité qui les menace.

On dit aux administrés d'apporter sur le marché de la ville voisine des sacs de blé taxé d'avance, et qu'on leur paiera en assignats, dont la valeur n'est même plus fictive. Si l'administré refuse ou ne peut obéir, on le contraint à en donner le double, et il est mis en prison jusqu'à son jugement révolutionnaire, qui ne tardera pas.

On demande des objets de literie à une commune. Cette commune n'en a pas de la forme voulue. Le district et la ville la plus voisine sont autorisés à en faire confectionner le double, à la charge des officiers municipaux.

Puis, par une décision que peut seule excuser la terreur, voilà un administrateur de district qui écrit à la Convention :

« Tout cède, tous les obstacles sont rompus, l'égoïsme est anéanti. L'avide commerçant, l'insatiable financier cessent leur calcul et leur intolérable usure. D'honorables lambeaux couvrent l'homme qui, jadis vivait couvert d'habits de soie. Le pain de l'égalité honore la table du riche, et celui qui craignait la rudesse du marequin

Digitized by Google

le plus souple, marche aujourd'hui gaiement avec des sabots mal façonnés. »

En présence de toutes les tortures morales et physiques, exercées pour arracher aux contrées de l'Ouest, soumises à la république, leur dernier enfant et leur dernier écu, de telles paroles n'étaient que ridicules. Prieur, Bourbotte, Esnue-Lavallée et Pochole leur donnèrent cependant la sanction conventionnelle : ils les consacrèrent, en enchérissant sur ce luxe de patriotisme auquel la baïonnette ou la guillotine savaient contraindre. Les moyens pris pour reconstituer l'armée républicaine sont connus. Les arrêtés et les menaces des représentants ont été cités. Voyons de quelle manière les représentants en mission rendirent compte de leurs travaux :

« Notre magnifique opération, écrivaient-ils à la Convention, a réussi au-delà de tous les désirs, de tous les vœux révolutionnaires. La voix du peuple a été entendue. La patrie a une armée, et des subsides et des munitions. C'était un beau spectacle que celui auquel nous venons d'assister. L'empressement a été général pour venir mettre à notre disposition l'or, les armes et les bras des populations. Nous avons eu sous les yeux toutes sortes de dévouements. On a vu d'heureuses mères amener elles-mêmes en chantant les fils qui gagnaient leur vie et les offrir à la patrie, comme des victimes sanctifiées par le plus pur désintéressement. Nulle part nous n'avons eu besoin d'employer la menace ou la force. Tout s'est fait de bon accord, ainsi qu'il convient entre frères. Les

Digitized by Google

riches eux-mêmes, ces êtres endurcis dans d'iniques jouissances, ont partagé l'élan général. La loi n'a pas besoin de sa sévérité, afin d'exciter un élan aussi universel. Nous allons le mettre à profit, en écrasant les traîtres soutiens de l'étranger et de la tyrannie.

« Vous sentez bien que notre dépêche doit être rendue publique. Elle est l'expression de la vérité, et peut servir à moraliser les autres parties de la république, qui peut-être ne partagent pas encore cet enthousiasme de sacrifices. »

Afin de sauver la liberté révolutionnaire si gravement comprise, ce n'était pas encore assez. Les conventionnels en mission venaient de faire de la violence. Ils ne s'arrêtèrent pas devant la tyrannie. Le secret des lettres fut violé, et il le fut non pas dans un *cabinet noir*, mais ostensiblement, mais à la face de toute cette nation qui se battait pour être libre. L'administration républicaine du Finistère avait, dès le 6 octobre 1793, pris l'initiative de cet acte d'immoralité publique. Les représentants le consacrèrent en l'appliquant à toutes les provinces insurgées. Le cabinet noir, avec toutes ses méfiances et ses dénonciations occultes, fut installé sous les auspices de la Convention, et c'est dans l'arsenal des décrets révolutionnaires que les despotes peuvent aller ramasser toutes les armes les plus dangereuses à la sécurité et à l'honneur des familles. La nation était supposée arrêter le décret suivant qui, comme tous ceux déjà cités, eut force de loi révolutionnaire :

« Art. Ier. Toutes les lettres et paquets, de quelques en-

Digitized by Google

droits qu'ils partent, adressés à des personnes suspectes, seront interceptés.

» II. Des commissaires de surveillance, nommés par la commission administrative, se transporteront, à l'arrivée de chaque courrier, au bureau de la poste de leur résidence, et concourront avec le directeur au triage des paquets. Ils arrêteront ceux désignés ci-dessus, et en feront ouverture.

» III. Si les lettres et paquets ne contiennent rien de suspect, les commissaires les remettront ou les feront parvenir à leurs adresses; dans le cas contraire, ils retiendront les lettres et paquets, et en rendront compte aux autorités constituées qui statueront ainsi qu'elles jugeront à propos. »

Avec de pareilles façons d'appliquer la liberté et des comptes-rendus si fidèles, on comprend combien il dut être facile d'obtenir une armée et des équipements à tort ou à raison regardés comme militaires. Afin d'échapper à cette terreur qui n'épargnait ni le foyer domestique, ni les économies de la famille, le pays se leva tout entier dans un profond sentiment d'effroi. Les recrues remplacèrent dans les cités les garnisons qui y maintenaient le régime de la Convention; puis ces garnisons, que la crainte ou l'enthousiasme avaient aguerries en quelques jours, furent dirigées sur les points que les Vendéens pouvaient envahir. Elles arrivèrent à Angers, à Nantes, à Rennes et au Mans, où Francastel, Carrier, Pochole, Thirion, Boursault, La Planche, Garnier (de Saintes), Lecarpentier,

Digitized by Google

Esnue-Lavallée, Bourbotte, Turreau, Merlin (de Thionville) et Choudieu organisaient, avec une activité tenant du prodige, ces masses qu'elles lançaient au combat. Ce sont là de grands, d'incomparables efforts ; mais lorsque, au nom de la révolution, ses généraux les plus habiles imposaient de tels sacrifices au peuple, le comité de salut public ne leur en tenait compte que par des dénonciations. Hérault de Séchelles, Billaud-Varenne, Robespierre et Barrère écrivaient à leur collègue Turreau : « De se défier de Kléber et d'Haxo comme de deux royalistes à observer et à mettre hors d'état de nuire ». C'est toujours ainsi qu'agit la reconnaissance révolutionnaire.

Dans le camp royaliste, où les paysans ne trouvaient pas chaque jour du pain, les chefs faisaient observer la plus rigoureuse discipline : on ne frappait de réquisition que les objets de première nécessité. Encore les acquittait-on avec l'argent du trésor ou les bons royaux, et les paysans étaient vainqueurs! et leurs généraux avaient souvent défendu le pillage ou la contribution, qu'ils flétrissaient du nom de vol! Les soldats se conformèrent si exactement à cet ordre, que c'est à peine si, sur toute cette route de Chollet à Laval, on pût signaler un méfait. A Château-Gonthier, un Allemand vola. Il fut fusillé. A Laval, un nommé Després vient se plaindre, au prince de Talmont, qu'un paysan lui a dérobé un objet de peu de valeur. Ce paysan subit la même peine.

Dans le camp révolutionnaire, nous avons dit de quelle manière on opérait. Les contrastes étaient admirablement tracés. D'un côté la terreur et la confiscation, de l'autre la persuasion et la probité. Cela, pour les Vendéens, devait

Digitized by Google

aboutir à un désastre. Encore quelques victoires achetées à force de courage, et nous y touchons.

Les conventionnels en mission se sont placés à la hauteur de la révolution qu'ils tentent d'opérer dans les idées, dans le sol et dans l'esprit national. Ils ont été franchement révolutionnaires et témérairement audacieux. On les a vus briser tous les obstacles, entraîner par l'enthousiasme ou subjuguer par la terreur. Ils ont dominé, avec la puissance de leur volonté de fer, le caractère versatile et inconstant du peuple français. Maintenant qu'ils ont façonné, à la servitude de la liberté et de l'égalité, toutes ces faibles natures de citoyens que l'aspect d'un champ de bataille a seul le pouvoir de rendre au courage, les conventionnels et les généraux se tracent un nouveau plan de campagne.

Tandis qu'ils s'agitent et bouleversent la France pour triompher de la grande armée, Carrier est à Nantes, et sans comprendre ce que ces actes ont de vigoureux et d'énergique, il adresse aux conventionnels en mission, et aux généraux sous les armes, une proposition toute révolutionnaire. C'était le tribut de patriotisme que le proconsul offrait à l'humanité. «Ce que vous faites, leur mande-t-il, le 9 novembre, est bien beau sans doute; mais où cela mènera-t-il la nation? à une victoire, peut-être. Que font au peuple vos victoires qui ne terminent rien. Il faut employer les moyens extrêmes. Vous avez à délivrer le pays d'un chancre qui le dévore. Le poison est plus sûr que toute votre artillerie. Ne craignez donc pas de le mettre en jeu. Faites empoisonner les sources d'eau. Empoisonnez du pain, que vous abandonnerez à la vora-

Digitized by Google

cité de cette misérable armée de brigands, et laissez faire l'effet. Vous avez des espions parmi ces soldats du pape, qu'un enfant conduit. Lâchez-les avec ce cadeau, et la patrie est sauvée. Vous tuez les soldats de La Rochejaquelein à coups de baïonnettes. Tuez-les à coups d'arsenic. Cela est moins dispendieux et plus commode. Je vous ouvre cet avis, auquel j'ai fait adhérer ma société populaire, et avec des sans-culottes comme vous, je n'ai pas besoin d'en dire davantage. »

A la lecture de cette proposition, Kléber poussa ce noble cri d'indignation. « Si Carrier était ici, je lui passerais mon sabre à travers le corps. » Mais Turreau et Prieur, les collègues de Carrier à la Convention, se gardèrent bien de manifester un pareil sentiment d'honnêteté. Ils hésitèrent d'abord, puis, après s'être interrogés du regard, « Il y a pourtant quelque chose à faire, dit Prieur. — Oui, répliqua Kléber, il y a à combattre les brigands jusqu'à la mort, mais non pas jusqu'à l'infamie, et si cette discussion s'entame, je me retire, citoyens. » Les généraux présents à cette scène, approuvèrent l'indignation de leur camarade, et Prieur et Turreau remirent à de plus mauvais jours encore la pensée criminelle que Carrier venait de leur inspirer. On en trouvera plus tard la trace dans cette histoire.

Pendant ce temps, le conseil de guerre des royalistes était divisé sur la plus importante question soumise à ses délibérations. Il fallait déterminer la marche que suivrait l'armée, et sur quel théâtre on allait porter la guerre. Rentrer triomphants dans le Poitou, selon les plans de La Rochejaquelein, n'était plus chose praticable. L'énergie

Digitized by Google

de la république avait en quelques jours rendu ce projet inexécutable, et les paysans alors appréciaient, mais trop tard, la sagesse des vues de leur général. Il ne leur restait plus que deux partis à prendre. Envahir la Bretagne, ou se jeter dans la Normandie.

Les départements de la Bretagne, celui du Morbihan, surtout, attendaient ce moment avec une impatience admirable de zèle. Pour l'amener avec plus de rapidité, les royalistes du Morbihan, exaspérés par les dernières levées extraordinaires, interceptent toutes les voies de communication conduisant à Vannes. Afin d'arrêter cet élan, dont le contre-coup peut devenir fatal aux mouvements républicains, Prieur (de la Marne), rassemble à la hâte les troupes et les gardes nationales voisines. Le conventionnel Tréhouart contraint la ville de Lorient à mettre sous ses ordres douze cents de ses habitants, citoyens ou réfugiés.

Le Morbihan ne s'effraie point de ces démonstrations militaires. Il sait que Rossignol, avec quatre ou cinq mille nouveaux réquisitionnaires en dépôt à Rennes, est la seule force qui puisse lui être opposée, et les Morbihannais ont calculé que Rossignol ne pouvait tenir devant eux. La grande armée maîtresse, par un seul coup, d'une importante partie de la province, allait, espéraient-ils, s'emparer du premier port sur la Manche, et se mettre ainsi en contact avec l'émigration et le cabinet britannique. Un motif bien puissant, quoique tout local, venait donner une nouvelle force à ce plan. Les côtes du Nord et le Morbihan sont peuplés de nombreux contrebandiers de sel, presque tous endurcis aux fatigues et merveilleusement propres à faire la guerre dans leur pays, dont ils connaissent tous les

Digitized by Google

sentiers. L'abolition de la gabelle les laissait sans moyens d'existence, et, déjà compromis par la découverte des listes de la coalition de la Rouërie, ils ne demandaient pas mieux que d'abattre une révolution qui, après les avoir ruinés, exigeait encore qu'ils accourussent à sa défense. Puis à tous ces ferments de révolte, venait s'ajouter l'influence, toujours directe, toujours active du comte de Silz, de la Bourdonnais Coëtcandec, de Lantivy du Reste, de Guillemot, le Roi du Bignan, de Lantivy de Port-Camus, de Jean-Jean, et de Troussier, tous, chefs de canton, dans la grande organisation de la Rouërie, et qui déjà ne craignaient pas de se montrer en armes, ou même de tenir tête aux bataillons républicains.

Ce projet fut communiqué aux généraux vendéens. Les uns l'approuvèrent, les autres le combattirent; mais alors se révélèrent dans le conseil, de fatales divisions, provoquées par les manœuvres de quelques agents secrets de l'Angleterre et de la Convention.

Pendant la bataille de Laval, un émissaire inconnu, remit à Lescure une lettre adressée aux généraux de l'armée royale. Cette lettre, que M. de Puisaye avait écrite, on le croit du moins, annonçait qu'une armée de cinquante mille hommes était prête à se lever dans les environs de Rennes; et pour conférer avec les chefs royalistes, les généraux de cette armée, encore invisible, demandaient un sauf-conduit. Les Vendéens soupçonnent un piége dans les précautions dont cet émissaire et ses ayant-cause s'entouraient. On ne veut pas croire qu'en aussi grave matière, M. de Puisaye agisse avec autant de légèreté. La Rochejaquelein répond verbalement que les cinquante mille

Digitized by Google

hommes n'ont qu'à prendre position et qu'aussitôt, ils seront puissamment secondés. Cette lettre, long-temps inexplicable pour les blancs, les détourna du projet presque arrêté de marcher sur Rennes, et donna plus de consistance à celui du prince de Talmont, que Fleuriot, Rostaing et plusieurs officiers soutenaient avec chaleur. Le prince désirait que l'on tentât une expédition sur Paris.

Le 2 novembre, l'armée abandonne Laval. Elle est indécise sur la route qu'elle prend. Ses généraux hésitent encore, et malheureusement La Rochejaquelein se croit trop jeune, il est trop modeste pour interposer son autorité au milieu de tous ces conflits d'amour-propre ou de dévouement mal entendu. Stofflet était à l'avant-garde. De son propre mouvement, il laisse la route de Vitré, la plus courte pour aller à Rennes, et choisit celle de Fougères. Le général Lenoir commande à Mayenne. Il a fait toutes ses dispositions pour résister. « A l'approche des troupes royales, c'est le rapport du général Lenoir lui-même, qui s'exprime ainsi, mon armée, composée de réquisitionnaires, était hier matin d'environ dix-sept mille hommes. Six cavaliers des rebelles s'étant montrés du côté de Martigné, gardé par douze cents hommes, tout le poste a pris la fuite.

« J'ai fait battre la générale à quatre heures du matin. Il en est huit, et j'ai tout au plus cinq cents hommes réunis. J'ignore ce que le reste est devenu. »

Le jour même, l'armée vendéenne entrait à Mayenne. Le lendemain, elle marchait sur Dol, par Ernée et Fougères. Le 19e d'infanterie légère, échelonné sur la route d'Ernée, aperçoit la tête d'une des trois colonnes que La Roche-

Digitized by Google

jaquelein a fait former. Celui-ci ordonne à la colonne du centre de se replier, en simulant une espèce de fuite. Le 19e se précipite tête baissée dans le piége. Il se met hors de la portée des troupes qui doivent le soutenir. Au même instant, il se voit assailli par les deux ailes de La Rochejaquelein. Ce régiment essaie de tenir ferme, mais, pris en flanc et sur les derrières, il ne peut que se faire tuer ou fuir. Il préféra la mort.

Ce premier succès enflamme les paysans. La cavalerie de Talmont et de Forestier s'engage dans la traverse, et tourne la position. Le corps d'armée attaque de front le général Brière, qui s'était placé à l'abri de ses batteries. Le choc est si violent, qu'il porte le désordre dans les rangs républicains. Brière résiste encore, mais tout-à-coup des cris de vive le roi! vive La Rochejaquelein! retentissent en arrière des bleus. C'est la cavalerie de Talmont qui entre dans Fougères, et qui, avant même de marcher à l'ennemi, fait ouvrir les portes de la prison, où trois cents Vendéens, condamnés à mort, sont parqués. A ces cris, qui présagent la défaite, les troupes de Brière se débandent. Elles entrent dans la ville, se jettent dans les maisons, implorant un asile. Les blancs les poursuivent. Les prisonniers que Forestier vient de délivrer, exigent vengeance; ils racontent ce qu'ils ont souffert. Ces récits sont si affreux qu'ils étouffent la pitié dans les cœurs. On massacre tout ce qui se présente sous l'habit militaire, on pénètre dans les habitations, on en fait sortir ceux qui s'y sont ménagé une retraite, et ils meurent sous le fer des prisonniers, que peu d'heures auparavant ils allaient immoler.

Digitized by Google

L'alarme se répand jusqu'à Rennes, où quelques fuyards ont porté la nouvelle de cet échec. Les républicains de Rennes sont dans la consternation. Ils accusent Rossignol, qui, à son tour, les accuse. Mais, pour sauver cette ville d'une attaque imminente, on réunit en toute hâte quelques troupes disséminées; puis, dans la plus profonde anxiété, augmentée encore par l'attitude hostile des campagnes, on attend la grande armée.

La grande armée ne vint pas. Elle perdit quatre jours à Fougères, quatre jours qui lui auraient suffi pour s'emparer de la vieille capitale de la Bretagne et pour soulever tout le pays.

Mais les succès n'arrêtaient pas les intrigues dont l'état-major était le théâtre. On eût dit au contraire qu'ils ne servaient qu'à leur offrir un nouvel aliment. La discorde s'était mêlée à toutes les discussions. Elle agitait les cœurs, froissait les susceptibilités, exagérait les dévouements ou abaissait le mérite. On discutait au lieu d'agir. On commentait des plans impraticables. Emportés par cet esprit de vertige dont, en tant d'occasions, la politique souvent trop exclusive des royalistes a donné de si funestes preuves, on s'affaiblissait même par les victoires, en attendant que la révolution vînt achever l'œuvre de destruction si bien commencée par eux-mêmes.

Jusqu'à présent, la grande armée n'a pas eu de signe distinctif pour reconnaître ses officiers. En Vendée, ces signes étaient superflus. Les paysans n'en avaient pas besoin, car leurs généraux et leurs capitaines leur étaient parfaitement connus; mais, outre-Loire, il n'en était plus ainsi. La confusion s'était établie dans le camp, confusion

Digitized by Google

amenée par la dispersion des anciennes compagnies et par la mort de plusieurs chefs secondaires. On crut utile de donner aux généraux et aux officiers, que rien ne distinguait des soldats, quelques marques de commandement. Le trésor était trop pauvre pour acheter des épaulettes ou des habits de général. La Rochejaquelein et ceux qui combattaient sous ses ordres, n'avaient que des habits de paysan. Ils adoptèrent une ceinture blanche avec un nœud de couleur, qui variait selon les désirs de chacun. M. Henri en choisit un noir, Stofflet prit le rouge, le prince de Talmont le bleu. Les chefs d'un grade inférieur portèrent au bras gauche une écharpe blanche.

Cette démarcation dans les commandements, toute futile qu'elle paraît, avait son importance. Elle fut mal accueillie par quelques officiers, qui se plaignirent de voir des signes honorifiques venir apporter l'inégalité dans les rangs d'une armée toute composée de volontaires. Des esprits turbulents s'emparèrent de cette décision pour accuser d'orgueil les chefs qui l'avaient provoquée. Et ces accusations, jointes à tous les éléments de discorde dont le camp était travaillé, produisirent un fatal effet.

Témoin de toutes ces manœuvres, dont il ne peut ni s'expliquer l'origine, ni découvrir le but, le général en chef, tout entier à ses devoirs, s'occupe, avec une incroyable activité, de faire surgir de nouveaux renforts. Il appelle aux armes les paysans fidèles de ces contrées où La Rouërie a conçu le projet de sa coalition. Les paysans répondent à l'appel de La Rochejaquelein. Son nom est parvenu jusqu'à eux, entouré de sa célébrité déjà vieille de tant de triomphes. Ils accourent apportant, les uns

Digitized by Google

des vivres, les autres des fusils, tous un courage et une résignation sublimes. A leur arrivée, ils se pressent dans les églises où l'abbé Bernier, où l'abbé Jagault les préparent au martyre en plaçant sous leurs yeux le tableau de ces populations chrétiennes qui ont abandonné leur patrie pour rester fidèles à leur Dieu et à leur roi.

Des prédications si exaltées font naître dans ces natures impressionnables de paysans un enthousiasme qui n'a peut-être de comparable dans l'histoire que les entraînements des croisades. Mais, pour diriger toutes ces bonnes volontés, que les proclamations incendiaires de la république trouvaient si apathiques, il fallait des chefs choisis dans leurs rangs. On n'en rencontra qu'un. C'était un médecin nommé Putaud, qui, avec une division recrutée dans les campagnes, se joignit à la grande armée. Ce n'était pas assez, mais les habitants du Maine se montrèrent si braves, il firent une diversion si utile que les royalistes du Bocage surnommèrent les bandes formées outre-Loire *la petite Vendée*. Elles conservèrent ce nom longtemps même après la défaite du Mans.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

Mort de Lescure. — Les nouveaux envoyés anglais. — Révocation de quelques représentants du peuple. — Siége de Granville. — Le prince de Talmont accusé de trahison. — Retraite des Vendéens. — Politique de l'Angleterre.

La halte si imprudente de Fougères fut marquée par un bien triste événement. Depuis l'affaire de la Tremblaye, où Lescure a été dangereusement blessé, l'armée n'a presque goûté aucun moment de repos. Elle s'est vue harcelée, poursuivie; puis bientôt, reprenant l'offensive, elle a repoussé avec audace les bleus qui l'avaient vaincue; mais, dans ce mois et demi d'angoisses et de prodiges, elle a sans cesse marché. Lescure, toujours en danger de mort, n'a pas voulu déserter le poste où l'honneur l'avait placé. Il a suivi cette longue route où tout fut péril; il ne s'est séparé ni de ses amis ni de ses soldats. Incessamment balloté entre la crainte et l'espérance, il a senti son état empirer, ses forces s'affaiblir et la vie peu à peu se retirer de lui. Cette lente agonie, le plus sublime des martyres, touche à son terme; Lescure va mourir. A ses derniers moments, il appelle au chevet de son lit sa jeune et forte compagne, qui ne l'a pas abandonné pen-

Digitized by Google

dant ces jours affreux, et en la voyant étouffée de larmes : « Ta douleur seule, lui dit-il, me fait regretter la vie; pour moi, je meurs tranquille. Assurément j'ai péché; mais cependant je n'ai rien fait qui puisse me donner des remords et troubler ma conscience. J'ai toujours servi Dieu avec piété; j'ai combattu et je meurs pour lui. J'ai vu souvent la mort de près et je ne la crains pas. Je vais au ciel avec confiance. Je ne regrette que toi dont j'espérais faire le bonheur. Si jamais je t'ai donné quelques sujets de plainte, pardonne-moi. »)

Les souffrances devinrent plus intolérables et sa résignation plus profonde. Il reçut les sacrements. Bientôt après l'agonie commença; elle fut affreuse. Lescure avait encore toute sa connaissance, mais il ne pouvait plus parler. Il jetait de temps à autre un regard à celle qu'il aimait tant, puis, comme pour achever sa pensée, il levait en pleurant les yeux vers le ciel; mais, entraîné dans la marche de l'armée, car le mourant n'a pas un asile pour rendre en paix son dernier soupir, il avançait toujours sur la route d'Ernée à Fougères. Ses amis, sa femme surtout, n'avaient pas voulu exposer son agonie aux profanations des bleus dont il avait tant de fois épargné la vie. Enfin, le 4 novembre 1793, Dieu rappela à lui cette âme si pure, et le saint du Poitou expira à la fin de sa vingt-septième année.

Cette mort, depuis long-temps prévue, fut un deuil public pour l'armée, dont, par ses vertus, par ses talents et son courage, Lescure avait été le modèle et le soldat le plus dévoué; mais ce deuil disparut, emporté dans les préoccupations nouvelles que chaque heure faisait naître.

Digitized by Google

A Fougères, comme à Laval, se renouvelèrent les discussions du conseil militaire sur le plan de campagne à adopter dans les graves circonstances où l'on se trouvait. Les esprits furent encore plus divisés, les opinions plus opposées. La réflexion avait amené l'aigreur; l'intrigue produisait la défiance. Obligée de se nourrir de galettes de blé noir, exposée aux privations de toute nature, aux campements de nuit, aux pluies froides de l'automne, l'armée était en proie à des fièvres et à des dissenteries qui enlevaient chaque jour quelques-uns de ses combattants. L'hiver approchait, et le conseil était unanime pour prendre une résolution définitive; mais lorsqu'il fallait s'arrêter à une idée, alors les dissensions intestines renaissaient. L'abbé Bernier, qui commençait à perdre de son influence dans l'estime des chefs, s'était créé une sorte d'état-major d'officiers secondaires, dans l'esprit souvent assez borné desquels il faisait germer des pensées d'ambition.

Ce n'était déjà plus ce prêtre qui, sans arrière-pensée, s'était posé Le Pierre-l'ermite de la croisade politique. La puissance dont on avait entouré ses paroles, et l'ascendant que d'abord on lui avait laissé prendre sur les populations, tournaient maintenant au détriment de ceux qui en avaient favorisé le développement. L'abbé Bernier n'excitait pas à la désobéissance; mais, dans le secret des cœurs, il soufflait les mécontentements, fomentait les divisions, et cherchait peut-être à se grandir en abaissant ceux qui avaient plus foi dans leur épée que dans son éloquence devenue l'auxiliaire de l'intrigue.

On en était là de toutes ces manœuvres, lorsqu'un

Digitized by Google

homme, jusqu'alors étranger à la Vendée, décida le conseil à mettre le siége devant Granville. Cet homme était un officier du génie; il s'appelait d'Oppenheim. Avec le général Wimphen, il avait cherché à insurger le Calvados et la Normandie en faveur des Girondins mis hors de la loi. Lié par des affections politiques à plusieurs députés de ce parti, il les avait suivis dans leur proscription si justement méritée. Cette proscription, ils ne surent la rendre que noble pour eux, mais sans utilité pour la patrie.

Vaincu à l'affaire de Vernon, d'Oppenheim entre dans les projets que prépare l'infatigable Puisaye; il se prête à ses vues, il seconde ses desseins, vient à Paris à différentes reprises, et se met en communication directe avec Hérault, Danton et plusieurs membres influents de la Convention qui, en particulier, se dépouillaient assez facilement du rôle exagéré et rigoriste que les événements leur donnaient en public. Après tant de courses et d'aventures politiques, que beaucoup d'autres conspirateurs subalternes ont renouvelées, d'Oppenheim, sorti des rangs républicains, et qui y rentrera, après la bataille du Mans, avec un grade supérieur, se présente dans le camp royaliste; il ne manquait ni d'instruction, ni de savoir vivre, ni même de bravoure : on l'accueillit avec faveur. Le prince de Talmont, dont il se fit le plus assidu courtisan, lui ouvrit l'entrée du conseil. Lorsqu'il eut expliqué la position de Granville et donné sur ce port de mer les renseignements qu'il avait puisés dans ses études militaires, d'Oppenheim tâcha de persuader aux généraux qu'il n'y avait rien de plus facile que d'enlever cette ville dont il con-

Digitized by Google

naissait le côté faible. La confiance des généraux fut telle, que personne ne soupçonna une arrière-pensée dans ce transfuge. On eut le malheur d'ajouter foi à toutes ses promesses.

Les siéges n'avaient pas jusqu'alors porté bonheur à la Vendée. La Rochejaquelein savait par expérience que les paysans n'aimaient pas cette manière de faire la guerre; il hésitait encore. D'autres officiers, partageant son opinion, ne se hâtaient pas de se prononcer. L'arrivée de deux envoyés du ministère anglais vint corroborer le système que d'Oppenheim développait au nom de Puisaye ou de quelque intérêt mystérieux. Ces deux envoyés étaient des hommes honorables; Freslon, ancien conseiller au parlement de Bretagne, et Bertin.

Ils se présentent déguisés en paysans; car comme Tinténiac et Saint-Hilaire, ils ont eu bien des périls à affronter pour traverser la mer et venir joindre la grande armée. Freslon et Bertin avaient été précédés dans cette mission par un agent plein d'activité, mais tout acquis à la diplomatie anglaise. C'était Prigent, dont les affaires de Bretagne mettront dans tout son jour la politique et la conduite. Prigent a débarqué à Saint-Malo vers le milieu d'octobre. Caché à tous les yeux, il a su, par d'adroits émissaires, recueillir des documents positifs sur la situation de l'armée, sur ses ressources et sur ses craintes; on dit même qu'après le passage de la Loire, il s'était trouvé en communication directe avec l'abbé Bernier; mais, quelque caché qu'il fût à tous les yeux, Prigent n'échappa point à la surveillance du représentant Boursault. Boursault le vit; il lui fit entendre que l'existence de sa femme

Digitized by Google

et celle de sa sœur dépendaient de ses indiscrétions et des services que la république française attendait de lui. Convaincu par les menaces, par les promesses et l'or du conventionnel, Prigent lui livre les secrets de la grande armée, les plans ultérieurs de l'Angleterre, et il continue, sous la protection de Boursault, à être l'intermédiaire entre la Vendée et la Grande-Bretagne. C'était le premier émissaire dont les Anglais se servaient; ils l'avaient si bien choisi que, dès le premier instant, il s'était vendu à la révolution.

Sa mission confidentielle remplie, Prigent en rend compte au marquis du Dresnay, chargé des affaires militaires de Bretagne depuis la mort du marquis de La Rouërie, et à Cray, commandant de Guernesey. Ce rapport transmis à Pitt et à Dundas, les deux ministres influents à Londres, détermina le voyage de Freslon et de Bertin.

Ces deux envoyés remettent à La Rochejaquelein une lettre de Georges III, aussi flatteuse que pleine de justice, pour les Vendéens. Le roi d'Angleterre, ce sont les propres expressions de sa dépêche, *offrait un généreux et immédiat concours aux armées royales dont tous les rois de l'Europe devaient encourager les efforts monarchiques.* Pitt, Dundas et lord Moira, signataires de la dépêche ministérielle, n'étaient ni moins explicites ni moins concluants; ils demandaient aux chefs de la Vendée d'accepter l'intervention et les secours que l'Angleterre était fière de proposer aux défenseurs de la royauté; mais, pour que cette intervention, sollicitée par le ministère britannique en faveur de la Vendée, pût de suite avoir des résultats satisfaisants, on engageait vivement l'armée royale à s'em-

Digitized by Google

parer de Saint-Malo dont, à force de travaux et de sacrifices, la république avait rendu les abords imprenables. Si Saint-Malo était d'un trop difficile accès, les ministres de la Grande-Bretagne conseillaient une attaque sur Granville, où, disaient-ils, ils dirigeraient aussitôt l'expédition projetée.

Dans la situation désespérée où les blancs se trouvaient, jamais offre de secours n'aurait pu arriver plus à propos. Chacun sentit l'importance d'une pareille ouverture; mais l'indifférence qui avait suivi la mission de Tinténiac était encore présente à tous les esprits. L'on hésitait à répondre, lorsque Freslon cassa un peu plus bas le bâton creux dans lequel les lettres du roi et des ministres de la Grande-Bretagne étaient renfermées; il en tira une dernière adressée au général La Rochejaquelein. C'était le marquis du Dresnay qui écrivait. Du Dresnay, parfaitement en position de connaître les vues et les desseins ultérieurs de l'Angleterre, conseillait vivement de ne pas ajouter une confiance trop entière aux promesses du cabinet de Saint-James. Du Dresnay se trouvait alors à Jersey. L'expédition, disait-il, était prête sans doute, mais la Grande-Bretagne n'en était pas à son premier essai de perfidie. Ainsi que Tinténiac, il avouait que plus de sept mille émigrés attendaient inutilement à Jersey et à Guernesey la permission si souvent et si inutilement sollicitée de passer en Vendée. Du Dresnay doutait; il provoquait à douter de la bonne foi britannique. Freslon interrogé partagea la même opinion. Au milieu de cette foule d'officiers, il ne se rencontra que quelques personnes, déjà gagnées ou trop crédules, qui osèrent croire à la réalité

Digitized by Google

des promesses anglaises ; mais dans la pénible position où se trouvait l'armée, sans vivres, sans munitions, sans vêtements à l'entrée de l'hiver, traînant à sa suite une multitude de femmes, d'enfants et de malades qu'il fallait avant tout abriter contre les rigueurs de la saison, les généraux firent céder leurs appréhensions légitimes au désir de tenter la dernière voie de salut ouverte à tant d'infortunes.

La révolution n'aurait pas eu ce scrupule d'humanité. Avant l'intérêt des blessés, des malades et des femmes, elle eût placé l'intérêt de la nation tel qu'elle le comprenait. Par un refus énergique, elle eût même su entraîner l'assentiment des victimes qu'elle aurait sacrifiées. Les généraux vendéens ne calculèrent pas avec tant de cruauté patriotique. Malgré leurs prévisions, ils se soumirent à une nécessité dont il ne leur vint pas même à l'esprit de discuter les termes. Pour mettre les Anglais à même de se prononcer activement, ils promirent d'aller attaquer Granville.

C'était une faute politiquement et militairement parlant; une faute dont plus tard, à Noirmoutiers, à Quiberon et à l'île Dieu, les Anglais se feront une arme. Ils avaient assez de connaissance en stratégie pour savoir combien la réunion de toutes les espèces de moyens de guerre est nécessaire contre une force qui peut les réunir toutes dans des proportions bien combinées. Les Anglais n'ignoraient pas, que par eux-mêmes, les royalistes ne pouvaient offrir cette réunion qui ne dépend ni du courage ni de la bonne volonté, et cependant le cabinet de Saint-James les poussait à entreprendre un siége. Les Ven-

Digitized by Google

déens cédèrent à cette fatale obsession, qui se renouvellera jusqu'au jour de la destruction de leurs dernières espérances; ils cédèrent, contre l'avis de leurs plus habiles officiers.

Une lettre, en réponse à celle du roi d'Angleterre, fut adressée à ce prince; elle ne contenait que des témoignages de respect et de reconnaissance. Une autre, longuement motivée, et pleine de détails sur l'ensemble des opérations et des vœux de la grande armée, fut rédigée pour le ministère. Dans celle-ci, les généraux parlaient, avec une franchise très-peu diplomatique, de leurs besoins et de leurs espérances; ils demandaient qu'on laissât arriver jusque sur le territoire insurgé, les émigrés qui voulaient se joindre à ses troupes, et qu'on leur expédiât des effets de campement et des vivres. On discuta longuement si on réclamerait un secours pécuniaire; il fut enfin convenu qu'on solliciterait une modique somme de cinquante mille francs, afin de liquider quelques dettes d'honneur contractées pour le service de l'armée; mais, comme à Tinténiac, ce qu'on demanda avec le plus d'instance à Freslon et Bertin, ce fut la présence d'un Bourbon. La Rochejaquelein, Donnissan, Stofflet, Marigny et Forestier appuyaient principalement sur ce vœu, qui, dans leur conviction, pouvait seul calmer les irritations d'amour-propre et mettre un frein aux ambitions personnelles. A défaut d'un prince, La Rochejaquelein voulait que le régent du royaume, pendant la minorité et la captivité de Louis XVII, nommât un maréchal de France généralissime des armées royales.

Ce vœu ne fut pas exaucé. Il y a des princes qui ne

Digitized by Google

savent tirer une salutaire leçon ni de l'exil ni de l'échafaud. Déjà entourés de courtisans providentiels, les Bourbons commençaient sur la terre étrangère leur système d'ingratitude et d'oubli envers la Vendée. La Vendée demandait avec instance qu'un prince lui fût envoyé afin de l'aider, avec son épée, à rétablir le vieux trône; et pour parler ainsi, la grande armée avait peut-être bien quelques droits. Personne ne répondit à son appel; il y avait pourtant dans cette famille de courageux jeunes gens : le duc d'Angoulême, le duc de Berri, le duc d'Enghien et leurs pères, qui devaient mourir avec les royalistes. Il était, sans contredit, plus national de faire la guerre civile en France, comme Henri IV, que de se soumettre aux caprices ou aux exigences de l'étranger. Les princes, nous n'en doutons pas, comprenaient ainsi cette question toute française; il se rencontra par malheur auprès d'eux des hommes qui la comprirent autrement, et qui, même, les empêchèrent d'adresser aux paysans une lettre d'encouragement et de gratitude.

Les envoyés de l'Angleterre et les membres du conseil convinrent des signaux qui devaient annoncer en mer la prise de Granville à la flotte britannique. C'était un drapeau blanc, entre deux drapeaux noirs, arboré sur les hauteurs de la cité; mais on insista sur l'urgence de ces secours, et il fut décidé que le concours de l'Angleterre, concours immédiat, rendrait superflue cette dernière précaution. Les Vendéens crurent à de pareils engagements.

Quelques jours auparavant, le 6 novembre, à l'heure même où Philippe, duc d'Orléans-Égalité, montait à Paris sur l'échafaud révolutionnaire, que ses vices et son am-

Digitized by Google

bition avaient tant contribué à élever, la prise d'Ernée et de Fougères parvenait au comité de salut public; elle galvanisait encore l'énergie de ses membres. Ils ne découvrirent que dans l'insuffisance d'action de quelques représentants, les motifs d'une défaite aussi inconcevable. A l'instant même, le comité de salut public s'empressa d'écrire à Jean-Bon-Saint-André, en mission à Brest. A la tribune de la Convention, Barrère et Carnot niaient les succès de la grande armée. Dans sa correspondance avec Jean-Bon-Saint-André et Prieur (de la Marne), le comité était plus véridique. Les deux fragments de dépêches que nous publions font foi des terreurs que lui inspirait la marche des Vendéens :

« Les brigands, écrivait-il, le 6 novembre, à Jean-Bon-Saint-André, se sont échappés à travers le département de la Mayenne, qu'ils ont affamé; ils ont battu trois fois nos bataillons à Fougères. Cet échec peut favoriser leur arrivée à la mer par la terreur qu'ils ont répandue. Plusieurs représentants sont dans les départements environnants; mais il leur manque de l'énergie; il leur manque cette chaleur républicaine qui a créé des bataillons, qui leur donne de l'audace et qui double le courage. C'est toi que nous avons cru devoir choisir pour remplir cette importante et pressante mission. Nous t'engageons à partir pour Cherbourg sur-le-champ, et tu sauveras la république dans cette partie qui communique d'une manière si dangereuse avec nos plus cruels ennemis: les mesures fermes que tu as prises à Brest te permettent cette petite absence et sont la caution de tes succès dans le département de la Manche. »

Digitized by Google

C'était une calomnie bien gratuite adressée à ces représentants ; on les a vus à l'œuvre ; mais cette calomnie ne satisfaisait pas encore l'inflexibilité de la Convention, qui décrétait la victoire ou la mort. Le comité de salut public adressa à Prieur (de la Marne) la lettre suivante :

« Citoyen collègue et ami,

» Rien n'est plus urgent que ton départ vers les départements où les brigands fugitifs de la Vendée portent la terreur et obtiennent des succès. C'est à l'armée de Rennes que tu dois te porter, tandis que Jean-Bon-Saint-André se portera vers l'armée de Cherbourg.

» Nous nous plaignons de ce qu'on ne poursuit pas les rebelles avec assez d'activité, et surtout de ce qu'il n'y a point d'ensemble dans les mesures militaires, ni dans la réunion des forces. Rossignol n'agit point, Vitré et Fougères n'ont pas été défendus ou l'ont été fort mal. Nous nous plaignons de ce que Pochole, Letourneur, Lecarpentier et Garnier ne montrent pas assez d'énergie ; qu'ils sont toujours tremblants sur les mesures, douteux sur les succès, disséminés dans leurs forces, et ne harcelant pas assez fort les officiers et les chefs militaires. Nous nous plaignons de ce que les trois colonnes de nos républicains sont conduites par des officiers destitués ou suspendus, tels que Vergnes et Nouvion. Cependant le ministre de la guerre leur a écrit, en leur envoyant leur destitution. Nous nous plaignons de ce que les représentants n'opposent à cette horde de brigands, qui cherchent à attaquer des places maritimes, que des forces disséminées, incomplètes, et des bataillons isolés, qu'ils exposent à être mas-

Digitized by Google

sacrés par la disproportion énorme de nos forces opposées à celles des brigands. Nous espérons qu'avec ton âme de feu, ton éloquence militaire et ton patriotisme prononcé, tu vas réparer tant de fautes.

» Nous avons cru devoir prendre de grandes mesures; les ordres sont donnés pour leur exécution. Prépare de ton côté les moyens locaux, rassemble les républicains, réunis les forces, électrise les âmes et frappe un grand coup. Aussitôt que tu seras arrivé, tu pourras renvoyer ici les représentants Garnier, Lecarpentier, Letourneur et Pochole. Un décret les rappelle, aussitôt qu'ils seront remplacés; leur présence a été trop peu active, trop peu efficace pour que nous puissions espérer quelque chose de leur séjour dans ce pays-là. Adieu. Activé, énergie, réunion des forces.

» Signé : CARNOT, C. A. PRIEUR, BARRÈRE, LINDET, BILLAUD-VARENNES. »

Jean-Bon-Saint-André et Prieur (de la Marne), n'avaient pas besoin du stimulant de la Convention. Le premier charge Tribout de courir à Dinan avec sa division. Il n'y a que deux jours encore ce Tribout était tambour-major; mais il a donné d'incontestables preuves de civisme; mais au pied de l'arbre de la liberté, il a épousé une comédienne du théâtre de Brest. Ce dévouement à l'égalité a transformé sa canne de tambour-major en épée de commandement. Jean-Bon-Saint-André a fait de lui un général. Avant son départ, Tribout veut que sa femme continue à charmer les amateurs du théâtre de Brest,

Digitized by Google

et il l'autorise à jouer sous le nom de la citoyenne Tribout.

D'un autre côté, trois vaisseaux de ligne, quatre frégates et quelques corvettes, aux ordres du contre-amiral Vaustabel, prennent la mer et font voile dans la Manche pour appuyer Cherbourg, Granville ou Saint-Malo, que les blancs peuvent attaquer. Cette dernière place maritime devait avoir la préférence. Il fallait s'en emparer ainsi que du fort de Château-Neuf, fermant l'entrée de la presque île du Clos-Poulet, au fond de laquelle est située Saint-Malo. La possession de cet ensemble promettait aux Vendéens les avantages qu'ils devaient attendre d'une place d'armes, mais ils manquaient de moyens pour s'en rendre maîtres. Quelques intelligences qu'ils y avaient pratiquées depuis long-temps leur donnaient l'espoir d'y suppléer; mais la république fit à la hâte armer le fort de Château-Neuf et renforcer les garnisons. Les royalistes furent donc obligés d'abandonner ce projet, le seul qui peut-être offrît quelques chances favorables. Tout était en fermentation autour d'eux et ils balançaient encore sur le parti à prendre.

Les représentants Laplanche et Lecarpentier, bien injustement accusés d'inertie par le comité de salut public, avaient pris à Saint-Lô d'énergiques mesures. Ils ordonnaient de sonner le tocsin et d'heure en heure de tirer le canon d'alarme. Le lendemain, douze mille hommes se réunissaient à Saint-Lô, sans pain et sans armes. Lecarpentier appellait de la Hogue et de Cherbourg les quatre mille soldats et les vingt pièces d'artillerie qui défendaient ces deux cités. Il déclarait Granville en état de siége. Puis pour re-

Digitized by Google

lever les courages abattus et intimider les esprits incertains, il proclamait la peine de mort sans jugement contre tous ceux qui oseraient publier les revers ou douter des succès de la révolution. Il les nommait *les alarmistes*, et son arrêté, audacieux démenti donné à la vérité en face de la France, est un des plus graves enseignements de cette époque. Mus par le même sentiment de compression, les autres représentants ne restent pas en arrière. Prieur (de la Marne) force Rossignol, qui commande dans Rennes, à lui livrer une partie de ses troupes; puis il marche vers le Morbihan, où le conventionnel Guermeur a levé de nouvelles recrues.

Cependant l'armée royale partie de Fougères, après trois jours de repos, est arrivée, sans coup férir, à Dol, le 9 novembre. Là, quelques déserteurs républicains et un certain nombre d'Alsaciens se réunirent et formèrent un bataillon d'éclaireurs que Toutant et la Bigotière prirent sous leurs ordres. Ce bataillon se laissa appeler dans l'armée la *bande noire*, parce que, comme signe de ralliement, il portait au bras gauche un crêpe de deuil. Cette bande noire se recrute de tous les hommes qui sentent le besoin des représailles et qui ne veulent pas laisser aux révolutionnaires seuls le droit de pillage et de meurtre. Ils en usent largement pour leur propre compte. La bande noire se décidait à rendre mal pour mal, mort pour mort. C'était le drapeau de la vengeance qu'elle arborait. Plus tard, on connut les quelques excès commis par des royalistes exaspérés et on tenta de les arrêter. La Rochejaquelein sévit même contre plusieurs de ces volontaires. Un pareil sentiment d'humanité fut compris par tous les blancs;

Digitized by Google

mais les bleus, dans ces réactions partielles, trouvèrent un nouvel aliment à leurs cruautés, et ils grossirent tellement ces quelques excès, que la Vendée entière devint responsable des justices d'une poignée de ses soldats.

Le 10, l'armée occupe Pontorson. De là elle se dirige vers Avranches d'où elle peut à son gré attaquer Granville ou envahir le Cotentin. La garnison d'Avranches se retire, et les Vendéens pénètrent dans ses murs. Un détachement de cavalerie est envoyé au Mont-Saint-Michel pour délivrer les prêtres réfractaires que la révolution y avait entassés.

Ce que La Rochejaquelein prévoyait depuis si longtemps se réalisa enfin. Au moment même de toucher au but de leurs efforts, les paysans, jusqu'alors pleins d'obéissance et de soumission, murmurèrent d'abord; bientôt ces murmures, que la division de quelques chefs et que les souffrances de toute nature semblaient légitimer, éclatèrent avec une spontanéité tenant du complot. Les paysans ne sont pas habitués à ces longues marches militaires que l'enthousiasme ne soutient plus. Ils témoignent à haute voix le désir de rentrer dans le Bocage où ils combattront, où ils mourront, s'il le faut, mais dont ils ne veulent plus s'éloigner pour des expéditions aussi fatales. Le conseil n'avait pas à sa disposition les moyens répressifs de la Convention; pour calmer l'effervescence de cette multitude, il emploie les voies de la douceur. La Rochejaquelein leur parle des victoires passées, des sacrifices faits et de l'espoir qu'ils ont de se reposer à Granville, lorsque cette place sera tombée en leur pouvoir. L'abbé Bernier et le bénédictin Jagault les entretiennent de Dieu et du roi dont ils ont

Digitized by Google

si courageusement défendu la cause; mais toutes ces exhortations ne peuvent convaincre l'unanimité. Quelques-uns résistent à toutes les prières et ils se décident à rétrograder sans armes, accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants. Ces malheureux pensaient que les colonnes républicaines ne s'attaqueraient point à des ennemis qui demandaient la paix et se mettaient sous la sauve-garde de l'humanité. Il n'en fut pas ainsi. Quand la grande armée, vaincue à Granville, se replia sur Dol, elle rencontra partout les cadavres mutilés de ses déserteurs égorgés par les bleus.

La Rochejaquelein a accepté un plan qui n'est pas le sien. Il va le mettre à exécution en assiégeant Granville. Il a trente mille hommes sous ses ordres, ayant laissé à Avranches et dans les environs un quart de l'armée pour garder les femmes et les blessés, et protéger la retraite en cas d'échec; mais ces trente mille hommes n'ont que leur bravoure individuelle affaiblie par toutes les souffrances déjà endurées. Ils avancent pourtant, car une fois maîtres de Granville, ils espèrent voir l'Angleterre réaliser enfin les promesses que son cabinet a volontairement faites. Il y a six lieues d'Avranches à Granville. Les Vendéens les franchissent avec rapidité et, dans la soirée du 14 novembre, Forestier, qui conduit l'avant-garde, rencontre à une demi-lieue de la place une partie de la garnison. Elle a tenté une sortie pour effrayer les assiégeants. C'est le général Peyre et le conventionnel Lecarpentier qui sont à sa tête. Les tirailleurs de Stofflet s'élancent sur ces bataillons. Ils vont être enveloppés, lorsque Peyre est averti que la cavalerie royaliste, après avoir culbuté les

Digitized by Google

troupes qui lui étaient opposées, accourt au galop par la grève afin de tourner son corps d'observation. Il ordonne la retraite et rentre dans la ville avec précipitation. Les blancs le serrent de près, puis sans hésitation, ils campent presque à portée des batteries républicaines. Avant de pousser les choses aux dernières extrémités, le conseil militaire résolut d'adresser une sommation au commandant de la ville et aux officiers municipaux. Les chefs de la grande armée ne voulaient accepter que par la force d'un refus la responsabilité des malheurs qu'un siége fait en pareille circonstance pouvait entraîner. Ces deux sommations signées par La Rochejaquelein, Stofflet, Desessarts, Piron, Dehargues, de Beauvolliers, Cazeau de Villeneuve et d'Autichamp, sont pleines de modération. Voici un passage de celle adressée aux habitants, le 14 novembre 1793, à midi et demi :

« Messieurs, les généraux et commandants de l'armée catholique et royale préférant, comme ils l'ont prouvé dans tout temps la conquête des cœurs à celle des villes et des forts les plus redoutables, n'ayant, en raison des motifs purs et sacrés qui les animent, d'autre but que d'assurer, par la clémence, les fondements d'un trône que la plupart d'entre vous gémissent de voir si indignement renversé ; prêts à toujours distinguer le simple égarement du crime, accoutumés à retrouver dans le repentir du moment le pardon et l'oubli du passé, et ne croyant jamais avoir poussé trop loin la loyauté de leurs principes et de leur conduite à cet égard, vous proposent d'épargner le sang français si cher à leurs cœurs. Ils vous proposent d'ouvrir les portes de votre ville sans coup férir.

Digitized by Google

» Un peuple d'amis entrera dans vos murs avec le rameau d'olivier, pour y faire régner, à l'ombre de l'autorité royale, l'ordre, la paix et le bonheur que vos tyrans vous ont si souvent promis, mais en vain. A ce prix, il vous est facile de sauver de tout danger et de tout dommage vos vies et vos propriétés auxquelles nous jurons sur notre honneur, le respect le plus inviolable et le plus sacré. C'est alors que nous éteindrons dans des embrassements mutuels tout souvenir du passé; c'est alors que des acclamations réciproques couvriront le moindre murmure qui pourrait s'élever du fond des cœurs. Sinon, messieurs, un fer vengeur arme nos bras. Libres de nous avoir pour amis ou ennemis; choisissez. Autant pour le bien de l'humanité, nous désirons en vous l'un de ces titres, aussi peu nous redoutons l'autre. Si vous préférez le dernier parti, songez que les indomptables habitants de la Vendée, vainqueurs et destructeurs des garnisons de Valenciennes et de Mayence, sont à vos portes, et qu'ils vont les ouvrir par le fer et par le feu. »

Ces deux pièces sont à peu près les seules qu'ait laissées la grande armée dans son expédition d'outre-Loire. Ses généraux n'avaient que le temps d'écrire avec la pointe de leurs épées. Pour raconter leurs exploits et redire leur courage, il faut avoir recours aux rapports des chefs républicains, car il ne se trouve nulle part trace d'une proclamation ou d'un rapport d'Henri de La Rochejaquelein. La sommation de Granville est le seul acte royaliste qui constate les progrès de l'armée royale outre-Loire.

Un pareil langage ne devait guère épouvanter les ré-

Digitized by Google

publicains, faits depuis long-temps à toutes les horreurs de la guerre, et poussés, par l'enthousiasme ou par la peur, à cette exagération de sacrifices qui, dans les temps d'orages politiques, est honorée du nom d'héroïsme. Les habitants paisibles, le commerce et les propriétaires étaient peut-être bien disposés à accepter les conditions proposées; mais, pour délibérer, ce n'est pas à eux que l'on s'adresse. Lecarpentier, les généraux Peyre et Vachot, les clubistes et les hommes ardents que la ville renferme, ne crurent même pas devoir une réponse aux chefs vendéens. Pour la révolution, la partie était belle. D'Oppenheim avait réussi dans ses projets : on tenait, sous les murs d'une place hérissée de fortifications, les débris de la Vendée militaire, trente mille paysans, qui, pour tenter leur premier assaut, n'avaient ni échelles, ni instruments de siége, ni accord dans les mouvements, ni officiers de génie capables de les diriger. De plus, on n'ignorait pas dans la ville que les Anglais ne viendraient point apporter aux royalistes l'appui de leurs vaisseaux et de leur artillerie. Lecarpentier l'annonçait à haute voix. Lecarpentier avait raison.

La nuit arrivait; les batteries des fortifications commencent le feu. Les blancs n'ont ni train d'artillerie, ni batteries de position. Avec leurs pièces de campagne, ils ripostent cependant, essayant, par un feu soutenu, de rompre les palissades, d'écrêter les parapets et d'entamer les revêtements, afin de les rendre accessibles à l'infanterie. Talmont, avec sa cavalerie, occupe les hauteurs du faubourg Saint-Nicolas. La Rochejaqueleiu, Donnissan et Forestier entraînent l'infanterie dans la rue des

Digitized by Google

Juifs. Les tirailleurs, placés sur les toits ou embusqués dans les maisons, font pleuvoir une grêle de balles sur les artilleurs, forcés de se mettre à découvert pour servir leurs pièces. Lecarpentier ordonne de brûler immédiatement cette rue. Le général Vachot prend avec lui quelques hommes déterminés; il les arme de torches et marche, le sabre en main, à leur tête. Forestier, qui a pénétré dans les faubourgs, escalade les ouvrages avancés, et plante dans les murs des baïonnettes pour servir d'échelle à ceux qui le suivent. La Rochejaquelein, tout à la fois général et soldat, donne des ordres et combat; mais Vachot a réussi à propager l'incendie. Tout à coup les flammes qui s'élèvent des maisons du faubourg se dirigent vers la ville et menacent de l'embraser. Comme pour seconder les intentions du représentant, Marigny fait tirer à boulets rouges sur la place. Les habitants, consternés, quittent leur position militaire; ils veulent rentrer dans leurs demeures, afin de les préserver du feu. Lecarpentier, par une proclamation menaçante, ordonne de fusiller sur-le-champ les traîtres ou les lâches, puis il revient à la charge. Un officier municipal, nommé Desmaisons, est tué sur la brèche au moment où il y conduit des enfants et des femmes chargés de munitions et de pierres. Cette mort intimide les citoyens; mais Lecarpentier est là qui menace ou encourage.

Quelques blancs, qui se sont dirigés vers l'isthme et la grève, se rendent maîtres des palissades; ils gravissent le rocher et vont s'élancer sur les bleus; mais un cri de: « Fuyons! nous sommes trahis! » sort de la bouche d'un déserteur. Allard, l'aide-de-camp de M. Henri, lui brûle

Digitized by Google

en vain la cervelle; l'élan est donné. Ce cri, répété dans quelques rangs, frappe de stupeur les plus braves; on hésite, on recule. Forestier veut dominer cette panique; il est culbuté, entraîné, jeté par les fuyards dans un fossé, où il reste évanoui au milieu des cadavres. Le Maignan, Beauvolliers, Villeneuve, Pérault et Molinier sont, comme lui, mis hors de combat; l'intrépide Renou est forcé de se replier; le désordre est dans tous les rangs; la nuit était sombre. Tout à coup l'incendie, que Lecarpentier a défendu d'éteindre et que les boulets rouges de Marigny ont favorisé, éclate avec plus d'intensité, car un vent de nord-ouest commence à souffler, et des faubourgs il porte le feu dans l'intérieur de la ville.

A la vue des masses de fumée et des gerbes de feu qui planent sur cette enceinte, les Vendéens sont saisis d'effroi. La Rochejaquelein et Stofflet parcourent les rangs. Ce spectacle, sublime même dans son horreur, a frappé les esprits, abattu les courages et étouffé l'espérance. La terrible lumière de l'incendie découvre alors ces retranchements, ces épaisses fortifications, ces batteries échelonnées les unes sur les autres, que l'obscurité de la première attaque n'a pas permis d'apercevoir. Maintenant elles se dressent devant les royalistes comme pour les braver. Pendant ce temps, la grosse artillerie de la place, dont l'incendie n'arrête pas les grondements, tonne et porte sa mitraille au milieu même de leurs rangs.

Granville, entre la mer et le feu, offre l'image d'un volcan qui fait éruption; les flammes avancent, elles atteignent les assiégés; ils vont avoir à lutter contre deux fléaux à la fois. Peyre et Lecarpentier donnent ordre aux soldats

Digitized by Google

de redevenir citoyens. « C'était un bien beau spectacle, dit ce représentant dans son rapport, que de voir au moment de l'incendie ces mêmes soldats qui venaient de soutenir un assaut, le fusil à la main, déposer leurs armes pour saisir et faire circuler les paniers, et combattre le feu de l'incendie avec la même intrépidité qu'ils avaient soutenu le feu de l'artillerie. »

Quand le premier moment de stupéfaction est passé, La Rochejaquelein ne peut consentir à se retirer; il ordonne un nouvel assaut. Les prêtres, la croix à la main, parcourent les rangs, excitent au combat, bénissent les mourants, fortifient les valides et communiquent à tous l'ardeur dont est animé leur jeune général. La marée est basse; on se jette du côté de l'isthme et par la grève, chemin que déjà ont pris quelques royalistes. Deux chaloupes canonnières font feu sur les Vendéens; elles démontent leurs canons pointés dans le but d'ouvrir la brèche. Les assiégés, dont tant de dangers réunis ont doublé le courage, triomphent de ce nouvel effort désespéré; les royalistes reculent, et, après vingt-huit heures de siége, La Rochejaquelein, abandonné par la masse de ses troupes, est obligé de renoncer à son projet.

Ce fut un affreux combat que celui-là, d'autant plus affreux qu'il laissait sans asile les paysans habitués à en rencontrer à chaque pas dans leur Bocage. Ils avaient bien des morts à déplorer, de grandes pertes en matériel et en artillerie à réparer, de tous côtés des ennemis à repousser, et nulle part un allié ou un ami. La pensée de sa défaite, le spectacle de désolation qui est sous ses yeux, a plongé l'armée dans la consternation; elle s'est déban-

Digitized by Google

dée. Les uns, entraînés par leurs prêtres, ont repris la route d'Avranches; les autres demandent à marcher en avant; mais la plupart des paysans, que ce mouvement éloigne de plus en plus des bords de la Loire, exigent à grands cris qu'on les ramène dans leur Vendée. Ils vont plus loin; ils menacent de déserter si on s'obstine à les conduire dans le fond de la Normandie.

La Rochejaquelein et Stofflet ont poussé une reconnaissance jusqu'à Villedieu; les habitants se défendent avec acharnement; ils massacrent les éclaireurs. Les femmes elles-mêmes jettent par leurs fenêtres des pierres et des bouteilles sur les Vendéens. Quelques coups de canon calment cet enthousiasme révolutionnaire, et, comme Villedieu n'a point de garnison, on permet le pillage aux royalistes qui ne font aucun mal aux habitants, se contentant de prendre les armes de la garde nationale et les effets d'habillement dont ils ont besoin. Mais prévenu du mouvement qui s'opère dans l'armée, La Rochejaquelein et Stofflet retournent sur leurs pas.

La sédition éclatait dans tous les rangs; dans tous les rangs, on maudissait les Anglais et le fatal conseil qu'ils avaient donné. A toutes les raisons alléguées pour expliquer le retard de la flotte britannique, incompréhensible pour les soldats, plus incompréhensible encore pour les chefs qui n'osaient pourtant pas communiquer leurs soupçons, les paysans ne répondaient que par des larmes ou par des cris de désespoir. On veut les calmer en proposant de former un camp dans la plaine, camp que les bleus n'oseront attaquer, et qui permettra d'attendre l'arrivée des vaisseaux anglais. Cette proposition est rejetée. Les roya-

Digitized by Google

listes n'ont qu'un désir à manifester : qu'on les fasse rétrograder, et ils jurent de surmonter tous les obstacles et de s'emparer d'Angers, quand bien même ses murailles seraient de fer. A cette détermination, dont La Rochejaquelein comprend la justesse et que sa course à Villedieu lui démontre urgente, car les généraux Rossignol, Beaufort, Sepher et Tribout sont de tous côtés en marche pour cerner son armée, le général en chef ordonne de battre en retraite.

Mais à ce moment, un bruit extraordinaire circule dans les rangs : on parle de trahison, de fuite. A ces mots étranges on accole les noms du prince de Talmont, de l'abbé Bernier, de Solérac et de Beauvolliers. On annonce, on proclame qu'ils vont s'embarquer et mettre l'Océan entre eux et la patrie. Comme le plus élevé en grade et le plus en évidence, le prince est accusé d'être l'instigateur de ce complot. La Rochejaquelein se porte caution pour son frère d'armes ; dans le premier moment, sa voix est à peine écoutée. Stofflet aussi dur pour les autres que pour lui-même, court au rivage où Talmont, Bernier et leurs deux complices se trouvent en effet ; Stofflet donne ordre de les arrêter. Les cavaliers n'osent porter la main sur leur général qui revient au camp avec eux. Sa présence calme l'irritation des esprits ; elle inspire à la multitude un sentiment de respect succédant à la fureur. Talmont prend la parole ; il explique sa conduite. « Je n'ai, s'écrie-t-il, frêté un bateau de pêcheur pour Jersey qu'afin de presser les secours que nous attendons d'Angleterre, et de sauver mesdames de Cuissart et de Fey qui voulaient rejoindre leurs maris en émigration. »

Digitized by Google

Une telle justification, dans la bouche d'un pareil homme s'adressant à la Vendée, devait être accueillie. Elle le fut avec transport. Elle servit même à calmer le désespoir des soldats, en leur démontrant que leur irritation les rendait injustes. L'abbé Bernier profite de ce subit changement pour leur prêcher l'obéissance et le respect à leurs chefs. La Rochejaquelein se présente, lui aussi, il a des reproches à adresser à ses volontaires; mais bientôt ces reproches font place à des encouragements. M. Henri était si aimé, son nom était si populaire, et son éloquence si bien à la portée des soldats, que des larmes de repentir coulent de tous les yeux, et qu'on se remet en route avec moins d'effroi.

C'était bien en effet pour mesdames de Cuissart, de Fey et pour leurs jeunes et gracieuses filles que Talmont s'était publiquement compromis; mais galant, passionné pour le plaisir comme pour la gloire, il n'avait jamais voulu s'exempter des faiblesses de l'humanité. Il y cédait même avec une facilité qu'expliquent bien son éducation et son caractère. Il aimait lady B....., qu'il avait connue à Londres pendant le séjour qu'il fit dans cette ville, en 1792. Il avait juré à cette dame de la rejoindre aussitôt qu'elle lui ferait présenter, avec un billet de sa main, une bague qu'ils se partagèrent au moment des adieux.

L'armée bivouaquait près de la côte après la défaite de Granville. La sédition même venait d'éclater. A dix heures du soir, deux marins anglais s'introduisent chez Talmont, seul alors avec Rostaing. Ces marins lui remettent une lettre écrite par son amante et la moitié de l'anneau qui lui rappelle son serment. Lady B..... le conjure de se

Digitized by Google

confier à ces deux hommes; une barque est prête. Dans quelques heures, transporté à Jersey, il sera en sûreté et elle n'aura plus à craindre pour ses jours. Un cruel combat entre l'honneur et l'amour s'engage alors dans le cœur du prince. L'honneur l'emporta. Cela devait être.

Pour toute réponse, il écrivit ces lignes, que Rostaing nous a conservées : « J'ai promis de défendre la cause pour laquelle j'ai tiré l'épée et que je crois juste. Ce serait violer ma parole que d'abandonner mes compagnons d'armes. Jusqu'à la mort, je partagerai leurs travaux et leurs dangers. » C'est alors qu'il songea que les dames de Cuissart et de Fey profiteraient avec bonheur de la barque mise à sa disposition, et c'est pendant qu'il veillait à leur départ que l'on se méprit sur ses intentions.

La pointe que l'armée royale venait de tenter sur Granville n'a point été favorable à ses projets. L'incendie d'un côté, de l'autre le courage des assiégés, et principalement la nouveauté de ce genre de combat, ont produit de fâcheux résultats. Leur contre-coup se fait sentir jusqu'au Mont-Saint-Michel, vers lequel nous avons vu qu'une escorte de cavalerie s'était dirigée pour délivrer les prêtres renfermés dans cette prison.

L'abbé Lecoz, principal du collége de Quimper et procureur-syndic de cette ville, était un ecclésiastique qui avait épousé les intérêts de la révolution religieuse et civile. Il avait défendu le double droit de cette révolution avec une opiniâtreté toute bretonne : puis, par des pamphlets constitutionnels, renversant de son siége M. de Girac, évêque de Rennes, il s'était fait élire évêque d'Ille-et-Vilaine. Il était alors détenu, lui aussi, au Mont-Saint-

Digitized by Google

Michel, parce que, sur l'ordre de Carier et de Pochole, il avait refusé de rompre le célibat ecclésiastique par un scandaleux mariage. En voyant tous ces prêtres, avec lesquels ses principes religieux et ses opinions politiques ne devaient pas le faire vivre en parfaite intelligence accepter la précaire liberté qui leur était offerte, Lecoz est ému de pitié. Il leur représente que les succès de l'armée royale ne font que rendre sa perte plus imminente et qu'ils s'exposent par leur fuite à périr tous par le fer ou sur l'échafaud.

Ces conseils ne furent pas écoutés. L'évêque constitutionnel resta dans son cachot, et de là il put entendre les menaces que proféraient contre lui quelques-uns des ecclésiastiques que les Vendéens avaient délivrés. S'il faut en croire une lettre adressée par lui au conventionnel Boursault, on demandait même qu'il fût conduit au quartier-général et brûlé vif. L'assertion est positive. Mais il nous sera bien permis de douter. Les prêtres persécutés n'étaient pas aussi intolérants que Calvin, et pour brûler les nouveaux Servet, ils n'auraient pas élevé de bûchers, même quand il eût fallu les dresser avec le bois de la guillotine qu'on réservait toujours à leur sainte obstination.

La défaite des royalistes, prévue par l'évêque intrus, arrive. L'armée est en déroute. Quinze à vingt des ecclésiastiques arrachés de leurs cachots par la cavalerie royaliste, calculent que, pour sauver leur tête, le meilleur des moyens est de se reconstituer prisonniers. Ils reprennent leurs fers; mais enivré de sa victoire de Granville, Lecarpentier demande des victimes. Il ordonne de rechercher et de livrer à ses vengeances nationales tous les in-

Digitized by Google

sermentés qui se sont évadés. Les officiers municipaux du Mont-Saint-Michel furent chargés de cette mission. Ils étaient honnêtes. Ils consultèrent l'évêque Lecoz. « Pour sortir d'embarras, il n'y a qu'un moyen, répond celui-ci avec une charité toute chrétienne; il serait trop honteux de livrer ainsi des hommes venus de leur propre mouvement se remettre à votre discrétion. Faites des certificats attestant qu'ils n'ont pas déserté le Mont-Saint-Michel, et moi, dont les opinions constitutionnelles sont connues, je les signerai avec vous. » Les municipaux suivirent ce conseil, et les prêtres, grâce au certificat donné par une charitable supercherie, ne périrent pas sur l'échafaud. Lecoz les avait sauvés.

Pendant ce temps, la conduite du gouvernement anglais paraissait et devait paraître un mystère aux royalistes. Quelques explications suffiront sans doute pour en donner l'intelligence.

Les Anglais n'avaient pas vu sans un secret plaisir l'aurore de la révolution française. Cette révolution humiliait la puissance de la vieille famille de monarques dont ils avaient partout rencontré les armées en hostilité avec leur politique vénale. A force de sacrifices, cette famille avait su former une marine victorieuse de leurs flottes, naguère encore reine des mers. Les deux partis qui divisaient ce pays constitutionnel, à peine sorti lui-même des ruines et des excès d'une révolution sanglante, s'étaient réunis dans un même sentiment pour souffler en France le feu des discordes. Wighs et Tories avaient encouragé les premiers moteurs de l'insurrection qui allait renverser dans le sang le trône de Louis XVI. Wighs et Tories ne

Digitized by Google

pouvaient pardonner à ce roi l'appui qu'aux dépens des idées monarchiques il avait accordé aux révoltés d'Amérique contre la métropole anglaise; ils ne lui pardonnaient pas surtout l'accroissement de l'influence française dans les possessions de l'Inde, les victoires navales de Suffren, les succès de nos armées de terre sur ce continent et les progrès merveilleux de notre puissance coloniale. Ce fut donc avec joie qu'ils accueillirent les mouvements insurrectionnels de Paris et des provinces. Ils les secondèrent même en prodiguant leurs trésors; mais lorsque cette révolution menaça les trônes de l'Europe et confondit dans un vœu d'égalité destructive le gouvernement de la Grande-Bretagne et ceux des rois absolus, il y eut scission dans les vues et dans les projets des deux partis.

Les Tories, par principe de conservation monarchique, se rattachèrent à la royauté qu'ils avaient souffert qu'on ébranlât; mais les Wighs, dominés par leurs tendances d'émancipation, se laissèrent aller au flot révolutionnaire. Ils flattèrent, ils encouragèrent la démocratie et ne s'arrêtèrent dans ces voies périlleuses que lorsqu'ils virent leurs amis et leurs imitateurs de la Gironde débordés par la Montagne. La Montagne, elle, ne cherchait point de système, ne faisait point la part des rois et des peuples. A tous les propriétaires, à tous les riches, elle accordait la mort donnée au souverain; elle livrait au peuple tous les droits, sous la réserve de les exploiter seule en se servant de tous les bras et de toutes les intelligences. Ce changement dans les résultats de la marche des idées démocratiques produisit une réaction chez les Wighs qui ne tendaient pas directement au radicalisme. Alors faisant

Digitized by Google

cause commune avec les Tories, ils se prirent tous contre un pareil ordre de choses d'une haine fondée sur leurs intérêts.

Le soulèvement tout populaire, tout national de la Vendée servait cette haine. Le cabinet de Londres jugea à propos d'y intervenir, car tandis qu'il combattait l'anarchie sur les mers et sur les frontières de la France, c'était se ménager une puissante action dans l'intérieur. Tinténiac alors fut envoyé aux chefs vendéens pour leur offrir des secours et leur promettre l'appui de la Grande-Bretagne.

Entre les deux partis qui, aux prises dans l'Ouest, se disputaient la puissance avec un acharnement que l'on ne rencontre que dans les troubles civils, l'Angleterre voulait bien envenimer les passions; mais elle ne consentait pas aussi facilement à donner les moyens de terminer, par un coup décisif, cette lutte dont ses intérêts mercantiles et ses rivalités nationales devaient si bien profiter. La guerre de Vendée était pour elle une spéculation. Cette guerre entretenait la discorde au milieu du pays. Elle l'affaiblissait dans son agriculture, dans son industrie et dans son commerce; elle éternisait les haines, divisait la propriété territoriale en petites parcelles, et ruinait les individus sans enrichir les masses. Elle avait pour le royaume britannique des conséquences encore plus immédiates. Le royaume britannique, en se portant aux yeux de l'Europe l'auxiliaire désintéressé des royalistes de l'Ouest, se présentait comme le champion des principes monarchiques. C'était offrir, aux souverains épouvantés, un point de ralliement et leur faire accepter, de gré ou

Digitized by Google

de force, son intervention. Le calcul avait été habilement fait. Il fut soutenu avec une cauteleuse diplomatie.

Pour enflammer les paysans par des promesses de secours qu'ils n'avaient jamais songé à réclamer, on mit d'abord dans les intérêts de l'Angleterre un grand nombre d'émigrés influents, dont on flatta les tendances contre-révolutionnaires. On envoya auprès de tous les chefs royalistes des hommes recommandables par leur nom et par leur dévouement à la monarchie; on offrit beaucoup plus que la Vendée ne demandait; puis, on en resta là, attendant les événements, mais faisant toujours parade d'un zèle qui n'exigeait aucun sacrifice. Plus tard, et lorsque le passage de la Loire devint une nécessité, le cabinet anglais prépara une expédition, fit grand bruit de ses armements et s'apprêta à seconder, d'une façon active, l'armée que, par ses agents, il s'efforçait d'attirer vers les côtes de la Manche.

Charette, après s'être emparé de Noirmoutiers, avait invoqué l'assistance de l'Angleterre. Il était maître d'un port de mer. Il pouvait en faire l'arsenal du Bas-Poitou, si l'Angleterre lui fournissait des munitions et des armes. A ces propositions, trop directes pour permettre un ajournement, l'Angleterre répondit que ce n'était point dans le Bas-Poitou que la question allait se vider, mais bien de l'autre côté de la Loire ou sur les rivages de la Bretagne. Elle annonça son expédition, que lord Moira devait commander, et Prigent, l'un de ses émissaires, fut envoyé secrètement pour étudier les forces de la grande armée.

Par une de ces fatalités presque toujours calculées à heure dite dans l'histoire des alliances de l'Angleterre,

Digitized by Google

l'expédition, dont Freslon et Bertin étaient chargés d'annoncer le départ, cette expédition, qui à jour fixe, au signal convenu, devait se présenter pour ravitailler l'armée royale ou concourir avec elle au siége de Granville, ne fut décidée, dans le cabinet de Londres, que le 17 novembre, c'est-à-dire deux jours après la levée même du siége. Lord Moira, qui doit la commander et dont la franchise ne s'inspire pas de ce machiavélisme, déploie à terre une activité extraordinaire. Il rassemble plusieurs régiments, s'entoure d'émigrés bretons ou normands qui ont une parfaite connaissance des localités. Il réunit en deux jours vingt vaisseaux de ligne et soixante navires de transport. Pitt, de son côté, charge Prigent d'aller annoncer aux chefs royalistes que l'expédition n'attend qu'un vent favorable; mais Prigent, parti d'Angleterre dans la nuit du 8 au 9 novembre, n'arrive à Dol qu'après la bataille de Granville, et toujours sous le prétexte d'être contrariée par les vents, l'expédition de lord Moira et de l'amiral Macbride ne met à la voile que le 1er décembre.

Sans doute la précipitation forcée des paysans acculés sur tous les points, a pu occasionner quelque malentendu ou exiger trop promptement des secours qu'il est parfois impossible d'envoyer par mer à un jour déterminé. Les chefs vendéens tenaient compte de ces difficultés; mais il leur était difficile de faire coïncider le bon vouloir apparent de l'Angleterre avec l'inertie des forces dont cette puissance disposait à Jersey, à Jersey où retentissait chaque coup de canon tiré, dans la nuit du 14 novembre, sur Granville; à Jersey où les sept mille émigrés retenus comme ôtages par ordre du cabinet de Saint-James, de-

Digitized by Google

mandaient avec instance des armes et des barques de transport pour se jeter sur la rive et joindre leurs efforts à ceux de leurs frères de l'Ouest. L'arrivée par mer du plus faible renfort eût donné une nouvelle audace aux royalistes. Ce renfort décidait du sort de la place. Il était là, sous leurs yeux; les généraux de l'armée y comptaient, car on le leur avait fait espérer. Il ne vint pas. La flotte de lord Moira et de l'amiral Macbride ne pouvant être prête, n'était-il pas du devoir des ministres anglais de laisser carte blanche aux émigrés parqués à Jersey? Ne devaient-ils pas donner ordre de marcher aux troupes et aux vaisseaux qui, au lieu de surveiller les émigrés, pouvaient, de concert avec eux, dégager la parole donnée?

Cette conduite, toute rationnelle, arrêtait peut-être les désastres dont la France était alors la victime. L'Angleterre jugea plus opportun de suivre une politique moins tranchée, et de mettre à la charge des vents contraires un refus de concours dont elle espérait bien tirer parti. Il y a plus, lorsque les sept mille gentilshommes demandèrent à être jetés sur la côte de Granville, on lut à leurs chefs un ordre du cabinet anglais qui enjoignait de punir de mort tous les Français qui tenteraient, par quelque moyen possible, de sortir de l'île. Cet ordre est une condamnation de l'Angleterre. Elle voulait bien laisser à son aristocratie le droit d'humanité en faveur des exilés et des prêtres qui étaient venus chercher un asile dans le royaume de Jacques II; mais elle s'arrêtait là, oubliant que Louis XIV avait été beaucoup plus généreux. L'Angleterre ne prenait pas la mission de continuer le grand roi. Elle avait peur d'une nouvelle bataille de la Boyne, peur

Digitized by Google

surtout de voir les affaires de la France s'arranger par la France, et elle préféra son rôle de politique marchande, à celui plus noble, mais peut-être moins productif de défenseur des monarchies. A Jacques II, et à ses fidèles s'armant contre une usurpation que le temps a sanctionnée, Louis XIV prodigua le sang et les trésors de la France. L'Angleterre n'eut à offrir aux Bourbons proscrits et à la Vendée sous les armes, que des promesses toujours sans effet, qu'une soupçonneuse hospitalité et des trahisons de toute sorte.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

Bataille de Dol et d'Antrain. — Talmont sauve l'armée vendéenne. — Les femmes au combat. — Les prisonniers républicains. — La commission militaire de Laval. — Marche des armées. — Siége d'Angers. — Le général républicain Marigny.

Le jour même où la grande armée échouait si malheureusement devant Grandville, les représentants en mission Boursault, Esnue-Lavallée, Pochole, Turreau et Bourbotte convoquaient à Rennes un conseil de guerre où étaient appelés les généraux de toutes les armées de l'Ouest. Ce conseil avait pour but de couper la retraite aux royalistes, et de les resserrer dans la presque île où les Anglais les avaient si fatalement engagés. Le 17 novembre, en exécution de l'ordre de marche, tracé le 15, par les représentants, le général Tribout, avec une division forte de quatre mille hommes et de dix-huit pièces de canon, entre dans Pontorson. L'armée des côtes de Brest occupe Fougères et Saint-James. Kléber, Marceau et Muller s'emparent avec leurs colonnes d'Antrain et de toute la ligne de Couesnon. C'était le seul passage qui restât aux royalistes obligés de rétrograder.

Digitized by Google

Au lieu de prendre position au Tertre, et d'occuper le pont de Bau, Tribout, qui n'a aucune connaissance stratégique, s'est imprudemment engagé dans l'unique rue de Pontorson, où son artillerie et ses troupes se confondent en désordre. C'était le 18 novembre. La nuit approchait. Les Vendéens savent que pour rentrer dans leur patrie, ils ont à tenter des miracles de courage. Ces miracles ne les effraient plus, parce que, au bout, ils voient leur Bocage, leurs chaumières dévastées, éternel objet de leurs regrets, et l'espérance de combattre la révolution sur leur propre territoire.

Ils se précipitent donc à l'improviste sur les canons ennemis. Troublés de cette attaque, les artilleurs essaient de résister, mais, cernés de toutes parts, ils ne peuvent ni manœuvrer leurs pièces, ni même les défendre contre l'impétuosité des blancs. En voyant son artillerie mise hors de combat, Tribout, qui est sorti de la ville, afin de livrer un simulacre de combat, croit encore pouvoir opérer sa retraite dans Pontorson. Les paysans l'ont suivi. Ils y pénètrent avec lui. Tribout, heureux d'échapper aux conséquences de son aveugle sécurité, prend la fuite, et passe le pont de Bau, que Forestier, Legeay et deux cavaliers ont l'audace de forcer sous le feu de son artillerie. La lutte engagée dans cette longue et étroite rue de Pontorson fut affreuse. On se battit de cinq à neuf heures du soir, sans faire de prisonniers. Forêt, qui était entré l'un des premiers dans la ville, et qui, à la tête de quelques volontaires, se portait partout où le danger était le plus imminent, tombe, frappé à mort de plusieurs balles; mais les bleus sont contraints de suivre l'exemple

Digitized by Google

de leur général. Ils abandonnent la ville pleine de sang, ils laissent leurs mourants et leurs blessés à la garde du vainqueur. Pendant toute la nuit, on n'entendit que des cris de douleur, que des prières d'agonisants, s'élevant de ce champ de bataille, où les prêtres seuls allaient offrir des secours aux victimes des deux partis.

Tribout, sans compter les morts et les blessés, laissait aux Vendéens, ses canons, ses bagages, et même la plupart des drapeaux de ses bataillons. Pour atténuer sa défaite, voici en quels termes il rendait compte de cette affaire au ministre de la guerre : « J'ai vu enfin l'ennemi, républicain ministre. L'armée que je commandais était de trois mille hommes. Deux mille ont seuls pu donner à cette occasion. Ils ont déployé ce courage qui n'est dû qu'à des républicains, jaloux de conserver leur liberté. J'ai été forcé de me retirer sur Dinan, faute de munitions, ce qui a mis mon armée un peu en déroute; mais je leur ai parlé le langage du républicain. Ils se sont ralliés. Ils désirent plus que jamais tomber sur cette horde de scélérats. » De semblables jactances avaient trop long-temps abusé le comité de salut public. Tribout fut provisoirement suspendu, et les conventionnels en mission aux armées et les généraux convinrent, en apprenant cette défaite qui dérangeait leurs plans, de mettre tout en usage pour soutenir le poste d'Antrain. La division de Marceau, formant l'avant-garde, prend position aux Quatre Chemins sur les routes de Rennes à Avranches et de Fougères à Dol. Muller reçoit ordre d'occuper les deux ponts sur la rivière de Couësnon : l'un de ces ponts est sur la route de Dol, l'autre sur celle d'Avranches.

Digitized by Google

De pareilles mesures militaires ouvraient aux blancs un passage inattendu. La Rochejaquelein saisit la faute que viennent de commettre les bleus. Il en profite sur le-champ, et donne ordre de prendre la route de Dol.

Westermann, dont rien ne peut contenir l'intempérance guerrière, s'élance à sa poursuite. Le général républicain Marigny, qui n'a de commun avec le général royaliste que le nom et l'intrépidité, se joint à Westermann, puis, avec ses quinze cents grenadiers, il renforce la colonne que, sans ordre, ce dernier pousse contre les Vendéens. A la tête de soixante cavaliers, Marigny envahit la ville de Dol, où les royalistes, à peine arrivés, ont cherché par quelques heures de repos, à réparer leurs forces épuisées. Mais la pénurie était à son comble. Il n'y avait plus de vivres, plus de ressources, plus de bandages pour les blessés, et l'on était au commencement de décembre. La situation de tous était si misérable que celle de madame de Donnissan fit pitié à une femme. « Elle vint me dire à l'oreille, raconte madame de Donnissan, qu'il y avait des pommes de terre dans le fond d'un jardin; j'en fis avertir de suite les pauvres malades. Cette triste ressource une fois connue, le jardin fut rempli d'hommes affamés, qui, avec leurs mains, arrachaient ces patates de la terre, et les dévoraient. Après ce souper délicieux, nous couchâmes par terre et pêle-mêle. »

C'était un pareil repos que les bleus de Marigny venaient troubler. Ce général force la porte des maisons, égorge une vingtaine de paysans endormis, car pour rendre plus horribles les désastres de cette guerre, on eût dit que les deux partis attendaient l'obscurité de la nuit afin

Digitized by Google

de s'attaquer : il allait peut-être jeter la confusion dans l'armée et renouveler à Dol l'affreux drame de Châtillon-sur-Sèvres, lorsque La Rochejaquelein et Forestier rassemblent à la hâte une centaine de soldats et repoussent loin de la ville, cette avant-garde de la colonne républicaine.

Mais dans ce temps-là et avec cette guerre, lorsque le soleil se couchait sur un combat, il se levait le lendemain pour en éclairer un autre. La Rochejaquelein a jugé sa position ; elle est bien triste. Il a dénombré toutes les forces accumulées autour de lui pour écraser son armée ; il sait surtout que ces forces, même battues une fois, seront renouvelées le lendemain par la terreur ou par l'enthousiasme. Cependant, dans une position si critique, il ne désespère pas encore du salut de l'armée. Il tire même parti de la dernière attaque de Westermann et de Marigny pour recommander aux siens une vigilance que tant de surprises nocturnes ne leur ont pas inspirée. Il prévoit une grande, une dernière bataille ; il prend toutes ses dispositions en conséquence.

La petite ville de Dol, située à deux lieues de la mer, n'a, comme presque toutes les vieilles cités, qu'une rue se prolongeant en pente assez rapide. Dol présente le sommet d'un angle formé par les routes d'Antrain et de Pontorson, dont les bleus se sont emparés ; ils ont résolu d'en faire le tombeau de la Vendée, qui, comme un lion, retournait à son antre ; mais Kléber, Marceau et Damas, redoutant de s'attaquer encore à ces débris d'armée, proposent de les bloquer et de les contenir par un système tout défensif. Ce système tendait à enfermer les paysans

Digitized by Google

dans un cercle de fortifications qu'on allait commencer à l'instant même, et qui, de Pontorson, de Dinan et d'Antrain, formeraient, jusqu'à la mer, une ligne de retranchements. Westermann et Marigny, avec des colonnes mobiles de troupes légères, seraient chargés de fatiguer et d'affamer l'armée royale. «Chacun, écrit Kléber, l'auteur de ce projet, est satisfait d'entrevoir enfin les moyens de terminer la guerre, lorsqu'une belle étourderie de Westermann vient détruire en un instant les avantages que l'on espérait et nous entraîne de nouveau dans la plus épouvantable déroute. »

Westermann a des royalistes sous la main, il faut que Westermann les combatte. Sans s'inquiéter des plans que le conseil de guerre peut avoir adoptés, ce hardi partisan annonce aux représentants et aux généraux qu'il a fait un mouvement sur Dol et qu'il va tenter un coup de tête. Prieur (de la Marne), dont le caractère a plus d'un trait de ressemblance avec celui du général et qui n'a pas vu sans peine les retards que la sagacité militaire de Kléber et de Marceau apporte à ses vengeances nationales, Prieur s'écrie que Westermann seul est dans le vrai et qu'il faut l'appuyer. Le vieux général Dembarrère, celui que Kléber appelle le Nestor du conseil, répond avec sang-froid au cri de : Mort aux brigands ! qui termine la fougueuse harangue du conventionnel. « J'ai toujours vu, citoyen représentant, que l'extrême exagération était le présage des revers. » Et ce mot si profond trouve encore ce jour-là son application.

A minuit, Westermann, sans attendre la division de Marceau et celle de Muller, qui doivent se réunir à lui

Digitized by Google

pour commencer le feu, se précipite sur les avant-postes; il espère les trouver aussi mal gardés que dans les campagnes précédentes. Mais La Rochejaquelein a tout prévu. Il a fait ranger par files, le long des maisons, les femmes, les blessés et tous ceux qui ne sont pas en état de combattre; le nombre en était immense; puis au milieu de la rue on place les chariots, les bagages et l'artillerie de rechange. Talmont et Forestier rangent leur cavalerie entre les canons et les femmes, pour protéger les uns et les autres ou pour se porter au galop vers les points où leur présence sera nécessaire. Vingt tambours parcourent la ville, ils battent la charge et semblent, au milieu de l'obscurité, annoncer, par des funèbres roulements, à cette foule éplorée, qu'il n'y a plus de salut pour elle que dans le désespoir de ses soldats.

C'étaient là les seules dispositions militaires auxquelles était réduit un général en chef. La révolution ne voulait plus, comme à Torfou, à Chollet ou à Laval, combattre la grande armée en rase campagne; elle la surprenait au milieu des ténèbres; elle la poursuivait dans le sein des villes, espérant l'étouffer dans un massacre. Les royalistes sont à peine rangés en bataille à l'entrée de Dol, que l'avant-garde républicaine se précipite sur elle au cri de ralliement que Prieur a donné.

Mort aux brigands! vocifèrent les soldats de Westermann. Ces clameurs dominent le roulement des tambours; elles couvrent même le premier bruit des canons et de la mousqueterie.

Vive le roi! répondent les Vendéens à ce cri de mort; et, après un choc épouvantable, Westermann, affaibli,

Digitized by Google

plie et recule. Au même moment, Forestier arrive à la porte de la ville. « En avant la cavalerie ! » répète-t-il d'une voix tonnante. C'était une parole de victoire, car les femmes et les blessés savaient l'ordre de la bataille. « En avant la cavalerie ! sauvez-nous du massacre ! » répétaient ces soixante mille chrétiens, n'ayant pour vaincre que la faiblesse de leurs voix et l'ardeur de leurs prières. La cavalerie s'élance au galop et le sabre à la main. La division de Westermann, qui est revenue à la charge, recule de nouveau; la cavalerie la prend sur les ailes, l'enfonce, et va rester maîtresse du terrain, lorsque Marceau paraît avec sa colonne. Stofflet marche à sa rencontre. On combat pendant trois heures avec un courage égal; mais, enfin, les Vendéens commencent à faiblir.

Tout à coup la division Muller accourt sur le terrain. Muller est le plus ancien des généraux, le commandement lui appartient; mais Muller, mais son état-major, mais une partie de ses troupes, tout cela a bu, tout cela s'est enivré, en se berçant de l'espoir de surprendre les brigands. Au lieu d'apporter un renfort à Marceau, Muller n'apporte que le désordre : bientôt il est tel que les royalistes reprennent le dessus.

Dans cette situation, Marceau appelle Kléber à son secours. Kléber décide le jeune général républicain à faire un pas rétrograde et à rallier les bleus dans une position avantageuse. Ce conseil est suivi; mais La Rochejaquelein, qui serre de près Westermann sur la route de Pontorson, revient promptement à Dol, où la bataille doit s'engager plus meurtrière. Kléber veut qu'on s'en tienne à cet échec et que, surtout, on suive le plan arrêté dans

Digitized by Google

le conseil. Bourbotte, Prieur et le général Rossignol, qui a repris le commandement supérieur des bleus, sont du même avis. Ordre est expédié à Westermann, qui a rallié sa division, de rester sur la défensive; Westermann ne peut s'y résigner: dès le lever du soleil, il est au village de Bagnerpican.

Mettant à profit cette courte suspension d'armes, M. Henri a disposé son armée dans un meilleur ordre; elle marche en deux colonnes par les routes de Pontorson et d'Antrain. Westermann et Marigny attaquent vigoureusement; ils sont repoussés. Le général Amey vient à leur secours; il est repoussé de même; et, sans l'intrépidité des deux premiers généraux, cette division allait être anéantie; mais le républicain Marigny met pied à terre; il se place à la tête de quelques centaines d'hommes; un boulet emporte le sabre qu'il tenait à la main; son cheval est frappé d'un coup de feu. Marigny combat à pied, et, à force de courage, il protége la retraite.

Les bleus étaient en pleine déroute. Pour décider partout la victoire, La Rochejaquelein se porte au galop sur la route d'Antrain, où Stofflet, ayant Kléber et Marceau en tête, n'a pas été aussi heureux. Un brouillard épais enveloppait le champ de bataille et ne permettait pas de distinguer les positions. En voyant leur généralissime s'élancer loin de son corps d'armée, les royalistes croient qu'ils sont vaincus et que M. Henri est entraîné avec ses troupes : tous prennent la fuite vers la ville, apportant le récit d'une défaite qui n'existait pas en réalité. A cette nouvelle, les femmes sont confondues dans les rangs, les enfants écrasés sous les pieds des chevaux. Un seul cri, parmi tant de douleurs et d'imprécations, domine tous les

Digitized by Google

cris. Au milieu des détonnations de l'artillerie on entend quelques braves répéter : « Abandonnerons-nous ici notre général ? » — « Non, répondaient mille voix, vive le roi et M. de La Rochejaquelein ! »

La ville de Dol est remplie de soldats qui annoncent la perte de la bataille. La cavalerie de Talmont, dont Forestier a pris le commandement, veut les rallier. « A la mort les braves ! à la mort ! » s'écrie-t-elle. Ces paroles répétées par des voix lugubres inspirent encore plus d'effroi que de courage. Pendant ces trente heures où commença l'agonie de la grande armée, agonie que cette victoire va suspendre, le vendéen Marigny est là, avec sa stature gigantesque, adjurant les royalistes de mourir, mais du moins voulant qu'ils meurent en soldats. Le sabre à la main, on le voit se jeter avec fureur sur les traces des fuyards et les ramener malgré eux au combat. Rien ne l'émeut, rien ne l'arrête. Il a réuni une petite troupe décidée à vaincre ou à périr. Avec elle, il court sur la route d'Antrain, où il ne rencontre que des femmes et des enfants. Il se place en tête de cette colonne qui fuit, sans savoir où en est le sort de la journée, ce que les républicains vaincus paraissaient seuls ne point ignorer. « Eh bien ! les Poitevines, s'écrie-t-il de sa voix de Stentor, serez-vous donc aussi lâches que les hommes ? — Non, M. de Marigny, répondent-elles, en ramassant les fusils dont la terre est couverte. Marchez devant nous. Nous vous suivrons. » Marigny abandonne son cheval, puis au milieu de ce bataillon de femmes et d'enfants, il s'avance.

Cette terreur qu'un brouillard extraordinaire et que de longues souffrances morales peuvent seuls expliquer, ré-

Digitized by Google

gnait presque dans tous les rangs. Stofflet a été lui-même entraîné; mais rappelé à son devoir par la présence de mesdames de Donnissan et de Lescure, il se réunit à d'Autichamp, à Pérault, et au jeune Duchesne de Denant, puis tous ensemble. ils parviennent à rendre ce moment moins affreux. La veuve de Bonchamp supplie les soldats qui ont combattu sous les ordres de son mari de ne pas reculer. Les femmes arrêtent ceux qui fuient. Quand ils résistent à leurs prières et refusent de combattre, elles s'opposent à leur passage. Souvent même pour leur donner un salutaire exemple, elles saisissent le fusil de quelque mort et répètent avec désespoir : « En avant ! au feu ! les vendéennes ! » Les prêtres aussi rivalisent de zèle avec les femmes; mais leur influence est plus décisive, car ils promettent le ciel aux braves, l'enfer aux lâches.

L'abbé de Grand-Maison les excite ici. Là, placé sur une élévation, et le crucifix à la main, M. Doucin, curé de Sainte-Marie de l'île de Ré, produit un magique effet. « Allez-vous donc, disait-il, livrer vos femmes et vos enfants au couteau des bleus ? ce n'est pas possible, mes enfants. Aux armes ! la croix à la main, je marcherai à votre tête. Que ceux qui veulent me suivre se mettent à genoux; je leur donnerai l'absolution. S'ils meurent, ils iront en paradis; mais les poltrons qui trahissent Dieu et qui abandonnent leurs familles, les bleus les égorgeront et ils iront en enfer. »

Sous sa main qui tour à tour bénit ou anathématise, il rassemble plus de deux mille hommes. Après avoir recueilli ses paroles, tous se précipitent contre les républicains en criant : « Vive le roi ! nous allons en paradis ».

Digitized by Google

Ils couraient à la victoire.

A Dol, la bataille était encore jugée perdue; mais sur le terrain, Talmont et La Rochejaquelein avaient changé la face des affaires. M. Henri a été averti de l'erreur de ses soldats. Il est revenu à toute bride avec Allard et quelques officiers. Il conjure, il menace. Sa présence même ne rassure pas. Le général voit ce désordre. Il comprend que tout est fini, et pour mourir avec la Vendée, il s'avance vers une batterie républicaine. Les bras croisés, il attend, il essuie la décharge. « La mort, s'écrie-t-il, ne veut donc pas de moi. » Au même instant, un feu soutenu se fait entendre à l'aile droite. M. Henri y vole. C'était Talmont qui, avec une héroïque constance et huit cents hommes, résistait à toutes les forces de l'ennemi. Au même instant, les fuyards ramenés au combat par les femmes et par l'abbé Doucin, se présentent. Stofflet d'un côté, Marigny de l'autre, accourent à la fois. A ces troupes qui veulent venger sur les bleus la défaite qu'elles ont failli subir par leur propre faute, La Rochejaquelein fait distribuer des cartouches. Il ordonne de ne tirer qu'à bout portant.

Les républicains que le prince de Talmont a tenus en échec, et auxquels il a si vaillamment dérobé la dispersion d'une partie de l'armée et les déplorables scènes qui se passent à Dol, les républicains surpris de la vivacité d'une pareille attaque, plient sur leur droite où Kléber combat. Les Mayençais seuls, que le général Canuel a sous ses ordres, restent inébranlables, mais le centre de Rossignol est enfoncé. Les Mayençais suivent le mouvement qui les entraîne. Marceau qui, de tous les meilleurs

Digitized by Google

soldats des divers régiments, a formé à la hâte une espèce de bataillon sacré, Marceau seul couvre la retraite et empêche l'entière destruction de l'armée.

C'était un grand triomphe que cette bataille. Le brouillard seul avait empêché les bleus de la transformer en défaite pour les blancs. Aussi ces derniers, dans l'exaltation de leur joie, s'empressèrent-ils d'aller rendre grâce à Dieu dans l'église de la ville. On se félicitait, on s'embrassait comme des marins qui viennent d'échapper au naufrage. On remerciait les femmes de n'avoir pas désespéré de la bravoure des hommes. On se mettait à genoux sur le passage du curé de Sainte-Marie qui, à la tête des royalistes conduits par lui au combat, chantait le *Vexilla regis* comme un hymne de reconnaissance et d'encouragement.

La Rochejaquelein avait pris une part immense à ce triomphe. Cependant, au milieu de l'ivresse générale, il proclame à haute voix que c'est à Talmont que l'armée en est redevable. Elle se félicitait encore de ce succès quand les patriotes reparaissent. La nouvelle bataille dure quatorze heures. Les républicains ont choisi de meilleures positions; ils tâchent de réparer la défaite de la veille; mais l'imprudente ardeur de Westermann compromet encore les plans de Kléber et des représentants Bourbotte et Prieur. La Rochejaquelein, par une habile tactique appuyée sur la connaissance du caractère de ce général révolutionnaire, est venu presque à portée de fusil aiguillonner sa colère. Westermann s'est précipité sur lui et le combat a été bientôt engagé sur toute la ligne. Les commissaires de la Convention et les généraux républi-

Digitized by Google

cains laissent avancer M. Henri sur Antrain pour le tourner ensuite par la route de Pontorson. Le général royaliste a pénétré leur projet, et c'est alors qu'il s'est décidé à attaquer la division de Westermann.

Dans cette mêlée, Dehargues donne seul au milieu d'un escadron de hussards. Son cheval s'abat. Dehargues est fait prisonnier. Son écharpe blanche le fait reconnaître pour un officier supérieur. On l'entraîne au galop vers Rennes. Laroche-Saint-André reçoit douze coups de sabre à côté de M. Henri dont le cheval est tué; mais les blancs ont déjà partout l'avantage; Westermann recule encore. Le général Chambertin, pour voler à son secours, s'engage sans artillerie dans les colonnes vendéennes que Marigny protégeait avec ses canons. Chambertin est accablé. Il se replie sur la gauche. A la gauche, Stofflet a déjà refoulé Marceau qui revient toujours à la charge. Rossignol envoie de nouveaux renforts. Ils ne peuvent tenir. L'armée républicaine tente de se rallier sur une hauteur. Deux pièces de canon que La Rochejaquelein fait avancer l'empêchent de former sa ligne; alors, malgré Rossignol, Bourbotte et Prieur, elle se débande et se dirige vers Antrain.

Arrivés là, les bleus, qui n'ont pas reçu de vivres depuis trente-six heures, se répandent dans les maisons et dans les auberges. La cavalerie n'ose charger; mais Poncelet, capitaine des hussards de la mort, se place dans un défilé; il couvre la retraite jusqu'au moment où une balle vient lui fracasser la tête. Ce moment est pour les Vendéens le dernier signal de la victoire. Ils entrent pêle-mêle dans Antrain avec les vaincus. Un régiment de ligne a été dis-

Digitized by Google

posé par Rossignol pour arrêter les vainqueurs; il est écrasé sous le feu ou sous les baïonnettes. La cavalerie de Talmont se jette à la poursuite des fuyards et des bagages que l'on dirigeait sur Rennes; les bagages sont pris, et quelques chasseurs royalistes ramènent dans la ville un grand nombre de chariots remplis de blessés. Cette vue réveille dans tous les cœurs de tristes souvenirs.

A Fougères, les bleus ont égorgé dans leurs lits des blessés abandonnés par les blancs, et c'est à la correspondance de Robespierre que nous empruntons ce document. Son ami, le médecin Gainou, alors dans l'Ouest, lui écrivait : « Il faut te dire que des soldats *indisciplinés* (tuer tout ce qui se présentait sous le sabre était légal aux yeux de la révolution), des soldats indisciplinés se sont portés dans les hôpitaux de Fougères, y ont égorgé les blessés des brigands dans leurs lits; plusieurs femmes des brigands y étaient malades; ils les ont violées et les ont égorgées après ». Le 18 novembre, Tribout, en faisant sortir son armée de Pontorson, a ordonné de fusiller en tête de la colonne cinquante paysans prisonniers. Ses ordres ont été lâchement exécutés. Partout les mêmes atrocités se sont renouvelées, et quelques fantassins s'apprêtent à en tirer vengeance sur ces cent cinquante bleus que la fuite n'a pu dérober à leur justice. Mais les généraux et le curé de Sainte-Marie de l'île de Ré, qui, à la bataille de Dol, a si puissamment contribué à la victoire, s'opposent à des représailles dont la grande armée n'a jamais pris l'initiative. La voix des chefs et des prêtres calme leur fureur. Les cent cinquante blessés sont sauvés, comme Bonchamp à Saint-Florent a préservé les cinq mille prisonniers républicains.

Digitized by Google

On leur distribue des secours et des vêtements ; puis on les renvoie à Rennes avec une lettre adressée par La Rochejaquelein, Donnissan, Stofflet et Marigny au district et aux officiers municipaux de cette ville. « C'est par des actes d'humanité, leur écrivaient-ils, que l'armée royale se venge des cruautés commises par ses ennemis. »

Les blessés arrivent à Rennes ; ils remettent cette lettre aux autorités ; ils parlent avec reconnaissance de la générosité des Vendéens. Les autorités ne répondent rien à ces éclatants témoignages ; mais une heure après, Dehargues, que des hussards ont conduit dans cette ville, Dehargues, prisonnier de guerre, et tombé au pouvoir des bleus pendant la bataille d'Antrain, montait sur l'échafaud. Il mourut avec un héroïsme plein de calme. Sa mort, si cruellement ordonnée, devint pour les blancs une preuve de plus de la farouche inhumanité des bleus et de l'inconséquence de la pitié royaliste.

Ce n'est pas seulement à Rennes que l'on cherche ainsi par des atrocités calculées, à pousser les paysans dans un système de sanglantes récriminations que quelques-uns seulement adoptèrent en principe, mais qu'ils ne mirent pas toujours en usage.

Après l'évacuation d'Avranches par la grande armée, le conventionnel Laplanche, un prêtre apostat, y rentra, et le 22 novembre, tandis que les vaincus de Dol et d'Antrain se trouvaient à la merci des Vendéens, ce conventionnel écrivait au comité de salut public : « Nous avons trouvé hier à notre arrivée ici beaucoup de rebelles qui sont restés en arrière, et auxquels notre arrivée en cette commune n'a pas donné le temps de fuir. L'hôpital en était

Digitized by Google

également rempli. La vengeance nationale s'est exercée sur eux. Il n'en est plus question. Dans le nombre était une femme qui avait cherché asile dans une auberge sous prétexte de maladie. »

Cela n'est rien encore. Une commission militaire a été instituée à Laval; elle a charge de rendre légales toutes ces boucheries, auxquelles l'ardeur du combat, l'entraînement de la victoire ou le désespoir de la défaite ne doivent même pas servir d'excuse. Le 22 novembre, le jour même où Laplanche adresse à Paris la lettre citée plus haut, cette commission, de son côté, rend compte de ses œuvres à la Convention. C'est une pièce que nous ne citons qu'à regret, qu'avec honte même; mais elle fait ressortir dans toute sa vérité la calomnie, l'injustice et la cruauté de l'esprit de parti. Elle appartient donc à l'histoire de cette époque :

« Le président et les membres composant la commission établie près de l'armée de l'Ouest à la Convention.

Laval, 2 frimaire (22 novembre).

« Nous vous adressons 97 pièces d'or, dont 4 de 48 liv. et 93 de 24 liv., 24 pièces d'argent dont 18 de 6 liv., 3 de 3 liv., 4 de 1 liv. 4 s. et 4 de 12 s., une pièce de cuivre de 2 s., une montre d'or, un cachet d'argent et un poignard à lame de cuivre. La majeure partie de ces vils métaux ont été trouvés sur des prêtres fanatiques de la Vendée qui ont avoué, dans leur interrogatoire, les avoir reçus pour dire des messes que nous nous sommes chargés d'acquitter. Le poignard que nous a remis le général Danican, qui commande ici, a été trouvé dans une au-

Digitized by Google

berge de cette commune, sous le lit de la chambre qu'occupait la femme Bonchamp, veuve d'un chef de brigands, mort de la suite des blessures qu'il a reçues à la prise de Chollet; on dit ce poignard empoisonné. Vous trouverez également dans l'envoi que nous vous faisons, une collection complète des jugements que la commission a rendus à Saumur, Chinon, Doué, Angers et Laval, depuis son établissement. En les récapitulant, vous verrez que nous avons condamné à la peine de la détention six particuliers; à celle des fers dix-neuf; à celle de mort quarante-deux scélérats tant nobles que prêtres et autres conspirateurs. Dans le nombre de ces derniers se trouvent quatre femmes, dont trois filles, l'une sœur hospitalière de la commune de Doué, et les deux autres ci-devant nobles.

» A notre arrivée ici, nous avons fait tomber six têtes de voleurs et assassins d'une nouvelle espèce; ils sont environ 1000 à 1200 de leur bande. Ils désolent ces contrées; mais les soldats de la république, que le général Danican commande, ont juré de les exterminer sous huit jours. On les appelle *chouans*, du nom de leurs chefs qui sont deux frères. Il y a quelques jours que dans une première visite qu'on leur a faite, on en a égorgé une quinzaine, et au moment que nous écrivons on en amène à Laval quarante-deux, du nombre desquels sont plusieurs chefs que nous n'épargnerons pas. Aussitôt après cette exécution, qui s'est faite à la vue d'un peuple immense et aux cris répétés de : Vive la république! nous avons été rendre la vie à la société populaire. Comme partout, le peuple de Laval est bon, et le génie révolutionnaire qui plane aujourd'hui sur la république entière y a inspiré le

Digitized by Google

émotions les plus justes. Pour faire le prêt aux soldats qui n'ont pas encore ici de payeur et pour venir au secours des malheureux, on a mis en réquisition tous les coffre-forts des riches, et on leur a enjoint d'envoyer la majeure partie de leurs souliers et de leurs chemises, pour les soldats qui en manquent.

» Le lendemain de ce beau jour, nous avons condamné à mort quatre brigands de la Vendée qu'on a arrêtés dans cette commune. La nuit, on a renversé de leurs niches quelques saints et saintes, et particulièrement des bonnes vierges qu'on avait illuminées plus somptueusement qu'à l'ordinaire, et l'on se promet bien d'en faire autant de toutes les autres qui sont encore en grand nombre. Hier enfin, deux filles, ci-devant nobles, qui étaient à la suite des brigands de la Vendée et qui ont été arrêtées, nous ont été livrées, et elles ont subi la peine de mort.

» Depuis le passage des brigands et notre séjour dans ce département, les aristocrates et les modérés sont presque devenus patriotes, c'est-à-dire qu'ils sont effrayés par notre présence. »

Pour reposer l'esprit de tant d'horreurs, il est juste de dire que tous les républicains ne faisaient pas profession d'une ingratitude aussi révolutionnaire. Quelques semaines après la journée d'Antrain, le curé de Sainte-Marie de l'île de Ré, tomba entre les mains des bleus. Il fut traduit devant un conseil de guerre. Il ne se défendit pas; la vie alors n'en valait pas la peine; il s'accusa même en proclamant avec une sainte franchise ce qu'il avait fait au milieu des armées catholiques. Il allait être condamné à

Digitized by Google

mort; un soldat, témoin à charge, se lève, puis, républicain lui-même, il raconte à ces républicains le trait de charité dont ce prêtre a honoré la guerre civile, tandis que l'on jetait les ecclésiastiques à la Loire ou qu'on écrasait les royalistes sous le pied de la révolution. Le tribunal est ému. Il avait ordre de condamner; il absout.

Les batailles de Dol et d'Antrain, dernières victoires de la grande armée, ont porté la consternation dans l'âme des plus intrépides soutiens de la révolution. Les Vendéens, forts de leurs succès, pouvaient, presque sans effusion de sang, se rendre maîtres de Rennes, dont la population et celle des campagnes surtout, leur étaient dévouées, puis, de là, marcher sur le Morbihan, dont aucune troupe ne pouvait leur disputer l'entrée. C'était porter la guerre au centre même de ses alliés; car le Morbihan venait encore une fois de s'insurger. Vannes, La Guerche, Rochefort et Musillac, ses principales villes, étaient incessamment menacées par des soulèvements partiels, qui, au premier signal d'invasion, pouvaient former une armée parfaitement aguerrie. La forêt du Pertre était couverte de bandes isolées de chouans, qui, pour commencer les hostilités, s'adressaient aux détachements ennemis, surprenaient les postes avancés et inquiétaient plus les commissaires de la Convention par ces attaques nocturnes que par des batailles rangées.

C'était là qu'il fallait aller, et les révolutionnaires s'y attendaient bien, car le conventionnel Bréard, en mission à Brest, écrivait alors à ses collègues réunis à Rennes :

« Vous me dites, chers collègues, que vous avez pris

Digitized by Google

des mesures qui opéreront bientôt la destruction des brigands ; j'en espère tout le succès que vous en attendez vous-mêmes ; vous me dites que vous avez pris les mesures que les circonstances vous permettent pour réprimer les mouvements qui ont lieu dans le Morbihan. Dans la persuasion où j'étais que les brigands étaient défaits, j'avais écrit il y a trois jours à Tréhouart qui est à Saint-Malo, de s'y rendre avec des troupes : j'ignore ce qu'il aura fait, n'ayant pu encore recevoir sa réponse. Trois cent cinquante hommes sont partis d'ici pour Vannes, il y a trois jours, et j'ai pressé le département du Finistère et des Côtes-du-Nord d'y envoyer tous les secours qu'ils pourraient se procurer.

» Vous me dites, mes amis, de tenir ferme de mon côté, et qu'avec du courage nous anéantirons les brigands. Vous me connaissez assez pour être certain que le courage ne me manquera pas, et, pour peu que je sois secondé, Brest et l'escadre seront conservés à la république ; mais il faut que vous connaissiez ma position, en voici le tableau : Je n'ai pour toute garnison que trois cent dix-huit hommes, très peu de troupes de marine et six cents hommes de réquisition, sans armes, et sur lesquels, d'ailleurs, on ne peut pas compter. La garde nationale est affaiblie par les détachements qu'elle a fournis à Prieur et à Tribout. Les matelots deviennent journellement plus difficiles à contenir. Les batteries des côtes n'ont pas pour leur garde et leur service un nombre d'hommes suffisant, et, parmi ceux qui y sont, il en est, peut-être le plus grand nombre, qui ne méritent pas grande confiance. Quoique les Anglais soient dehors avec

Digitized by Google

vingt-huit vaisseaux de ligne, je crois bien qu'ils ne feront aucune tentative de ce côté-ci; mais si les brigands perçaient dans les départements des Côtes-du-Nord et du Finistère, il leur serait facile de s'emparer de toutes les batteries, qui, du côté de terre, n'offrent aucune résistance, et les campagnes sont tellement fanatisées, qu'ils y trouveraient de nombreux partisans. Je crois donc, citoyens collègues, que vous devez avoir les yeux tendus sur Brest, et employer tous vos moyens pour empêcher que les brigands portent leurs pas de ce côté. Je vous observe qu'il n'y a plus de fusils dans les magasins, plus de pièces de campagne, et que la poudre commence à diminuer par les convois successifs qu'il a fallu faire. J'ai déjà écrit au comité de salut public, je lui écris de nouveau. Je vous prie d'appuyer de votre côté les demandes que je lui fais de canons, de fusils et munitions. »

Mais privés, dans la saison la plus rigoureuse de l'année, de tout ce qui fortifie le soldat, mais épuisés de fatigues et pris au cœur du mal du pays, les blancs refusent de suivre les chefs qui leur font entrevoir la possibilité de s'emparer de Rennes et de créer une Vendée bretonne; on leur dit que l'escadre anglaise, qui n'a pu arriver en vue de Granville, se présentera enfin apportant les armes et les munitions promises, lorsque, avec le concours des chouans, ils se seront rendus maîtres du littoral dégarni de troupes.

A toutes ces raisons, les paysans n'ont à opposer que la constance de leurs refus. L'Angleterre les a trahis. Qui sait, disent-ils, ce qu'elle ferait une autre fois? Préoccupés de ce soupçon, dont les généraux ne peuvent

Digitized by Google

eux-mêmes se défendre, ils demandent qu'on les ramène dans le Bocage. On prend le parti de diriger l'armée soit sur Angers, soit sur Saumur, où l'on espère ne pas trouver plus de résistance qu'au mois de juin.

La consternation était grande dans le camp royaliste; elle ne l'était pas moins parmi les révolutionnaires. Les habitants des cités, effrayés des massacres commis par l'armée patriote, qui, aujourd'hui sur un point et demain sur un autre, échappe ainsi à des représailles dont eux seuls, sédentaires, peuvent éprouver le contre coup, les habitants des cités ne se montrent pas aussi bien disposés que dans le principe à prendre fait et cause en faveur de la république; ils ont frayeur des Vendéens, frayeur des campagnes dont ils connaissent l'esprit, encore plus frayeur de ces terribles représentants, qui exposent aussi facilement leurs jours que la sécurité des villes. Il n'y a plus de troupes pour protéger Rennes, plus de troupes pour s'opposer à la marche des blancs. Tout est sujet de confusion, de désordre et d'inquiétude. Afin de remonter l'esprit public, Rossignol, Kléber, Dembarrère, Marceau, Westermann, Marigny et les conventionnels se forment en conseil de guerre permanent.

Kléber, qui par son audace et par la confiance qu'il inspire aux bleus, a pris de l'ascendant sur les conventionnels eux-mêmes, fait comprendre à Rossignol que pour être général en chef il faut plus que du courage. Rossignol donne sa démission en s'écriant : « Si elle est refusée, je croirai qu'on veut perdre la république ». Puis il indique Marceau comme son successeur provisoire.

François-Séverin Marceau, né à Chartres le 1er mai

Digitized by Google

1769, d'un procureur au bailliage de cette ville, n'avait alors que vingt-quatre ans et demi. Soldat presque depuis son enfance, il s'était jeté dans la révolution avec tout l'enthousiasme de cette époque, puis, d'exploits en exploits, il était arrivé au généralat. Sa noble physionomie, sa taille élevée avaient un ensemble de grâce et de majesté qui séduisait. D'une fierté souvent rude et sévère, il savait faire respecter son autorité en un temps où personne ne voulait obéir; ami de la liberté, mais encore plus ami de la justice et de la discipline, il se montra en Vendée comme sur les frontières, le plus implacable adversaire des excès et des réactions. Son patriotisme était aussi désintéressé que sa vertu était touchante, et lorsque, dans les défilés d'Altenkirchen, il fut, en 1796, frappé à mort par une balle tyrolienne, les Autrichiens et les Français, pour honorer tant d'héroïsme, déposèrent leurs vieilles haines sur sa tombe. Marceau estimait et admirait les Vendéens; car son esprit était assez élevé pour comprendre qu'eux aussi combattaient en faveur d'une sainte cause. A la prière de Kléber, il accepte les fonctions que Rossignol vient de résigner; puis, dans ce même conseil de guerre, on assigne à chacun le poste qu'il doit occuper. Westermann est nommé commandant de la cavalerie, et on investit Debilly des fonctions de général de toute l'artillerie. Le 26 novembre, cinq jours après leur triple défaite, les républicains peuvent encore tenir la campagne. Selon le plan de Kléber, Damas reste chargé du commandement de Rennes, et l'armée, à laquelle un véhément discours de Prieur (de la Marne) a rendu toute son activité, se dispose à un mouvement général. Kléber

Digitized by Google

commande la gauche, Boucret la droite, Canuel le centre, et Marigny reçoit ordre de harceler sans repos, à la tête de la cavalerie légère, les Vendéens, qui, au lieu de venir attaquer Rennes, rétrogradent sur Laval.

Après deux jours de marche, ils arrivent à Ernée; le lendemain, 23 novembre, ils sont à Mayenne, puis de là ils se présentent sous les murs de Laval. Partout, sur leur passage, l'image de la désolation et de la mort s'offre à leurs regards. L'incendie a détruit les bois, dévoré les maisons. Le fer des bleus a massacré les traînards et les enfants. A chaque pas, on rencontre des charrettes pleines de familles égorgées, et dont les conducteurs et les chevaux ont péri sous les mêmes coups. La route est jonchée de cadavres sans sépulture. La mort les a déjà presque autant mutilés que les baïonnettes républicaines. Ce spectacle porte la terreur dans l'âme des plus intrépides, car dans chaque victime, tous rencontrent un parent ou un ami.

Le général Danican est chargé de s'opposer au passage des blancs, et de maintenir le plus long-temps possible la communication entre Angers et Rennes. Danican qui, au dire de la commission militaire instituée à Laval, ne demande que huit jours pour exterminer les brigands et les chouans, a su les dernières défaites de l'armée révolutionnaire, et n'osant pas se mesurer avec les royalistes, il s'est dirigé en toute hâte sur Angers, qu'il met en état de siége. Maîtres de Laval, les royalistes se portent aux prisons. Elles sont vides. La commission militaire qui a régné pendant quelques jours dans cette ville, ne leur a pas laissé le bonheur de délivrer leurs frères. La saison deve-

Digitized by Google

nait plus rigoureuse. Le froid se faisait sentir avec plus de force. Après deux jours passés à Laval, les Vendéens arrivèrent à Sablé, de là, ils partirent pour La Flèche, puis ils s'avancèrent sur Angers, où, de son côté, l'armée républicaine, sous les ordres de Marceau, se rendait à marches forcées.

Le premier soin des clubistes de cette ville avait été de se défaire de tous les royalistes prisonniers; mais à la veille d'un siége qui menaçait de devenir fatal à leurs intérêts révolutionnaires, ils ne purent se résoudre à un massacre général. Il fut décidé qu'on ferait sortir de la ville une grande partie des captifs, et que, sous prétexte de les conduire à Paris, on s'en débarrasserait au plus vite. Le premier convoi sortit d'Angers le 2 décembre. Il n'était composé que de femmes, garrottées comme des criminelles. Parvenue aux ponts de Cé, l'escorte remet à Pavé, capitaine d'artillerie, l'ordre de fusiller toutes ces infortunées, au nombre desquelles se trouvait madame de Castelnau. Pavé déclare qu'il n'est pas un assassin et qu'il n'obéira pas. Puis, prenant sur lui-même une initiative d'humanité qui a bien des périls, il dirige sur Paris ce troupeau de détenues. On les oublia dans les prisons de la capitale jusqu'au 9 thermidor, qui leur fit recouvrer la liberté.

Les représentants Francastel et Esnue-Lavallée se sont renfermés dans la place où le général Beaupuy, l'un des héros de la bataille de Laval, s'est fait transporter. Le 3 décembre, l'armée républicaine, où la discorde règne entre Prieur et Kléber, entre Rossignol et Marceau, qui, tour à tour se menacent ou se réconcilient, est partie de

Digitized by Google

Châteaubriant pour Angers. Le conventionnel Levasseur (de la Sarthe) y a fait son entrée. Chargé par le comité de salut public de se porter partout où les paysans tenteraient de passer la Loire, Levasseur est comme ses collègues Bourbotte, Prieur, Merlin (de Thionville) et Lecarpentier, un de ces hommes qu'agite la fièvre révolutionnaire, et devant l'énergie desquels il faut que tout cède sous peine de mort. Le comité de salut public lui a adjoint comme aide-de-camp, comme conseil et espion, un révolutionnaire de bas étage, nommé Mogue. Ce Mogue, protégé par les jacobins, est l'ami de Ronsin et de Rossignol, avec lesquels il fait des affaires. Dans son langage patriotique, cela voulait dire piller et tuer révolutionnairement.

Levasseur a coupé tous les ponts de la Loire, il a placé Saumur en état de siége, et, avant même l'arrivée de Marceau, il a enjoint, pour enlever aux royalistes leurs moyens habituels d'action, de détruire les maisons les plus avancées du faubourg. Avec les conseils de Beaupuy, il a fortifié les points les plus faibles, disposé les batteries, organisé le service et rassuré les Angevins contre toute surprise.

L'avis de Levasseur n'a point été complètement suivi. Les royalistes s'embusquent dans les maisons et commencent à tirailler sur les assiégés. C'était le 4 décembre. Ils avaient espéré que les retards de Marceau, que la précipitation de leur marche, que leur attaque inopinée surtout, jetteraient la confusion dans la ville. Mais encouragés par Levasseur, intimidés par Francastel et Esnue-Lavallée, les habitants, dont une bonne partie aurait volontiers fait

Digitized by Google

cause commune avec les paysans, désirent laver la honte dont, au mois de juin, ils se sont couverts, en abandonnant leur cité sans défense à l'ennemi qui s'y présentait de nouveau.

Il y avait à peu près quatre mille soldats en état de combattre. Boucret et Danican les commandaient. Le lendemain, 5, vers midi, La Rochejaquelein fait battre la générale. Un feu vif et meurtrier, dirigé sur la ville par l'artillerie de Pérault et de Baugé, a bientôt entamé les murs et ouvert une brèche. Les canons républicains, soutenus par l'infanterie, ripostent de la porte Saint-Aubin jusqu'à la Haute-Chaîne. La garde nationale d'Angers, que Levasseur électrise, est aux postes les plus périlleux, recevant des munitions et des secours de toutes les femmes que le danger n'effraie plus. Beaupuy, quoique blessé grièvement, se fait porter sur les remparts pour surveiller la défense, et animer les troupes qui, comme la garde nationale, affrontent une mort presque inévitable, car les murailles de la ville sont si peu élevées, que les assiégés, la tête et la poitrine toujours à découvert, reçoivent partout des coups mortels. Lebreton, officier municipal et le jeune de Serrent, qui commande un bataillon de volontaires, tombent frappés au premier rang.

Les généraux royalistes savent de quelle importance est pour leur armée, la prise immédiate de cette ville. Ils poussent les Vendéens à l'assaut. Ils leur disent qu'Angers n'a point des murailles de fer, et qu'après le siége de Granville, ils ont promis d'enlever cette ville à la baïonnette. Stofflet va plus loin. A ces paysans exténués par des privations de toute espèce, il promet le pillage.

Digitized by Google

Malgré l'horreur de leur position, malgré les cruautés des bleus, les blancs frémissent à cette proposition. « Si nous nous permettions un tel crime, s'écrient-ils, Dieu nous punirait, et il serait juste. » La Rochejaquelein approuve ces paroles; mais pour donner l'élan, il saute à bas de son cheval, arrache un fusil à l'un de ses fantassins, s'élance vers la brèche et cherche à entraîner les soldats. Leur contenance est morne, indécise. Ils n'osent braver les feux de mousqueterie que le général Beaupuy et le chef de brigade Ménard dirigent sur eux, et ils se contentent, pendant toute la journée, de nourrir leur canonnade.

Ils provoquaient une sortie de la garnison, se berçant de l'espoir de terminer la lutte par un combat décisif; mais Beaupuy et Levasseur refusent de venir en aide à un désespoir sur lequel ils ont compté. Ils traînent en longueur, attendant toujours la colonne de Marceau, qui prendra les assiégeants par derrière, et les placera ainsi entre deux feux.

Il fallait adopter un parti. Les chefs royalistes se réunissent dans le couvent de Saint-Serge, puis sans s'arrêter à toutes les propositions qui sont faites, les unes pour tenter une fausse attaque par les ponts de Cé, afin de protéger le passage de la Loire à Ingrande, les autres pour combler le Port-Airvault qui, encombré de fascines, favorisera l'escalade, la majorité du conseil se prononce pour un assaut général, abandonnant à la Providence le soin de veiller sur l'armée en cas de revers.

La Rochejaquelein, Piron, Forestier et les autres chefs se jettent les premiers à la brèche. L'attaque et la défense sont furieuses. Boispréau, Fleury, de la Porte et Rynchs

Digitized by Google

s'élancent sur les pas de Forestier. Tous sont mortellement frappés à ses côtés. La Rochejaquelein n'en poursuit pas moins son projet. Malgré les matières inflammables, et les pierres qu'à travers les feux de peloton, les assiégés font pleuvoir sur lui, il va emporter d'escalade le point menacé, lorsque des décharges de mousqueterie se font entendre sur les derrières de son armée.

C'était le républicain Marigny, qui, avec sa cavalerie volante, se précipitait sur l'arrière-garde des assiégeants.

Ce feu inattendu est le signal de la retraite. L'armée se croit attaquée par l'avant-garde de Marceau. Elle recule, se disperse, et Marigny, profitant de la confusion qu'il a jetée, s'élance à la poursuite des paysans. La cavalerie royale marche contre lui. Tout couvert de blessures, Richard Duplessis, avec un escadron vendéen, fond sur les hussards. Son cheval l'emporte au milieu d'eux. Il tue le premier qui se présente, puis apercevant le général Marigny qui accourt au galop. « Je viens, dit-il, de tremper mon bras dans le sang d'un républicain. Je suis à demi-mort. Achève-moi. »

Ce courage fait impression sur Marigny. Il ordonne qu'on épargne Richard Duplessis. Marigny lui jette son mouchoir, afin qu'il puisse étancher le sang dont il est inondé, et il lui demande : « Qui vous pousse donc à faire la guerre? — Notre propre défense, s'écrie Richard. Ne nous massacrez-vous pas sans pitié? »

Ces quelques paroles sont le plus éloquent résumé des griefs de la Vendée contre la révolution.

Les républicains en comprennent la justesse et lui font grâce. Richard retourne à pied et sans armes vers La

Digitized by Google

Rochejaquelein. Afin de ne pas rester en arrière d'une générosité alors si peu commune, celui-ci s'empresse de renvoyer tout équipés à Marigny les deux seuls cavaliers faits prisonniers dans cet engagement. Il les charge de remercier leur général. Il lui offre toujours dix prisonniers pour un. C'est au milieu de ces scènes de carnage, un épisode de chevalerie qui repose le cœur. Quelques minutes après, Marigny courant à toute bride à la poursuite des fuyards qui prennent la route de La Flèche, est frappé d'un boulet de canon. Il tombe sans vie au milieu de ses cavaliers.

Les Vendéens donnèrent des regrets à cet ennemi dont les derniers moments avaient été consacrés à un acte d'humanité ; mais le général fut heureux de trouver la mort sur un champ de bataille. Sa destitution était arrêtée, et elle devait lui être notifiée à Angers dont il venait de sauver les murailles. Il n'avait d'autre crime à se reprocher que d'être humain. Il s'appelait Bouin de Marigny. Il était issu d'une noble famille du Poitou. La liberté et l'égalité, ainsi que les entendait le comité de salut public, n'oubliaient jamais ces deux titres à la proscription. Il était mort. La Convention désira honorer sa mémoire.

Vingt jours après, elle décréta que le cheval que cet officier montait dans le combat, serait offert au citoyen Marigny, son père, comme un hommage de la république.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE X.

Retraite sur le Mans. — Bataille et déroute du Mans. — Massacre des Vendéens. — Mademoiselle des Melliers et le général Marceau. — La Rochejaquelein séparé de son armée. — Bataille de Savenay.

Westermann a remplacé Marigny, son frère d'armes, dans la poursuite des Vendéens. L'armée de Marceau est arrivée peu d'heures après la levée du siége d'Angers, et aussitôt Kléber s'est porté en avant avec sa division pour préserver la place des nouvelles attaques que la nécessité forcerait peut-être les royalistes à tenter; mais au moment de partir, une entrevue touchante a lieu entre ce général et Marceau.

Un courrier du comité de salut public a remis au jeune général en chef la confirmation provisoire du grade dont Kléber le fit investir par Rossignol, démissionnaire; mais dans ces dépêches, il se trouve un ordre de suspendre Kléber, Haxo et Marigny. Marceau a tenu cette dépêche secrète. Il ne veut pas se séparer de son plus utile appui, et il va en référer au comité de salut public, lorsque arrive un nouveau courrier. Le conseil exécutif de la Convention a réfléchi. Il conserve Kléber dans ses fonctions.

Digitized by Google

Alors Marceau lui fait part des ordres qu'il avait reçus contre lui et des inquiétudes qui l'avaient tourmenté, puis il termine par ces mots : « En acceptant le titre de général en chef, je prends pour moi les dégoûts et la responsabilité, et je ne demande que le commandement de l'avant-garde au moment du danger : » « Sois tranquille, s'écrie Kléber, nous nous battrons et nous nous ferons guillotiner ensemble. »

C'était la seule récompense accordée par la révolution à ses généraux les plus instruits ou les plus heureux.

Kléber d'un côté, Westermann de l'autre, sont donc partis pour harceler les débris de la grande armée. Partout sur leur passage ils rencontrent des traces de deuil ou de souffrance. Ici, ce sont des feux éteints de bivouac qu'entourent des cadavres de femmes, de vieillards et d'enfants morts de froid. Là, on entend les cris des blessés, plus loin, de nouveaux, mais de toujours lugubres spectacles frappent les regards. Au milieu de cette désolation, Westermann ne laisse aucun repos au corps d'armée qui, sans plan, sans ordre et n'écoutant même plus la voix de ses chefs, se retire vers La Flèche. Tout ce qui s'arrête dans les fermes, tout ce qui tombe d'épuisement sur la route, périt à l'instant même, car Westermann n'est pas homme, ainsi que Marigny, à faire merci au courage malheureux, à la faiblesse, ou à la souffrance.

Aux environs de Baugé, il atteint l'arrière-garde. Le pont de Duretal étant coupé, La Rochejaquelein a été forcé de changer l'itinéraire de sa route. A sa vue, les bleus lancent les obus de leur artillerie volante; mais Piron qui, dans cette campagne, s'est toujours montré

Digitized by Google

le héros de Vihiers et de Coron, a sollicité comme une faveur les dangers de l'arrière-garde. Bientôt Westermann est refoulé jusqu'au château de Jarzé qu'il a incendié, et dont les flammes s'élèvent dans la campagne comme un phare de sinistre présage. Piron le poursuit à son tour. Après un engagement de quelques heures, les républicains se replient sur Suette. L'armée vendéenne, maîtresse sans combat de Baugé, y passe les journées des 5 et 6 décembre, mettant un peu d'ordre dans toutes ses confusions et se ralliant enfin à la voix de M. Henri. La Rochejaquelein, pour ranimer les esprits consternés, leur parle de leurs devoirs si noblement remplis, des sacrifices qu'ils se sont imposés avec une si chrétienne résignation, puis il leur dit qu'avec un peu de courage, ils doivent sortir de la position dans laquelle des fautes sans nombre, et leur désobéissance peut-être les ont placés. La Rochejaquelein exerçait sur tous ces hommes si simples et pourtant si héroïques, un empire que chefs et soldats étaient heureux de reconnaître. Le calme rentra dans ces imaginations malades de vertige : ils souffrirent encore, mais du moins ils souffrirent sans se plaindre.

A Baugé, on donne ordre de rassembler les vivres et les munitions qu'on trouvera dans les campagnes. Les recherches ne produisent qu'une certitude plus complète de disette. Les bestiaux, les grains, les fourrages, tout a été enlevé des fermes et conduit à Saumur, dans l'intention avouée d'affamer l'armée.

Le lendemain 7, au point du jour, elle se dirige vers La Flèche. C'est pendant ce trajet que Beauvolliers, intendant-général des Vendéens, disparaît, laissant intacte la

Digitized by Google

caisse militaire. Beauvolliers ne pouvait se consoler d'avoir été accusé de trahison sur la côte de Granville, lorsqu'avec le prince de Talmont, il descendit vers la mer pour protéger le départ de quelques dames. Il avait surtout un profond chagrin de la levée du siége d'Angers où sa femme et sa fille étaient prisonnières. Il partit donc, ne prévenant que madame de Lescure et s'abandonnant à la garde de Dieu; ce que plus d'un chef tentera après lui, car l'image de toutes ces désolations était navrante.

D'autres désastres pourtant attendent les blancs à La Flèche. Ils sont pressés entre la ville qui se défend et les colonnes de Westermann, de Legros et de Muller qui les poursuivent. Placés entre ces deux feux et ayant en face la rivière du Loir, dont le pont est coupé, ils se trouvent dans la plus effrayante des situations. Il n'y a pas même pour eux le choix de la mort; tout le monde frémissait. La Rochejaquelein se dévoue au salut de tous; il prend quatre cents cavaliers et autant de fantassins en croupe, il remonte le Loir, grossi par les pluies, trouve un gué sur une chaussée couverte d'eau et le traverse le premier au milieu d'une nuit de décembre; ses volontaires le suivent. Ils surprennent et culbutent la garnison. Après un pareil trait d'audace, M. Henri s'empare de La Flèche, que le général Chabot et le représentant Garnier (de Saintes) évacuent pour se retirer au Mans. Ce n'est pas assez pour M. Henri; il entend gronder le canon sur la route de Baugé. Son arrière-garde est aux prises avec Westermann. M. Henri paraît débouchant de la ville dont il s'est rendu maître. Les Vendéens le voient accourir à leur secours; ils reprennent courage, et encore une fois les bleus

Digitized by Google

fuient devant lui. Dans ce combat périt un des plus braves officiers de l'armée du centre qui possédait toute la confiance de Royrand, mort lui aussi des suites de la blessure reçue à Laval.

De Verteuil, ancien officier du régiment de Languedoc, n'avait pas voulu à Chollet séparer sa destinée de celle de la grande armée. Il l'avait suivie dans ses gloires et dans ses désastres, dont il eut sa bonne part. Il combattait à côté de Piron lorsqu'un des derniers boulets lancés par l'artillerie de Westermann lui emporta les deux jambes.

Le prince de Talmont, quelques heures avant ce combat, avait donné à l'armée un bon exemple de sang-froid. Selon son habitude, il marchait presque seul sur la route. Un hussard républicain le reconnaît à son écharpe blanche, il le défie au combat. « Je t'attends ! » lui crie le prince; le hussard fond sur lui au galop; les sabres se croisent, Talmont est légèrement blessé; mais du même coup il partage la tête de son adversaire, et poursuit tranquillement son chemin. C'était bravement jouer sa vie. Républicains et royalistes qui assistaient d'assez près à ce combat singulier, confondirent un cri d'approbation en l'honneur du général.

Deux jours de repos à La Flèche ont augmenté l'incertitude des blancs. Ils ne savent où diriger leurs pas; pourtant il faut partir, car l'armée républicaine, que La Rochejaquelein a repoussée par un prodige, va se présenter plus nombreuse; et il est impossible de risquer une dernière bataille dans l'état d'affaiblissement moral et physique où sont les officiers et les soldats. A La Flèche encore, une proclamation révolutionnaire est répandue

Digitized by Google

dans les rangs; elle annonce qu'il n'est plus besoin de passeports pour voyager, sans armes, dans l'intérieur de la France. Cette proclamation trompeuse encourage les paysans à se démunir de leurs fusils et à reprendre le chemin de leur Vendée tant regrettée. C'était un moyen de désertion habilement calculé par les conventionnels. A la nouvelle de cette espèce d'amnistie, leurre funeste qu'ils doivent bientôt payer de leur vie, un grand nombre de royalistes abandonnent le drapeau, et, pleins de confiance, ils retournent vers la Loire. Westermann leur barre la route; ses soldats les égorgent sans pitié.

Pour obvier à ces désertions aussi funestes à l'armée qu'aux paysans, se laissant abuser par les promesses des bleus, La Rochejaquelein prend de sévères mesures. Après avoir discuté en conseil les différents avis des généraux qui veulent, les uns tenter le passage de la Loire entre Saumur et les ponts de Cé, les autres attendre à La Flèche les républicains contre lesquels ils risqueront un suprême combat, on se décide à suivre la route du Mans. Le pont provisoire que M. Henri a fait établir est brûlé, et à la pointe du jour, le 10 décembre 1793, l'on part de La Flèche.

Il était temps. Westermann est à sept heures et demie en face de ce pont brûlé. Il a le Loir a franchir et il voit l'armée défiler; un tel obstacle ne devait pas long-temps arrêter un pareil homme. Il s'élance à la nage; ses cavaliers l'imitent; les fantassins passent la rivière dans des barques ou sur des poutres jetées en guise de pont, puis il est dans la ville où il saisit les traînards qu'il massacre, où il s'empare des caissons et des bagages abandonnés

Digitized by Google

faute de transports. A la piste des cadavres tombés sur le chemin, il suit l'armée royale qui avance toujours vers le Mans; mais redoutant, pour la première fois, d'attaquer sans ordre, il s'arrête sur les hauteurs de Foule-Tourte. Le général Chabot et le représentant Garnier ont bien essayé une faible résistance au Pont-lieu, mais leur garnison et les habitants, au nombre de quatre mille, reculent aux premières décharges de l'artillerie, et à cinq heures du soir, le 10 décembre, les Vendéens, forts encore d'à peu près vingt-cinq mille combattants, entraient de tous les côtés dans la ville.

Marceau, avec ses troupes, a rejoint les bleus que Chabot et Westermann commandent. Kléber, de son côté, abandonne la rive droite de la Loire. Il est, le 12 décembre, en position au petit bourg des Perrays; mais l'infatigable Westermann n'accorde pas un moment de répit aux fatigues des blancs. La Rochejaquelein a pris à la hâte quelques mesures pour défendre la ville; puis avec Forestier et trois mille hommes, il s'avance en rase campagne, afin de tenir tête à Westermann, embusqué dans un bois de sapin. M. Henri laisse approcher les bleus. Le choc des royalistes est si terrible, que la division de Muller se débande; celle de Westermann va subir le même sort, mais Marceau accourt et change la face de cet engagement qui, sans lui, pouvait devenir une déroute pour les républicains. Les royalistes se replient sur la ville, et alors Marceau propose à Westermann d'attendre la colonne de Kléber, qui est annoncée, et d'agir après d'une manière moins sanglante et plus décisive. Le représentant Bourbotte, cet homme qui a tant de fois exposé sa vie et celle

Digitized by Google

des autres, ne veut plus que des tentatives militaires soient hasardées. Il a appris à connaître les royalistes; il sait que pour les vaincre, il faut les attaquer avec des masses, jamais dans ces combats partiels où ils ont toujours l'avantage, et Bourbotte qui, avec Prieur (de la Marne), son collègue, est en marche, précédant la division de Kléber, écrit à Marceau « de s'opposer à tout coup de tête de l'aventureux Westermann ». A la lecture de cette dépêche, dans laquelle il est menacé de toute la sévérité de la Convention, s'il outrepasse les ordres qui lui sont intimés, Westermann rugit et s'écrie : « Ma position est au Mans; l'ennemi est ébranlé, je dois en profiter. — Tu joues gros jeu, citoyen, réplique Marceau; n'importe, je te soutiendrai. » Et sur cette assurance, Westermann pousse son cheval dans la rivière.

En rentrant dans la ville, La Rochejaquelein qui, pour cette brillante sortie, a été vaillamment soutenu par les Angevins de Martin-La-Pommeraie et de d'Autichamp, par les Bretons de Georges Cadoudal et de Lemercier, cherche à réunir son armée que les bleus, plus forts que jamais, vont cerner sur tous les points. Un spectacle plein de désolation et de découragement frappe ses regards : les paysans, que la disette des dernières semaines, et que la fatigue de tous les jours ont exténués, avaient trouvé au Mans des vivres en abondance, et ils s'étaient jetés sur les viandes et sur le vin avec une de ces voracités que l'inanition seule peut expliquer. Les uns sont plongés dans une profonde ivresse, les autres, couchés dans les rues ou sur la place des halles, transformée tout-à-coup en camp, en parc d'artillerie, en quartier-général et en dortoir, dor-

Digitized by Google

ment de ce lourd sommeil qu'amènent de longues insomnies.

Saisi d'effroi, M. Henri cherche à les tirer de cette position qui, pour l'armée, est la mort; ses paroles, ses efforts, ceux des autres chefs, tout est inutile; c'est à peine s'il peut réunir autour de lui douze mille hommes en état de combattre. Il les dirige en trois colonnes, et prend toutes les dispositions que le temps et l'obscurité lui permettent de combiner pour protéger ces masses inertes que le sommeil ou l'ivresse empêchent même de se défendre; puis Westermann, qui a traversé la rivière de l'Huisne, se place à la tête de ses plus intrépides bataillons; il marche sur la ville dans le plus profond silence. Tout-à-coup la charge sonne, la générale bat; les blancs surpris ne défendent ni le pont ni les retranchements. Westermann les chasse devant lui ou les taille en pièces en marchant toujours en colonnes serrées; il enlève les premières barricades élevées par Talmont, il va même pénétrer dans la ville; mais le prince est au milieu du feu. Il se précipite sur la cavalerie républicaine, l'arrête, la force à combattre, et du même coup fait tonner une batterie dont ses cavaliers avaient jusqu'alors masqué les mouvements. Le désordre était grand; cette résistance, sur laquelle n'ont point compté les troupes de Westermann, les attère et les disperse. Les grenadiers d'Armagnac s'ébranlent; le général révolutionnaire est à leur tête, et de la voix et de son sabre déjà teint de sang, il rassure ceux que la terreur emportait.

Témoin de cette lutte au succès de laquelle est attaché le destin de l'armée, La Rochejaquelein ordonne à Marigny de pointer ses canons sur les rues aboutissant à la place

Digitized by Google

des halles; il jette des tirailleurs dans toutes les maisons, et par ces mesures écarte les assaillants. A neuf heures du soir, Marceau, guidant l'armée de Cherbourg, s'avance à la baïonnette au secours de Westermann. Quatre pièces de canon sont enlevées aux royalistes; Marceau les tourne contre eux. Les blancs se retirent dans les maisons; de chaque fenêtre ils font une meurtrière; ils combattent ainsi sans laisser aux bleus un moment de repos. Dans l'alternative de reculer ou de sacrifier une partie de ses troupes sous les balles, Marceau ordonne d'occuper toutes les rues avoisinant les points où l'armée royale s'est concentrée, et il dispose le reste de ses soldats de manière à ne laisser libre aucune communication entre la place des halles et la ville.

La position était décisive, mais il fallait s'y maintenir. D'un moment à l'autre, les Vendéens, entraînés sur les pas de La Rochejaquelein ou de quelqu'autre chef, pouvaient tourner les troupes républicaines, et, ainsi exposées sans moyen de retraite, les forcer à un combat dont Marceau calcule en frémissant tous les désavantages. Kléber seul devait le tirer de cette situation entre la victoire ou la défaite, et Kléber était encore loin. Marceau dépêche ordonnance sur ordonnance; Bourbotte et Prieur, qui dirigent avec Kléber cette division tant désirée, répondent à Marceau que la troupe marche à grands pas. « Tiens ferme, lui écrivent-ils, et nous sommes à toi. »

Encouragé par cette assurance de secours prochain, Marceau et Westermann reprennent l'offensive. Une fusillade affreuse, entremêlée de coups de canon, s'engage au milieu des ténèbres. Herbault, l'un des meilleurs of-

Digitized by Google

ficiers de la Vendée, tombe blessé à mort dans les batteries dont il dirige le feu. La Rochejaquelein a deux chevaux tués sous lui. Malgré l'infériorité du nombre et l'inégalité des chances, il ne désespère pas encore.

Mais à trois heures du matin, selon l'avis de Bourbotte et de Prieur, Kléber se présente dans cette ville devenue un champ de bataille; c'était la victoire qu'il apportait.

Les bleus tombaient d'épuisement à côté de leurs ennemis, et Westermann lui-même, dont l'inextinguible soif de sang n'a jamais été apaisée, dont l'infatigable ardeur n'a jamais crié merci au milieu du combat, Westermann a été forcé de s'endormir dans une maison d'où quelques Vendéens font feu sur ses troupes.

La présence de Kléber ranime les courages. Marceau et les représentants s'inspirent de la situation. Kléber conseille quelques mesures de prudence, et, à la pointe du jour, sous le feu des royalistes qui ont gardé leur position, les grenadiers de sa division sollicitent l'honneur de charger à la baïonnette; ils avancent gravement au pas de charge, serrant les rangs sur les blessés ou sur les morts que la mitraille et la fusillade font tomber à leurs côtés; puis, marchant toujours en pelotons, ils abordent enfin l'artillerie. A cette audace, les Vendéens sortent en foule des maisons où ils s'étaient embusqués. Marceau se précipite sur eux, et là commence le plus horrible des carnages. La voix des chefs ne peut dominer les clameurs de la foule, les détonations de la mousqueterie, les cris des mourants et les chants de victoire des républicains. La Rochejaquelein se jette au milieu de ce tumulte; il croit pouvoir suspendre une retraite fatale; ses ordres se

Digitized by Google

perdent dans le bruit. Les blancs ne combattent plus. Quelques-uns seulement, restés dans les maisons, dirigent encore des feux de file sur les bleus. Ces maisons sont envahies par les troupes dont Bourbotte d'un côté, et Prieur de l'autre, règlent les mouvements.

Dans cette épouvante générale, tout le monde prend la fuite, Stofflet lui-même; mais La Rochejaquelein n'a pas cédé au torrent; il groupe autour de lui quelques officiers et quelques soldats; il se place à l'entrée du pont de la route de Laval, et tente encore un dernier effort : cet effort est inutile. Les boulets de l'ennemi viennent jusque là frapper ses soldats, qui de nouveau prennent la fuite. La ville est cernée de tous côtés par les républicains; puis La Rochejaquelein, que les royalistes entraînent malgré lui, reprend la route de Laval.

Forestier, Dupérat et Duchesne de Denant, qui ont combattu tous trois comme des martyrs volontairement dévoués à la mort, rencontrent, adossés à un mur, Herbault, Lemaignan et Roger-Molinier grièvement blessés. Ces trois jeunes gens, dans toute la force de l'âge, s'approchent de ces trois vieillards. Ils leur proposent de les mettre en lieu de sûreté. — C'est inutile, mes amis, répond Herbault, vous péririez sans nous sauver; la Vendée a encore besoin de vous. Laissez-nous attendre la mort à ce poste et priez Dieu pour nous. «

La place des halles n'est pourtant pas encore entièrement au pouvoir des républicains. Afin de se mettre à la tête d'une petite colonne qui doit tenter une trouée dans les rangs de l'ennemi, Marigny abandonne le commandement de son artillerie. C'est Duhoux qui le remplace. Duhoux

Digitized by Google

tombe dans ses batteries. De Scépeaux, qui a tour à tour fait office de général et de soldat, est blessé en chargeant lui-même la pièce de canon qu'il a servie; ce fut, avec Allard, le dernier Vendéen qui résista. Il ne reste plus dans la ville que des républicains, des femmes, des blessés et des cadavres. Marceau, par un louable sentiment d'humanité, donne ordre à Westermann de poursuivre les fuyards. En éloignant cet homme, qui se glorifie du surnom de *boucher des Vendéens*, dont il s'est lui-même flagellé, Marceau espérait maîtriser le carnage. Ses vœux furent trompés.

La ville du Mans, dont les rues étaient encombrées d'armes, de voitures brisées, de chevaux étouffés, de caissons et de débris de cadavres, n'a pas encore vu le dernier acte de l'affreux drame qui se joue dans ses murs. Les femmes, les vieillards à la suite de l'armée, se sont cachés dans les maisons ou abrités derrière les murailles des jardins. On les arrache de ces lieux d'asile, on les pousse avec la baïonnette, on les torture avec la pointe des sabres, leurs vêtements sont mis en lambeaux; puis, sous les yeux de Bourbotte et de Prieur, heureux spectateurs de cette scène de barbarie, on viole avant d'égorger, on viole même après la mort. De ces cadavres de jeunes femmes et de jeunes filles, déshonorées dans les angoisses de l'agonie, on forme des monceaux, et les soldats s'écrient en riant : « Voilà des batteries républicaines ! »

A cet inconcevable abus de la victoire, Marceau et Kléber sont indignés; ils ont vu massacrer les enfants, tuer les blessés, et de ce nombre, Lemaignan, Herbault,

Digitized by Google

Molinier, l'Infernat et Couty ; ils entendent dans le lointain les fusillades incessantes de la division de Westermann, qui, fidèle à ses antécédents, ne doit épargner personne. Alors tous deux, généreux adversaires, prennent sous leur responsabilité d'arrêter ces boucheries. La générale bat, et, en frémissant de rage, les soldats, obligés de retourner au drapeau, sortent de ces rues qui ont vu l'un de ces épouvantables sacs de ville dont, pour l'honneur de l'humanité, les guerres les plus acharnées sont toujours avares.

Dans cette orgie de sang, de plaisirs et d'inexplicables cruautés, il y eut pourtant des cœurs humains. Les grenadiers d'Armagnac et d'Aunis, qui ont combattu comme des héros, se montrent, après la victoire, doux et bienveillants envers les vaincus. De leurs baïonnettes couvertes de sang royaliste, ils protégent les royalistes. Quelques-uns même les accompagnent jusqu'aux portes de la ville. Ils sauvèrent ainsi beaucoup de femmes et de soldats et même quelques officiers. La Rochecourbon, Franchet, Carrière et la Bigotière furent de ce nombre. Vidal, lieutenant-colonel républicain, trouve d'Autichamp et de Bernés ; ils sont cachés dans la maison de madame de Bellemare, qui leur offre une hospitalité bien dangereuse pour elle. Vidal les reconnaît, leur fournit un équipement de hussards et les sauve.

L'adjudant-général Savary rencontre dans les rues du Mans, madame Gourreau, sa fille, madame de Jonchère et madame Boguais que ses trois jeunes filles accompagnent. Ces six femmes ont été chassées de la maison où elles s'étaient réfugiées ; elles marchent à l'aventure,

Digitized by Google

espérant toujours trouver une issue pour rejoindre leurs amis en fuite. Les soldats de Savary les entourent; ils vont se porter à de déplorables excès. Soudain Savary, ému de compassion, se précipite entre ses soldats et les Vendéennes, dont la jeunesse et la beauté excitaient encore davantage les fureurs des bleus. « Camarades, s'écrie-t-il, il serait indigne de massacrer ces pauvres brigandes. Si elles sont coupables, laissez au bourreau à en faire justice : conduisez-les en prison; vous me répondez de leur vie sur vos têtes. » Les soldats obéissent à cet ordre généreux. Pendant le trajet, l'un d'eux saisit quelques pièces d'or sur madame Gourreau; les autres s'apprêtent à la dépouiller et à la tuer. Sa fille, madame de Jonchère, s'écrie : « O ma mère ! je veux mourir avec vous ». Elle fait un mouvement, le portrait de son jeune frère, qu'elle avait en médaillon, s'échappe de son sein. « C'est la femme du chef des brigands, répètent les républicains ! mort à elle ! » et ces deux femmes expirent sous les baïonnettes. Les soldats de Savary ne veulent pas pousser plus loin la désobéissance. Madame Boguais et ses trois filles sont jetées dans un couvent que l'on avait transformé en prison. Quinze jours après, un officier républicain, nommé de Fromental, exposait sa vie pour arracher à la mort ces victimes qu'il parvint à sauver.

A quelques pas de la ville cependant, Westermann qui a partout lancé ses grenadiers et sa cavalerie à la poursuite de l'armée, ne se laisse pas aller à de pareils sentiments. Le général a ordonné de ne faire aucun quartier; il est obéi au-delà de toute mesure. Des pelotons de soldats, disséminés dans la campagne, ont recruté des paysans man-

Digitized by Google

ceaux pour les aider dans leur projet d'extermination ; ils égorgent, ils assomment tout ce qui se présente ; ils rabattent sur la route où le général tient ses impitoyables assises, « ce gibier d'aristocrates dont, comme il l'écrivait le lendemain, il a su se rassasier pour long-temps ». Le massacre dura tant qu'il y eut un blanc à tomber sous le sabre des bleus.

Ici, c'est madame de Lescure, pauvre veuve enceinte, pauvre mère qui, dans les murs du Mans, a cherché à émouvoir les entrailles d'une autre mère en lui offrant sa fille unique comme ôtage et que cette femme a refusée. Cette femme se nommait madame Thoré ; elle était riche, elle était républicaine. Bontemps, le domestique de Lescure arracha l'enfant de cet asile où la peur, sans doute, étouffait l'humanité ; puis, en l'élevant sur ses bras, pour le montrer à madame de Lescure : « Je sauve, s'écriait-il, l'enfant de mon maître. » Là, c'est M. du Sanglier, veuf de la veille, blessé du jour, qui, sur un cheval sans bride, emporte ses deux petites filles, malades aussi, et qui, le lendemain, meurt au milieu d'elles. Forestier, blessé, traîne par la bride son cheval blessé, lui aussi, et sur lequel il a placé madame de l'Épinay et ses deux enfants. Près de lui, voici des paysans qui ploient sous le fardeau dont ils ont chargé leurs épaules. Les uns sauvent une mère, les autres dérobent un père à la fureur des soldats. En voilà qui, accablés de lassitude, s'endorment dans la boue ou se cachent dans les fossés remplis d'eau. Partout le même spectacle s'offre aux regards ; partout la même désolation se présente. On fuyait sur

Digitized by Google

toutes les routes; mais on ne se préservait nulle part du fer révolutionnaire et de la mort.

L'abbé Jagault, à la faveur des ténèbres, est parvenu à rallier plus de soixante femmes dont il espère calmer les frayeurs; il s'aperçoit que ces malheureuses vont être cernées par les bleus; il réunit à la hâte tous les fuyards qui passent devant lui, il les encourage, les met en rang et les force à tenir tête à l'ennemi, afin d'offrir à ces femmes le temps de s'échapper. Obéissant au vœu du bénédictin, les blancs se placent en ligne; ils résistent avec succès; mais bientôt ils sont assaillis par une nouvelle troupe. Les femmes étaient en sûreté. L'abbé Jagault conseille la retraite; il était trop tard, tous ces paysans périrent les armes à la main. Protégé par le hasard, l'abbé Jagault se cache sous les cadavres; il passe ainsi plusieurs heures dans la boue et dans le sang. Au point du jour, seul et blessé, il abandonne ce lieu fatal.

Westermann, cependant, ne peut, malgré sa dévorante activité, tenir tête à cette armée de fuyards et les envelopper tous dans son carnage. A quelques lieues du Mans, madame de Lescure rencontre son père et La Rochejaquelein. « Henri vint à moi, raconte-t-elle. — Ah! vous êtes sauvée! me dit-il. — Je croyais que vous aviez péri, lui répondis-je, puisque nous sommes battus. Il me serra la main en disant : Je voudrais être mort. »

Les débris de l'armée se sont enfin ralliés; elle marche à un autre désastre, car pour elle il n'y a plus même une lueur d'espérance. Alors, en face de toutes ces horreurs de la victoire et de toutes ces misères de la défaite, les

Digitized by Google

représentants Bourbotte et Prieur écrivent à la Convention l'effroyable bulletin dont nous n'osons extraire que le passage suivant :

« Des chefs, des marquises, des comtesses, des prêtres à foison, des canons, des caissons, des carrosses, des bagages de toute espèce, un nombre considérable de fusils, tout est tombé en notre pouvoir, et des monceaux de cadavres sont les seuls obstacles que l'ennemi oppose à la poursuite de nos troupes, les rues, les maisons, les places publiques, les routes en sont jonchées, et depuis quinze heures ce massacre dure encore. Toute l'armée court après cette horde; notre cavalerie est sur elle; déjà presque tous les canons et les caissons sont pris depuis qu'elle est sortie du Mans. Le trésor, les bagages, les effets, les malles, tout est entre les mains de nos soldats, jusqu'aux croix d'argent, aux mîtres, aux crosses, aux bannières, aux reliques de toutes espèces, aux étendards, signes et instruments du fanatisme dont les prêtres enivraient cette tourbe insensée et féroce. Nous ramasserons tous ces signes de l'imposture pour vous les envoyer, parce que nous pensons qu'il serait utile de les faire connaître au peuple, afin qu'il voie clairement avec quelle astucieuse perfidie les prêtres ont, jusqu'à présent, cherché à égarer la raison. »

Marceau fut mieux inspiré; il avait soutenu tout le poids de la bataille, risqué peut-être son avenir ou sa tête sur le terrible enjeu que Westermann lui avait proposé au commencement du combat. Cependant, le jeune général

Digitized by Google

en chef des républicains montre plus de modération dans le triomphe.

Parmi les innombrables familles qui, à la suite de ce massacre de deux jours, erraient sans asile sur les grands chemins, il se rencontrait madame des Melliers et ses deux filles encore dans l'adolescence. Les persécutions révolutionnaires les avaient forcées à se réfugier au-delà de la Loire avec l'armée royale. Séparée, pendant la déroute, de sa mère et de sa sœur, mademoiselle Angélique des Melliers tombe entre les mains de quelques soldats qui poursuivaient les vaincus; c'étaient des hommes braves et bons; l'air de douceur, la beauté, la jeunesse de mademoiselle des Melliers frappent ces grenadiers; ils prennent la résolution de la sauver, et leur première pensée est de la confier à leur général. Ils retournent au Mans, traversent, avec Angélique, les rues encore inondées de sang, encore pleines de cadavres royalistes et républicains, puis ils présentent à Marceau la victime qu'ils ont arrachée au déshonneur et au trépas.

Marceau se montre digne de la confiance de ses grenadiers; il accueille mademoiselle des Melliers avec bonté; il la place à côté de lui dans son cabriolet et la conduit ainsi à Laval, où, espérant retrouver quelques membres de sa famille, la jeune prisonnière témoignait le désir de se rendre. Pendant le trajet, le général veille sur sa compagne avec toute la sollicitude d'un père; il lui prodigue les secours et les consolations dont elle a si grand besoin; il l'entoure, avec une respectueuse affabilité, de toutes les espérances qui peuvent adoucir tant de chagrins. Arrivé à Laval, il la dépose dans une famille dont il ga-

Digitized by Google

rantit à mademoiselle des Melliers la probité et la délicatesse.

Angélique y séjourne pendant quelque temps. Marceau, à son passage dans cette ville, la visita et conduisit avec lui le général Kléber, qui dit dans ses mémoires, en parlant de mademoiselle des Melliers : « On ne vit jamais de femme ni plus jolie, ni mieux faite, et, sous tous les rapports, plus intéressante ; elle avait à peine dix-huit ans et se disait deMontfaucon ».

Un jour, la prisonnière de Marceau apprend qu'il y a peine de mort prononcée contre toute personne qui recèlera un aristocrate ou un royaliste. Mademoiselle des Melliers était noble; elle était royaliste. A ces deux titres, la maison qui lui donnait l'hospitalité pouvait être compromise. Angélique, ne consultant que son cœur, va se dénoncer elle-même ; elle est mise en prison, et, malgré le nom protecteur de Marceau qu'elle invoque, elle y reste.

C'est de là qu'elle adresse à une de ses parentes, qui habitait la ville de Nantes, une lettre pleine de douleur et de résignation, dont nous ne tirons que le passage relatif au général Marceau. Cette lettre est datée du 9 nivôse an 2 de la république : « Vous savez, mande-t-elle à sa tante, qu'au Mans l'armée républicaine a obtenu une victoire complète. J'ai eu le malheur affreux d'être séparée de ma famille dans cette horrible déroute. Je désirais la mort, et je n'ai trouvé que de la pitié parmi les troupes républicaines. J'ai été sauvée par le général Marceau, qui m'a traitée non-seulement avec humanité, mais encore ai-je à me louer de son honnêteté et de sa générosité. »

Digitized by Google

Le général, alors, était loin de la Vendée, sur les frontières; mais, en abandonnant Angélique, il lui a fait promettre de l'informer de son sort. Marceau reçoit une lettre de la jeune fille dont peut-être, dans ses rêves de gloire et d'amour, il a voulu faire l'épouse de son choix. A l'instant même, il part, arrive à Paris et enlève au comité de salut public l'ordre de surseoir à l'exécution de la ci-devant Angélique des Melliers. Cette grâce à peine obtenue, il se précipite à toute bride vers Laval; il arrive; la guillotine est dressée sur la place publique; Marceau pousse un cri d'effroi : la tête de mademoiselle des Melliers venait de tomber.

Le désespoir dans l'âme et les yeux pleins de larmes, l'infortuné va reprendre son commandement et sacrifier à la révolution une vie dont cette même révolution avait empoisonné le bonheur. La pitié de Marceau parut coupable à quelques patriotes sans doute plus purs que le général : on instruisit contre lui et contre Kléber une procédure qui pouvait leur devenir fatale; mais elle fut communiquée à Bourbotte, resté malade à Laval; le représentant du peuple eut la pudeur de l'étouffer en germe.

L'armée royale est enfin dans les murs de Laval; mais que ses pertes sont incalculables! que ses désastres sont immenses! Le 14 au matin, La Rochejaquelein ordonne un recensement. Presque toute l'artillerie et les dernières munitions ont disparu. Quinze mille hommes ont péri sur le champ de bataille ou dans les rues du Mans; mais, sur ces quinze mille hommes, la moitié, peut-être, n'a jamais combattu. La Rochejaquelein peut donc encore compter sur quelques forces, et il ne désespère pas de

Digitized by Google

ramener ces infortunés dans leur patrie. Il forme ses troupes en bataille, place au centre les blessés et les femmes, peut-être moins épouvantées que les hommes; puis, avec ce convoi de deuil, il se dirige sur Craon, toujours poursuivi, toujours tenu en échec par Westermann.

A Craon, l'hôpital, l'église et les habitations particulières, sont encombrés de malades et de blessés. Ils voulaient bien mourir; mais la mort de la main des bleus leur faisait horreur, et ils demandaient à grands cris qu'on les arrachât à cette agonie. Il n'y avait aucun moyen de transport, et, l'âme déchirée, les Vendéens furent obligés d'abandonner à la fureur de l'ennemi ces malheureux qui éclataient en sanglots. « Au milieu de cette scène déchirante, dit la marquise de Donnissan dans ses mémoires inédits, un tableau touchant s'offrit à mes regards. Un jeune homme blessé dans les reins et tout en sang conjurait un prêtre de le sauver et de l'emporter sur ses épaules. Ce bon ecclésiastique se rendit à cette prière; il se mit en route au milieu de la nuit. Sans doute il aura succombé au bout de cent pas sous son fardeau; mais l'embarras du monde et des voitures m'empêcha d'observer ce qu'ils devinrent. »

Pour assister par la pensée à une aussi lugubre retraite, il n'y a pas de document plus cruel et plus instructif que les rapports mêmes des conventionnels, s'acharnant à la poursuite des blancs. Prieur et Turreau sont sur leurs traces, et ils écrivent au comité de salut public :

« Depuis notre dernière lettre, les troupes républicaines réunies n'ont cessé de poursuivre les brigands;

Digitized by Google

nous avons rencontré sur les chemins qu'ils ont suivis, les traces de la déroute la plus complète; des cadavres se présentaient à chaque pas. Des caissons, des femmes, des enfants arrêtés, saisis partout, prouvaient que le centre de l'armée avait été entamé.

» Nous avons aussi rencontré les habitants des campagnes armés de fusils, de fourches, de faulx, donnant la chasse aux brigands, et les exterminant de tous côtés. Nos soldats espéraient les retrouver à Laval, et le désir qu'ils ont de les exterminer, les cris de *vive la république! vive la Montagne! la mort aux brigands!* sont des présages certains des nouvelles victoires qu'ils remporteront.

» Les brigands ont quitté Laval dès hier au soir. Notre cavalerie est à leur poursuite; l'armée défile dans cet instant dans les rues de Laval; la plus grande joie et la plus grande énergie y règnent. Nous n'avons qu'un chagrin, c'est de ne pouvoir donner à nos braves frères les souliers qu'exigent des marches aussi rapides. Nous en rencontrons un nombre infini, marchant pieds nus dans la boue, dans le froid; et si vous ne nous secondez pas, nous aurons le chagrin de voir des maladies enchaîner leur courage. »

Le représentant Garnier, avocat de Saintes, qui s'est rendu à Alençon pour couper la retraite de ce côté, raconte, lui aussi, au comité de salut public ce qu'il exécute pour venger la nation.

« Notre victoire, dit-il, leur coûte au moins dix-huit

Digitized by Google

mille hommes; car dans quatorze lieues de chemin, il ne se trouve pas une toise, où il n'y ait un cadavre étendu.

» On nous amène ici les prisonniers par trentaine; dans trois heures, on les juge; la quatrième, on les fusille, dans la crainte que ces pestiférés, trop accumulés dans cette ville, n'y laissent le germe de leur maladie épidémique.

» J'ai pris un arrêté pour faire lever toutes les campagnes dans lesquelles ces coquins se disséminent et commettent toutes sortes de brigandages; je l'ai envoyé par des courriers extraordinaires; il produit un excellent effet; on les chasse comme des bêtes fauves, et le nombre de ceux qu'on tue équivaut à ceux qu'on fait prisonniers. »

Ainsi harcelés, les Vendéens ne prennent aucun repos. Ils marchent jour et nuit sous la pluie qui ne cesse de tomber, et ils espèrent parvenir à la Loire avant les bleus. Le 14, ils laissent Craon; le 15, ils sont à Pouancé, et le 16, à Ancenis.

A la vue de ce fleuve qu'il y a deux mois ils ont traversé pour échapper à l'incendie ou à la mort, et sur les rives duquel ils se retrouvent après une déroute, mais plus affaiblis, plus découragés et plus tristement glorieux que jamais, car ils ont eu de grandes luttes à soutenir, d'invincibles armées à combattre, et ils ont plus d'une fois vaincu, un cri de joie s'échappe de toutes les poitrines. C'est en Vendée maintenant qu'ils espèrent planter leur drapeau, en Vendée qu'ils veulent mourir. Mais pour traverser le fleuve, il faut des pontons et des bateaux. La crue des eaux l'a rendu plus large et plus rapide, puis

Digitized by Google

Westermann n'est pas loin, et comme naguère à Chollet et à Beaupréau, il ne laissera pas échapper sa proie. Un poste de républicains garde les hauteurs de Saint-Florent; mais Talmont, de Scépeaux, d'Autichamp, Turpin, Piron et leurs braves soldats de l'Anjou et de la Bretagne ne sont plus sur l'autre rive pour protéger le retour de l'armée, ainsi qu'au 18 octobre, ils protégèrent son départ.

Il est midi. Pour toute ressource, l'armée ne s'est encore procuré que deux toues. La Rochejaquelein ordonne de construire sept énormes radeaux; l'abbé Bernier excite les travailleurs; mais ces radeaux ne seront prêts que le lendemain. Le lendemain, c'est l'extermination apportée par Westermann. Quatre grosses barques chargées de foin, sont amarrées à l'autre extrémité du rivage, où campent les bleus. Personne ne se présente afin de courir la périlleuse chance d'aller s'en emparer. Chefs et soldats se réunissent dans une commune prière, pour décider La Rochejaquelein à tenter l'aventure. Escorté de Stofflet, de Baugé et de Langerie, il se jette dans un batelet. Deux chaloupes canonnières remontent de Nantes, s'embossent entre l'armée et son général, qui dans le même moment est attaqué par quarante hommes. Une vingtaine de royalistes ont trouvé moyen de le suivre. Il marche avec eux contre ces soldats. Une vive fusillade s'engage. Les bleus se replient sur une colonne républicaine qui s'avance au pas redoublé. La Rochejaquelein, Stofflet et Langerie, marchent à sa rencontre; mais à l'aspect de ces nouvelles forces, leurs paysans s'égaillent sur cette terre de Vendée qu'ils désiraient tant revoir. M. Henri, Stofflet, Baugé et Langerie, abandonnés, se cachent pour

Digitized by Google

éviter la poursuite des soldats, et épier l'instant propice de rejoindre l'armée. Ils ne peuvent assister au dernier combat d'outre-Loire. La Rochejaquelein et Stofflet étaient appelés par la Providence à de nouvelles épreuves.

Les quatre barques chargées de foin ne doivent être d'aucun secours aux royalistes. Marigny fait jeter à la rivière les radeaux à peine ébauchés. Allard et de Beauvais s'élancent dans une toue et vont les guider. Tout-à-coup une des chaloupes canonnières fait feu. Quelques soldats se noient, les autres regagnent la terre à la nage ; mais déjà l'heure de se réfugier sur le rivage vendéen est passée. Les éclaireurs de Westermann sont aux portes d'Ancenis. Dans le lointain, grondent les canons qu'il fait tirer de quart d'heure en quart d'heure, afin d'épouvanter les populations. Son artillerie approche. Elle porte le désordre au milieu des travailleurs. Talmont, Forestier, Marigny et Donnissan se précipitent à la rencontre des bleus, comme pour les empêcher, par un sublime dévouement, de venir encore une fois répandre la terreur dans leurs rangs. L'attaque de ces infatigables chefs est si désespérée, que Westermann se replie sur Saint-Marc. Là, Soyer, qui à Laval et à Dol, a montré un courage surnaturel, et qui a été criblé de blessures, reçoit à bout portant une balle dans la poitrine. Renversé sur le chemin, il va être achevé par les bleus. François Soyer, son frère, lui fait un rempart de son corps, et l'arrache ainsi au trépas. Pendant ce temps, les radeaux s'achèvent, mais ils ne peuvent entrer en rivière. Aucun essai ne réussit. Alors, on voit des malheureux se placer sur des poutres, sur des barriques ou sur des pièces de bois, faisant eau de tous

Digitized by Google

côtés, et aussi faiblement défendus contre la rapidité du courant, se laisser aller au hasard. Quelques-uns parviennent à la rive opposée : le plus grand nombre est englouti ; mais alors encore, les deux chaloupes canonnières interviennent ; puis, de Saint-Florent, accourent au galop un gros de cavalerie et une masse de plus de quatre cents hommes, fusillant ou rejetant dans les flots tout ce qui touche au rivage.

A ces détonations répétées, les Vendéens, campés à Ancenis, comprennent que l'espérance même leur est ravie ; La Rochejaquelein ne pouvait plus revenir. Toute issue lui était fermée. On le crut mort, prisonnier ou perdu dans la campagne. La nuit fut affreuse. Les espions de Westermann annonçaient aux paysans l'amnistie et la clémence pour tous ceux qui laisseraient les armes. A ces promesses d'union et d'oubli, dont en guerre civile les partis se font souvent une arme à deux tranchants, ils ajoutent des nouvelles sinistres. Les bleus, disent-ils, vont tenter une attaque générale sur l'armée royaliste. Le général Vimeux, à Nantes, les troupes qui ont vaincu à la bataille du Mans et les postes échelonnés sur la rive gauche, tout cela va se réunir et exterminer les Vendéens. Le hasard lui-même entre dans cette machination. Les républicains cantonnés à Oudon, essaient un coup de main sur la garde avancée des paysans. Ceux-ci se croyant placés entre deux feux, abandonnent la Loire, les radeaux et leurs armes, et prennent la fuite en désordre.

Les uns tentent de s'enfoncer dans les terres, les autres passent le fleuve à Varades. La plupart, confiants dans l'amnistie dont on a flatté leur épuisement, se pré-

Digitized by Google

sentent aux autorités locales. Tous sont massacrés. Cent cinquante cavaliers prennent la route de Nantes, avec armes et bagages. Ils se constituent prisonniers sur la foi de cette trompeuse amnistie. Carrier les fait fusiller sur la place du département.

Sept mille hommes bien déterminés restaient encore sous le drapeau. Talmont, Fleuriot, Marigny, Donnissan, les frères Soyer, Desessarts, Forestier, Piron et Dupérat les commandaient. Ces sept mille hommes, travaillés par toutes les maladies, étaient sans cesse aux prises avec tous les besoins. A Nort, le bruit se répand qu'un rassemblement royaliste s'est formé dans la forêt du Gâvre. Forestier, Rostaing, Jarry, Dupérat, Brunet et plusieurs femmes échappées au massacre du Mans, s'enfoncent dans cette forêt, après avoir partagé deux mille louis et les bons royaux qui remplissaient la caisse, dont, depuis la disparition de Beauvolliers, l'abbé Bernier avait été le dépositaire.

Ce partage et cet affreux départ étaient à peine consommés, que le cri : « Aux armes ! voici les bleus ! » retentit dans les rangs. Donnissan et Desessarts que suit seul d'abord un cavalier, nommé Moulin, et auxquels se joignent ensuite quelques braves, se portent au-devant de l'ennemi avec une pièce de canon. Ils attendent de pied ferme la cavalerie républicaine, font à cinquante pas une décharge à mitraille, lui tuent une douzaine d'hommes et refoulent le reste.

Un peu moins troublés dans leur marche, ils se remettent en route. Mais à Nort, ils avaient tous senti la nécessité de donner un général à cette troupe fugitive. Fleuriot

Digitized by Google

de la Fleuriaye, frère de l'officier tué le 29 juin 1793, à l'attaque de Nantes, obtint la majorité des suffrages. Le commandement était le poste le plus périlleux. Talmont, qui n'a jamais brigué les honneurs, l'ambitionnait. Blessé de cette préférence qui, à ses yeux, semblait mettre en suspicion son loyal dévouement, il quitta l'armée.

Marigny, Piron et Donnissan avaient sans doute autant de titres à ce grade, alors si misérable et si envié que le prince de Talmont et Fleuriot, excellent officier de la division de Bonchamp. Pourtant ils restèrent dans les rangs, voulant conduire jusqu'au bout le deuil de la Vendée.

Arrivé à Blain, le nouveau général en chef, après avoir pris quelques précautions, et fait élever de petits retranchements, où Marigny braque ses derniers canons, accorde quarante-huit heures de repos à ses soldats ; mais ce repos est troublé. L'armée républicaine paraît en masse dans la plaine. La victoire du Mans a tellement exalté son enthousiasme, qu'à travers les froides pluies et les chemins boueux de la saison, elle a fait plus de douze lieues par jour. Les représentants même, pour en finir une bonne fois avec la Vendée, ont rendu Marceau responsable sur sa tête de tous les retards qui peuvent empêcher les bleus d'atteindre les blancs. Afin d'assurer leur plan de campagne, ils ont chargé Francastel, leur collègue à Angers, de faire incendier sur les deux rives de la Loire, les moulins, les fours, les fermes et toutes les habitations que l'on soupçonne devoir servir d'asile aux paysans. Francastel obéit, et le 20 décembre, le général Delaage commence à assaillir les royalistes à Blain.

La pluie tombait par torrents ; Delaage est obligé de re-

Digitized by Google

passer la rivière de l'Izac, et, pour entretenir le feu sacré dans l'âme des soldats, Prieur, qui a rassemblé sur une lande les musiciens de tous les régiments, fait, pendant toute la journée, retentir le camp d'airs patriotiques et de chants de mort contre les royalistes, dont le *sang impur* a déjà tant de fois *abreuvé les sillons.*

A minuit, Fleuriot redoutant d'être cerné le lendemain par des forces plus considérables, met à profit cet incompréhensible temps d'arrêt; il évacue la petite ville de Blain. Quelques chefs proposent de cacher dans les forêts ces tristes et misérables débris de la grande armée. C'était les enlever presque tous à la rage révolutionnaire; mais l'abbé Bernier parlait avec tant de confiance de l'appui des insurgés bretons et de la diversion qu'ils allaient opérer, qu'il fut convenu d'espérer encore. On arrive ainsi à Savenay, d'où le général Cambray, avec six cents républicains, se retire à leur approche.

Savenay, c'est le dernier refuge de la grande armée. Elle ne peut pas fuir plus loin. Tous les ponts entre la Loire et la Vilaine sont coupés; les bateaux ont été enlevés ou brûlés : elle se voit donc placée d'un côté, entre deux rivières grossies par les pluies de l'hiver, de l'autre, en face de l'Océan où n'apparaissent que des voiles ennemies. Puis, comme pour l'enfermer dans un cercle de feu ou d'eau, les bleus accourent, poussant déjà des cris de victoire et se glorifiant du dernier massacre qu'ils apportent à la Vendée.

Lyrot, qui conduit l'avant-garde royaliste, a fait élever quelques retranchements, mais bientôt Marceau et Kléber

Digitized by Google

se présentent avec leurs colonnes. Lyrot, embusqué dans un bouquet de bois, en avant de Savenay, résiste avec courage et les empêche de s'emparer des hauteurs qui dominent la ville. Le chef de bataillon Verger, à la tête de trois cents grenadiers de Kléber, charge à la baïonnette pour forcer cet avant-poste. Verger est repoussé, mais Lyrot s'aperçoit qu'il va être enveloppé par l'armée entière. Il rentre dans la ville. En ce moment, les représentants Turreau et Prieur, qui ont encore soif de sang, ordonnent de commencer sans délai une attaque à fond, et Prieur qui pérore toujours, s'écrie de sa voix stridente : « En avant, camarades ! »

A l'ordre du représentant, les républicains s'ébranlent. Leur précipitation va peut-être offrir aux Vendéens une chance de succès, lorsque Kléber, avec plus de sang-froid, dit à Marceau : « Si tu ne prends sur toi d'arrêter ces criailleries d'avocat, demain nous serons à Nantes, et l'ennemi nous y suivra ». Sous la Convention, les généraux ne commandaient pas toujours là où se trouvait un représentant du peuple. Marceau, d'un ton impératif, fait retirer Prieur toujours accompagné de sa cohorte de musiciens ; puis avec Kléber, il forme son armée en croissant et enveloppe ainsi toute la ville.

Les généraux républicains connaissaient l'avantage de leur position. Ils en profitaient. Ceux de la Vendée voyaient les dangers de la leur, et ils s'apprêtaient à mourir les armes à la main. Jamais peut-être les bleus n'avaient été commandés par autant d'hommes de guerre illustres. On comptait dans ces diverses colonnes, débris de toutes les armées envoyées par la Convention pour

Digitized by Google

détruire la grande insurrection de l'Ouest, la plupart des officiers dont le génie ou l'audace firent la gloire de la révolution. Ici est Marceau, simple capitaine dans la légion germanique au siége de Saumur, et six mois après, général en chef; là est Kléber, l'homme que rien n'effraie et qui, dans le conseil, est aussi prudent qu'intrépide dans la mêlée. Plus loin, voici Beaupuy, le descendant de Michel Montaigne, Beaupuy que les blancs ont si souvent vaincu, mais dont ils ont toujours honoré les talents et le courage; voilà Westermann, leur plus terrible exterminateur, Westermann qui n'a jamais su ce que c'était que la pitié. Canuel, Debilly, le vieux Dembarrère, Savary, Ménard et quelques autres moins connus, mais dont plus tard les noms resplendiront sur tous les champs de bataille depuis Marengo jusqu'à la Moskowa, dirigent les diverses brigades de cette armée, au cœur de laquelle Prieur et Turreau soufflent leur enthousiasme révolutionnaire.

Les Vendéens n'ont à opposer à tant de noms, à tant de forces, à tant d'exaltations, que Marigny, plus grand dans l'adversité que dans la victoire; Piron, dont la gloire est devenue populaire à côté même de celle de Cathelineau, de La Rochejaquelein et de Bonchamp; Desessarts, aussi brave, l'épée à la main, qu'énergique dans ses écrits, et Donnissan, le vieux chevalier d'honneur d'un Bourbon, Donnissan qui, dans les conseils et sur le champ de bataille, a conquis son titre de Vendéen. Auprès de Fleuriot, le général en chef de cette troupe épuisée, il y a encore de nobles, de valeureux soldats, c'est Lyrot, Beauvolliers jeune, Mondyon, Cadi, le rustique Tyrtée

Digitized by Google

de la grande guerre, Béjarry, Tinguy et le capitaine Legeay. Pour être assuré de mourir glorieusement, c'était trop de moitié. Dans l'état d'inanition de l'armée, ce n'était pas assez pour combattre avec une égalité, même apparente, de chances.

Les royalistes n'avaient presque pas de munitions. On en rencontrait qui portaient des armes à moitié brisées. La plupart manquaient même de vêtements pour se couvrir. Depuis le Mans, tous avaient perdu leurs bagages. Les uns cachaient leur tête sous des chapeaux de femmes ou sous des turbans arrachés aux théâtres des petites villes qu'ils venaient de traverser. D'autres s'enveloppaient dans de vieilles robes noires de juges conquises dans quelque présidial. Un rideau de lit, une couverture de laine formaient l'équipement de plusieurs, et on en voyait même qui marchaient au combat avec un jupon de femme pour habit militaire.

A huit heures du matin, les blancs pensent que les bleus, forts de leur supériorité et de leur nombre, se sont endormis dans une imprévoyante sécurité; ils se précipitent sur les premiers avant-postes; mais Marceau, Kléber et Westermann ont déjà pris position. Donnissan et Fleuriot attaquent pourtant. Leur première impétuosité a tant d'élan, que l'avant-garde républicaine, commandée par Verger, plie et se met en pleine retraite. A cette vue, Kléber accourt. Sa taille gigantesque, sa belle figure, son accent surtout inspire la confiance. Verger tremble sous les reproches dont Kléber l'accable. « Général, s'écrie-t-il pour toute excuse, nous n'avons plus de cartouches. — Eh bien! écrasez-les à coups de crosse, ré-

Digitized by Google

plique le général. — « Grenadiers, en avant ! reprend-il de sa voix la plus tonnante. Le combat recommence avec une fureur toujours croissante.

Marigny a calculé que c'était là le dernier jour de la Vendée. Au moment de la bataille, apercevant madame de Lescure qui, fidèle à son nom, n'a cessé de suivre l'armée, il s'approche d'elle, saisit la bride de son cheval, et d'une voix émue : « C'en est fait, ma petite dame, lui dit-il, nous sommes perdus; dans douze heures, l'armée sera exterminée. J'espère mourir en défendant votre drapeau, vous, tâchez de fuir. Adieu, adieu. » Et comme si ce mot : fuir, même adressé à une femme, eût déchiré son cœur, Marigny quitte brusquement la veuve de son ami; mais lorsque heurtés sur tous les points, pris de front par la colonne du centre que dirige Marceau, chargés à gauche par Canuel, accablés à droite par Debilly et cernés sur les hauteurs par Kléber, par Westermann et Beaupuy, les royalistes voient que c'en est fait d'eux, Marigny se souvient de la suprême parole qu'il a donnée à madame de Lescure. Il saisit le drapeau blanc qu'elle broda dans des jours plus heureux; il se précipite au milieu des républicains, et repoussé quatre fois, il revient quatre fois à la charge. La mort ne voulait pas de lui. Le jeune Lavoyrie ne le quitte pas. D'un autre côté, Donnissan, Fleuriot et Desessarts font des prodiges de bravoure. Tout à coup Kléber, Beaupuy et Westermann descendent des hauteurs où ils sont campés. A cette attaque, Fleuriot et d'autres chefs s'ouvrent à la baïonnette un chemin à travers les bleus, et gagnent les forêts voisines. Marigny, Piron et Lyrot se frayent une autre route sur les cadavres dont ils ont jonché

Digitized by Google

la terre, et ils rentrent dans Savenay au moment où Kléber y pénètre du côté opposé.

Là, un nouveau carnage recommence. Afin d'assurer aux femmes un moyen de retraite, Marigny pointe deux canons sur la route de Guérande, et à trois reprises, il rentre dans Savenay, qu'il est contraint d'évacuer trois fois. Lyrot, accablé par le nombre, expire sous les baïonnettes républicaines. Piron, dont le cheval blanc est célèbre dans les deux armées, qui ont appris à le connaître, car chaque jour il défiait l'ennemi aux avant-postes, Piron ne veut pas se séparer de son noble coursier. Les bleus s'acharnent avec tant de furie sur le cheval et sur le cavalier, que tous deux, criblés de balles et mutilés par les sabres, tombent ensemble morts au même moment.

Des cris de femmes parviennent aux oreilles de ce Marigny, que Kléber lui-même trouve si beau dans le danger. « Femmes, s'écrie-t-il avec un accent terrible : Tout est perdu ! sauvez-vous ! » De son épée brisée en morceaux il protége cette retraite où combattent encore Donnissan, Mondyon et Desessarts. La route de Guérande avait été assurée par Marigny. Il se place entre les deux canons qu'il y a pointés ; il laisse passer les fuyards et les femmes, puis, avec quelques canonniers et un paysan nommé Chollet, il attend les colonnes ennemies qui n'osent troubler cette lugubre retraite.

La bataille était finie. Il ne restait plus comme au Mans qu'à tout envelopper dans un réseau de sang. Les conventionnels donnent ordre de poursuivre les Vendéens sur toutes les routes, de battre les bois, de fouiller les marais et de n'épargner personne.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XI.

Ce qu'a fait la grande armée. — Sa fin. — Lettres de Beaupuy, de Tribout, des conventionnels et de Westermann.—Les proscrits vendéens. Exécutions. — Mort du prince de Talmont. — L'arrêté de la commission militaire de Vitré. — Condamnations à mort de Westermann et de Beysser. — Charette à l'île de Bouin. — Il est nommé général en chef du Bas-Poitou.

La grande armée dont le nom, les exploits et les désastres ne périront pas dans la mémoire des peuples,— car elle était peuple et elle se battit pour les principes populaires, c'est-à-dire pour son indépendance religieuse et sa liberté civile. — La grande armée a disparu, enveloppée dans ses triomphes et dans ses revers; il ne reste d'elle qui a vaincu à Torfou et en soixante combats avec Bonchamp, d'Elbée, Charette et Lescure; d'elle qui a vaincu à Laval et Dol, sous les ordres de Henri de La Rochejaquelein; d'elle qui a si long-temps tenu tête à toutes les forces de la république française, à tous ses généraux les plus habiles, à tous ses représentants les plus cruels ou les plus énergiques; d'elle qui repoussait d'instinct l'appui de l'Angleterre, et que l'Angleterre a

Digitized by Google

compromise à Granville, il ne reste que quelques malheureux.

Héroïques débris des cent mille paysans que l'amour du sol, que la passion de la liberté, mais de la liberté sans tyrannie populaire, sans proscription, sans échafaud, ont forcés à prendre les armes, ont rendus grands au milieu de toutes les grandeurs de la république, forts au milieu de toutes les forces dont alors la France composait un immortel faisceau; sublimes d'intelligence et de dévouement dans cette immensité d'hommes intelligents et dévoués qui mettaient leur vie au service de leur ambition ou de leur enthousiasme, ces malheureux n'ont pas d'asile pour se cacher, pas de pain pour se nourrir, pas de vêtements pour se garantir du froid. Ils ont vu incendier leurs chaumières, massacrer leurs enfants, égorger leurs pères; ils ont entendu leurs frères et leurs amis pousser un long cri de guerre contre le despotisme qu'une fraction de peuple souverain allait faire peser sur eux; et dans la simplicité de leur foi, ils ont dit : « Nous sommes peuple aussi; si l'insurrection a été un droit contre le trône, elle est un devoir contre l'échafaud ».

Et ils se sont insurgés, et ils ont été braves parmi les braves, humains lorsque l'humanité en leur faveur était un arrêt de mort, et ils ont remporté des victoires, et ils ont essuyé des défaites! c'était le sort de la guerre.

Mais tout ce qui dépendait de la puissance et de la volonté de l'homme, ils le firent. Ils ont été libres quand la France était esclave au pied de ses arbres de la liberté. Ils se sont donné pour chefs : Cathelineau, Henri de La Rochejaquelein, Stofflet, Bonchamp, Forestier, d'Elbée,

Digitized by Google

Lescure, Marigny et Talmont, quand la révolution obéissait à un signe de Carrier, ou tremblait sous l'œil fauve de Robespierre. Ils ont eu tout le courage de ces invincibles armées qui se ruaient sur l'Europe, tout le courage et l'indépendance en plus. Ils ont été peuple, lorsque la Convention ne demandait que des séides. C'est pour cela qu'ils sont morts. Ils ont adoré leur Dieu, lorsque des misérables jetaient sur ses autels la prostitution qu'ils appelaient le culte de la raison; ils ont gardé leur roi, leurs principes monarchiques, et si français par conséquent, tandis que la révolution nivelait tous les rangs, tuait la noblesse, insultait la royauté pour se donner plus tard un nouveau souverain et pour cacher ses plus terribles amants d'égalité sous des titres de ducs et de comtes; ils ont légué aux nations le plus sublime exemple d'indépendance et de foi. Ils ont combattu toutes les tyrannies, tyrannie *constitutionnellement* religieuse, tyrannie politique; ils sont morts avec les chefs qu'ils s'étaient spontanément choisis, morts en faisant voir ce que c'est qu'une province qui ne veut pas courber la tête sous le joug, morts en répétant le vieux cri de leurs pères : « Dieu, le roi et la liberté » ! Gloire à eux !!!

Le lendemain de cette journée, 24 décembre 1793, le général Beaupuy écrit à Merlin de Thionville :

« Enfin, enfin, mon cher Merlin, elle n'est plus cette armée royale ou catholique, comme tu voudras; j'en ai vu, avec tes collègues Prieur et Turreau, les débris consistant en cent cinquante cavaliers battant l'eau dans les marais de Montoir, et comme tu connais ma véracité, tu peux dire avec assurance que les deux combats de Save-

Digitized by Google

nay ont mis fin à la guerre de la nouvelle Vendée et aux chimériques espérances des royalistes.

» L'histoire ne nous présente point de combats dont les suites aient été plus décisives. Ah! mon brave, comme tu aurais joui! Quelle attaque! Mais quelle déroute aussi! Il fallait les voir ces soldats de Jésus, se jetant dans les marais, ou obligés de se rendre par cinq ou six cents à la fois, et Langrenière pris, et les autres généraux dispersés et aux abois.

» Cette armée, dont tu avais vu les restes de la terrasse de Saint-Florent, était redevenue formidable par son recrutement dans les départements envahis. Je les ai bien vus, bien examinés; j'ai reconnu même de mes figures de Chollet et de Laval, et à leur contenance, et à leur mine, je t'assure qu'il ne leur manquait du soldat que l'habit. Des troupes qui ont battu de tels Français, peuvent se flatter aussi de vaincre des peuples assez lâches pour se réunir contre un seul, et encore pour la cause des rois.

» Enfin, je ne sais si je me trompe, mais cette guerre de paysans, de brigands, sur laquelle on a jeté tant de ridicule, que l'on dédaignait, que l'on affectait de regarder comme si méprisable, m'a toujours paru, pour la république, la grande partie, et il me semble à présent qu'avec nos autres ennemis, nous ne ferons plus que peloter. »

A dix-sept cents ans de distance, les soldats de Probus tenaient sur les vieux Gaulois le même langage que le général Beupuy fait entendre sur les Vendéens. Nous avons vaincu, disaient les Romains triomphants, mille

Digitized by Google

barbares de la nation des Francs. Combien n'allons-nous pas vaincre de Perses ?

A part les idées révolutionnaires de l'époque, à part les calomnies dont la Convention et les autorités locales se faisaient une arme contre les province de l'Ouest, il y a de la justice dans cette lettre; mais voici un véritable sans-culotte qui, lui aussi, croit devoir adresser son rapport à la Convention. C'est le général Tribout, le battu de Pontorson, qui n'a pas même payé de sa personne dans cette grande affaire, et qui écrit de Redon :

« Vive la république, une et indivisible ! Bientôt il n'y aura plus traces de l'armée brigantine, et l'on pourra dire que la guerre de la Vendée est finie. L'armée des rebelles nous a fait bien courir et bien fatiguer; mais ce n'est rien quand on trouve la victoire, et qu'on fait le bien du pays.

» On m'avait confié la garde de la Vilaine. Nul ne l'a passée, nul ne la passera. Je ne veux pas de prisonniers. Ils mettraient la peste dans notre armée; et quand on a leurs principes, on ne doit plus vivre. Que les amis de la royauté aillent dans l'autre monde rejoindre les tyrans. Ils les aiment. Qu'ils restent avec eux.

» Signé TRIBOUT, libre. »

De leur côté, les représentants Prieur et Turreau adressaient, au comité de salut public, le bulletin suivant :

« Nous avons pris, dans cette journée, le reste de l'artillerie de l'ennemi; elle était composée de trois pièces de canon de quatre, trois de huit et une de douze, et autant

Digitized by Google

de caissons; parmi les bagages, s'est trouvé le coffre-fort contenant les assignats au nom de Louis XVII, et la planche avec laquelle ils se fabriquaient; les soldats ont déchiré et jeté dans la boue les restes du royalisme expirant, mais ils ont conservé les assignats républicains qui s'y trouvaient mêlés; ils n'ont pas mis moins de soin à ramasser les calices, les patènes, les ciboires et les soleils qui sont tombés entre leurs mains.

» Nous apprenons à l'instant que cent cinquante hommes de cavalerie, aux ordres du général Westermann, ont poursuivi, sur la gauche de Savenay, quatre cents hommes d'infanterie et trois cents de cavalerie qui se portaient de ce côté : l'infanterie a été exterminée. Le reste de la cavalerie, pressé par les nôtres, a essayé de passer la Loire à la nage; ils ont tous été engloutis dans les flots, et pas un n'a échappé. Nous avions déjà exterminé hier un autre commandant de cavalerie, qui a dit se nommer Germain, et qui était un ancien mousquetaire. On nous assure ce matin que son nom est Delangrenière, un des généraux. »

Pour tracer quelques lignes au comité de salut public, Westermann lui-même accorde, à ses égorgements, un moment de répit. Ces lignes peignent, dans toute leur nudité, les désolations de la grande armée :

« Il n'y a plus de Vendée, citoyens républicains, écrit-il. Elle est morte, sous notre sabre libre, avec ses femmes et ses enfants. Je viens de l'enterrer dans les marais et dans les bois de Savenay. Suivant les ordres que vous m'aviez donnés, j'ai écrasé les enfants sous les pieds des

Digitized by Google

chevaux, massacré les femmes qui, au moins pour celles-là, n'enfanteront plus de brigands. Je n'ai pas un prisonnier à me reprocher. J'ai tout exterminé. Un chef des brigands, nommé Désigny, a été tué par un maréchal-des-logis. Mes hussards ont tous à la queue de leur chevaux des lambeaux d'étendards brigands. Les routes sont semées de cadavres. Il y en a tant, que sur plusieurs endroits ils font pyramide. On fusille sans cesse à Savenay; car à chaque instant il arrive des brigands qui prétendent se rendre prisonniers. Kléber et Marceau ne sont pas là. Nous ne faisons pas de prisonniers. Il faudrait leur donner le pain de la liberté, et la pitié n'est pas révolutionnaire. »

A la lecture de ces bulletins, la Convention pousse un long cri de joie, et décrète des actions de grâce aux armées qui ont étouffé la Vendée. Marceau et Kléber, avec les représentants Prieur et Turreau, se rendent à Nantes pour assister à la fête civique, donnée en l'honneur de cette victoire.

Ce fut dans l'église de Sainte-Croix, sur la place du Change, que les autorités, réunies en club, reçurent les généraux. Le président Houdet a donné l'accolade fraternelle aux vainqueurs, et au nom des patriotes nantais, il va leur offrir une couronne civique, lorsque le conventionnel Turreau, écumant d'égalité, se précipite dans la chaire devenue une tribune aux motions. « Ce sont les soldats, s'écrie-t-il, qui remportent la victoire, ce sont eux qui méritent les couronnes, si des couronnes peuvent être offertes à des hommes libres; et vous les oubliez ! Ces honneurs, que vous voulez rendre à des généraux

Digitized by Google

chargés de broderies, me semblent puer à plein nez l'ancien régime et les aristocrates. »

Kléber est pourpre de colère. Sa main froisse avec dédain la carmagnole de Turreau ; puis, au milieu des trépignements et des bravos de la foule qui applaudit son digne représentant, le général s'écrie : « Je sais mieux que Turreau que les soldats remportent les victoires ; mais il faut qu'ils soient conduits par des généraux, soldats comme eux, et chargés de maintenir l'ordre et la discipline, sans quoi il n'y aurait pas d'armée. Marceau et moi n'acceptons cette couronne que pour l'offrir à nos camarades, et l'attacher à leur drapeau ».

La foule applaudit alors Kléber ; mais cet incident attriste la fête, et, surtout, les deux triomphateurs qui, dénoncés à cause de leurs talents, de leur bravoure et de leur humanité, peuvent, d'un moment à l'autre, porter leurs têtes sur l'échafaud, en expiation de leurs victoires.

Ils avaient vaincu la grande armée ; mais ils n'avaient ni sur leurs têtes, ni sur leurs mains de sang royaliste à déplorer. Ils furent dénoncés par Rossignol, *le fils aîné* du comité de salut public. Cette dénonciation, dont Carnot et Billaud-Varennes profitèrent pour destituer les deux héros du Mans et de Savenay, mérite sa place dans l'histoire de cette époque. Rossignol écrivait au ministre de la guerre :

« Tu m'as demandé ma façon de penser sur le compte de Marceau ; en bon républicain, la voici : C'est un petit intrigant, enfoncé dans la clique, que l'ambition et

Digitized by Google

l'amour-propre perdront. Je l'ai suivi d'assez près, et je l'ai assez étudié avec mon gros bon sens pour l'apprécier à sa juste valeur. D'après les renseignements que j'ai pris, il était l'ami et le voisin du scélérat Pétion. Il dit hautement que la révolution lui coûte vingt-cinq mille livres. Il a servi d'ailleurs dans la ci-devant légion germanique, dont les principes étaient plus que suspects. Le représentant Prieur, qui est ici, a fait les mêmes remarques que moi. En un mot, je suis forcé de te dire qu'il inquiète les patriotes, avec lesquels d'ailleurs il ne communique pas.

» Quant à Kléber, depuis huit jours il est concentré; il ne dit plus rien au conseil, il parle souvent de Dubayet, avec cependant assez de prudence, pour ne rien laisser apercevoir de leur ancienne amitié. C'est un bon militaire qui sait le métier de la guerre, mais qui sert la république comme il servirait un despote. »

La révolution ne devait aux Vendéens que la mort; elle leur en accorda toutes les horreurs. Suivons donc les survivants de la grande armée dans leur dernier combat.

Après le massacre des prisonniers qui, se renouvelant toutes les heures, dura plus de huit jours, et teignit de sang les murailles de Savenay, Donnissan, Beauvolliers, Mondyon, Tinguy et quelques soldats s'étaient réfugiés dans la forêt du Gavre. Ils y étaient en sûreté, mais ils n'avaient pas de vivres; mais surtout ils étaient inquiets du sort de leurs familles et de celui de leurs compagnons. L'inaction les tuait. La rigueur du froid rendait leur position insupportable. Ils se décidèrent à se remettre en cam-

Digitized by Google

pagne. Après avoir rassemblé deux ou trois cents soldats, ils surprennent Ancenis et cherchent à traverser la Loire. Les républicains, que d'abord ils ont mis en déroute, s'aperçoivent de leur petit nombre. Ils reviennent à la charge, ils les entourent. Le sabre à la main, on voit Donnissan et ses amis se frayer un passage à travers les bleus. Un pareil combat affaiblit encore leurs forces; la plupart étaient blessés, ainsi que Donnissan. Il ne fut donc pas difficile de les atteindre dans la lande où ils s'étaient réfugiés. On les conduisit à Angers, où ils furent tous fusillés. « Mon devoir, avait dit le marquis de Donnissan, en se séparant à Savenay de sa femme et de sa fille, est de rester à l'armée tant qu'elle existera. » Sa mort ne démentit pas ces courageuses paroles.

Madame de Donnissan et sa fille, la veuve de Lescure, pauvres *brigandes*, dont tant de désolations ont brisé le cœur, errèrent pendant quelque temps d'asile en asile. Elles étaient déguisées en paysannes. L'abbé Jagault les accompagnait, et chez tous les Bretons elles reçurent une sainte hospitalité. Rien peut-être de plus attendrissant dans l'histoire que cette partie de ses mémoires dans laquelle madame de Lescure raconte les bons soins, la rude franchise et la discrète affabilité de ces paysans qui, mis hors de la loi pour être humains, bravèrent tous les dangers et ne révélèrent jamais le secret de leurs hôtes.

« Nous étions habituellement, raconte-t-elle, chez le procureur de la commune de Billy. Quelquefois nous délogions, à cause des alarmes où nous jetaient les recherches des républicains. Nous étions fort malheureuses par ces inquiétudes continuelles. Nous n'osions ni nous désha-

Digitized by Google

biller pour dormir, ni nous asseoir pour manger : c'était une bien petite privation, car nos repas étaient d'une grande frugalité. Nous tâchions d'éviter un peu la saleté de ces bons Bretons, en vivant d'œufs, de beurre et de légumes. Nous en achetions quelquefois à un jardinier des environs. Il nous croyait si pauvres, que non-seulement il ne voulut pas d'argent la première fois, mais qu'il offrit à ma mère une aumône d'un écu. Un prêtre voulut aussi lui donner un jour douze francs, tant nous avions l'air souffrantes et misérables. J'étais dans un tel état de marasme et d'abattement, que je m'endormais sans cesse ; mais ma mère sentait toutes ces choses plus vivement. Il ne se passait pas deux jours sans que nous eussions quelque alerte. On nous cachait dans les champs, dans les greniers, jusqu'à ce que les bleus fussent repartis. Notre bon procureur de la commune mourut pendant que nous étions chez lui, en nous recommandant à ses enfants. J'avais grande envie de savoir des nouvelles de ma fille. Je déterminai Laurent Cochard, l'hôte de mademoiselle Mamet, à aller auprès d'Ancenis à l'endroit où je l'avais déposée. Nous espérions que mon père y aurait peut-être envoyé depuis la déroute. Cochard revint, et on apprit que ma pauvre enfant était morte six jours après notre départ d'Ancenis, malgré les soins des bonnes gens à qui je l'avais confiée. Je pleurai beaucoup en apprenant cette nouvelle. J'étais loin cependant de regarder la vie comme un bonheur. »

Il y eut un certain nombre de royalistes dont on ignore encore quelle fut la fin. Villeneuve du Cazeau, Marsange et Desessarts père sont de ce nombre. Mais la plupart pé-

Digitized by Google

rirent légalement. Leur courage, en face de la guillotine ou des fusillades, constate leur décès.

Le prétendu évêque d'Agra, dont l'abbé Bernier avait si habilement découvert la ruse, et qui s'était exposé au siége de Granoville, pour racheter peut-être par une honorable mort une vie dont la religion ne sanctionnait pas les honneurs, a suivi jusqu'à Ancenis les débris de la grande armée. Là, il tomba au pouvoir des républicains, fut conduit à Angers, jugé et exécuté le 4 janvier 1794. Il expira avec une dignité toute chrétienne. Presque en même temps, on guillotinait à Fontenay Joffrion Duverger, commissaire de l'armée royale. Comme tant de nobles victimes, Joffrion mourut au cri de : Vive le roi! vive la religion.

Les prêtres, les femmes et les enfants, tout le monde alors expirait comme au temps des premiers martys.

Sur la route de Savenay, un paysan traîne un vieillard aveugle; il cherche à l'arracher à une mort presque inévitable.

— Qu'est-ce que c'est que cet aveugle? demandent deux soldats, ivres de sang, au paysan qui tremble devant eux.

— Mon pauvre père, citoyens, un bon patriote comme moi.

— Non, messieurs, interrompt le prêtre aveugle; je suis l'abbé Gautereau.

A ces mots, il rendait le dernier soupir sous les baïonnettes.

Après l'évacuation de Laval, un tribunal révolutionnaire fut installé dans cette ville, et il jugea révolution-

Digitized by Google

nairement. Une femme, madame Neveu, prise dans la dernière déroute de la grande armée, est jetée en prison. Mais son état de grossesse ne permet pas de l'exécuter encore. Elle accouche d'un fils, et pendant les douleurs de l'enfantement, le médecin lui demande comment elle supportera bientôt celles de l'échafaud, elle qui pleure aujourd'hui sur des maux passagers? « Aujourd'hui, répond-elle, je cède à la nature; mais, sur l'échafaud, Dieu sera avec moi et me soutiendra. » Pendant deux mois, on la laissa dans son cachot allaiter son nouveau-né. Enfin, on vint la chercher pour mourir. Elle demande à porter son fils dans ses bras jusqu'au pied de la guillotine. Elle y arrive. Puis, après avoir embrassé ce pauvre orphelin pour la dernière fois, elle gravit d'un pas assuré le fatal escalier. Afin de moins la faire souffrir, le bourreau veut lui enlever son châle. « Non, monsieur, dit madame Neveu, j'aime mieux souffrir un peu plus et n'être pas découverte. » Elle périt en achevant ces mots, pleins de la pudeur dont madame Elisabeth, la sainte sœur de Louis XVI, avait donné un si parfait modèle.

Madame de la Roche-Saint-André voit, de la fenêtre de sa prison, conduire ses fils à l'échafaud. Elle se cramponne aux barreaux, passe à moitié la tête à travers les grilles, et pour dernier adieu, elle leur crie, d'une voix déchirante : « Mes enfants, mourez en Vendéens ». C'était la plus sainte bénédiction que pût donner un cœur de mère, le plus noble vœu que pût exprimer une bouche française.

Odaly et Lacroix, faits prisonniers à Savenay, furent égorgés à Nantes. Pérault, ancien officier des troupes

Digitized by Google

bleues de la marine, et général en second de l'artillerie royaliste, était blessé au pied. Il suit le prince de Talmont dans sa retraite. Sur la route, il rencontre une femme mourante, une mère qui le supplie de prendre pitié de son enfant et de le sauver. Pérault veut, au péril de ses jours, accepter ce testament, dont il était digne d'être l'exécuteur. Il place en croupe la pauvre petite créature et il chemine ainsi à travers la campagne. Arrêté à Ernée, il se dénonce lui-même devant le général Beaufort, qui, touché de sa confiance, s'engage, sur l'honneur, à le sauver avec l'orpheline qu'il a adoptée. Mais, le comité révolutionnaire de la ville d'Ernée « n'a jamais eu le plaisir de voir fusiller de royalistes », et il exige que cette fête lui soit donnée. Une aussi sanglante curiosité fait l'objet d'un considérant qu'on lit encore sur les registres de ce comité. Pressé de se mettre à genoux et de se laisser bander les yeux : « Non, dit Pérault, je sais affronter la mort, et n'ai d'autre regret, en quittant la vie, que de voir des Français transformés en assassins ».

A ses derniers moments, le général Beaufort lui offre une douce consolation. Il lui jure de le remplacer auprès de l'orpheline qui l'a peut-être exposé à la mort. Le général républicain tint parole.

Le prince de Talmont n'eut pas un sort plus heureux. Après avoir abandonné l'armée à Nort, il errait, déguisé en paysan, à travers les landes de Fougères et de Laval, où régnèrent jadis ses ancêtres. Bougon, procureur-général-syndic du Calvados, puis proscrit par la Convention comme fédéraliste et girondin, l'accompagnait, avec le fidèle Matelein, domestique du prince. Une nuit, il tombe

Digitized by Google

dans une patrouille de la garde nationale de Bazouges. Il est conduit à Fougères. Personne ne le connaît ou ne veut le reconnaître. On allait le rendre à la liberté. Tout à coup une fille d'auberge, dont il a sauvé le père au passage de la Loire, s'écrie : C'est le prince de Talmont !

Il n'en fallait pas davantage pour le livrer à la mort.

Conduit en présence du général Beaufort, qui commande la ville, Talmont, sans donner le temps de lui adresser une question, jette son bonnet de paysan, et avec un ton aussi noble qu'assuré : « Je suis, dit-il, le prince de Talmont. Soixante-huit combats livrés dans six mois à la république, m'ont familiarisé avec la mort. — Pourquoi, reprend un officier républicain nommé Huard, avez-vous embrassé le parti royaliste ? — Issu des La Trémoille, répond Talmont, fils du seigneur de Laval et de Vitré, prince moi-même, je devais servir mon roi. En sachant mourir, je ferai voir que j'étais digne de défendre le trône. »

Il avait demandé, pour toute grâce, la mort la plus prompte, la mort telle qu'alors on la donnait. Mais les représentants du peuple en mission dans cette province, se le disputèrent comme une proie. Transféré à Rennes, il est amené devant Esnue-Lavallée, qui l'accable de questions, le presse d'interrogatoires captieux, et cherche à lui arracher quelques révélations qui pourraient compromettre le sort de ses compagnons d'armes. Le prince reste muet à tant d'outrages. Esnue-Lavallée, espérant que les menaces feront plus sur lui que tous les interrogatoires, lui montre l'échafaud en perspective, mais peut-être sa grâce, s'il consent à faire des aveux. Talmont le regarde

Digitized by Google

d'un œil méprisant, puis, pour toute réponse à de pareilles avances : « Fais ton métier, dit-il à cet homme, moi j'ai fait mon devoir ». Cette parole que l'histoire a consacrée, n'abrégea pourtant pas les supplices de Talmont ; il resta pendant trois semaines plongé dans un cachot de Rennes, sans laisser percer la moindre marque de faiblesse, sans daigner adresser une plainte à ses bourreaux. Le général Rossignol, qui l'interrogea, rend lui-même hommage à la dignité du prince.

Le conventionnel Garnier (de Saintes) avait pris une part indirecte à son arrestation. Dans un style éminemment révolutionnaire, mais qu'il faut flétrir comme une mauvaise action, il en parlait ainsi au comité de salut public :

9 nivôse an 2.

« L'ex-prince de Talmont vient d'être arrêté auprès de Fougères. Ce Capet des brigands, souverain du Maine et de la Normandie, mérite bien de figurer sur le même théâtre que son défunt confrère. J'ai écrit à mon collègue Lavallée pour le faire transférer à Paris ; il me prévient qu'il vous demande vos ordres à cet égard.

» Avec ce grand prince a été aussi arrêté le buzotique Bougon, ex-procureur-général-syndic du département du Calvados ; il était le chancelier de Talmont. Il aurait été à souhaiter qu'il eût assisté à la cérémonie, pour apposer le sceau au couronnement de son maître ; mais, mis hors la loi, Lavallée doit le faire exécuter. »

Enfin, la mort du prince est ordonnée par la Convention. Il est malade ; on le traîne, malgré cela, à pied, dans d'horribles chemins, de Rennes à Vitré, de Vitré à

Digitized by Google

Laval, où, par un raffinement de barbarie, l'échafaud a été dressé en face de la porte principale du château de ses pères. Talmont en monte les degrés, le front serein; sa bouche murmure une dernière prière, et il criait encore Vive le roi! lorsque le couperet descendait sur sa tête, qui, ainsi que celle d'Anjubault, son intendant, fut mise sur une pique et exposée au-dessus de la porte de Laval. Son fidèle Matelein partagea le même sort.

Esnue-Lavallée avait fait exécuter à Rennes, sans jugement, le girondin Bougon, accusé d'avoir conspiré avec le prince de Talmont. L'un et l'autre n'étaient âgés que de vingt-huit ans.

Bon jusqu'à la faiblesse, mais noble, plein de franchise et de dévouement, d'un courage qui excitait l'enthousiasme même en Vendée, le prince de Talmont, mort à la fleur de l'âge, a laissé dans l'Ouest un souvenir bien cher aux royalistes. La loyauté de son caractère et cette intrépidité dans les combats qui a tant de droits sur les cœurs français, le firent estimer de tous ses ennemis politiques. Beau, brave, galant, c'était le vrai type du gentilhomme.

Sous l'obsession d'Esnue-Lavallée, qui s'était fait son bourreau, il paraît qu'au milieu de ses souffrances, le prince, qui tenait à la vie par de bien douces affections, essaya de recommencer auprès de la Convention le rôle que son frère l'abbé de La Trémoille avait joué pour le sauver une première fois. Il savait, par expérience, que ces farouches républicains n'étaient pas tous inaccessibles aux promesses et à l'appât de l'or. Il écrivit donc au président de l'assemblée révolutionnaire la lettre qu'on va

Digitized by Google

lire. Nous ne la citons que pour motiver la publication de l'arrêté de la commission militaire, qui honore le prince de Talmont et flétrit ses juges :

« Citoyen président,

» La commission militaire séant à Vitré vient de me condamner à mort, sur quoi je sollicite un sursis, ayant quelques dispositions particulières à faire entre vos mains. Veillez à donner les ordres les plus prompts pour que l'on me conduise à Paris ; l'assemblée sera probablement bien aise de me voir, ayant des vues de pacification générale à lui proposer. J'espère avoir votre approbation. Quoi qu'il en soit, je serai bien aise de paraître à la barre pour lui communiquer quelques vérités sur les événements d'une guerre dont personne ne peut lui rendre un plus fidèle compte que moi.

» Le prince DE TALMONT. »

Sur ce sursis, qui, dans l'esprit de Talmont, devait peut-être lui ouvrir une voie de salut, en lui laissant la facilité de séduire à prix d'or quelques conventionnels ou quelques gendarmes, Brutus Magnier et les autres juges du tribunal militaire considérèrent « que l'ex-prince de Talmont est attaqué d'une maladie qui a déjà emporté un grand nombre d'individus dans les prisons de Rennes très peu de jours après qu'ils en ont été attaqués ; que son état empire à chaque instant ; qu'au rapport de ceux qui l'ont amené hier de Rennes à Vitré, il a été en délire une partie de la journée ; que la crainte de le voir soustrait par la maladie à la honte du supplice est le motif qui a déterminé le représentant du peuple Esnue-Lavallée à faire

Digitized by Google

accélérer son jugement; qu'il est attaqué d'un violent mal de gorge, symptôme très dangereux de la maladie épidémique qui règne aujourd'hui dans les prisons de Rennes, au point qu'il a eu beaucoup de peine à répondre hier soir aux questions qui lui ont été faites, et que, son état de faiblesse ne lui permettant pas, pour ainsi dire, de marcher, on a été obligé de le soutenir par dessous le bras pour l'amener au tribunal et le reconduire en prison;

» Considérant, en outre, que, depuis le moment de son arrestation, il n'a cessé de dire et de répéter, tant aux représentants du peuple qu'au général et à tous ceux qui ont eu occasion de lui parler, que, quoiqu'il sût qu'il ne devait attendre que la mort, aucune considération ne pouvait l'engager à trahir son parti; qu'il ne dirait jamais rien de ce qui pourrait lui nuire, et que la proposition qu'il semble faire aujourd'hui n'est sans doute qu'un subterfuge pour chercher le moyen, ou de s'évader, ou de se soustraire à l'exécution du jugement prononcé contre lui;

» Arrête qu'il sera passé outre à l'exécution du jugement rendu par elle, hier, contre l'ex-prince de Talmont.

» Ainsi prononcé à Vitré, le 8 pluviôse an 2. » (28 janvier 1794.)

Aux royalistes qui ne tombaient pas sur les champs de bataille, la révolution n'avait à offrir que l'échafaud, devenu aussi, lui, un glorieux champ de bataille; mais les factions qui se disputaient le pouvoir, et qui, au nom de l'indivisibilité de la république, tuaient aujourd'hui pour être tuées demain, ne pardonnaient pas les services rendus et le dévouement à la nation, payé souvent au prix de l'honneur. Talmont, Donnissan, Pé-

Digitized by Google

rault, Daniel du Fougerais, Amable de Castelnau, et mille autres Vendéens, mettaient leurs têtes en enjeu de leurs convictions, et ils mouraient frappés par des mains ennemies. A quelques semaines de là, les deux généraux qui ont peut-être le plus marqué dans cette première guerre de l'Ouest par leurs cruautés et par leur bravoure de tous les instants, montaient, eux aussi, sur l'échafaud révolutionnaire.

Beysser et Westermann, enveloppés dans nous ne savons trop quelle conspiration, furent cités à la barre de l'Assemblée conventionnelle. Westermann y avait paru quelques jours auparavant et avait obtenu les honneurs de la séance après ce discours :

« Je viens offrir à la Convention un reste des dépouilles sacerdotales de l'évêque d'Agra, si fameux par le rôle qu'il a joué dans la ci-devant armée catholique et royale; je viens aussi vous assurer sur ma tête que, de cette armée, forte au moins de quatre-vingt-dix mille hommes, avec une artillerie formidable, il n'existe plus un seul combattant. Chefs, officiers, soldats, évêques, comtesses, princesses et marquises, tout a péri par le fer, les flammes et les flots. Cet exemple effrayant est l'unique dans l'histoire, et l'Europe étonnée verra bien qu'une république qui, comme le Père Eternel, dicte ses lois du haut d'une sainte montagne, saura se maintenir et réduire, comme la Vendée, chaque pays qui aura l'imbécillité de former le projet de rétablir la royauté en France. »

Mais suspecté par le comité de salut public, tantôt de modération, tantôt de fanatisme, mais devenu un objet

Digitized by Google

de terreur par son audace et ses liaisons avec Philippeaux, Danton et Camille Desmoulins, il est traîné devant le tribunal révolutionnaire et accusé par Fouquier-Thinville. Au prononcé de son arrêt de mort comme conspirateur, Westermann, dont la vie d'aventurier et de débauché crapuleux n'a fini que le 10 août, au siége des Tuileries, où il fut l'un des vainqueurs de la monarchie, se dresse devant ses juges, puis avec un ton et un accent d'indéfinissable mépris : « Moi, conspirateur, s'écrie-t-il; je demande à me dépouiller nu devant le peuple. J'ai reçu sept blessures par devant. Je n'en ai qu'une par derrière; c'est mon acte d'accusation ».

Leur perte était jurée; le comité de salut public vengeait les royalistes comme sans doute ils n'eussent pas voulu se venger eux-mêmes. Westermann et Beysser marchèrent ensemble à l'échafaud.

Alsaciens tous deux, braves et téméraires tous deux, ils avaient tous deux quarante ans et le même grade. On dit qu'en mourant Westermann se repentit d'avoir offert tant de sang au génie de la révolution. On dit que de funestes images obsédèrent ses derniers rêves. Les hommes ont besoin de croire à de pareils remords.

Mais dans l'immensité des pertes que nous venons d'enregistrer, les royalistes ne sont pas tous confondus et, ainsi que s'en flattaient trop promptement les révolutionnaires, la Vendée n'est pas anéantie. Il lui reste encore de généreux enfants qui ont survécu à ces grandes défaites. Forestier, les de Béjarry, Cadi, de Chantereau, Bérard, de Bellevue, Dupérat, Guignard, les frères Soyer, Renou, de Scépeaux, Allard, de Beauvais, et plusieurs chefs se-

Digitized by Google

condaires, ont échappé à la mort. Les uns ont déjà traversé la Loire; les autres, réunis à quelques bandes d'insurgés Bretons, tentent de nouvelles prises d'armes sur la rive droite. Georges Cadoudal et son ami Lemercier sont rentrés dans le Morbihan. Marigny, l'abbé Bernier, Stofflet et, par dessus tout, Henri de La Rochejaquelein, vivent encore.

On sait la fatalité qui priva l'armée de son jeune général en chef. Poursuivi par les bleus, mis dans l'impossibilité de traverser le fleuve et de terminer cette campagne d'outre-Loire, où il a exécuté ce qu'il ne serait peut-être pas permis à un autre homme de tenter, il est fugitif avec de Baugé, de Langerie et le major-général Stofflet, dont il a fait son ami. Tous quatre arrivent à une métairie. Un repas frugal leur est offert. Accablés de fatigues, tombant de sommeil, ils se jettent sur une meule de paille. Une patrouille de bleus se présente à la même métairie, se couche à la même meule et ne les aperçoit pas. Au jour levant, Henri et ses compagnons marchent à l'aventure. Pendant soixante heures, ils ne vivent que du pain grossier qu'ils arrachent aux républicains isolés avec lesquels ils font le coup de feu. De Châtillon qu'ils traversent, les quatre proscrits se rendent à Saint-Aubin de Baubigné, auprès de mademoiselle de La Rochejaquelein, la tante du héros. Elle était cachée dans une métairie, non loin du château de la Durbellière, dont les bleus n'ont fait qu'un monceau de cendres. Avec des paroles dignes de son nom, elle encourage Henri à ne pas faillir dans la lutte qu'il a si magnifiquement soutenue; et La Rochejaquelein se retrouve seul dans sa Vendée, au milieu des champs de ba-

Digitized by Google

taille déserts où il ne rencontre plus que sa gloire. Nous verrons plus tard comment il put encore combattre.

Marigny et l'abbé Bernier ne purent pas aussi promptement que le général rentrer dans le Bocage. Caché au fond de la Bretagne où les paysans lui offrent un asile impénétrable, le curé de Saint-Laud ne désespère pas encore. Dans son activité d'imagination, qui lui découvre les fautes faites et lui révèle celles qu'il faudra éviter, il prépare de nouveaux soulèvements, multiplie les projets et mûrit des plans d'insurrection. Sa plume écrit des sermons, raconte les exploits que son éloquence enfanta, rédige des mémoires, et cherche, par d'innombrables correspondances, à rendre force et courage aux débris épars de la Vendée.

Après la journée de Savenay, Marigny, qui en fut le héros royaliste, songe moins à sauver ses jours que ceux d'une orpheline en bas âge que madame de Rechignevoisin, mourante dans une déroute d'outre-Loire, confia à la bonté du général d'artillerie. Cet homme, dont les colères contre les bleus étaient si terribles et qui si souvent regretta l'inutile humanité de Lescure et de La Rochejaquelein, avait un cœur doux et compatissant. Il n'était implacable que pour les bourreaux. Il avait adopté mademoiselle de Rechignevoisin; il ne la quittait jamais. La nuit, il l'enveloppait dans un manteau, la faisait coucher sur l'affût d'un canon, et s'endormait auprès de l'enfant, active sentinelle dont les républicains ne mirent jamais la surveillance en défaut. Grâce à Marigny, mademoiselle de Rechignevoisin échappa à tous les périls, et, après la bataille de Savenay, le général la déposa à Donges, dans une famille républicaine. Elle y fut à l'abri des poursuites;

Digitized by Google

plus tard, elle rejoignit mesdames de Donnissan et de Lescure, cachées à Prinquiaux. Pendant ce temps, Marigny errait sur la rive droite de la Loire, essayant de soulever les Bretons et de leur communiquer un peu de son intrépidité, dont les bleus et les blancs ont fait de si merveilleux récits. Il ne put y réussir, tant était grande alors la terreur inspirée par les révolutionnaires. Il passa les trois mois d'un rigoureux hiver tantôt sous la neige, tantôt dans les forêts, plus d'une fois même il exposa témérairement une vie qui lui était à charge; mais enfin il découvrit une issue pour pénétrer dans le Bocage; et il y arriva, épuisé, amaigri, torturé par mille idées de combat, de vengeance et de mort. Nous l'y retrouverons.

La grande armée est détruite, mais la Vendée n'a pas péri avec elle. Charette, qu'un sentiment mal défini d'ambition ou de prévoyance a empêché de réunir ses troupes à celles qui, vaincues à Chollet, vont tenter la campagne d'outre-Loire, a, pendant ces deux mois, toujours guerroyé, toujours tenu en échec les forces que la république lui opposait. Il a eu à combattre les généraux Dutruy et Haxo, officiers habiles et courageux soldats. Dans ces diverses rencontres, où le sang coula si souvent, les succès et les revers ont été compensés. Ce n'est encore, dans cette partie du Poitou, qu'une petite guerre d'escarmouches. Charette a des chefs subalternes qui refusent de se soumettre à sa supériorité, et qui, même parfois, contrarient ses plans au lieu de les servir. Tantôt battant, tantôt battu, il se trouve enfin acculé par Haxo dans la plaine de Beauvoir, au commencement de décembre 1793.

Sa division, toujours sur pied ou au bivouac, avait

Digitized by Google

besoin de repos. Haxo ne veut pas lui en laisser goûter. Après l'avoir cernée dans les marais de Bouin, il attend, l'arme au bras, ce que le Vendéen va décider. Le général Haxo, afin d'être plus assuré d'anéantir cet ennemi de la république, dont lui seul encore a deviné l'esprit entreprenant et fécond en ressources, appelle auprès de lui comme renfort les garnisons de Paimbœuf et des Sables-d'Olonne que Savin et Joly, retirés dans leurs quartiers d'hiver, ne cherchent plus à inquiéter; il confie aux généraux Dufour, Jordy, Sainte-Suzanne, Chadeau, Mangin et Guillemet les postes les plus importants à garder; puis, maître de la campagne, il se décide, si les gelées n'arrivent pas, à submerger Charette en faisant sauter toutes les chaussées. Le général royaliste ne peut opposer que trois mille hommes à des forces aussi considérables. Le froid est venu, et Haxo donne ordre à toutes ses brigades de marcher en avant sur Bouin, où les blancs sont enfermés dans un cercle de glace et de fer. Guérin aîné et de Couëtus sont avec leur général. Charette, que tant de précautions prises de si longue main ne peuvent effrayer, n'a plus qu'à demander conseil au désespoir; à travers les canaux et les fossés que la neige ou la glace rendent impraticables, il se fraie un passage sur lequel n'a pas osé compter le prudent Haxo. Les canons sont encloués, les chevaux tués, les munitions jetées dans les étiers. Le général royaliste a promis à ses soldats découragés de les faire sortir de ce marécageux labyrinthe *en passant sur le corps des bleus*; il faut qu'il tienne parole; il n'y a qu'un passage encore quelque peu guéable; c'est par ce passage que Charette dirige les siens; il s'y jette le pre-

Digitized by Google

mier, la baïonnette à la main. Quand il a brisé la colonne républicaine, ses soldats, avec l'agilité des habitants des marais, franchissent au pas de course les fossés pleins d'eau qui coupent le terrain en tout sens. Vainqueurs de ce premier ennemi, ils se rassemblent encore sous les ordres de leur chef pour achever ce qu'ils ont si bravement entrepris. Plus de huit cents hommes périssent dans cette sortie; mais le reste, animé par les exhortations de leur général, veut à tout prix échapper à la mort. Charette dispose son ordre de bataille; il se met à la tête de sa division; il est à pied, faisant traîner à bras d'hommes les canons qui doivent lui ouvrir les rangs ennemis. Les fantassins, avec leurs fusils, viennent après. Ceux qui n'ont que des fourches ou des piques ferment la marche, déplorable arrière-garde qui ne pourra même pas mourir les armes à la main.

A travers le terrain le plus gras et le plus boueux de tout le Bas-Poitou, devenu encore plus pénible par le dégel, cette troupe épuisée parvient au village de Châteauneuf. Là, Charette apprend que Pajot, dans un accès de fureur, causé par les massacres dont les bleus couvrent la Vendée, a livré aux baïonnettes de ses volontaires les prisonniers républicains faits à Noirmoutiers. Le général s'indigne devant Pajot d'une atrocité qu'il flétrit avec des paroles pleines d'humanité. Pajot est calme en apparence; mais sur les traits fortement prononcés de son visage, on lit que l'accusé est en proie à de violentes souffrances. Enfin Charette, emporté par la vivacité d'une discussion dans laquelle il se pose tout à la fois juge et partie, s'écrie : « Eh bien! Pajot, à mes reproches qu'avez-vous à ré-

Digitized by Google

pondre ?—Rien, général, réplique le paysan, absolument rien. »

En murmurant ces mots, il déchirait ses vêtements; il arrachait les bandages sanglants attachés sur sa poitrine couverte de plaies.— « Que faites-vous donc, reprend le général? Vous êtes blessé, Pajot. — Oui, M. de Charette, réplique le paysan, je suis blessé, et ce n'est pas au combat que je l'ai été de cette façon; ce sont les bleus qui, après m'avoir fait prisonnier, m'ont ainsi torturé. Ces bleus assistent chaque nuit Carrier dans ses meurtres de Nantes; ils nous égorgent ici; là-bas, ils assassinent nos femmes. Faut-il donc, comme des agneaux, nous laisser conduire à la boucherie? Ils nous tuent sans pitié; pourquoi serions-nous assez faibles pour en montrer à leur égard? Il y a une justice dans le ciel et une justice sur la terre. En attendant celle d'en haut, exerçons celle d'en bas. Vengeons-nous des maux que l'on nous fait; c'est le meilleur moyen de les adoucir ou d'en voir le terme. »

Cette apostrophe fait pâlir Charette; mais parmi tous ces paysans, dont la révolution a décimé les familles, elle ne rencontre que des approbateurs. Déjà les massacres de Château-Gonthier et les misères de la grande armée sont parvenus en Bas-Poitou. Les Poitevins savent ce qu'ils ont à attendre des prédicateurs armés de la liberté et de l'égalité; ils se disposent à leur rendre sang pour sang.

Deux heures après cette scène qui, pour Pajot, aurait pu avoir un funeste résultat, Charette continue son expédition tentée en désespoir de cause; il fait tuer les sentinelles des postes avancés que Haxo a semées dans l'île Chauvet et autour du bois de Gené; il engage sa troupe contre la

Digitized by Google

division républicaine, combat pendant trois heures sans reculer, mais sans faire un pas en avant; puis enfin, après avoir balayé la place, il se fraie un chemin jusqu'à Saint-Étienne-de-Mer-Morte. Là, on apprend que plusieurs Vendéennes, madame de Couëtus entre autres et ses deux jeunes filles, ont été trouvées à Bouin et conduites à Nantes; elles y périrent, recevant de madame de Couëtus un dernier exemple de courage. La fille aînée de cette dame veut être condamnée, veut mourir avec sa mère. Carrier oublia cette jeune fille qui n'avait pas encore seize ans, et, avec sa sœur encore plus jeune qu'elle, elle resta prisonnière à Nantes.

Un prodige venait de tirer Charette d'une affreuse situation; une victoire lui rendit les munitions et l'artillerie que, dans les marais de Bouin, il avait sacrifiées au salut de tous.

A peine à Touvois, le général apprend par des cavaliers envoyés en éclaireurs, qu'un convoi de vivres est dirigé sur Légé; il court à sa rencontre, se jette à l'improviste sur l'escorte, la bat et s'empare des munitions. Chemin faisant, avec sa troupe harassée et sans chaussures, il met en déroute l'adjudant-général Guillaume, qui accourait protéger ces convois impatiemment attendus par la division de Haxo; mais se jugeant dans l'impossibilité de tenir la campagne et de résister aux forces toujours renaissantes que la Convention précipite contre lui, le général prend la résolution de guerroyer en partisan. Il n'a ni provisions ni bagages, et, trop faible pour se maintenir avec quelques chances de succès, dans un poste avantageux, il essaie de fatiguer l'ennemi, tantôt

Digitized by Google

tombant sur son arrière-garde, tantôt surprenant ses escortes, inquiétant ses colonnes isolées, se montrant toujours où il était le moins attendu, et faisant ainsi, et chaque jour, éprouver aux bleus des pertes qui les démoralisaient.

Cette guerre de détails, pour laquelle le génie de Charette semble avoir été taillé, et qui a tant de charmes pour son imagination aventureuse, était aussi la passion des chefs sous ses ordres. La forêt de Grala, les bois de Légé et les buissons du Grand-Luc furent souvent témoins de ces escarmouches dont le régime convenait si peu aux habitudes militaires de Haxo et de Dutruy. « Charette, écrit le premier aux représentants en mission, ne nous donne pas le temps d'agglomérer nos forces; il est toujours en avant ou en arrière de nos bataillons; il nous fait un mal horrible. Le brigand a, en réalité, trouvé le secret de ces manœuvres que toute la sagacité des plus habiles généraux ne pourrait déjouer. Il se moque de nos efforts, les paralyse par un coup de main, les fait échouer par une retraite ou nous décourage par un succès inattendu. Il me faudrait des troupes volantes, et je n'ai à opposer à ses soldats, dont il a vaincu la mauvaise volonté, que des recrues. Le système du comité de salut public a fait son temps. Je crois qu'avec une politique moins acerbe on parviendrait à désarmer Charette. Pourquoi ne le tenteriez-vous pas, citoyens?

Et à cette dépêche, les citoyens représentants répondaient :

« La république une et indivisible ne demande pas de

Digitized by Google

leçons. Elle n'attend que des services de la part des militaires qu'elle honore de sa patriotique confiance. Ta lettre, citoyen général, ne peut donc pas modifier le système de terreur qui a été décrété. Il faut que la Vendée soit anéantie, parce qu'elle a osé douter des bienfaits de la liberté. »

Haxo fut obligé de se soumettre, et de prendre les mesures les plus rigoureuses. Serré chaque jour de plus près, Charette alors se décide à porter la guerre dans le Haut-Poitou. Il espérait recruter sous son drapeau les royalistes qui n'étaient pas partis pour la campagne d'outre-Loire. Il prévient Joly et Savin de sa résolution. Tous ensemble se dirigent sur les Essarts. Il faut franchir aux Quatre-Chemins, un camp retranché de plus de deux mille républicains. C'est le seul obstacle sérieux qu'ils aient à surmonter. Charette et ses officiers ne craignent pas de l'assaillir. Il confie à Joly son avant-garde, presque entièrement composée de cavaliers ; il le charge d'attaquer de front, tandis que lui va prendre le camp en flanc et sur les côtés. Couëtus a le commandement du centre, et le général, avec la dernière colonne, se porte sur le village de Sainte-Cécile. Joly est le premier en vue des républicains. La nuit était venue. Il brûle d'engager le feu; mais les deux colonnes qui doivent l'appuyer ne paraissent pas. Il embusque la moitié de son avant-garde dans un bois voisin, couvre ses épaules d'un manteau bleu, enlève de son chapeau la cocarde blanche et arbore celle de la nation; ses soldats en font autant, puis, s'avançant au grand trot sur la route, il répond : républi-

Digitized by Google

cain ! au qui vive des sentinelles trompées par le changement de cocarde, et surtout par l'idée que Charette est dépourvu de cavalerie.

Joly soutient le rôle dangereux qu'il a choisi. Pris par les bleus pour un des leurs, il a une réponse toute prête à leurs questions : « Va-t-on partir ! nous battons-nous ? demandent-ils. — Vous l'avez dit, camarades, répond Joly de son accent saccadé. Les brigands ne sont pas loin. — Et les renforts ? continuent les bleus. — Dans ce bois voisin, mes amis, dans ce bois. Une colonne embusquée les attend pour les prendre à dos : je vais lui donner mes instructions. Tenez ferme. » Il traverse ainsi tout le camp, avec une témérité partout aussi heureuse ; il enlève quelques soldats et arrive à la tête de la colonne de Charette, stupéfait d'une pareille audace. Après avoir pressé le général d'engager le combat, il faut revenir à son centre de division qu'il a laissé sur la route. Joly n'hésite pas. Il reprend le même chemin. Lorsqu'il se trouve au milieu du camp : « Feu, s'écrie-t-il, et vive le Roi ! » A ce cri et surtout à cette décharge meurtrière, les bleus s'élancent en désordre. Charette et Couëtus accourent. Les postes sont égorgés, les retranchements forcés, l'ennemi en déroute ou tué sur place, et une demi heure après, le camp, les munitions, l'artillerie et quinze cents fusils étaient au pouvoir des blancs.

C'était le 8 décembre ; le lendemain, l'armée était aux Herbiers. Là, ses chefs sont convoqués. Ils témoignent le désir de donner un général à toutes ces divisions, agissant sans ensemble et sans unité. Charette est proposé par les uns, Joly par les autres. Les amis de Charette font va-

Digitized by Google

loir sa prudence, son activité et sa jeunesse. Ceux de Joly, parlent de son âge, de sa brillante valeur, de ses exploits, de son expérience; ils allèguent surtout, qu'il est presque aussi paysan qu'eux, et que, le premier, il a levé dans l'Ouest l'étendard de la guerre civile.

La délibération fut orageuse. Dans ces troupes du Bas-Poitou, on ne se battait pas avec les pensées d'abnégation qui formaient le fond du caractère des généraux de la grande armée. Joly propose d'élire trois généraux qui prendront le commandement à tour de rôle. Cette proposition était inadmissible. Elle fut rejetée avec raison. Alors le commandement est offert au chevalier de Couëtus, vieux gentilhomme, et général aimé des paysans. Couëtus le refuse et désigne Charette. Charette est nommé général en chef des armées du Bas-Poitou.

Voici le procès-verbal de son élection :

« Aujourd'hui, 9 décembre 1793, à onze heure du matin, nous soussignés, officiers et chefs de cantons de l'armée catholique et royale du Bas-Poitou, étant rassemblés aux Herbiers pour nommer et reconnaître un général en chef dans ladite armée, et voulant de plus en plus témoigner notre confiance et notre attachement à M. François-Athanase, chevalier Charette de La Contrie, ancien lieutenant des vaisseaux du roi, déclarons et attestons le nommer et reconnaître pour général en chef de l'armée catholique et royale du Bas-Poitou. Nous promettons et jurons de lui obéir en tout et partout où il lui plaira de nous conduire, comme représentant la personne de Louis XVII notre roi et souverain seigneur. En conséquence, nous avons fait rédiger le présent procès-verbal par M. Baudry

Digitized by Google

(de la Garnache), président de l'assemblée, et M. Bousseau (de Saint-Philibert), dont copie sera présentée par députation à M. François-Athanase, chevalier de Charette de La Contrie, ancien lieutenant des vaisseaux du roi, et ont été nommés à cet effet, MM. de Couëtus, Savin, Eriau, Arnaudau, de La Robrie, Bodereau, Le Moelle et Garreau. »

Dans le premier moment, Joly ne voulut pas se soumettre à un choix qui blessait ses préjugés contre les gentilshommes, et trop docile à des inspirations ennemies du nouveau commandant, il s'apprêtait à abandonner l'armée avec sa division, lorsque Couëtus le ramena à des sentiments plus modérés. Joly consentit à rester sous les ordres de Charette; mais pendant long-temps il fut défendu devant lui d'appeler du nom de général celui auquel l'armée venait d'accorder ce titre. Charette lui-même connaissant le caractère irritable de Joly, et les services qu'il pouvait rendre, ordonna de respecter cette susceptibilité d'un vieillard; mais quelques jours après, le chirurgien de Machecoul comprit ses torts. En face de toute l'armée il les avoua et salua du titre de: Mon général, l'ancien lieutenant de vaisseau qui, en l'embrassant, ne put s'empêcher de s'écrier : « Ce que vous faites-là, mon vieux Joly, vaut mieux pour nous tous qu'une bonne victoire ».

Charette, alors plus maître de ses plans, et après avoir vaincu la puissante obstination de Joly, assuré de dominer toute son armée que des idées d'indépendance travaillaient sans cesse, s'occupe avec une rare activité des améliorations à introduire dans son organisation. Il veut, malgré ses officiers, et surtout malgré ses soldats, sou-

Digitized by Google

mettre les divisions qui viennent de le choisir pour général à une guerre en règle, guerre de partisans lorsqu'il la juge utile, guerre des champs de bataille quand il la croit opportune. Il choisit pour chef d'état-major-général Davis des Norois. Hyacinthe de La Robrie fut nommé en second, et il confirme à Couëtus, à Joly, à Savin et à ses autres généraux divisionnaires les commandements qu'ils ont si long temps exercés.

Tous ces prodiges opérés en si peu de temps, l'insubordination de ses volontaires comprimée, l'obéissance mise en honneur, une forte organisation donnée à des paysans jusqu'alors indisciplinables, témoignèrent de la vigilance et de la fermeté du nouveau général. Puis, ces premiers soins remplis, il mit son armée à l'épreuve, et pour recueillir l'héritage de la grande armée dont en Poitou on connaissait déjà les désastres, il marcha vers le théâtre de la première guerre.

Digitized by Google

CHAPITRE XII.

Carrier à Nantes. — L'échafaud en permanence. — Les fusillades de Gigant. — Les noyades. — Les représentants dans la Vendée militaire. — Tribunaux révolutionnaires.

De toutes les scènes d'horreur qui ont passé sous nos yeux, il est pourtant échappé quelques victimes. Le sabre des soldats de Westermann, les jugements des tribunaux militaires, les massacres juridiques, les abus de la victoire, les sanglantes mesures des représentants en mission n'ont pas détruit tout ce qui survivait à cet interminable combat qui, commencé à Château-Gonthier le 22 octobre, s'achevait, le 23 décembre 1793, dans les murs de Savenay. Il reste encore quelques débris des troupes de La Rochejaquelein; mais Carrier à Nantes, Francastel à Angers, Esnue à Laval et Pochole à Rennes, les attendent : les survivants de la grande armée sont donc destinés à périr.

Jean Carrier est un avocat. Né, en 1756, à Yolai, près d'Aurillac, dans la haute Auvergne, cet homme est jeune encore et plein d'une présomptueuse ignorance. Sa taille est haute, mais un peu courbée; une chevelure

Digitized by Google

noire et grasse descend sur ses épaules; son œil est hagard et petit; il a le geste brusque et la voix rauque; lâche alors que les femmes sont braves, il ne possède pas assez d'intelligence politique pour comprendre le danger des crimes inutiles. Venu à Paris en qualité de membre de la Convention, il s'enivre de sa puissance et ne voit dans le mouvement social dont il est chargé d'accélérer ou de comprimer l'aventureuse fortune, que l'occasion de satisfaire la brutalité de ses mauvais penchants.

Aux yeux de cet homme, Louis XVI dut être bien coupable; il le condamna donc à mort, sans sursis, sans appel au peuple; mais, essayant déjà son affreux système de bascule à échafaud, il veut réunir à la victime son principal bourreau : le 17 janvier, il jugeait le roi; le 6 avril, il accusait Philippe d'Orléans-Egalité; le 31 mai, il proscrivait les Girondins.

Envoyé à Nantes « pour passer sur la Vendée comme un fléau destructeur », selon les paroles de Robespierre, il ne se contente pas de suivre les traces de ses cruels collègues. Il ne peut se créer un nom que par son audace dans le crime. L'avocat conventionnel ne recule pas devant son épouvantable mission. Il se présente, le 8 octobre, dans cette ville, depuis long-temps en proie à toutes les déceptions et à toutes les fureurs révolutionnaires. Merlin (de Thionville), Cavaignac, Gillet, Ruelle et Philippeaux, qui l'y précédèrent, ont fait fermenter dans ses clubs le germe de toutes les ardentes folies de cette époque. On les a vus, par d'irritantes paroles, forcer le peuple à une corruption qu'ils appelaient nationale. Il y a eu des attentats de toute nature commis sous la pro-

Digitized by Google

tection de leur écharpe tricolore, et, depuis son siége, Nantes, cette ville de commerce et d'industrie, a été livrée à toutes les capricieuses exigences de la démagogie, à toutes les saturnales d'une jalouse égalité.

Après s'être acharnée sur les aristocrates et les prêtres, sur les propriétaires et les bourgeois, cette égalité allait enfin, en désespoir de cause, s'adresser à ses apôtres les plus zélés, aux négociants qui l'avaient prêchée, mais qui ne voulaient pas la faire descendre plus bas qu'eux.

Cavaignac, Merlin (de Thionville), Philippeaux et leurs collègues n'étaient point à la hauteur d'une semblable tyrannie. Il fallait donner à Nantes, centre et capitale de l'Ouest, un Héliogabale de bazoche : le comité de salut public jeta les yeux sur Carrier. Son premier acte en Vendée fut de reculer devant les blancs. Le 17 octobre, dans la lande de Bégrolle, il compromet, par sa lâcheté, le sort de cette journée si fatale aux royalistes, et, à la vue du conventionnel qui fuit abandonnant son cheval, Kléber s'écrie : « Soldats, laissez passer le citoyen représentant et rejetez-le sur les derrières; il tuera après la victoire ».

Carrier se le tint pour dit. Son apprentissage des combats ne lui ayant point réussi, il va subir dans toute son ignominie l'horoscope de Kléber. De retour à Nantes, homme sans courage, il se prépare à devenir un juge sans pitié, sans frein et sans loi.

Un comité révolutionnaire, une commission militaire, étaient établis dans cette ville. Un voleur de profession nommé Hubert, et que la république a préservé des galères, s'est mis à leurs gages. Hubert est le témoin à

Digitized by Google

charge publiquement stipendié par le comité et la commission. C'est lui qui accuse par ses témoignages, lui qui conduit à l'échafaud tous ceux qu'il est payé pour dénoncer. Le club qui se tient dans l'église de Saint-Vincent, et qui a pris le nom de Vincent-la-Montagne, auxiliaire dévoué de toute cette justice expéditive, a fourni, pour composer ces tribunaux, d'où l'on ne sort que condamné, tout ce qu'il renferme de plus patriotiquement exalté. A Carrier, cette exaltation ne suffit pas; le comité de salut public l'a pressé de *purger* la ville. Obéissant à un ordre qu'il est si bien fait pour exécuter, le représentant forme un tribunal révolutionnaire. Phélippe-Tronjolly en est nommé président. Puis, ce premier vœu de Carrier accompli, le conventionnel cherche à recruter dans les clubs ou dans les mauvais lieux, afin de soutenir dignement l'honneur de sa république.

Le comité révolutionnaire ne reste pas en arrière du mouvement qu'imprime le représentant. Il se composait alors de Goullin, ancien négrier, qui apprit à la côte de Guinée, dans la traite des noirs, la manière de conduire un peuple libre; de Chaux, négociant, qui charge la guillotine d'acquitter ses billets à ordre; de Grandmaison, assassin condamné sous l'ancien régime, et qui fait expier à quelques nobles familles le malheur qu'elles ont eu d'intercéder en sa faveur; de Bachelier, ancien notaire, qui punit les notaires, ses collègues, des actes qu'ils rapportent, en les faisant mourir légalement; de Mainguet, épinglier stupide; de Jean Lévêque, maçon; de Naud, boisselier, et de Bologniel, horloger.

Ces noms sont inconnus à l'histoire; la révolution elle-

Digitized by Google

même les a plus tard désavoués : la révolution a eu de la pudeur; mais ils sont devenus si fameux dans les annales du crime, que nous ne pouvons les soustraire à la honte. A ce comité, qui s'est donné, même avant la mission de Carrier, droit de vie et de mort sur les départements de l'Ouest, des commissaires spéciaux sont adjoints. Plus tard, lors de son procès, le représentant ne voulut pas avoir créé ce comité, dont Robespierre, Billaud-Varennes, Carnot et Barrère avaient accepté la triste gloire; mais, de concert avec lui, Carrier enrégimente, pour son coup d'essai, un véritable bataillon d'ignobles scélérats. Il disait un jour au représentant Ruelle : « Il faut à tout prix se défaire des marchands; s'ils ne me sont pas dénoncés sous peu de jours, je les fais incarcérer, je les décime. Nous avons fait de la Vendée un désert. A Nantes, cinq cents têtes doivent tomber par jour, et je n'en vois pas une ».

Puis, comme pour développer ce plan, il s'écriait le soir même, au club Vincent-la-Montagne : « Vous, mes braves révolutionnaires! vous, mes bons sans-culottes! qui êtes dans l'indigence, tandis que d'autres sont dans l'abondance, ne savez-vous pas que ce que possèdent les gros négociants vous appartient? Il est temps que vous jouissiez à votre tour. Faites-moi des dénonciations : le témoignage de deux bons sans-culottes me suffira pour faire tomber leurs têtes ».

Afin de donner une réalité à toutes ces utopies de sang, il arrête qu'une compagnie révolutionnaire, placée par lui sous l'invocation de Marat, va être organisée, et il livre aux soixante membres appelés à en faire partie le

Digitized by Google

pouvoir de faire des perquisitions, d'emprisonner et même de condamner.

Ce fut dans la cathédrale de Saint-Pierre, devenue le temple de la raison, que l'on réunit les sans-culottes électeurs; ils avaient le mot d'ordre; ils choisissent les êtres les plus corrompus, tous ceux que Carrier estimait pour leur civisme pur et bien prononcé; puis, à chaque nom qui est proclamé, Goullin se retourne vers le comité révolutionnaire, et il s'écrie, en adressant une question dont il prévoit l'inutilité : « Connaîtriez-vous, par hasard, encore quelqu'un qui soit plus scélérat que celui-ci? » Devant les soixante noms qui sortent de l'urne, personne n'ose répondre à la question de Goullin. Les soldats de la compagnie de Marat sont donc reconnus les plus dignes; ils entrent en fonctions après avoir prêté le serment que voici :

« Je jure que Marat, tant avili, tant calomnié par le parti feuillantin, par les crapauds du marais, par les contre-révolutionnaires, en un mot, ne vécut que pour le peuple, et qu'il mourut victime de son dévouement pour ce même peuple; je jure que les principes révolutionnaires qu'il osa professer, et dans ses écrits, et à la tribune, furent, sont et seront toujours les miens. Je jure que les sociétés populaires sont les vraies colonnes de la liberté et de l'égalité. Je jure de dénoncer et de poursuivre même, de tous mes moyens, les calomniateurs de ces sociétés bienfaisantes. Je jure mort aux royalistes, aux fanatiques, aux muscadins, aux feuillantins, aux modérés, de quelque couleur, de quelque masque qu'ils se revêtent. Je jure de ne reconnaître pour parents, pour

Digitized by Google

frères, pour amis que les seuls vrais patriotes, que les défenseurs ardents de la république. »

Jamais, peut-être, plus horrible serment ne fut prononcé. Jamais plus horrible serment ne fut mieux tenu. A peine installée, la compagnie de Marat jette dans les cachots quatre cents paisibles habitants de Nantes. Les royalistes manquaient. Elle tombe sur des patriotes éclairés; leurs parents, leurs amis se mettent en mesure de solliciter pour eux : une proclamation du comité révolutionnaire annonce qu'il sera sourd à toutes les prières, et qu'à ses yeux les *citoyens égarés* qui feront des démarches en faveur des coupables seront déclarés suspects. Pendant ce temps, la compagnie de Marat investissait les maisons, étendait partout son système de visites domiciliaires, apposait les scellés dans chaque appartement, d'où elle enlevait, avec le soin le plus minutieux, l'argenterie, les papiers et le linge, dont personne n'osait demander compte.

Carrier avait établi en principe que les dépouilles des prisonniers appartenaient à ceux qui les auraient dénoncés ou arrêtés. C'était un stimulant, sans doute bien inutile, mais comme la compagnie de Marat ne pouvait seule suffire à la dévorante activité de l'avocat auvergnat, qui répétait à chaque instant à la société populaire : « Je ne veux plus d'accapareurs, de négociants, de fédéralistes, de riches, de modérés; il faut nationalement jouer à la boule avec leurs têtes », il règle ainsi qu'il suit les attributions du tribunal révolutionnaire. « Cette section du tribunal criminel de la Loire-Inférieure jugera révolutionnairement, et en dernier ressort, tous

Digitized by Google

les prévenus de trahison et de conspiration contre la république française; ceux qui ont entretenu ou qui pourraient continuer de former des correspondances directes ou indirectes avec les brigands des pays révoltés et avec les ennemis de la république, ceux qui ont fourni, directement ou indirectement, des vivres, des munitions et effets de guerre aux rebelles qui ont porté les armes contre la patrie; ceux qui ont favorisé le transport desdites provisions et effets; ceux qui ont déclaré qu'à l'instant où les brigands entreraient dans Nantes, ils mettraient à leurs fenêtres des signes de rébellion; ceux qui, par leurs discours, ont témoigné le désir d'apprendre le triomphe des rebelles et ont applaudi ou exprimé leur joie aux nouvelles, vraies ou fausses, de leurs succès; ceux qui auront pu faire des enrôlements pour les rebelles; ceux qui en auront fait l'éloge, dans le dessein de faire grossir leurs armées; ceux qui auront conseillé de courir sous leurs drapeaux; ceux qui n'auront pas fait une déclaration sincère de leurs subsistances, marchandises et denrées de première nécessité; ceux qui auront soustrait ou recélé, en tout ou en partie, les subsistances, marchandises ou denrées dont ils sont propriétaires; tous les accapareurs en tous genres et de toutes les manières; tous les individus qui, par leurs faits, leurs écrits, discours et leurs conseils, ont provoqué à la contre-révolution et au rétablissement de la royauté, etc. »

De pareilles attributions accordées, en temps de révolution, à ceux que Goullin cautionnait comme les plus scélérats, devaient amener des vols et des égorgements de toute nature. On ne s'adressait plus aux familles des

Digitized by Google

brigands et des ex-nobles; la plupart étaient déjà tombées sous le couteau de la vindicte nationale; le reste guerroyait outre-Loire. Le comité de salut public, Carrier et sa compagnie de Marat s'en prirent donc aux négociants, au modérantisme et à tous les partisans de la république. Les révolutions sont toujours les mêmes. Après avoir dévoré leurs adversaires, elles s'adressent à leurs admirateurs.

Il y avait alors deux frères, négociants riches, estimés et pères de douze enfants; ils s'appelaient les citoyens Thoinet. Ils étaient patriotes et combattaient contre la Vendée en qualité de volontaires. Dans un moment de disette, ils avaient donné trois cent mille francs à la ville de Nantes pour acheter des grains. Ce sacrifice ne préserva point leur maison du pillage. Nous avons dit qu'ils étaient riches et estimés; ces deux titres furent pour eux un arrêt de proscription. On apposa les scellés dans leur demeure; on vida leur caisse : leur argent, leurs billets, leurs marchandises, tout disparut. A cette nouvelle, qui vint les frapper lorsqu'ils servaient la patrie en danger, ils accourent à Nantes. A peine leur retour est-il connu qu'on les saisit, qu'on les incarcère, et de désespoir ou de maladie pestilentielle, ils meurent dans les cachots.

Hérault de Séchelles, président de la Convention, complimentait Carrier sur son patriotisme et lui écrivait alors : « Un représentant du peuple en mission doit frapper de grands coups, mais laisser peser sur ses agents tout le poids de la responsabilité, sans jamais se compromettre par ses écrits ». Obéissant à ce conseil, Carrier ne signe jamais un ordre; mais il parle, mais il encourage, et que ses paroles sont affreuses! Le 18 novembre, il

Digitized by Google

transporte le club de Vincent-la-Montagne dans l'église Sainte-Croix. Puis, monté dans la chaire, on l'entend vociférer : « Citoyens montagnards, cette journée servirait encore, s'il en était besoin, à dissiper les brouillards fétides du despotisme des prêtres et des rois. Mais la morale est vengée, et le peuple philosophe se rit des jongleries des uns, des ci-devant usurpations des autres. Citoyens, le trône des tyrans n'est plus, et les assemblées patriotiques remplacent ce troupeau d'imbéciles que conduisait la calotte. Est-ce vous, sans-culottes, est-ce vous, montagnards, qui avez allumé le feu de la guerre civile? Est-ce-vous qui avez couvert la Vendée de cadavres? Est-ce vous qui avez insinué à des malheureux, imbus de préjugés, de poignarder leur patrie? Le sang coule, mais il doit couler! Que le Panthéon soit ouvert pour recevoir les cendres des Lepelletier et des Marat; que leurs ombres soient honorées, que leur patriotisme trouve des imitateurs! Mais la patrie est juste, et le glaive de la loi doit atteindre les aristocrates et les prêtres; il doit atteindre ceux qui soufflent la guerre civile, ceux qui font couler les pleurs de la veuve et de l'orphelin ».

Comme si de semblables discours ne suffisaient pas pour offrir un aliment au besoin de crimes dont cette nature exceptionnelle était travaillée, écoutez-le raconter à la Convention ses exploits oratoires et révolutionnaires :

« Toutes les autorités constituées ont été régénérées à Nantes, mande-t-il le 27 brumaire; une société anti-populaire a été dissoute. Des conciliabules clandestins, appelés chambres littéraires, ont été brisés. Les fédéralistes, les feuillants, les royalistes, les accapareurs en tout genre

Digitized by Google

sont sous la main de la justice nationale. Des commissions révolutionnaires exercent la vigilance la plus active, la justice la plus prompte, contre tous les ennemis de la république. L'apostolat de la raison électrisant tous les esprits, les élève au niveau de la révolution. Préjugés, superstitions, fanatisme, tout se dissipe devant le flambeau de la philosophie. Hier, 26 brumaire, la société Vincent-la-Montagne a établi ses séances dans un local plus vaste que celui qu'elle occupait auparavant. Tous les corps administratifs, une foule immense de citoyens, une grande partie de la garnison, ont assisté à l'inauguration qui s'est faite aux cris d'allégresse mille fois répétés de *vive la république! vive la montagne!* Une musique guerrière n'a pas peu contribué à rendre la fête intéressante. J'ai ouvert la séance par un discours sur le fanatisme et la superstition; et, à l'instant, le citoyen Minée, naguère évêque et aujourd'hui président du département, a attaqué, dans un discours plein de philosophie, toutes les horreurs et les crimes du sacerdoce, et a abjuré sa qualité de prêtre : cinq curés l'ont suivi à la tribune et ont rendu le même hommage à la raison.

« Un événement d'un autre genre a voulu diminuer à son tour le nombre des prêtres. Quatre-vingt-dix de ceux que nous désignons sous le nom de réfractaires étaient enfermés dans un bateau sur la Loire; j'apprends à l'instant, et la nouvelle en est très-sûre, qu'ils ont tous péri dans la rivière : quelle triste catastrophe! »

Ce n'est pas assez de cette *triste catastrophe*, dont Carrier prend si gaiement son parti. Il a ordonné de fêter à Nantes la prise de Toulon, et les forfaits dont les re-

Digitized by Google

présentants du peuple, ses collègues, se rendirent coupables dans cette malheureuse ville. Après un compte rendu bien patriotiquement ridicule de cette fête, il s'écriait : « Mais pourquoi faut-il que ce succès soit accompagné d'un autre événement qui n'est pas d'un genre nouveau ? Cinquante-huit individus, désignés sous la dénomination de prêtres réfractaires, sont arrivés d'Angers à Nantes; aussitôt ils ont été enfermés dans un bateau sur la Loire : la nuit dernière, ils ont été engloutis dans cette rivière. *Quel torrent révolutionnaire que la Loire!* »

La Convention accorda une mention honorable à cette lettre.

C'est la noyade, la noyade encore timidement annoncée; mais la noyade qui va bientôt apparaître au grand jour. Carrier avait dit : « Je veux ouvrir le ventre des aristocrates, afin d'en arracher le cœur et de le dévorer ». Le souhait philosophique de Diderot était mis à exécution; mais cette réalisation d'un vœu atroce ne satisfaisait pas encore le sanguinaire appétit du conventionnel : il lui fallait mieux que la guillotine. La guillotine, avec ses baquets pleins de sang, avec sa place du Bouffay, couverte de tricoteuses et de cadavres mutilés, était dépassée : elle ne coupait qu'une tête à la fois; un jour, elle avait même été accueillie avec dégoût par son peuple de révolutionnaires. Carrier ne pardonnait pas de semblables démonstrations.

Un jour, madame de La Méteyrie et ses quatre filles, Gabrielle, Marguerite, Claire et Olympe de La Méteyrie, accusées d'avoir donné asile à des prêtres et à des Vendéens, sont déposées dans la prison du Bouffay. M. de La

Digitized by Google

Méteyrie a la tête tranchée. Sa femme et ses filles, oubliées, le pleurent dans le silence du cachot. Carrier apprend qu'il manque quelques victimes, afin de parfaire le nombre qu'il a indiqué pour ce jour-là. Il ordonne d'exécuter toute cette famille qui, par ses vertus et sa résignation, a su attendrir jusqu'au cœur des geôliers. On garrotte, on entraîne ces cinq femmes; elles sont rangées au pied de l'échafaud, elles attendent leur tour; mais, de leurs voix si douces, elles chantent un hymne à la Vierge. Ces chants pieux, cette beauté angélique qui resplendit sur ces visages de femmes, regardant l'échafaud sans pâlir, ces jeunes filles pressées sur le sein de leur mère et sollicitant une dernière bénédiction, les paroles qui tombent de leurs lèvres, et qui, répétées dans le peuple, annoncent qu'elles n'ont été ni interrogées, ni jugées, ni condamnées; tout ce spectacle d'effroi et d'innocence frappe les assistants. La pauvre mère demande à mourir la dernière, pour encourager du regard ses filles qui vont lui ouvrir les portes du ciel. Elle monte après elles sur l'échafaud; sa tête se confond avec leurs têtes dans le hideux panier; mais le peuple ne couronne pas cette exécution de son cri habituel de : Vive la république ! le peuple a honte; il se retire en frémissant. Trois jours après, le bourreau, que la beauté, que la jeunesse, le courage et la sainte résignation de cette famille avaient vivement frappé, le bourreau mourait dans un accès de délire. Carrier, lui, n'était pas si facile à attendrir.

Afin d'obvier à une pitié qu'il ne comprend pas, il éloigne pour quelques jours la guillotine des yeux du peuple; mais les prisons sont pleines. Lamberty et Fouquet que, de son autorité privée, Carrier a élevés au grade d'adju-

Digitized by Google

dants-généraux, et qui sont les pourvoyeurs de ses infâmes plaisirs, lui proposent un nouveau mode de destruction dont Goullin a déjà fait usage, même avant son arrivée à Nantes. Carrier leur dit : « Le gouvernement a fait la récapitulation de la population en France. Il a reconnu l'impossibilité de nourrir tant de monde : par conséquent, il faut en retrancher une certaine portion, les nobles, les magistrats, les prêtres, les agents de change, les négociants, les ennemis présumés les plus prononcés du peuple ». Puis, continuant sur un ton plus exalté : « Il faut, s'écrie-il, tuer sans merci ! Quand je donnais la chasse aux prêtres et aux Vendéens, jamais je n'ai tant ri, qu'en les voyant faire leur dernière grimace pour mourir ».

C'est dans ce conciliabule que sont organisées les noyades appelées par Goullin *immersions patriotiques*, et par Carrier, *déportations verticales ;* mais ce n'est pas au représentant du peuple français que doivent revenir les premiers honneurs de l'invention. Néron en concevait l'idée pour engloutir dans les flots Agrippine, sa mère, et il faut traverser dix-huit siècles d'histoire, pour trouver un souvenir de cette innovation dans les supplices. C'est Goullin qui, le premier, la mit en œuvre à Nantes, trois jours avant l'arrivée du conventionnel dans cette ville, et comme nous voulons être juste, même envers Carrier, nous croyons devoir publier une lettre de Goullin, adressée, le 5 octobre, *aux intrépides montagnards, composant le comité de surveillance* :

« Vous manquiez, me disiez-vous hier, de bras exécuteurs ; parlez, demandez et vous obtiendrez tout : force armée, commissaires, courriers, commis, valets, espions ;

Digitized by Google

or même, s'il en était besoin pour le salut du peuple, rien ne vous manquera. Dites un mot, encore une fois, et je suis garant que vous serez servi sur les deux toits.

» Adieu à tous; je vous aime tous, je vous aimerai toujours, parce que toujours vos principes seront les miens; *songez au navire* ou bien à des maisons propres à former des prisons d'arrêt, des dépôts sûrs. »

Et tandis que Carrier, le 17 octobre, fuyait devant l'armée royale, Chaux et ce même Goullin signaient l'arrêté suivant: « Le comité révolutionnaire permet aux citoyens Mainguet et Marin de requérir la force armée pour *une expédition secrète* ».

Cette expédition secrète était une seconde noyade.

Un acteur du théâtre de Nantes, nommé Gourville, l'arrêta en exposant noblement sa vie. Jacques-Thomas Drot, dit Gourville, était né à Vincennes près de Paris, en 1724. Depuis quarante ans, il jouait avec succès les rôles de *financier*. Sa vie, comme celle de tous les comédiens de province, était nomade. Ses principes avaient sans doute suivi la même direction; Gourville avait donc dû se montrer un chaleureux partisan des idées révolutionnaires. Il en avait embrassé la cause avec une ardeur tenant de la violence, et la compagnie de grenadiers du quartier Graslin le récompensa de son civisme en le proclamant son capitaine. Vieux déjà, il avait conservé toute la verdeur de la jeunesse. Le 16 octobre au soir, il apprend par Goullin que quatre cents prêtres sont réunis au château de Nantes, des divers points de l'Ouest, que ces prêtres doivent être jetés sur la côte d'Espagne, mais que lui, Goullin, d'accord avec le comité révolutionnaire, saura bien s'opposer

Digitized by Google

à un exil qui trompe les vœux du peuple. Goullin veut les déporter secrètement dans la Loire.

A ces révélations, le comédien Gourville garde le silence ; il va prévenir ses grenadiers, s'empare, le soir, par une supercherie pleine d'humanité, du poste du château, où une autre compagnie de la garde nationale devait être placé, puis, sans faire part à ces quatre cents malheureux ecclésiastiques, parqués dans les cours, du danger qui les attend, il prend toutes ses précautions afin de déjouer le complot dont Goullin ne lui a pas fait mystère. A minuit, des cris retentissent : « Au château ! au château ! » s'écrie la foule. C'était le mot d'ordre aux septembriseurs nantais. Cette foule, conduite par eux, se présente à la grille du château. Le pont-levis ne s'abat point devant elle. Goullin s'élance : « Au nom du peuple français, dit-il, gardes nationaux, baissez le pont-levis ; la nation a des vengeances à exercer, et ses victimes sont là. — C'est possible, répond Gourville avec un sang-froid beau de dignité, mais j'ai ordre de ne livrer les portes du château qu'à l'autorité municipale. Voyons ton autorisation. — Gourville, s'écrie le sans-culotte pâle de colère, le peuple ne joue pas la comédie, et ta tête répondra de ta désobéissance à ses vœux. — Ma tête appartient à la nation, elle peut en disposer ; mais ici je suis soldat, j'ai une consigne ; je dois y obéir. »

Pendant ce colloque, le comédien est assailli de pierres, il est en butte aux imprécations de la populace, dont Goullin excite les manifestations révolutionnaires. Le vieil acteur tient bon. Il lui faut un ordre émané des officiers municipaux. Goullin court le solliciter ; mais ce que Gour-

Digitized by Google

ville a prévu se réalise. Les municipaux ne veulent pas assumer la responsabilité d'un pareil crime qu'ils auraient sans doute, après sa perpétration, légitimé par leur silence. La foule se dissipe. Alors, Gourville, qui s'est dévoué pour le salut des quatre cents prêtres, s'approche de ces infortunés et leur remettant une assez forte somme d'argent :

— Vous avez, messieurs, leur dit-il avec un respect mêlé de pitié, entendu les cris de mort qu'un peuple égaré proférait contre vous. L'orage est passé; vous n'avez plus rien à craindre. Dans une heure, vous serez en Loire; des bâtiments vous attendent à la grue du château. Avec mes grenadiers, je vous accompagnerai jusqu'au lieu de l'embarquement.

—Mais, monsieur, répond un de ces prêtres, à qui sommes-nous redevables d'un aussi grand service? Dites-nous votre nom, afin que, dans l'exil, nous puissions prier pour vous.

— Je suis, Messieurs, répond l'acteur, le vieux Gourville, financier du théâtre de Nantes.

Les quatre cents prêtres sortent du château. On les place sur les barques disposées la veille pour leur départ, et ils s'éloignent en bénissant le comédien. Gourville avait fait une bonne action; elle lui porta bonheur, et, malgré les dénonciations de Goullin, jamais Carrier n'osa lui en demander compte autrement que par des sifflets.

A peine le système des noyades a-t-il suppléé, dans la pensée des révolutionnaires, à ce qu'avait de trop lent et de trop uniforme l'emploi de la guillotine, que le représentant donne essor à toutes les violences de son caractère.

Digitized by Google

C'est sur les prêtres d'abord que tombe toute la fureur du conventionnel. Quatre-vingt-seize sont livrés à la Loire. Deux de ces victimes, MM. Briançon et Lacombe s'échappent à la nage. Quatre autres sont recueillis à bord d'un bâtiment hollandais. Le lendemain, Carrier réclame cette proie au nom de la nation. Les infortunés sont noyés de nouveau. Phélippe-Tronjolly, qui plus tard se posera comme l'adversaire de Carrier, et que les Nantais ont essayé de peindre sous les traits d'un vertueux républicain, écrivait, en parlant de cette noyade de prêtres : « Quoique ces imbéciles ou fanatiques intéressassent peu les patriotes, étant sous la protection de la loi, leur catastrophe et ses circonstances semèrent la terreur dans l'âme de tous les citoyens. On sut que les noyeurs s'étaient partagé leurs dépouilles avec une avidité barbare, qu'on conservait sur la rivière le bâtiment qui avait servi à cette expédition, et auquel on avait pratiqué une trappe dont on ne parlait qu'avec effroi. La terreur augmenta, lorsqu'on vit qu'il n'était pas permis de paraître instruit, sans compromettre sa sûreté individuelle : dès lors tous les cœurs furent comprimés, les citoyens n'osèrent se regarder, ni se communiquer leurs pensées ».

Cependant, vers le milieu de brumaire, les bateaux à soupape ne sont pas encore inventés, car un batelier patriote nommé Perdreau s'exprime ainsi en racontant au comité une expédition nocturne dont il a le commandement. Cette nuit-là, Perdreau noya sept ou huit cents ecclésiastiques. Son civisme n'est pas bien fixé sur le nombre :

« Lorsque je fais des baignades, disait-il, je dépouille

Digitized by Google

les hommes et les femmes; je fouille leurs vêtements et les mets dans un grand mannequin; je les attache par les bras et par les poignets; je les fais venir sur les bords de la Loire; ils montent deux à deux dans mon bateau; deux hommes les poussent par derrière et les précipitent la tête la première dans l'eau; puis, lorsqu'ils veulent se sauver, nous avons de grands bâtons avec lesquels nous les assommons. C'est ce que nous appelons le mariage civique. »

Assurée de l'appui de Carrier et de la coupable inertie des Nantais, tremblants en présence de ces soixante bandits, comme ils n'auraient peut-être pas tremblé en face d'une armée, la compagnie de Marat laisse prendre le mors aux dents à ses cruautés.

C'est affreux à penser, plus affreux à dire, mais il faut pourtant le proclamer pour faire voir par la lâcheté des uns, ce qu'il y a eu de sainte audace dans les autres à braver de pareils hommes. La ville de Nantes s'est levée en masse pour repousser l'armée royale qui venait l'assiéger. Ses habitants ont combattu avec un admirable courage les Vendéens qui leur apportaient la liberté et la paix; ils ont été braves sous les armes, braves en tout temps, et cependant les voilà qui, timides ou pâles d'effroi, s'abandonnent à l'abjection de quelques êtres corrompus.

Ces quelques êtres ont l'énergie de tous les crimes. Ils frappent sans distinction tout ce qui s'élève au-dessus d'eux par la probité, par la vertu ou les richesses, et dans cette population de plus de quatre-vingt mille âmes, il ne se rencontre pas une Charlotte Corday. Il ne se trouve pas un poignard pour venger l'humanité, pas une voix pour flétrir tant d'horribles exécutions.

Digitized by Google

Renfermés dans l'intérieur de leurs familles, épargnés aujourd'hui, mais peut-être décimés demain, les Nantais n'ont pas même la force de se plaindre. Esclaves que la liberté et l'égalité ont rivés au carcan de la peur, ils se laissent guider dans cette route de sang tracée sur leurs pas, et à tous ces hommes qui mouraient désespérés ou résignés, il ne vint pas au cœur la pensée de se révolter. Personne ne sentit qu'il était beau de se dévouer à l'assassinat pour frapper ceux qui frappaient. On les reconnut arbitres suprêmes de la vie ou de la mort. Ce fut un crime. L'histoire doit le flétrir. Ne flétrit-elle pas toutes les lâchetés?

Il y a sur le registre du comité révolutionnaire, une délibération qui excuse presque cette inconcevable peur de tout un peuple en présence de soixante monstres. Cette délibération est hideuse dans sa laconique crudité; mais qu'elle peint bien la situation des Nantais et le délire révolutionnaire de ses maîtres! C'est la seule que nous osions citer.

15 brumaire.

« Incarcération de tous les gens riches et de tous les gens d'esprit que l'opinion désigne comme suspects.

« Séance levée à 10 heures du soir.

» BACHELIER, président.—GOULLIN, secrétaire.

Carrier disait aux Nantais : « Moi et mes amis de la Montagne voulons faire un cimetière de la France, plutôt que de ne pas la régénérer à notre manière », et les Nantais le laissèrent faire, et ils tendirent le cou à ses guillotines, et on les proscrivit, et on les noya. Ne fallait-il pas qu'en

Digitized by Google

attendant la Vendée, dont la déroute du Mans lui ramenait les débris, Carrier occupât ses loisirs? Ne devait-il pas donner à l'espèce humaine un triste exemple de ce que peut la terreur sur les âmes les plus fortement trempées? Dans cette ville, il ne se présentait alors que des martyrs par timidité ou par conviction.

Le représentant dont les noyades de la Loire, les fusillades des carrières de Gigant et la guillotine ne peuvent satisfaire les sanguinaires impatiences, a fait disparaître un grand nombre de prisonniers hollandais et anglais, sous prétexte « que les patriotes n'ont pas de pain, et que ces suppôts de Pitt et Cobourg en dévorent trop ». Mais ce n'est pas assez. Nantes, sous son sabre, dont au club il agite au-dessus de sa tête la lame couverte de sang, frémit comme un agneau sous le coutelas du boucher; afin de montrer à quel degré de mépris il est arrivé pour les hommes, le voilà qui fait saisir les cent trente-deux plus notables citoyens de la ville. C'est Pellerin, ancien membre de la Constituante, Duradier, Delaunay, de Frondat, Poidras, Pussin, Chaurand, Varsavaux, Fournier, Sotin, Picot, Villenave, Fleuriot, de Monti, Bruneau de la Souchais, de Martel, d'Estourbillon, de Charbonneau et Devay. Ce dernier est un jeune homme, faible et malade. Ce n'est pas lui que la proscription doit atteindre; c'est son frère aîné, père de sept enfants et l'unique soutien de cette nombreuse famille. Le jeune Devay prend sa place; mais ses forces trahissent un si beau dévouement. A peine écroué dans les prisons de Paris, il meurt de cette longue agonie du voyage.

Les uns ont pris une part active aux événements de la

Digitized by Google

révolution qu'ils secondèrent; les autres l'ont combattue par leur silence; mais ils sont tous riches, tous considérés. C'est une proie qui ne peut échapper à Carrier. Il ordonne de les fusiller; après mûre réflexion, il se contente de les envoyer à Paris. Le trajet fut long et pénible. Il y eut bien des misères pour tous ces proscrits marchant deux à deux, enchaînés comme des forçats. Trente-huit succombèrent pendant la route. Boussard, commandant d'un bataillon de Paris à l'armée de l'Ouest, était chargé de les conduire; Boussard avait reçu ordre de noyer aux ponts de Cé ces cent trente-deux prisonniers. C'était un homme intègre. Il n'obéit pas, et pourtant Chaux lui avait dit au moment du départ : « C'est ici la guerre des gueux contre les riches. Ces messieurs connaissent le sort des quatre-vingt-seize prêtres : qu'ils fassent des sacrifices ou qu'ils meurent ».

Il y a dans cette multitude de condamnés des patriotes et des royalistes; c'était ainsi que Carrier appliquait l'égalité. Sur toute la route, ils sont accueillis par les clubs avec des démonstrations de haine; à Angers, on refuse aux patriotes la permission de se battre contre les Vendéens qui vont tenter le siége de la ville; à Saumur, ils sont presque lapidés par le peuple. On les place dans une cour où trente-six prisonniers de l'armée royale attendent la mort. Là, le bourreau offre de parier avec les Nantais qu'il est assez habile pour *les faire tous cracher au bassinet* en moins d'une heure. A Langeais, ils trouvent des cœurs compatissants; mais à Angerville et à Arpajon, la foule non contente de vomir contre eux les plus cruelles imprécations, les dépouille de tous leurs vêtements. En-

Digitized by Google

trés à Paris le 15 nivôse an 2, c'est à-dire le 5 janvier 1794, ils entendent les crieurs publics annoncer sur leur passage le détail des crimes qu'ils ont commis en brigandant en Vendée et le jour de leur exécution fixé au 7 du même mois. On ne sait par quel inconcevable hasard cette multitude d'innocents échappa à la mort; ils restèrent oubliés à la Conciergerie, dans les cachots de la tour de Montgommery. Plus tard, ils parurent au procès de Carrier, accusant avec toute l'autorité de leurs souffrances.

On arrachait au représentant du peuple des victimes sur lesquelles il avait compté. Il fallait les remplacer. Carrier inventa une conspiration des prisons. Un geôlier vint se plaindre que les détenus, alors mourant de faim, se jetaient à la tête le pain noir ou le riz qu'on leur donnait pour toute nourriture. A cette ridicule nouvelle, la générale bat. La compagnie de Marat, les noyeurs sont sous les armes; la patrie est déclarée en danger; on égorge dans les cachots; on fusille sur les places publiques. Boivin, ciseleur nantais, est le commandant temporaire de la ville. On lui intime l'ordre de massacrer tous les prisonniers. Cet ordre, le voici :

Au nom du comité révolutionnaire de Nantes.

« Le commandant temporaire de Nantes est requis de fournir de suite trois cents hommes de troupes soldées, pour, une moitié, se transporter à la maison du Bouffay, se saisir des prisonniers désignés dans la liste ci-jointe, leur lier les mains deux à deux, et se transporter au poste de l'Eperonnière; l'autre moitié se transportera aux

Digitized by Google

Saintes-Claires, et conduira, de cette maison à celle de l'Eperonnière, tous les individus indiqués dans la liste également ci-jointe; enfin, pour le tout arrivé à l'Eperonnière, prendre en outre ceux détenus à cette maison d'arrêts, et les fusiller tous indistinctement, de la manière que le commandant le jugera convenable.

» Nantes, le 15 frimaire de l'an 2.

» Signé : GRAND-MAISON, GOULLIN, MAINGUET. »

Boivin reçoit cet ordre, le lit, puis le jetant à ses pieds avec une colère pleine d'humanité : « Je suis soldat, répond-il courageusement, pour combattre les ennemis de la France, et non pour assassiner mes compatriotes ».

Les exécuteurs de Carrier n'osent renouveler une pareille tentative. Le courage isolé de Boivin leur a fait peur; mais alors ils ont recours à la noyade. C'est la première juridiquement constatée.

Le tribunal révolutionnaire avait refusé de condamner en masse tous ceux qui devaient y périr. Carrier se passe de la condamnation, et pour donner une sanction publique à cet attentat encore inoui dans les fastes révolutionnaires, il souille de sa présence la galiote qui sert à ces orgies. Il y dîne, et Sandroc, l'un des convives de ce repas, en rapporte ainsi les détails : « Ayant un ami incarcéré, je demandai son élargissement au comité. Le citoyen Laloi, pour faire favorablement agréer ma supplique, m'engage à aller dîner avec lui. Il me conduit à bord d'une galiote. Je descends à fond de cale, je vois une table de quinze à vingt couverts. Je demande ce que

Digitized by Google

c'est que ce dîner, quelle est la galiote où je me trouve. — C'est la grande tasse des calotins, me répond Laloi, et comme Lamberty a fait cette expédition, Carrier, pour l'en récompenser, lui a donné la galiote. Enfin, on se met à table : Lamberty était à droite et Laloi à gauche; Foucaud, Robin, O'Sullivan étaient aussi du nombre des convives : le dîner fut fort gai. Lamberty fit le récit de ses belles expéditions; il déclara qu'il faisait sortir ses victimes deux à deux, qu'il les fouillait, les attachait, les faisait descendre dans la gabare, et les précipitait ensuite dans l'eau. Chacun des assistants ne manquait pas d'applaudir; on indiquait à Carrier les braves camarades qui avaient contribué à cette expédition. »

Le 20 frimaire, une espèce d'homme à barbe et à cheveux rouges, qui s'appelle le général Hector, fusillait deux cents prisonniers vendéens sur la prairie de Mauves. Il y avait dans cette multitude plusieurs enfants de sept à douze ans, et Carrier avait dit : « Ce sont des louveteaux qu'il faut étouffer ». A la vue de ce cortége, un républicain, Fonbonne, directeur des hôpitaux de Nantes, est saisi de compassion; il court à la prairie, et se précipite entre les soldats et les royalistes, déjà agenouillés pour recevoir le coup fatal. Il prie, il émeut ces impassibles exécuteurs, et il arrache à la mort huit de ces pauvres petits enfants, que leurs pères mourants confient à son humanité. Dans cette fusillade, ainsi que dans beaucoup d'autres, on vit quelques-unes de ces innocentes créatures se réfugier entre les jambes mêmes des soldats chargés de l'exécution; de leur voix encore si tendre, ils imploraient la vie. On les tua à coups de sabre. Westermann n'avait-il pas

Digitized by Google

dit que la pitié n'était pas révolutionnaire? Un soldat pourtant ne fut pas si cruellement républicain. Touché par les prières d'un de ces enfants, il le jette sur son sac, continue de faire feu et rentre à Nantes chargé de son pieux fardeau.

Mais les noyeurs sont enréginentés, les bateaux à soupape sont prêts; il ne manque plus que les victimes. Carrier a épuisé la liste des habitants de Nantes : les déroutes du Mans et de Savenay lui apportent d'autres martyrs.

A la suite de cette immense boucherie, la Convention devait, par une indulgence bien entendue, calmer les irritations et apaiser les haines : c'était juste et politique. Carrier, son agent dans les provinces de l'Ouest, ne conçoit pas une pareille pensée. Il invente des persécutions dont l'idée seule fait frémir. Vingt-quatre paroisses insurgées lui adressent leur soumission. Carrier y répond par un ordre verbal de tout passer au fil de l'épée. Les habitants de Bouguenais, commune située à une lieue de Nantes, reprennent leurs travaux champêtres; on conduit au château d'Aux sept ou huit cents de ces paysans. Là, on les assassine sans jugement, sans motifs.

Un jeune officier de l'armée républicaine, depuis le général Hugo, était sur les lieux. Avec un courage d'humanité qui, dans ce temps-là, était presque toujours un arrêt de mort, ce jeune officier veut s'opposer à tant de cruautés. Il proteste, il résiste, mais voyant tous ses efforts inutiles, il se retire, laissant à ses soldats, devenus ceux de Carrier, tout l'odieux d'un pareil attentat. Le représentant connut ces détails et il dit : « Quand je n'aurai

Digitized by Google

plus de brigands à étouffer, on tuera les patriotes de la façon de ce monsieur-là. Pour la révolution, ils sont aussi dangereux que les autres ».

Le jour même, Carrier adressait un rapport à la Convention et il expliquait ainsi ce massacre : « La république, disait-il, vient de remporter une grande victoire. Huit cents brigands sont restés sur le champ de bataille, aux portes mêmes de la ville ». Il ne se contente pas d'être cruel à Nantes, il veut que ses cruautés s'étendent dans toute la Vendée à la fois, et il écrit au général Avril, un de ses affidés, que l'empire fit baron.

Nantes, le 10 frimaire.

« Continue de porter la terreur et la mort dans le Morbihan; incarcère les gens suspects et tous ceux qui figurent dans les rassemblements; incendie les propriétés des révoltés, dénonce aux autorités constituées les individus absents qui seront présumés porter les armes avec les rebelles; désigne leurs propriétés aux corps administratifs, pour faciliter la confiscation : voilà les ordres que je te donne, et que tu exécuteras avec le plus de zèle et d'activité qu'il te sera possible. »

Les districts de la Vendée implorent des vivres et des fourrages, car tout a été détruit. Carrier répond au général Haxo, qui s'est chargé de faire valoir cette demande des patriotes :

« Il est bien étonnant que la Vendée ose réclamer des subsistances, après avoir déchiré la patrie par la guerre la plus sanglante, la plus cruelle. Il entre dans mes projets, et ce sont les ordres de la Convention nationale, d'enlever toutes les subsistances, les denrées, les four-

Digitized by Google

rages, tout en un mot de ce maudit pays; de livrer aux flammes tous les bâtiments, d'en exterminer tous les habitants, car je vais à l'instant en faire passer l'ordre; et ils voudraient encore affamer les patriotes, après les avoir fait périr par milliers ! Oppose-toi de toutes tes forces à ce que la Vendée prenne ou garde un seul grain; fais-les délivrer aux commissaires du département, séant à Nantes; je t'en donne l'ordre le plus précis, le plus impératif; tu m'en garantis, dès ce moment, l'exécution; en un mot, ne laisse rien dans ce pays de proscription : que les subsistances, denrées, fourrages, tout, absolument tout, se transporte à Nantes. » Signé : CARRIER. »

Le général Haxo refuse de se faire le complice de tant de froides cruautés. Comme le jeune Hugo, il veut soumettre ses scrupules au conventionnel. Carrier répond par cet ordre encore plus péremptoire :

« Il vous est ordonné d'incendier toutes les maisons des rebelles, d'en massacrer tous les habitants, et d'enlever toutes les subsistances. » Signé : CARRIER. »

On répand dans les campagnes des proclamations promettant l'oubli du passé à tous les *frères égarés* qui déposeront volontairement les armes. De nombreux détachements vendéens, sur la foi de ces proclamations, se présentent au conventionnel. Il y en a même qui demandent à servir la république. Carrier ordonne de les fusiller. L'officier chargé de les exécuter hésite. « Il me faut leurs têtes ou la tienne », réplique le représentant avec son accent auvergnat. La poudre manquait. Cette foule de malheureux est égorgée à la baïonnette.

Digitized by Google

Le courage des Nantais avait faibli devant les atrocités de Carrier. Leur humanité, dans cette crise de forfaits, lava cette fatale inertie. A la vue de ces femmes et de ces enfants qui étaient conduits à Nantes comme à une boucherie privilégiée, les Nantais se sentent émus d'une sainte pitié. Ils prennent sous la protection de leur patriotisme, dont ils expient les exaltations, tous ces orphelins que la Loire ou les fusillades vont dévorer; mais bientôt le proconsul veut que cette pitié soit mise hors de la loi; par arrêté du comité révolutionnaire, il est défendu aux citoyens de venir chercher les enfants incarcérés. On va plus loin : le comité ordonne de lui restituer les orphelins qui déjà ont été sauvés. Ceux que la peur fit rendre aux prisons, ceux qui s'y trouvaient encore, tout cela, depuis l'âge de quatre jusqu'à dix-sept ans, périt dans les fusillades de Gigant.

Dans les actes du proconsulat de ce régicide, que Baralère, rapporteur de son procès devant la Convention, appelait « un Verrès pendant la nuit, un Caligula pendant le jour », on rencontre un décret qui, à lui seul, peint toute cette époque de corruption et de fange.

De vieux débauchés, des jeunes gens emportés dans le vice par toutes les images de lubricité qu'on leur mettait sous les yeux, se rendaient aux prisons, tantôt avec une autorisation du citoyen représentant, tantôt avec un laisser-passer de quelques-uns de ses sicaires, et ils ne craignaient pas d'offrir aux détenues, dont la beauté les avait séduits, une scandaleuse hospitalité.

Le comité révolutionnaire faisait trafic de ces infortunées. Les prisons étaient devenues un bazar de l'Orient où

Digitized by Google

l'on spéculait sur les femmes comme sur une marchandise. Carrier et ses affidés les avaient dédaignées. L'immoralité publique s'en emparait. Elle venait disputer au libertinage clandestin les plus jolies ou les plus timides. On les mettait à prix, et jusqu'au jour de la satiété, elles étaient libres. Ce jour venu, Carrier les rendait à la mort. Quelques citoyens honorables de Nantes réclamèrent contre une pareille prostitution. Le représentant était dans ce moment en veine de morale à sa manière; il prit cet arrêté : «Les détenues ne pourront plus être enlevées des prisons que sur un ordre émané de nous, parce que toutes, sans distinction, sont destinées à passer devant les tribunaux institués pour juger sans appel».

Sauver de l'opprobre par la mort, n'est-ce pas de la pudeur, comme l'entendait la révolution?

Au nombre des femmes qui, chaque nuit, étaient entraînées à la Loire, se rencontrait madame Duveau de Chavagne, dont le mari était mort à la bataille de Savenay. Elle était belle, elle était riche. Un officier républicain lui offre de la sauver, si elle consent à lui donner sa main. « J'ai juré, répond madame Duveau, de n'aimer qu'un seul mari; le mien est mort pour son roi. Je n'aspire qu'à le rejoindre dans le ciel. » Toutes les instances de l'officier furent inutiles. On noya cette jeune femme, ainsi qu'à toutes les heures on en noyait tant d'autres auxquelles on ne présentait pas une alternative aussi honorable.

C'est alors que commence le drame le plus sanglant de cette sanglante époque. La guillotine est en permanence : le jour, elle tue; elle ne se repose même pas la nuit. A Gi-

Digitized by Google

gant, sur les bords de la Chésine, et à l'extrémité du quartier de Richebourg, on a creusé de larges fosses; on range sur deux haies les royalistes, habituellement au nombre de cinquante; on les place à genoux sur ces fosses; un roulement de tambours sert de signal, et les feux de pelotons ne s'arrêtent que lorsque tous sont percés de balles. Si quelques-uns échappent à cette mort, on les achève à coups de baïonnettes. Les cadavres s'amoncelèrent avec une telle rapidité que, pendant plusieurs mois, plus de quatre cents travailleurs furent mis en réquisition pour les recouvrir de chaux vive. Pendant ce temps, on affichait dans les rues de Nantes la plus monstrueuse de toutes les lois, celle que les tyrans les plus immoraux n'auraient jamais eu la pensée de publier; la voici :

« Le comité révolutionnaire, investi, désolé par des demandes perpétuelles qui entravent ses travaux, neutralisent ses opérations, arrête que, dorénavant, il sera sourd à toutes les réclamations en faveur des détenus, par leurs parents ou alliés.

» Le comité déclare même qu'il regardera comme suspect tout individu qui sollicitera pour son parent. Il prévient, en outre, que les mandats de délivrance devront, pour être valables, être revêtus de la signature de huit membres au moins.

» Les concierges des diverses maisons d'arrêts tiendront sévèrement la main à l'exécution du présent.

» Arrêté en comité révolutionnaire le 24 frimaire.

« Signé pour le président, GOULLIN, secrétaire. »

Digitized by Google

Tant de scènes de carnage organisées sur tous les points de la ville et se renouvelant d'heure en heure, sans interruption, ont amené la peste dans chaque rue. Les Nantais se cachent au fond de leurs demeures, et l'on ne voit plus sur les places publiques que des bandes de chiens se désaltérant dans les cloaques remplis de sang ou dévorant les cadavres abandonnés sans sépulture.

Lamberty, Fouquet, Pinard et les membres du comité révolutionnaire se sont fait autoriser par Carrier à enlever, de jour ou de nuit, tous les prisonniers qu'ils désigneront. Sans demander à ces victimes leurs noms ou leurs prétendus attentats, on les livre aux bourreaux qui les attendent. C'est la justice révolutionnaire qui passe : elle engendre la peste.

Contenons notre indignation, et que les actes, que les témoins oculaires aient seuls le droit de raconter; ils sont plus éloquents que toutes les paroles. Le chirurgien Thomas, un républicain qui a reçu vingt-deux blessures en combattant les royalistes, accepte la mission de constater l'état de grossesse de plusieurs Vendéennes détenues à l'entrepôt. Ecoutons son récit :

« Je trouvai, en entrant dans cette affreuse boucherie, une grande quantité de cadavres épars çà et là; je vis des enfants palpitants ou noyés dans des baquets pleins d'excréments humains. Mon âme était brisée. Je traverse des salles immenses; mon aspect fait frémir les femmes; elles ne voyaient d'autres hommes que leurs bourreaux; je les rassure, en leur parlant le langage de l'humanité. Je constate la grossesse de trente d'entre elles; plusieurs étaient grosses de sept à huit mois. Quelques jours après,

Digitized by Google

je revins voir ces femmes, que leur état rendait sacrées... ces malheureuses femmes avaient été précipitées dans les flots! Plus j'avance sur ce théâtre de sang, plus la scène devient affreuse : huit cents femmes et autant d'enfants avaient été déposés dans les maisons de l'Eperonnière et de la Marillière; cependant il n'y avait dans ces prisons ni lits, ni paille, ni baquets. Le médecin Rollin et moi nous avons vu périr cinq enfants en moins de quatre minutes : ces malheureux ne recevaient pas d'aliments. Nous nous informons des femmes du voisinage, si elles sont dans l'impossibilité de secourir ces créatures infortunées; elles nous répondent : « Comment voulez-vous que nous fassions? Grand-Maison fait incarcérer tous ceux qui portent des aliments à ces femmes et à ces enfants ».

Cinq jours après, Fonbonne, dont le nom a bien mérité de l'humanité, apprend qu'à l'entrepôt il se trouve une famille tout entière. C'est madame de Jourdan avec ses filles; l'aînée a vingt ans, la plus jeune treize. Fonbonne veut exercer envers ces pauvres femmes les droits de la pitié. « Delille, c'est Fonbonne lui-même qui raconte, me proposa de me joindre à lui pour aller soustraire la plus jeune à l'horreur de son sort. Nous nous transportons à cette prison; on nous indique un cachot affreux par sa puanteur et son obscurité; nous demandons une chandelle, et, en cherchant cette famille jusque dans la paille, où ces infortunées se pressaient les unes contre les autres pour se garantir du froid, nous trouvâmes des femmes mortes dans cette paille, et la jeune fille cachée, moitié d'épouvante et de froid, dans les habillements de sa mère. Celle-ci, loin d'accepter nos offres et nos secours : Non,

Digitized by Google

dit-elle, ma fille périra avec moi; nous périrons toutes ensemble ». Nous crûmes, par humanité, devoir employer la force, et je l'emmenai chez moi; je la fis laver et habiller, et je la remis, pour éviter toute calomnie, à un homme d'un âge mûr et de confiance; mais l'infortunée mourut huit mois après. »

L'entrepôt était la prison qui, comme le disait Carrier, avec une odieuse naïveté « servait d'antichambre patriotique à la mort ». Une fois à l'entrepôt, il y avait quatre manières révolutionnaires de mourir : l'échafaud, les fusillades, la noyade ou la contagion; il était impossible d'échapper à l'une ou à l'autre. Le bourreau réclamait des têtes sur lesquelles il avait une prime; les soldats et les noyeurs faisaient concurrence à cet horrible métier. La peste les mettait tous d'accord. Les prisons, toujours vidées, mais toujours pleines, devinrent, en quelques semaines, un foyer si menaçant de corruption que les militaires, de garde à l'entrepôt, tombaient morts asphyxiés sous les miasmes s'échappant de cette prison nationale. Un jour, vingt-cinq grenadiers périrent dans une heure, emportés par ce fléau dévastateur. A cette nouvelle, Carrier s'écrie en souriant : « Ils n'ont pas pu supporter la vue d'un spectacle si doux pour des cœurs patriotes. Ils n'étaient pas de véritables républicains ».

Pourtant les fusillades, la guillotine et les noyades n'arrêtaient jamais. On s'était d'abord réservé la nuit pour noyer les Vendéens, les accapareurs, les modérés, enfin tous ceux que l'on trouvait sous sa main. Ces déplorables exécutions en masse, que la révolution a voulu nier d'abord, qu'ensuite elle a flétries, se pratiquèrent dans le

Digitized by Google

principe, au milieu des ténèbres. Mais, enhardis par l'impunité, dont les habitants de Nantes récompensaient leur inconcevable audace, Carrier et ses adhérents veulent se donner, en plein jour, le plaisir des noyades; elles se firent à midi, afin que personne n'en ignorât. On prenait un bâtiment, on en bouchait toutes les ouvertures. Des charpentiers se plaçaient dans d'autres embarcations, ouvraient à coups de hache les flancs du navire et ils s'éloignaient. Ce système devenait coûteux à la longue. Carrier y porta remède en inventant la soupape.

La soupape, c'était une large ouverture pratiquée à fond de cale, et qui, au signal donné, laissait un passage à ceux qui y avaient été jetés. Carrier les faisait accoupler deux à deux, un vieillard et une jeune fille, une vieille femme et un jeune homme. On les dépouillait de tous leurs vêtements, on les liait dos à dos, ils restaient ainsi une heure sous le froid, puis on les précipitait dans ces barques à soupape. C'était *un mariage républicain.* A peine en Loire, la soupape s'entrouvait, et tous ces infortunés disparaissaient sous les flots au milieu des chants cyniques que vociféraient les noyeurs. Si par miracle quelques-uns s'échappaient, des misérables, armés de gaffes ou de sabres, les traquaient de tous les côtés, les laissaient approcher de leurs batelets, leur coupaient en riant les mains, ou les assommaient au moment où ils passaient la tête au-dessus de l'eau.

Au milieu d'une de ces immersions patriotiques, il se présente sur les bords de la Loire un sergent d'artillerie nommé Hocmard. Il vient pour réclamer sa sœur que les noyeurs ont comprise dans leur contingent de victimes. Il

Digitized by Google

a obtenu de Carrier l'autorisation si rarement accordée de la retirer des galiotes.

Sa sœur est déjà en Loire, morte par conséquent.

A la vue de toutes ces femmes qui attendent, sous un froid de janvier, le sort auquel il n'a pu arracher sa sœur, le sergent Hocmard est saisi d'une sainte pensée. Il s'approche de celle qui vient de lui dire que sa sœur a cessé de vivre. Il jette un manteau sur ses épaules nues, puis se présentant aux satellites de la mort : « Voici ma sœur et son laisser-passer », dit-il en affectant une joie alors bien loin de son âme. C'était la vicomtesse de l'Epinay que ce noble soldat venait de sauver.

Cette pauvre mère, préservée des noyades par un prodige, ne retrouve plus ses deux enfants qui ont suivi son fatal itinéraire depuis le Mans jusqu'à Ancenis. L'un est mort de faim; l'autre, conservé par le dévouement d'une domestique, qui mendiait pour donner du pain au fils de ses maîtres, ne résista pas long-temps à cette misère de toutes les heures. Madame de l'Epinay fut plus heureuse; elle survécut et, d'un second mariage avec M. Guyet Desfontaines, elle eut un fils, aujourd'hui député de la Vendée.

Un vieux soldat révolutionnaire, nommé Gonchon, s'était laissé nommer président d'une des commissions militaires établies à Nantes après la bataille de Savenay. Il condamnait toute la journée et une partie de la nuit. En moins de vingt jours, il envoya plus de quatre mille personnes à la mort. Carrier n'est pourtant pas encore satisfait. Il appelle Gonchon; en le voyant, il le saisit au collet, il le secoue avec une fiévreuse violence et s'écrie : « C'est donc toi, vieux coquin, qui présides la commission. Si

Digitized by Google

dans deux heures, tu n'as pas fait fusiller tout ce qu'il y a de prisonniers à l'entrepôt, je te fais guillotiner ». Gonchon se retira consterné. Vingt-quatre heures après, il expirait dans le délire en prononçant ces mots : « Ah! scélérat de Carrier! condamner sans juger » !

Ce Dandin de la commission militaire qui, en vingt jours, a instruit quatre mille procès et assassiné quatre mille innocents, appelait cela juger!

Il n'y avait que la fatale gaîté de Goullin pour surpasser les incessantes colères du conventionnel. Ne citons qu'une preuve écrite de cette fureur de plaisanterie. Goullin écrit au comité :

« Le nommé Luzeau, dit de Lamulonnière, connu de tout temps par son aristocratie, sa femme et sa fille, tous déguisés en paysans, ont été trouvés dans les marais de la Gilaudière, chez la veuve Alliot; ils ont été saisis et conduits devant le comité révolutionnaire par le citoyen Pinard. Ont été trouvés par le même Pinard, et dans le même marais, le nommé Hervé, dit de Labauche, et sa fille, déguisés également en paysans. On recommande les gredins ci-dessus, qui, outre le crime de s'être cachés et déguisés et d'avoir brigandé, sont en outre chargés d'avoir deux fils émigrés. Ces honnêtes gens sont fatigués, malades, ont besoin des soins les plus délicats : c'est justice de leur expédier un billet d'hôpital. En vérité, en vérité, le comité révolutionnaire ne peut se dispenser de les recommander chaudement à ses frères de la commission militaire et révolutionnaire. »

C'était un arrêt de mort; ne demandons pas s'il fut exécuté.

Digitized by Google

Sans compter les fusillades dont le nombre est incalculable, il y eut, de l'aveu du comité révolutionnaire, plus de vingt-trois noyades dont la plupart comptent huit ou neuf cents victimes. La femme Pichot, qui demeurait à la Sécherie, au point même de l'embarcation, raconte en ces termes les déportations verticales dont elle a été témoin :

« En frimaire, je vis amener au crépuscule un grand nombre de femmes échevelées et les vêtements en désordre ; plusieurs portaient des enfants sur leurs bras. Elles pleuraient, et disaient amèrement : « On va donc nous noyer, sans vouloir nous entendre ! » Quelques-unes étaient enceintes, et accouchèrent dans la galiote qui leur servit de tombeau.

» Je vis un jour amener des prisonniers sur une charrette ; ils venaient de l'entrepôt. On les disposa dans une galiote où ils furent oubliés pendant quarante-huit heures ; les bourreaux avaient eu soin de bien fermer le pont ; aussi lorsqu'on l'ouvrit, soixante de ces malheureux furent trouvés asphyxiés. Robin, le sabre à la main, fit jeter ces cadavres à l'eau par de nouveaux prisonniers qu'il venait d'amener ; puis, cette opération terminée, il ordonna à ses agents de mettre à nu tous les prisonniers : hommes, femmes et enfants, tout fut dépouillé et garrotté ; on les descendit dans un chaland, on les attacha à des boucles fixées aux membrures du bateau, et le tout fut bientôt englouti. Cette noyade eut lieu en plein jour. »

A travers tant de lamentables récits, reposons-nous un peu sur une bonne action. Une bonne action était alors un crime ; il fallait du courage pour en concevoir la pensée,

Digitized by Google

de la vertu pour la mettre à exécution. En ce moment se trouvaient à Nantes deux représentants du peuple, collègues de Carrier, à la Convention, et investis comme lui de cette toute puissance qu'il rendait si terrible. Boursault et Lofficial se séparent publiquement de lui, et, par des mesures tout opposées, cherchent à adoucir ses rigueurs révolutionnaires. Boursault, surtout, ne craint pas de se poser en hostilité ouverte contre Carrier; il soutient la lutte avec une humanité bien rare à cette époque.

Lofficial et Boursault descendent dans les prisons. Ils en parcourent tous les cachots : à l'entrepôt, quatre victimes surtout excitent leur pitié. Ce sont quatre femmes, deux mères et deux jeunes filles, mesdames Grellier de Concise et des Melliers. Cette dernière est la mère de la jeune Vendéenne sauvée, par le général Marceau, à la déroute du Mans. Elles sont cachées dans un peu de paille pourrie, presque sans vêtements, au mois de janvier, sans nourriture, sans repos, et à chaque heure elles peuvent mourir. A la vue de Boursault, revêtu de son costume de représentant, ces infortunées frémissent. Elles savent que sous cette écharpe tricolore, il ne bat que des cœurs sans pitié. Boursault s'approche d'elles, il rassure leur douleur; il n'a que des paroles de miséricorde et de générosité à leur faire entendre. Carrier est omnipotent dans la ville; mais Boursault n'a peur ni de l'échafaud, ni de l'assassinat qui peuvent punir sa pitié républicaine. De son autorité privée, il fait ouvrir les portes de l'entrepôt, lève l'écrou de mesdemoiselles de Concise et des Melliers, les prend sous sa protection, et jure aux deux pauvres mères qui le bénissent, de venir le lendemain leur apporter à

Digitized by Google

elles-mêmes la vie et la liberté. Boursault place ces enfants, dont l'aînée n'a pas encore quinze ans, chez une ouvrière; il paie son silence, il achète ses soins. Elles sont là sous un nom supposé; elles attendent l'accomplissement des promesses du représentant. Le lendemain, fidèle à sa parole, Boursault se présente à l'entrepôt. Il va délivrer mesdames des Melliers et de Concise. Il n'était plus temps. Carrier avait su l'outrage fait à sa cruauté par Boursault. Carrier s'était vengé. Dans cette même nuit, mesdames de Concise et des Melliers avaient été enlevées et livrées aux noyeurs.

On mourait partout et de toutes les façons. Bientôt l'eau de la Loire ne fut plus potable; on en défendit l'usage : elle était empoisonnée par la décomposition des cadavres. Les bâtiments qui levaient l'ancre, en faisaient monter par centaines à la surface de la Loire, et au bord des deux rives, de Nantes à Paimbœuf, on n'apercevait plus que des fossoyeurs enrégimentés, ou des oiseaux de proie croassant au-dessus de leurs têtes. Les fusillades de Gigant n'en continuaient pas moins cependant. Ces exécutions duraient quatre ou cinq heures, et les soldats et les républicains qui revenaient de ces fêtes nationales parcouraient la ville, étalant à leurs baïonnettes ou sur leurs carmagnoles les dépouilles ensanglantées, la langue, le cœur, les bras ou les oreilles arrachés aux victimes, et ils chantaient!

Dans l'argot du temps, ces dépouilles s'appelaient les trophées du fanatisme.

Un jour, il tomba tant de femmes, d'enfants et de vieillards sous les balles, que Carrier et son comité, té-

Digitized by Google

moins de cet amas de cadavres, lui donnèrent le nom de *montagne*, comme pour honorer la place où siégaient à la Convention les hommes qui, pour tant d'atrocités, n'avaient que des mentions honorables. Le 29 nivôse, le comité arrête que « tous les citoyens sont tenus de concourir à la continuation des travaux pour l'enfouissement des cadavres et l'enterrement des animaux, lors des fusillades des chouans », et cet arrêté se fonde sur le motif suivant : « Le nombre de ces infâmes est malheureusement trop grand, et il est intéressant qu'ils soient enterrés avec la plus grande précaution, afin qu'après leur mort, ils ne nous fassent pas plus de mal que pendant leur vie ».

Au milieu de toutes ces désolations qui font de Nantes la cité privilégiée du meurtre révolutionnaire, Carrier n'est jamais pris en défaut : il a sous ses ordres la mort et la contagion. Cela ne suffit point à ses déchaînements de rage et au terrible patriotisme de ses agents. La misère la plus profonde envahit cette ville infortunée. Il y a disette ; les denrées ne viennent plus sur ses marchés. Si les Nantais n'expirent pas tous sous l'étreinte révolutionnaire du conventionnel, ils sont menacés de périr par les maladies contagieuses ou la famine. Carrier a cru trouver le moyen de comprimer le premier de ces fléaux par des exécutions en masse. Le 2 pluviôse, il porte ainsi remède au second :

« Le comité révolutionnaire de Nantes mettra sur-le-champ en arrestation tous les courtiers, banquiers, agents de change qui sont encore en activité, même ceux qui, sous l'ancien régime, exerçaient ce commerce scandaleux. Le même comité mettra également en arrestation les acheteurs et acheteuses de denrées de première nécessité,

Digitized by Google

les marchands, les négociants et tous ceux qu'il regardera comme suspects. »

Forts de cet arrêté, les membres du comité se livrent, sous les yeux du représentant, à tous les vols et à toutes les vexations de l'arbitraire. La révolution s'était faite au cri d'*à bas les accapareurs !* De nouveaux, de moins fictifs accapareurs se présentaient pour l'exploiter. C'était le pillage organisé, le pillage des marchands qui avaient laissé piller l'aristocratie, le pillage même du pauvre qui laissait piller la boutique. Il y a des révolutionnaires pour toutes les conditions, des révolutionnaires qui achètent, qui paient en assignats discrédités, en papiers sans valeur, et qui vendent le couteau sur la gorge, aux taux les plus élevés et en espèces monétaires ; on dépouille toutes les classes, on vole tous les rangs. Ces dépouilles, arrachées sous peine de mort, au négoce ou à la propriété, s'expédient pour les ports étrangers, aux yeux mêmes des Nantais, qui n'osent se plaindre de pareilles spoliations.

Mais il n'a pas été possible à Carrier de porter aussi promptement remède à l'épidémie qu'aux accaparements. L'épidémie sévit dans toute son horreur, car chaque instant lui donne une nouvelle force. Un célèbre médecin de Nantes, Laënnec, nous apprend que « les malades extraits de l'entrepôt sentaient tous l'odeur de cadavre à tel point qu'on souffrait de les approcher et qu'ils communiquaient la maladie dans les lieux où ils séjournaient quelque temps ».

Et tandis que se commettaient ces attentats de toute nature dont il nous est impossible de suivre l'énumé-

Digitized by Google

tion, impossible même de donner la plus faible idée, que faisait Carrier?

Retiré dans une maison de Richebourg, le conventionnel s'est environné de gardes-du-corps en bonnet rouge et en carmagnole. Il tremble devant ses victimes ; il a peur des spectres et des souvenirs funèbres qu'il évoque. Pour dissiper cet effroi que son âme ne peut maîtriser, il se livre dans la solitude à des débauches sans fin. Depuis long-temps, ordre est donné de ne laisser approcher de lui aucune des autorités civiles. Elles viendraient demander du pain. Carrier ne prétend les gorger que de sang. Il n'est accessible qu'à ses favoris. Le conventionnel a des mignons comme un Valois. C'est Lavaux, c'est Robin, Fouquet et Lamberty qui veillent à leurs plaisirs et à ceux du maître. C'est la citoyenne le Normand, c'est la fille Louise-Angélique Caron qui disposent de ses heures : madame le Normand, la fille Caron, surtout, sont jeunes, belles et douées de toutes les grâces de leur sexe. Elles ont formé autour du représentant un sérail que la guillotine moisonne chaque jour, mais que des arrestations multipliées renouvellent sans cesse. Carrier a une femme légitime, une femme vertueuse, par lui oubliée dans le Cantal, et qui, plus tard, ne pourra jamais ajouter foi aux forfaits de son mari. Puis, lassé de voluptés, mais jamais rassasié d'orgies, il s'endort dans l'ivresse de la luxure ou se berce au milieu des plus monstrueuses obscénités.

Ce n'est pas du plaisir qu'il cherche dans les bras de la mort. Une pensée de débauche n'a pas seule guidé son instinct, lorsque, épuisé des ignobles jouissances qu'il fait naître à chaque pas, il appelle à l'infamie de sa

Digitized by Google

couche des captives auxquelles, en échange de l'honneur, il promet la vie, et qui, de son lit, passent sans tradition à la noyade. Carrier ne doit pas à sa vicieuse organisation seule l'opprobre qu'il a conquis; cet homme-là a été un profond révolutionnaire; il était né faible et sans volonté. Il n'avait ni la fougue des passions, ni l'enthousiasme pour le bien, ni l'entraînement vers le mal, qui servent à établir la distinction entre le vice et la vertu. La démagogie l'enivra de la puissance sans frein dont elle l'armait, et Carrier succombant sous le faix de ses pouvoirs, ne voulut point regarder en arrière.

Il n'y a pas d'autres moyens d'expliquer cette longue saturnale de trois mois, véritables *Mille et une Nuits* du crime, où le luxe le plus insolent se mêle aux désespoirs de la famine, où les chants de l'ivresse se heurtent avec les cris de mort de toute une population. Carrier réunit en lui ces deux contrastes. Il fait tirer de prison tout ce qui est jeune et beau; de son souffle délétère, il souille tout cela. Il flétrit l'innocence des filles, la virginité des enfants, la vertu des femmes, et filles et enfants et femmes, tout cela déshonoré dans une nuit, passe, quelques heures après, aux mains de ses proxénètes. De là à l'échafaud, il n'y a qu'un pas.

Il avilit la nature humaine par système, comme il tue par calcul. Il accorde tous les droits à ses courtisans, parce qu'il les juge coupables de toutes les bassesses, et en cela, Carrier agit révolutionnairement. Ne lui demandez pas justice ou grâce. Ces deux mots de l'humanité ne sont pas à sa portée. Homme que le plus fatal hasard a tiré de son indigente obscurité, il veut tout révolutionner, les

Digitized by Google

mœurs, les lois et les saintes exigences de la vertu, parce qu'il sent qu'il n'est rien en dehors de la plus complète dépravation.

Dans ce bazar où, chaque nuit, se commettent tant de crimes contre la société qu'il méprise, et contre la nature qu'il prend en horreur, Carrier n'est plus un monstre qui se repaît de plaisirs charnels, et qui, attaché aux lèvres d'une femme, compte en lui-même combien de minutes cette même femme doit encore vivre ; c'est mieux que cela. C'est le désespoir devenu force, c'est l'homme pauvre subitement transformé en souverain, c'est l'idée révolutionnaire passée à l'état de fait.

Aussi voyez avec quel art perfide le misérable s'entoure de toutes les images de la corruption et du luxe! Comme il a grandi le vice et contraint la vertu à s'humilier! Il y a dans ses salons des femmes de gentilshommes, des gentilshommes même que la peur de la mort a faits les pourvoyeurs de ses plaisirs. C'est à ce troupeau d'âmes avilies que Carrier prodigue ses plus dégoûtants sarcasmes. A eux seuls s'adressent ses colères de toutes les heures, s'apaisant toujours par un arrêt de mort, et, à travers cette atmosphère corrompue, le proconsul rit aux éclats. L'ignominie de ces quelques membres gangrenés de la noblesse n'excuse-t-elle pas ses propres ignominies? Ne vient-elle pas égaliser dans le vice et dans la honte toutes ces différences de conditions sociales qui l'ont forcé à embrasser le système des exagérations?

Nous jugeons cet homme comme peut-être personne ne l'a encore jugé ; mais nous l'avons si bien étudié dans cette vie de quelques mois ; mais il a laissé sur l'histoire

Digitized by Google

de la révolution française une telle empreinte de bassesse dans les actes et de profonde immoralité dans l'accomplissement des forfaits, qu'il nous a toujours paru un de ces types qui usent le crime au profit d'une idée.

Marc-Antoine Jullien, fils d'un conventionnel de la Drôme, le plus dévoué des satellites de Robespierre, et qui plus tard s'appellera Jullien de Paris, passe à Nantes au mois de janvier 1794. Le comité de salut public l'a chargé d'une mission confidentielle dans l'Ouest. Il est témoin de toutes les misères qui viennent d'être esquissées. Ce jeune homme s'en indigne, et il écrit à *son bon ami* Robespierre qui les a commandées, mais qui alors entrait dans une voie de réaction contre son propre système de terreur. Il dénonce Carrier, et voici de quelle manière il l'accuse le 16 pluviôse an 2 de la république :

« J'ai vu dans Nantes l'ancien régime; l'énergie des sans-culottes est étouffée, et les vrais républicains pleurent de désespoir d'avoir vu le despotisme renaître; et la guerre civile semble couver au sein de tant d'horreurs; une guerre manifeste éclate déjà entre les états-majors et la Société populaire.

» Une justice doit être rendue à Carrier, c'est qu'il a, dans un temps, écrasé le négociantisme, tonné avec force contre l'esprit mercantile, aristocratique et fédéraliste; mais depuis il a mis la terreur à l'ordre du jour contre les patriotes eux-mêmes, dont il a paru prendre à tâche de se faire craindre. Il est très-mal entouré; il a payé par des places les bassesses de quelques courtisans; il a rebuté les républicains, rejeté leurs avis, comprimé les élans du patriotisme. Il a, par un acte inouï, fermé pendant trois

Digitized by Google

jours les séances d'une Société montagnarde. Il a chargé un secrétaire insolent de recevoir les députations de la Société populaire; enfin, il a fait arrêter de nuit, comparaître devant lui, et il a maltraité de coups, en les menaçant de la mort, ceux qui se plaignaient qu'il y eût un intermédiaire entre le représentant du peuple et les magistrats organes du peuple, qui, dans l'énergique élan de la franchise républicaine, demandaient que Carrier fût rayé de la Société, s'il ne fraternisait plus avec elle. J'ai été moi-même le témoin de ces faits. On lui en reproche d'autres : on assure qu'il a fait prendre indistinctement, puis conduire dans des bateaux et submerger dans la Loire, tous ceux qui remplissaient les prisons de Nantes. Il m'a dit à moi-même qu'on ne révolutionnait que par de semblables mesures. »

Carrier est invité à se rendre dans le sein de la Convention. Avant d'abandonner cette cité où son souvenir ne périra jamais, le représentant fait ses adieux à la municipalité et aux administrations de Nantes. A la date du 25 pluviôse an 2, on lit sur les registres de la ville le procès-verbal de la séance. Carrier dit : « Qu'il avait droit de compter sur l'estime et l'amitié de tous les vrais sans-culottes, parce que tout ce qu'il avait fait comme représentant du peuple français avait eu pour but le triomphe de la république, une et indivisible, sur ses ennemis, et d'exterminer les infâmes contre-révolutionnaires et brigands qui, depuis onze mois, dévastent la Vendée; que c'est avec douleur qu'il ne peut plus taire que l'armée des rebelles, dont il ne devrait plus exister un seul satellite, paraît renaître de ses cendres depuis quelque temps; qu'il

Digitized by Google

ne peut attribuer les derniers échecs que nos troupes ont essuyés qu'au défaut de correspondance des généraux de nos armées avec lui, qui, depuis un mois, n'a pas été suivie; mais que les républicains ne doivent prendre aucune alarme des mouvements convulsifs des rebelles, parce que, d'après son rapport, le comité de salut public mettra en vigueur des mesures qui, sous peu, extermineront jusqu'au dernier des brigands.

» Il a assuré le corps municipal et le conseil-général de la commune qu'ils possédaient son estime et sa confiance, ainsi que les deux autres administrations dans lesquelles il n'avait trouvé que de vrais sans-culottes; que la promptitude de son départ ne lui permettait pas de se rendre auprès de chacune pour le leur dire; mais qu'il priait la municipalité de nommer quelques-uns de ses membres pour leur porter ce témoignage de sa part. Il a terminé en demandant l'accolade fraternelle au citoyen maire, en son nom et celui du conseil-général. »

« Le citoyen maire a adressé la parole au représentant du peuple Carrier, et au nom du conseil, il lui a témoigné l'estime et l'amitié que son énergie républicaine et son ardeur à poursuivre les contre-révolutionnaires, et à les faire punir, lui avaient méritées de la part des sans-culottes, et lui a donné l'accolade fraternelle. »

La populace de Nantes et ses administrateurs ont des regrets à donner au départ de Carrier. Le peuple est partout le même. Partout il a soif de tyrannie : à Rome, lorsque Néron mourut, le peuple se livra aux plus violentes démonstrations du désespoir. La Grèce se couvrit de deuil, et les habitants de Lyon, au dire de Tacite, voulurent

Digitized by Google

marcher sur Rome pour venger la mort du monstre. Si Carrier en eût témoigné le désir, lui aussi, comme Néron, aurait trouvé des vengeurs.

Parti de Nantes le 26 pluviôse an 5, le noyeur est mis en jugement après le 9 thermidor. Il se défendit. Ne devait-il pas se sentir fort des crimes de tous ses collègues? Ceux qui avaient panthéonisé Marat condamnèrent Carrier. En face de la Convention, il n'eut pour légitimer ses cruautés qu'un mot, mais un mot sublime d'horreur et de vérité : « Vous êtes tous aussi coupables que moi, s'écria-t-il, et jusqu'à la sonnette du président ».

Carrier avait raison. Il fut peut-être condamné pour cela.

Mais son départ de Nantes ne calme point la fièvre de sang qu'il a communiquée à ses complices. Son système d'épuration révolutionnaire continue comme s'il était toujours présent. Les noyades et la peste, la guillotine et les fusillades ne font aucune grâce. Goullin, Chaux, Lamberty, Bachelier, Fouquet, Lavaux et Robin mettent la dernière main à l'extermination. Les conventionnels Bourbotte et Bo, qui succèdent à Carrier, se présentent enfin. Leur arrivée fut une ère de salut pour les patriotes, qui, sous le proconsul, n'étaient pas plus épargnés que les aristocrates. Il y eut un temps d'arrêt dans les massacres.

Il ne fut plus permis que de tuer les royalistes. On poursuivit cette œuvre de jacobins avec une ardeur sans exemple, et lorsque les prisons furent vides, lorsque la Vendée ressuscitée eut encore une fois pris l'initiative des combats, — n'était-ce pas alors le devoir de tous Français? — la Société populaire de Nantes ose, sur les amas

Digitized by Google

de cadavres amoncelés autour d'elle, adresser à la Convention nationale un rapport débordant d'une emphase civique dont il n'est besoin que de citer la fin pour faire comprendre la puissance du ridicule démocratique dans quelques âmes :

« Nous jurons, signent les membres de la Société populaire dont Carrier a si long-temps été l'orateur et le héros, nous jurons d'assurer les droits du peuple par nos victoires et de les éterniser par nos vertus.

» Nous croyons qu'il n'est point de patrie sans liberté, de liberté sans mœurs, de gloire sans justice, de bonheur sans vertu.

» Comme de faibles météores, les hommes brillent un instant et s'éteignent dans une nuit éternelle; les empires tombent en ruines, les nations s'effacent. L'opinion reste et survit aux générations qu'elle a vues naître.

» Nous voulons tous être honorés dans l'opinion publique et mourir sans ignominie comme nous avons vécu sans reproche. Nous voulons tous partager les destinées de gloire et de bonheur auxquelles la patrie appelle ses enfants.

» Représentants du peuple! républicains de la France entière! vous aurez entendu nos serments et nos vœux. Nous avons dit. »

Carrier a sans doute rencontré des imitateurs dans tous ses collègues en mission aux armées de l'Ouest : mais il les a surpassés en horreurs. Son nom est devenu populaire à force de crimes. C'est donc au récit de ces crimes

Digitized by Google

que nous avons dû nous attacher ; maintenant qui oserait glaner dans tous les forfaits épars dont Pochole couvrait Rennes, dont Francastel souillait Angers, et que commettaient à Brest, à Laval, à Vannes, à Niort, à Saint-Malo, à Fontenay, et dans toutes les villes de l'Ouest, Bréard, Esnue-Lavalée, Turreau, Bourbotte, Lequinio, Jean-Bon-Saint-André, Laplanche et Prieur (de la Marne)? Sur une moins large échelle, ils ont été aussi révolutionnairement coupables que Carrier. Les uns ont créé des commissions militaires, les autres ont livré *au vengeur du peuple* tout être qui leur paraissait suspect d'incivisme. Tous firent fusiller et guillotiner sans jugement.

Et pourtant, il faut le dire à la honte des exaltations politiques, dans ces révolutionnaires si emportés par d'inconcevables passions, et qui ne reculaient jamais devant une audacieuse exigence, il se rencontre des êtres qui, au sein de leurs familles, qui, dans l'intimité de leurs relations, surent se faire chérir et estimer. Nés pour la plupart dans les classes ordinaires de la société, ils crurent, après s'être élevés de prime-abord à la toute-puissance, que c'était seulement par l'effusion du sang qu'ils devaient arriver à la réalisation de leurs rêves. La Terreur ne fut pour quelques-uns qu'un moyen d'action, de régénération peut-être, et non pas un affreux plaisir. Ils ne marchandèrent pas la vie de leurs semblables ; car par un étrange enivrement qui possède les révolutionnaires de toutes les époques et de tous les pays, ils se prirent à penser qu'au-dessus des lois, ils pouvaient encore se placer au-dessus de l'humanité. Sans doute cette pensée fut un attentat social, et l'histoire doit la flétrir ; mais dans l'impartialité de ses

Digitized by Google

justices, l'histoire ne doit pas oublier qu'un grand nombre de ces farouches proconsuls eurent des vertus privées. Quelques-uns avaient été doux et sans ambition avant 1793. Ceux qui survécurent à cette longue tourmente reprirent peu à peu le caractère dont tant d'événements extraordinaires les avaient momentanément dépouillés. Ainsi, pour ne citer que des exemples choisis même parmi les représentants en mission dans l'Ouest, Prieur (de la Marne), Pochole et Francastel ne furent aux yeux de beaucoup de nos contemporains, qui les ont connus, que des hommes probes et modestes, que des administrateurs éclairés, que des pères de famille recommandables. Carrier lui-même a trouvé un apologiste dans sa femme légitime. Cette veuve d'un monstre n'a jamais voulu ajouter foi aux noyades et aux attentats de toute nature ordonnés par son mari qu'elle n'avait pas suivi à Nantes, et lorsqu'elle lisait tant de douloureux récits : « Ah ! les infâmes ! s'écriait-elle, comme ils calomnient ce pauvre homme qui n'aurait pas fait de mal à un agneau ».

Ces paroles de la veuve de Carrier, ces appréciations du caractère de quelques conventionnels peuvent avoir leur côté vrai, et nous ne les récusons pas; nous les accueillons même avec bonheur, car elles démontrent jusqu'à l'évidence le mal que peuvent enfanter les révolutions, et avec quelle rapidité elles corrompent les natures les moins cruelles. Ce n'est pas contre les hommes méchants que les sociétés doivent déployer le plus de vigueur, c'est contre les principes subversifs de tout ordre, c'est contre les idées d'insurrection qui, après avoir fait sortir les individus de leur sphère, les jettent au milieu des

Digitized by Google

tempêtes sans autre frein que leurs passions surexcitées.

Mais dans toutes les expéditions sanglantes dont le tableau vient d'être esquissé, il y a peut-être moins d'ironie et de cruauté que dans la justice révolutionnaire dont nous allons citer quelques extraits tirés des registres des tribunaux militaires.

« Séance du 9 nivôse an 2, au matin.

» Les trois tribunaux militaires en ce moment réunis à Rennes, devant terminer la fête qui aura lieu demain au sujet de la prise de Toulon, par un repas fraternel, où le représentant du peuple est invité de se trouver, et où se trouvera aussi *le vengeur du peuple* (vive l'égalité!) a arrêté qu'il n'y aura pas de séance demain. — Deux sœurs de la charité, appelées devant la commission pour répondre sur une inculpation de prévarication qui leur était faite, ont eu l'effronterie de déclarer hautement, devant le peuple, qu'elles n'avaient point prêté et ne prêteraient jamais le serment sacré de la liberté et de l'égalité. En conséquence, elles ont été déclarées suspectes et incarcérées.

» On ne manquera pas de prendre des mesures pour faire subir le même sort aux autres nonnettes qui seraient dans les mêmes intentions. »

Un peu plus bas, mais sur la même page, on lit :

« Il n'y a point eu de séance le 11, parce qu'il n'est pas de bonne fête sans lendemain. D'ailleurs, les représentants du peuple Lavallée et Laplanche, qui avaient assisté au repas, ont voulu en rendre un ce jour-là. Ces deux jours ont été bien agréables, car c'était la fête du cœur. »

Digitized by Google

Plus loin, on lit encore que : « L'accolade fraternelle a été accordée à des jeunes gens de la ville de Rennes qui envoyèrent une députation pour demander à être eux-mêmes les exécuteurs des jugements criminels qu'on devait exécuter militairement, afin d'assouvir la rage que leur inspirait l'existence des vils chouans ».

Et tout cela est signé du président Brutus Magnier et de son secrétaire Scœvola.

Les Nantais, saisis d'effroi, abandonnaient aux noyeurs ou à des soldats ignorants le droit de massacre. A Rennes, les jeunes citoyens sont plus purs; ils se placent sous le bras du bourreau pour le soutenir dans ses fatigues nationales.

A Antrain, le représentant Pochole reçoit la lettre suivante :

« Citoyen représentant,

» Je suis un vrai patriote que l'ancien régime a persécuté. On m'a renfermé dans la prison de cette ville avec un amas de ci-devant nobles et de ci-devant paysans. Vive l'égalité ! Ces brigands d'honnêtes gens ne cessent pendant tout le jour de marmotter des prières contre-révolutionnaires; mon cœur sans-culotte en est indigné; est-ce que tu n'aurais pas un rasoir national pour leur faire la barbe ?

» Fait en prison, à Antrain, le 17 nivôse de l'an 2 de la liberté.

» Aristide Bucheau. »

Digitized by Google

Cet Aristide Bucheau est une espèce de voleur de grand chemin qui a subi plusieurs condamnations infamantes. Le représentant Pochole sourit en lisant sa lettre. Bucheau est réintégré dans ses droits de citoyen. On le nomme même président d'un nouveau tribunal révolutionnaire, commission volante qui n'a pas de siége fixe et qui se transporte, au gré des conventionnels, partout où son ministère est requis.

Au premier feuillet du registre des jugements rendus par un semblable tribunal, on lit :

25 nivôse.

« Jugé, condamné, exécuté sans désemparer soixante-huit brigands, mâles ou femelles, qui par d'indécentes et inciviques prières conspiraient en prison contre la sainte égalité. »

Le tribunal, dont cet Aristide est le président, n'a conservé que pendant quarante-sept jours ses fonctions exécutives. Le nombre des Vendéens, des modérés, des feuillantins qu'il assassina ou *sans-culottisa*, selon son expression, s'élève à dix-huit cent quinze, dont cent quarante-cinq enfants de onze à quatre ans.

Le 25 prairial an 3, Boursault dénonçait Brutus Magnier à la Convention. « J'ai déposé, disait ce représentant, au comité de sûreté générale, une pièce contre ce scélérat qui prouve jusqu'où allait son aveugle férocité. Quand il était président de la commission militaire, il écrivait à un autre scélérat : « Envoie-moi pour demain six gibiers de guillotine ; tu y mettras ce que tu voudras. La chose est pressée ».

Digitized by Google

Le citoyen Burondelle, qui préside une autre commission révolutionnaire aussi expéditive que toutes celles dont nous venons de parler, adresse à Francastel le rapport suivant : « Selon tes ordres, mon représentant, nous condamnons tous les jours des tas de soutiens de Pitt et Cobourg. Il y en a parmi eux qui ont le front de demander les preuves que la nation a contre eux. La nation a supprimé cet abus de l'ancien régime. Ils sont coupables parce que nous le voulons, et ils meurent parce qu'ils sont riches. Voilà : en attendant, j'en tue, bon jour, mal jour, de soixante à quatre-vingts. Encore quelques saignées, et la nation sera rafraîchie ».

A Saumur, on égorge nuit et jour les Vendéens. Deux commissaires envoyés dans cette ville par la commune de Paris, afin de surveiller les opérations des tribunaux révolutionnaires, écrivent au comité de salut public, le 26 frimaire an 2 :

« Salut, fraternité, joie, santé, persévérance et célérité dans les mesures révolutionnaires. Ça ira.

» La poste part, et des brigands attendent notre jugement pour monter à la guillotine. En voilà quatre cents depuis quinze jours que nous y faisons monter...

» Signé : FÉLIX et MILLIER. »

Ce Félix et ce Millier adressent, cinq jours après au comité de salut public, la note suivante :

« Les brigands nous manquent pour nos cérémonies expiatoires en l'honneur de l'égalité. Mais les environs de Saumur et les villes voisines sont pleines de patriotes tiè-

Digitized by Google

des, de cœurs affadis dans le modérantisme, de coquins qui sont riches et qui tremblent devant nos justices. Nous allons les faire *cracher au bassinet de l'égalité.* Aujourd'hui, dix-sept viennent d'être condamnés. Ils avaient des fortunes scandaleuses et des vignes en plein rapport. Nous déclarons cela propriété nationale. La modération est un crime. Pour frapper aussi vertement, nous n'avons pas besoin d'ordre. Nous vous connaissons, citoyens représentants, et nous savons bien que nous n'interprétons que faiblement vos pensées civiques. »

Jean Bon-Saint-André et Laplanche, — ce dernier est un prêtre apostat, — promènent partout la mort; mais ils ont inventé une manière plus patriotique de la donner. A leur yeux, la mort est peu de chose. Ils relèvent l'insipide saveur du sang qu'ils respirent par une innovation. Ils suppléent à leurs bourreaux, à leurs fusilleurs à gages en enrégimentant de malheureux petits enfants; ils les dressent au maniement du fusil. Ils leur servent d'instructeurs, et pour leur inspirer la haine contre la Vendée, ils les forcent à remplir l'office d'exécuteurs. Ils appelaient cela : « Apprendre nationalement à lire dans le cœur des infâmes ennemis du peuple ». Dubois-Crancé, un autre représentant, donna plus tard à cette épouvantable innovation, un nouveau degré de barbarie. En Bretagne, il contraignit des enfants à fusiller leurs pères.

A Angers, Francastel rivalise de zèle avec Carrier. La place du Ralliement voit à chaque minute tomber une tête royaliste. La prairie de Sainte-Gemme entend, pendant quinze heures, une fusillade incessante. C'étaient douze cents Vendéens que le représentant du peuple enlevait à

Digitized by Google

l'échafaud par une plus prompte mort. Il n'y a pas de ville dans l'Ouest où la guillotine ne soit en permanence, pas d'heure où il ne tombe une tête, pas de conventionnel qui n'ait à sa suite une escorte de bourreaux.

La Vendée militaire devait être noyée dans le sang de ses enfants. Elle venait d'être immolée sous le fer de Marceau, de Kléber, de Beaupuy et de Westermann. On l'avait égorgée jusque dans sa génération naissante. A ce long cri de douleur qui s'élève de Brest à Niort, et qui de La Rochelle retentit jusqu'à Angers, la Vendée sort de ses ruines. Ecrasée sous le pied de la révolution, elle se dresse contre ses vainqueurs, puis rangée encore en bataille, elle les attend au milieu de ses landes.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE PREMIER VOLUME.

INTRODUCTION.

Pages.

Causes de la guerre de Vendée.— Les paysans, les prêtres et les nobles. — Coalition bretonne. — Confédération poitevine. — Commencements des insurrections. — Leurs motifs et leur but. . . 1

CHAPITRE Ier.

Révolte à Saint-Florent. — Cathelineau, Stofflet. — Bonchamp et d'Elbée appelés par les paysans. — Succès de la Vendée. — Prise de Chollet, de Chemillé. — Proclamation aux *frères égarés*. — Leur réponse. — Les vainqueurs de la Bastille. — Henri de La Rochejaquelein aux Aubiers. — L'armée vendéenne à Bressuire. — Topographie des provinces insurgées. — Caractère de leurs habitants. — Leur manière de combattre. — Portrait de leurs généraux. 41

CHAPITRE II.

Le Bas-Poitou.—Charette et ses officiers.— Souchu et ses proscriptions. — Laberillais et le juste-milieu. — Défaites successives de Charette. — La grande armée à Thouars. — Le faux évêque d'Agra. — Prise de Fontenay. — Les sept représentants du peuple.

Digitized by Google

— Marie-Jeanne. — Loyseau et Forêt. — Formation du conseil supérieur. — L'abbé Bernier et le bénédictin Jagault. — Proclamation des chefs vendéens. 91

CHAPITRE III.

La Montagne et la Gironde au 31 mai 1793.—Donnissan à Montreuil. — Victoire de Saumur. — Prise de la ville. — Quétineau et Lescure. — Cathelineau, général en chef. — Le prince de Talmont. — Situation de Nantes. — Attaque de cette ville par la grande armée et l'armée du Bas-Poitou.—Mort de Cathelineau. — Biron et Westermann.—Westermann au Mont-Gaillard.— Sa déroute. — Défaite de Santerre à Vihiers 135

CHAPITRE IV.

Travaux du conseil supérieur. — D'Elbée, général en chef. — Biron et Rossignol. — Combat de Luçon. — Mission de M. de Tinténiac. — Le cabinet anglais. — Défaite de Luçon. — Divisions entre les généraux républicains. — Victoire de Chantonnay. — Arrivée de l'armée de Mayence. — Ses premiers succès 183

CHAPITRE V.

Déroute de Santerre et de Ronsin à Coron. — Les Mayençais à Torfou. — Défaites de Beysser à Montaigu.— De Mieskouski à Saint-Fulgent. — Combat de la Galissonnière. — Divisions intestines parmi les Vendéens.—Le général Léchelle, commandant en chef les républicains. — Combat du Moulin-aux-Chèvres. — Westermann à Châtillon. — Lescure blessé à mort. — Défaite des Vendéens à Chollet. 227

CHAPITRE VI.

Humanité de Bonchamp. — Sa mort. — Talmont à Ancenis. — Passage de la Loire. — Henri de La Rochequelein, général en chef de la grande armée. — Prise de Noirmoutiers par Charette. —

Digitized by Google

Position de la Vendée pendant la campagne d'outre-Loire. — Marche de la grande armée sur Laval. 267

CHAPITRE VII.

Bataille de Laval. — Le général Léchelle. — Les bons royaux. — Mesures de salut public.—Les représentants en mission. — Plan de la grande armée. — Sa marche sur Fougères 315

CHAPITRE VIII.

Mort de Lescure. — Les nouveaux envoyés anglais. — Révocation de quelques représentants du peuple.— Siége de Granville. — Le prince de Talmont accusé de trahison. — Retraite des Vendéens. — Politique de l'Angleterre 355

CHAPITRE IX.

Bataille de Dol et d'Antrain. — Talmont sauve l'armée vendéenne. — Les femmes au combat. — Les prisonniers républicains. — La commission militaire de Laval.— Marche des armées.— Siége d'Angers. — Le général républicain Marigny. 391

CHAPITRE X.

Retraite sur le Mans. — Bataille et déroute du Mans. — Massacre des Vendéens.—Mademoiselle des Melliers et le général Marceau. —La Rochejaquelein séparé de son armée.—Bataille de Savenay. 423

CHAPITRE XI.

Ce qu'a fait la grande armée. — Sa fin. — Lettres de Beaupuy, de Tribout, des conventionnels et de Westermann. — Les proscrits vendéens.—Exécutions. — Mort du prince de Talmont. — L'arrêté de la commission militaire de Vitré.—Condamnations à mort de Westermann et de Beysser. — Charette à l'île de Bouin. — Il est nommé général en chef du Bas-Poitou. 459

Digitized by Google

CHAPITRE XII.

Carrier à Nantes. — L'échafaud en permanance. — Les fusillades de Gigant. — Les noyades. — Les représentants dans la Vendée militaire. — Tribunaux révolutionnaires 493

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

Imprimerie de BRUNEAU, rue Montmartre, 39.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google